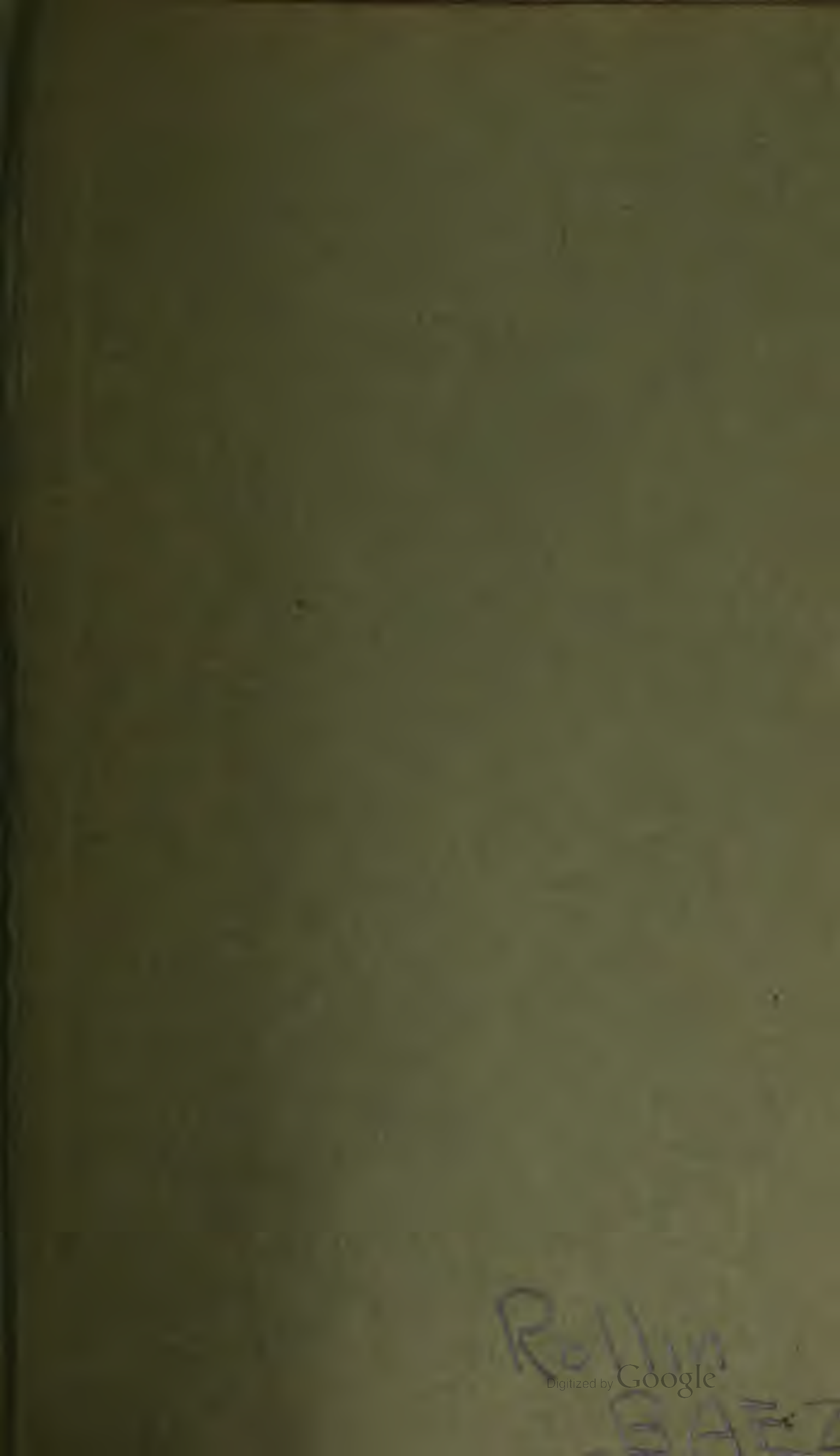


James Lenox.


Rollin

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ { FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St.-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25. }

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME V.

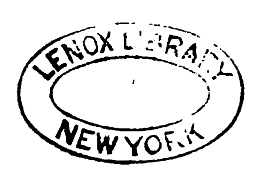


PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.



HISTOIRE ANCIENNE
DES PERSES,
DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.

LIVRE ONZIÈME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS,
TYRANS DE SYRACUSE.

DEPUIS que Syracuse était rentrée en possession de sa liberté par l'extinction de la famille de Gélon, il s'était passé environ soixante ans. Les événements qui occupent cet intervalle dans la Sicile, à l'exception de la guerre que les Athéniens y portèrent, sont peu importants et peu connus; mais, en récompense, ceux qui suivent sont tout-à-fait intéressants. Je veux parler du règne des deux Denys, tyrans de Syracuse, qui gouvernèrent, le premier trente-huit ans, et le second douze[1]; ce qui fait en tout cinquante ans. Comme cette histoire est entièrement détachée de ce qui se passait en même temps dans la Grèce, je la rapporterai ici

[1] Après une interruption de plus de dix ans, il remonta sur le trône, et régna encore deux ou trois ans.

tout de suite et séparément, en prenant seulement la précaution d'avertir que les vingt premières années dont je vais faire l'histoire concourent à peu près avec les vingt dernières du volume précédent.

Au reste cette histoire va présenter à nos yeux un spectacle bien affreux et bien horrible, mais en même temps bien instructif. Quand, d'un côté, nous verrons un prince [1], ennemi et oppresseur de la liberté, de la justice, des lois, fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la nature et de la religion, faire souffrir les plus durs tourments à ses citoyens, décapiter les uns et brûler les autres pour un seul mot, se nourrir et se repaître du sang humain, et satisfaire son inhumaine cruauté par le supplice de personnes de tout âge et de toute condition; quand, dis-je, un tel objet frappera nos yeux, pourrons-nous nous dissimuler une vérité que le paganisme même a reconnue, et que Plutarque fait observer à l'occasion des tyrans de Sicile et de ceux mêmes dont nous parlons : que c'est dans sa colère que Dieu donne de tels princes aux peuples, en se servant d'impies et de scélérats pour punir d'autres scélérats et d'autres impies? D'un autre côté, quand ce même prince, l'effroi et la terreur de Syracuse, inquiet lui-même et tremblant pour sa propre vie, livré jour et nuit à ses remords, ne pourra trouver personne dans ses états, pas même ses femmes ni ses enfants, à qui il ose se fier, qui de nous ne s'écriera avec Tacite [2], que

Plut. Moral. p. 552, 553.

1 « Erit Dionysius illic tyrannus, libertatis, justitiæ, legum exitium... Alios uret, alios verberabit, alios ob levem offensam jubebit detruncari. » (Sen. *de Consol. ad Marc.* c. 17.)

« Sanguine humano non tantùm gaudet, sed pascitur; sed et suppliciis omnium ætatum crudelitatem insatiabilem explet. » (Id. *de Benef.* lib. 7, cap. 19.)

2 « Neque frustrà præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si re-

ce n'est pas sans raison que l'oracle de la sagesse a dit que, si l'on ouvrait le cœur des tyrans, on le trouverait déchiré de mille coups, puisqu'il est vrai que les corps ne sont pas plus tourmentés par les gênes et les supplices que leur esprit l'est au-dedans par leurs crimes, par leurs cruautés, et par toutes leurs injustes et violentes entreprises.

Il n'en est pas ainsi d'un roi. Il aime ses sujets, et il en est aimé. Il jouit au-dedans de lui-même d'une tranquillité parfaite, et il vit au milieu de son peuple comme un père au milieu de ses enfants. Quoiqu'il sache qu'il a le glaive en main pour punir [1], il craint d'en faire usage, il aime, pour ainsi dire, à en émousser la pointe; et il ne se résout à faire épreuve de son pouvoir qu'avec une extrême douleur, dans la dernière nécessité, et selon toutes les formes prescrites par les lois. Mais le tyran ne punit que par caprice et par passion; et il croit [2], dit Plutarque en parlant de Denys même, n'être véritablement maître, et ne gouverner en souverain, qu'autant qu'il se met au-dessus des lois, qu'il n'en reconnaît d'autre que sa volonté, et qu'il sait se faire obéir promptement. Or, continue le même

cludantur tyrannorum mentes, posse aspici laniatus et ictus; quando, ut corpora verberibus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis, animus dilaceraretur. » (Tacit. *Annal.* lib. 6, cap. 6.)

[1] « Hæc est in maxima potestate verissima animi temperantia, non cupiditate aliquâ, non temeritate incendi, non priorum principum exemplis corruptum, quantum in cives suos liceat, experiendo tentare; sed hebetare aciem imperii sui... Quid interest inter tyrannum et regem, species enim ipsa fortunæ ac licentia par est, nisi quòd tyranni in voluptate sæviunt, reges non nisi ex causa ac necessitate? » (Senec. *de Clem.* lib. 1, cap. 11.)

[2] Ἔφη ἀπολαύειν μάλιςα τῆς ἀρχῆς, ὅταν ταχέως ἃ βούλεται ποιῇ. Μέγας οὖν ὁ κίνδυνος βούλεσθαι ἃ μὴ δεῖ, τὸν ἃ βούλεται ποιεῖν δυνάμενον. (*Ad Princ. indoct.* pag. 782.)

auteur, quiconque peut tout ce qu'il veut court grand risque de vouloir ce qu'il ne doit pas.

Outre ces traits de cruauté et de tyrannie, qui caractérisent particulièrement le premier Denys, on verra dans son histoire tout ce qu'une ambition démesurée, soutenue d'un grand courage, d'un esprit étendu et de talents propres à gagner la confiance du peuple, est capable d'entreprendre pour s'élever à la souveraineté; tous les moyens qu'elle a su employer pour s'y maintenir malgré les efforts de ses ennemis, et malgré la haine publique; enfin le bonheur qu'a eu ce tyran d'éviter pendant un règne de trente-huit ans le péril de tant de conspirations formées contre lui, et de transmettre tranquillement à son fils la tyrannie comme un héritage successif et un bien domestique.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre renferme l'histoire de Denys l'ancien, tyran de Syracuse, qui régna trente-huit ans.

§ I. *Moyens qu'employa Denys pour s'emparer de la tyrannie à Syracuse.*

Diod. l. 13, pag. 197.

Denys était de Syracuse : selon quelques-uns, d'une naissance noble et illustre [1]; selon d'autres, d'une extraction basse et inconnue. Quoi qu'il en soit, il se distingua

[1] Aucun auteur ne dit que Denys le tyran fût d'une naissance illustre. Cicéron, qui parle de l'extraction de ce tyran dans des termes plus favo-

par son courage dans la guerre contre les Carthaginois, et s'y fit un grand nom. Il était [1] du nombre de ceux qui accompagnèrent Hermocrate lorsqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuse, d'où il avait été exilé par la cabale de ses ennemis. Le succès de cette entreprise ne fut pas heureux. Hermocrate demeura sur la place. Les Syracusains n'épargnèrent pas ses complices. Plusieurs furent exécutés publiquement. Denys était resté parmi les blessés. Le bruit de sa mort, que ses proches répandirent exprès, lui sauva la vie. La Providence aurait épargné bien des maux à Syracuse s'il eût expiré ou sur le champ de bataille, ou dans les supplices.

Les Carthaginois avaient déja fait plusieurs tentatives pour s'établir dans la Sicile, et pour s'y rendre maîtres des principales villes, comme nous l'avons marqué ailleurs. L'heureuse situation de l'île pour leur commerce maritime, la fertilité du pays, la richesse des habitants, étaient de puissants motifs pour les y attirer. On peut juger de quelques-unes des autres villes par ce que Diodore de Sicile rapporte d'Agrigente. Les temples étaient d'une magnificence extraordinaire, sur-tout celui de Jupiter Olympien, qui avait trois cent quarante pieds de longueur, sur soixante de largeur [2], et six-vingts de hauteur. Les portiques ou galeries répon-

Hist. des Carthagin. tom. 1. [p. 195 de cette édit.]

Diod. l. 13, p. 203-206.

rables que les autres auteurs, se contente de dire : *Bonis parentibus atque honesto loco natus, etsi id quidem alias alio modo tradidit* (*Tuscul.* v. 20.). Selon Isocrate, Denys était un homme du commun, πολλοστὸς καὶ τῷ γένει, καὶ τῇ δόξῃ καὶ τοῖς ἄλλοις (*Epist. ad Philipp.* § 26. Ed. Cor.); Diodore de Sicile en parle dans les mêmes termes, ainsi que Démosthène (*Orat. in Leptin.* p. 506. Ed. Reisk.). Il est vraisemblable que Denys était de la classe moyenne. — L.

[1] Il n'avait alors que vingt-deux ans. — L.

[2] M. Quatremère de Quincy a dé-

daient, pour l'étendue et la beauté, au reste du bâtiment. D'un côté était représenté le combat des géants, et de l'autre la prise de Troie, avec des figures de hauteur naturelle[1]. Il y avait hors de la ville un lac creusé de main d'homme, qui avait de circuit sept stades (plus d'un quart de lieue)[2], et de profondeur trente pieds, rempli de poissons de toute sorte, et couvert de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques, ce qui formait le plus agréable spectacle qu'on puisse imaginer.

A peu près dans le temps dont nous parlons, Exénète, vainqueur aux jeux olympiques[3], entra en triomphe dans la ville sur un char magnifique, accompagné de trois cents autres chars, attelés tous de chevaux blancs. L'or et l'argent brillaient sur les habits : on ne vit jamais rien de plus éclatant. Gellias, le plus riche des citoyens d'Agrigente, avait fait construire dans sa maison plusieurs grandes salles pour y recevoir et y traiter ses hôtes. Des gens postés par son ordre aux portes de la ville invitaient tous les étrangers qui y arrivaient à venir loger chez leur maître, et les y conduisaient.

montré, par les proportions connues des temples doriques, que le nombre *soixante* est une erreur (*Mém. de l'Institut, classe d'histoire*, tom. II, p. 288), et qu'il faut lire, à la place de ἑξήκοντα, les mots ἐννενήκοντα καὶ ἑκατόν, *cent quatre-vingt-dix*. Ce changement est beaucoup trop considérable; le Σ et le Ξ, étant deux lettres qui sont confondues souvent, à cause de leur grande ressemblance, je pense que l'erreur vient de la confusion des deux lettres numériques Ξ (soixante) et Σ (deux cents); en sorte que Diodore a très-vraisemblablement donné *deux cents pieds* de largeur au temple d'Agrigente; mesure qui s'accorde très-bien avec les proportions, adoptées par les Anciens, entre la longueur et la largeur des temples doriques. — L.

[1] Il n'est pas dit que les figures fussent de grandeur naturelle. On a lieu de présumer au contraire que les sculptures du fronton d'un si grand temple étaient de proportion plus forte que nature. — L.

[2] Environ 665 toises. — L.

[3] Dans la 92e olympiade. — L.

Généralement parlant, l'hospitalité était encore en grand usage et en grand honneur dans cette ville. Un orage furieux ayant obligé cinq cents cavaliers de s'y réfugier, Gellias les reçut chez lui, et leur fournit à tous sur-le-champ des habits, dont il avait toujours grand nombre en réserve dans ses garde-meubles. Voilà savoir faire un digne usage de ses richesses. Les historiens parlent fort de son cellier, où il y avait trois cents tonneaux taillés dans le roc, dont chacun tenait cent amphores[1].

Cette ville si riche et si opulente fut assiégée et prise enfin par les Carthaginois. Sa chute ébranla toute la Sicile, et répandit par-tout la terreur. On en imputa la cause à la lenteur des Syracusains, qui ne l'avaient secourue que faiblement. Denys, qui dès-lors était uniquement occupé des desseins de grandeur qu'il roulait dans son esprit, et qui travaillait, mais d'une manière sourde, à en jeter les fondements, profita de cette occasion favorable, et des plaintes générales de la Sicile contre Syracuse, pour rendre les magistrats odieux et pour décrier le gouvernement. Dans une assemblée publique qui s'y tint pour délibérer sur l'état présent des affaires, comme personne n'osait ouvrir la bouche de peur de s'attirer la disgrace de ceux qui étaient en place, Denys se leva, et, prenant la parole, il accusa hautement les magistrats de trahison, et fut d'avis qu'on les déposât sur-le-champ, sans attendre que le temps de leur administration fût expiré. Ils le traitèrent de séditieux et de perturbateur du repos public; et, comme tel, ils le condamnèrent, selon les lois, à une amende.

An. M. 3598. Av. J.C. 406. Diod. p. 206-212.

[1] L'amphore contenait à peu près 28 pintes. Cent amphores font par conséquent 2800 pintes, c'est-à-dire environ dix muids, mesure de Paris.

Il fallait la payer avant que de pouvoir reprendre la parole, et Denys n'était pas en état de le faire. Philiste, l'un des plus riches citoyens (c'est lui qui avait écrit l'histoire de Sicile, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous), la paya argent comptant, et l'exhorta à continuer de donner ses avis sur les affaires présentes avec toute la liberté qui convient à un citoyen zélé pour sa patrie.

Denys reprit donc son discours avec plus de force encore qu'auparavant. Il s'était exercé de longue main au talent de la parole, qu'il regardait avec raison comme un instrument nécessaire dans un gouvernement républicain, sur-tout par rapport aux vues qu'il avait de gagner le peuple, et de le faire entrer dans ses intérêts. Il commença par décrire d'une manière vive et touchante le malheur d'Agrigente, ville alliée et voisine : la triste nécessité où ses habitants, faute de secours, avaient été réduits d'en sortir de nuit furtivement; les cris et les pleurs des enfants, des vieillards, des malades, qu'ils avaient été forcés d'abandonner à la merci d'un ennemi féroce et impitoyable; le meurtre cruel de tous ceux qui avaient été laissés dans la ville, que le barbare vainqueur avait été arracher des temples et des autels des dieux, faible asyle contre l'impiété et la fureur puniques. Il imputait tous ces maux à la trahison des chefs, qui, au lieu de marcher vers Agrigente, s'étaient retirés avec leurs troupes; à la lenteur criminelle des magistrats, qui s'étaient laissé corrompre par l'argent des Carthaginois; à la fierté des grands et des riches, qui ne songeaient qu'à établir leur puissance sur les ruines de la liberté publique. Il représentait Syracuse divisée comme en deux corps, dont l'un, en honneur et en considération, envahissait toutes les dignités et

absorbait tous les biens; l'autre, obscur, méprisé, foulé aux pieds, portait le triste joug d'une honteuse servitude, comme si c'étaient des esclaves, et non des citoyens. Il finit son discours en concluant que le remède à tant de maux était de mettre en place des hommes tirés du peuple [1], dévoués à ses intérêts, et qui, ne pouvant se rendre terribles par leur autorité ni par leurs richesses, seraient uniquement occupés du bien public, et travailleraient sérieusement à rétablir la liberté dans Syracuse.

Ce discours fut écouté avec un plaisir infini, comme tous ceux qui flattent dans les inférieurs le penchant qu'ils ont à se plaindre du gouvernement, et fut suivi d'un applaudissement général du peuple, qui se livre toujours aveuglément à ceux qui savent le tromper sous le prétexte spécieux de favoriser ses intérêts. Tous les magistrats sont déposés sur-le-champ ; on en substitue d'autres en leur place, et Denys est mis à la tête de ces derniers.

Ce n'était là que le premier pas vers la tyrannie : il ne s'y arrêta point. L'heureux succès de son entreprise lui donna un nouveau courage et le remplit de confiance. Il songea à supplanter aussi les chefs de l'armée, et à s'en faire donner le commandement. Le dessein était hardi et périlleux : il s'y prit adroitement; et, avant que de les attaquer à visage découvert, il dressa de loin contre eux ses batteries, en les décriant dans l'es-

[1] Dans le texte : « de choisir pour « généraux, non les plus puissants, « mais les mieux intentionnés, les « plus dévoués aux intérêts du « peuple. » Αἱρεῖσθαι στρατηγοὺς τοὺς μὴ δυνατωτάτους, ἀλλὰ τοὺς εὐνουστάτους καὶ δημοτικοὺς μᾶλλον. Le mot δημοτικοὺς, que Rollin parait avoir traduit par *tirés du peuple*, signifie *favorables au peuple*, *partisans du peuple*. — L.

prit du peuple par le moyen de ses émissaires, et travaillant à les lui rendre suspects. Il faisait semer des bruits sourds parmi la populace : que ces chefs entretenaient des intelligences secrètes avec les ennemis ; qu'on voyait aller et venir souvent de part et d'autre des courriers déguisés ; qu'il se tramait sans doute entre eux quelque complot. Il affectait de son côté de ne point voir ces chefs, de ne point s'ouvrir à eux sur les affaires publiques, et de ne leur rien communiquer de ses desseins, comme s'il eût appréhendé de se rendre suspect lui-même s'il avait eu avec eux quelque union et quelque commerce. Les gens sensés et prudents n'avaient pas de peine à découvrir où tendaient tous ces souterrains, et ils ne s'en taisaient pas : mais le peuple, prévenu en sa faveur, ne cessait d'admirer et de louer son zèle, et le regardait comme le protecteur et l'unique défenseur de ses droits et de sa liberté.

Une autre machine, qu'il fit jouer à propos, lui fut d'un grand secours, et avança extrêmement ses affaires. Il y avait un grand nombre d'exilés répandus dans la Sicile, que la faction des grands de Syracuse avait fait sortir de la ville en différents temps et sous divers prétextes. Il comprit quel renfort ce serait pour lui qu'une troupe nombreuse de tels citoyens, que la reconnaissance pour leur bienfaiteur, la haine ancienne contre ceux qui les avaient fait exiler, l'espérance de rétablir leurs affaires et de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis, rendraient très-propres à l'exécution de ses desseins, et attacheraient pour toujours à sa personne et à ses intérêts. Il travailla donc sérieusement à leur retour. On parlait de mettre sur pied de nombreuses troupes pour s'opposer aux conquêtes des Carthaginois.

Le peuple voyait avec peine la dépense où monteraient ces nouvelles levées. Denys profita de cette favorable conjoncture et de cette heureuse disposition des esprits. Il représenta qu'il était ridicule de faire venir à grands frais de l'Italie et du Péloponnèse des troupes étrangères, pendant que la patrie en pouvait fournir gratuitement de plus excellentes : qu'il y avait un grand nombre de Syracusains épars dans toute la Sicile, qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avaient reçu, avaient toujours retenu le cœur de citoyens sous la qualité et le nom d'exilés; qui conservaient pour leur patrie une tendre affection et une fidélité inviolable; et qui avaient mieux aimé errer de côté et d'autre dans la Sicile, sans établissement et sans secours, que de prendre parti dans l'armée des ennemis, quelque avantageuses que fussent les offres qu'on leur faisait. Ce discours de Denys fit sur l'esprit du peuple toute l'impression qu'il pouvait souhaiter. Ses collègues, qui sentaient bien où il voulait aller, n'osèrent le contredire, prévoyant bien que leur opposition non-seulement serait inutile, mais qu'elle ne servirait qu'à irriter le peuple contre eux, et à augmenter encore le crédit de Denys, à qui seul elle laisserait tout l'honneur du rappel des exilés. Leur retour fut donc ordonné; et tous, sans perdre de temps, revinrent à Syracuse.

Dans le même temps il vint une députation de Gèle, [Diod. Sic. XIII, § 93.] ville sujette et dépendante de Syracuse, pour demander qu'on fortifiât la garnison. Denys s'y transporta aussitôt avec deux mille fantassins et quatre cents chevaux. Il trouva la ville dans une grande émeute. Elle était partagée en deux factions, l'une du peuple, l'autre des riches et des puissants. Ceux-ci, ayant été accusés dans



les formes, furent condamnés à mort dans l'assemblée, et leurs biens confisqués au profit du public. Ce qui revint de cette confiscation servit à payer ce qui était dû depuis long-temps à l'ancienne garnison commandée par Dexippe, Lacédémonien; et Denys promit à ceux qu'il avait amenés de Syracuse le double de la paie que la ville leur avait promise. Ce furent autant de nouvelles créatures qu'il s'attacha. Les habitants de Gèle le comblèrent de marques d'honneur, et députèrent à Syracuse pour remercier la ville de l'important service qu'elle leur avait rendu en leur envoyant Denys. Ayant tenté inutilement de faire entrer Dexippe dans ses vues, il retourna à Syracuse avec son corps de troupes, après avoir promis aux habitants, qui firent tous leurs efforts pour le retenir [1], qu'il reviendrait bientôt avec un secours plus considérable.

[Diod. Sic. XIII, § 94.] Il arriva justement à Syracuse dans le temps que le peuple sortait du théâtre. Tous coururent en foule vers Denys, et lui demandèrent avec empressement ce qu'il avait appris des Carthaginois. Il leur répondit d'un air triste et affligé que la ville nourrissait dans son sein d'autres ennemis bien plus dangereux et plus à craindre: que, pendant qu'à Carthage on faisait des préparatifs extraordinaires pour venir attaquer Syracuse, ceux qui étaient chargés du commandement, au lieu de réveiller le zèle et l'attention des citoyens, et de mettre tout en mouvement à l'approche d'un si formidable ennemi, endormaient la ville en l'amusant par de vains spectacles, et laissaient manquer du nécessaire les troupes,

[1] Parce que le bruit s'était répandu que les Carthaginois, avec toutes leurs forces, allaient se porter sur Géla. — L.

dont ils détournaient la paie à leur profit particulier par un brigandage qui était la ruine des affaires publiques : qu'il avait toujours bien senti quelle pouvait être la cause d'une telle conduite : que maintenant ce n'était plus sur de simples conjectures, mais sur des preuves trop certaines, qu'étaient fondées ses plaintes : qu'Imilcon, chef des Carthaginois, lui avait envoyé un officier, sous prétexte de traiter du rachat des prisonniers, mais en effet pour l'exhorter à ne pas examiner de si près la conduite de ses collègues, et, s'il ne voulait point entrer dans leurs vues en faveur de Carthage, du moins à ne s'y pas opposer : que, pour lui, il venait renoncer au commandement et abdiquer sa dignité, pour ne point donner lieu à des soupçons fâcheux contre lui, comme s'il était de concert et d'intelligence avec les traîtres qui vendaient la république.

Ce bruit s'étant répandu parmi les troupes et dans toute la ville, chacun se retire chez soi plein d'inquiétude et d'alarme. Le lendemain on convoque l'assemblée. Denys renouvelle ses plaintes contre les commandants. Elles sont reçues avec un applaudissement général. Quelques-uns dans l'assemblée s'écrient qu'il faut le nommer dès à-présent généralissime avec un pouvoir absolu, et ne pas attendre, pour en venir à un remède si nécessaire, que les ennemis soient aux portes de Syracuse : que la grandeur de la guerre dont ils étaient menacés demandait un tel chef : que c'était ainsi qu'autrefois Gélon, nommé généralissime, avait défait près d'Himère l'armée des Carthaginois, composée de trois cent mille hommes : que, pour ce qui regardait l'accusation intentée contre les traîtres, on l'examinerait dans une autre assemblée; mais que l'affaire présente

ne souffrait point de délai. Elle n'en souffrit point en effet; et le peuple, qui, lorsqu'il est une fois prévenu, se laisse entraîner à son penchant sans rien examiner, nomma sur-le-champ Denys pour généralissime avec un pouvoir absolu [1]. Dans cette assemblée même, il fit ordonner une double paie pour les soldats, faisant entendre que l'état s'en dédommagerait avantageusement par les conquêtes qui en seraient le fruit. Quand tout cela fut conclu et l'assemblée finie, les Syracusains, examinant de sang-froid tout ce qui venait de se passer, en furent extrêmement surpris, comme si eux-mêmes n'en avaient pas été les auteurs; et ils comprirent, mais trop tard, qu'en voulant assurer leur liberté, ils s'étaient donné un maître.

Denys sentit bien de quelle importance il était de prévenir le repentir du peuple. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour arriver à la tyrannie, qui était de se faire donner des gardes, et il le fit d'une manière habile et rusée. Il proposa à tous les citoyens qui étaient au-dessous de quarante ans et en âge de porter les armes de se rendre, avec des vivres pour trente jours, à la ville de Léonte. Les Syracusains en étaient alors les maîtres, et ils y tenaient garnison. Cette place était remplie de soldats fugitifs et étrangers [2], gens fort propres pour l'exécution de ses desseins. Il se doutait bien que la plupart des Syracusains ne le suivraient pas. Il partit; et, étant arrivé de nuit, il campa dans les champs près de la ville. Peu de temps après, on

[1] C'est là le rapport de Diodore de Sicile. Mais, selon Plutarque, Hipparinus, père de Dion, fut nommé généralissime avec Denys en cette circonstance (in *Vita Dion.* § 3). — L.

[2] Dans le texte : *remplie de bannis et d'étrangers*. — L.

entendit un grand bruit dans tout le camp; des gens apostés par Denys avaient excité ce tumulte. Il supposa qu'on lui avait tendu des embûches, et qu'on avait voulu l'assassiner. Plein de trouble et d'alarme, il se réfugie dans la citadelle de la ville des Léontins, et y passe le reste de la nuit, après y avoir allumé beaucoup de feux, et y avoir fait venir ceux des soldats qui lui étaient le plus affidés. A la pointe du jour, toute la multitude s'assemble. Il expose, encore saisi de crainte, le danger qu'il a couru, et demande qu'on lui permette de choisir à son gré six cents gardes pour mettre sa personne en sûreté. Pisistrate lui en avait donné l'exemple long-temps auparavant, et avait employé le même artifice quand il se fit tyran d'Athènes. Sa demande paraît fort raisonnable, et lui est accordée. Il choisit sur-le-champ mille gardes, les arme de pied en cap, les équipe magnifiquement, et leur fait de grandes promesses. Il s'attache aussi d'une manière particulière les soldats étrangers, en leur parlant avec bonté et familiarité. Il fait plusieurs changements dans les troupes pour s'assurer des officiers, et renvoie Dexippe à Lacédémone, parce qu'il s'en défiait. Il fait venir en même temps de Gèle une grande partie de la garnison que lui-même y avait envoyée, et rassemble de tous côtés les fugitifs, les exilés, les gens chargés de dettes et de crimes, digne cortége d'un tyran.

Avec une telle escorte, il se rend à Syracuse, et y répand la terreur. Les citoyens n'étaient plus en état de s'opposer à son entreprise, ni de lui disputer son autorité. La ville était pleine de soldats étrangers, et se voyait près d'être attaquée par les Carthaginois. Pour s'affermir encore davantage dans la tyrannie, il épouse

la fille d'Hermocrate, le plus puissant citoyen de Syracuse, et qui avait le plus contribué à la défaite des Athéniens; et il donne sa sœur en mariage à Polyxène, beau-frère d'Hermocrate. Ayant ensuite convoqué l'assemblée, il se défit de Daphnée et de Démarque, qui s'étaient opposés le plus vivement à son usurpation. C'est ainsi que Denys, de simple greffier à Syracuse et de bourgeois du dernier rang, se rendit maître et tyran de la plus grande et de la plus opulente ville de la Sicile.

§ II. *Mouvements dans la Sicile et à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltes, il songe à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin et un succès merveilleux. Voyage de Platon à Syracuse; sa liaison intime avec Dion.*

Diod. l. 13, p. 227-231.

Denys eut une rude secousse à essuyer dès le commencement. Les Carthaginois ayant assiégé Gèle, il marcha au secours de cette ville; et, après quelques actions contre l'ennemi, qui réussirent mal, il entra dans la place. Il y agit faiblement; et tout le service qu'il rendit aux habitants fut de les faire sortir de nuit, et de les accompagner pour favoriser leur fuite. On le soupçonna d'agir de concert avec les ennemis; d'autant plus qu'ils ne le poursuivirent point, et qu'il y eut peu de ses soldats étrangers de tués. Tout ce qui était resté d'habitants à Gèle fut égorgé. Ceux de Camarine, dans la crainte d'un pareil traitement, se retirèrent avec tous les effets qu'ils purent emporter. Ce spectacle de vieillards, de femmes, de jeunes filles, de tendres en-

fants, dont on hâtait la marche au-delà de leurs forces, toucha de compassion les troupes de Denys, et les irrita contre ce tyran. Celles qu'il avait fait venir de l'Italie se retirèrent dans leur pays. Les cavaliers de Syracuse, ayant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il était toujours environné de ses étrangers, prirent les devants, et, étant entrés dans Syracuse, marchèrent droit au palais du tyran, qu'ils pillèrent, et firent essuyer à sa femme toutes sortes de mauvais traitements, dont elle mourut. Denys, qui avait prévu leurs desseins, les suivit de près avec cent cavaliers seulement et quatre cents fantassins, et, ayant fait près de vingt lieues[1] par une marche forcée, arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, et s'ouvrit un passage. Les plus riches des citoyens accoururent montés à cheval pour lui disputer l'entrée; mais ils furent enveloppés par les soldats, et presque tous tués. Denys, étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à sa rencontre, pilla les maisons de ses ennemis, en tua un grand nombre, et en fit sortir plusieurs de Syracuse. Le lendemain matin, toutes les troupes de Denys arrivèrent. Les malheureux fugitifs de Gèle et de Camarine, ayant en horreur le tyran, se retirèrent chez les Léontins. Imilcon ayant envoyé un héraut à Syracuse, conclut le traité dont il a été parlé dans l'histoire des Carthaginois. Une des conditions fut que Syracuse demeurerait soumise à Denys; ce qui confirma tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui. Tout ceci arriva l'année de la mort de Darius Nothus.

Tom. 1, [p. 198 de cette édit.].

An. M. 3600. Av. J.C. 404.

[1] 400 stades. = 13 $\frac{1}{3}$ lieues de 20 au degré. — L.

Ce fut pour-lors qu'il sacrifia à son repos et à sa sûreté tout ce qui lui pouvait faire ombrage. Il savait qu'après avoir dépouillé les Syracusains de tout ce qu'ils avaient de plus cher, il ne pouvait manquer d'en être extrêmement haï; et la crainte des malheurs qu'il devait en attendre croissait dans l'usurpateur à proportion de leur haine. Il regardait tous ses nouveaux sujets comme autant d'ennemis; et il croyait ne pouvoir se précautionner contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts, et qui le suivaient par-tout, qu'en exterminant les uns pour intimider les autres. Il ne voyait pas qu'en ajoutant la cruauté des supplices à l'oppression publique, il ne faisait que multiplier ses ennemis, et les engager, après la perte de leur liberté, à sauver au moins leur vie en attentant à la sienne.

Diod. pag. 238-241. Denys, qui prévoyait que les Syracusains ne manqueraient pas, pour se rétablir dans la liberté, de profiter du repos que leur laissait la paix récemment conclue avec les Carthaginois, n'oublia rien non plus de son côté pour affermir sa domination. Il s'appliqua à fortifier la partie de la ville appelée l'*Ile*[1], que sa situation avantageuse rendait déja très-forte, et qui pouvait être gardée par une médiocre garnison. Il l'environna de bons murs, flanqués, d'espace en espace, de plusieurs tours fort hautes, et la sépara ainsi du reste de la ville. Il y bâtit une forte citadelle[2] pour lui servir de retraite et d'asyle en cas d'accident, et y fit construire un grand nombre de boutiques[3] et de galeries capables de contenir une multitude considérable d'habitants.

[1] C'est l'île d'*Ortygie*, située au-devant du grand port, dont elle ferme l'entrée. — L.

[2] Dans la partie de l'île qui regarde le continent. — L.

[3] Dans le grec χρηματιστήρια,

Pour ce qui regarde les terres, il choisit les meilleures, qu'il donna à ses créatures et aux officiers qu'il avait mis en place; et distribua le reste à proportion égale entre les citoyens et les étrangers, mettant au nombre des premiers les esclaves qui avaient été affranchis. Il partagea de la même sorte les maisons, réservant celles de l'Ile pour les citoyens qui lui étaient le plus affidés et pour ses étrangers.

Après avoir pris toutes ces précautions pour sa propre sûreté, il songea à subjuguer plusieurs peuples de la Sicile, qui étaient encore libres, et qui avaient donné du secours aux Carthaginois. Il commença par le siége d'Herbésine. Les Syracusains qu'il avait menés avec lui, se voyant les armes à la main, crurent devoir s'en servir pour se rétablir en liberté. Comme ils s'attroupaient et concertaient ensemble, un des premiers officiers, qui leur parla durement, fut tué sur-le-champ; et ce meurtre fut comme le signal de la révolte. Ils firent venir aussitôt d'Etna les cavaliers qui s'y étaient retirés au commencement de la révolution. Denys, alarmé de ce mouvement, laissa le siége, et marcha promptement vers Syracuse pour la contenir dans l'obéissance. Les révoltés l'y suivirent de près; et, s'étant emparés d'Épipole, ils lui fermèrent par ce moyen toute issue dans la campagne. Ayant fait venir du secours de leurs alliés par terre et par mer, ils mettent la tête du tyran à prix, et promettent le droit de bourgeoisie aux étrangers qui l'abandonneront. Il en passa un grand nombre de leur côté, qu'ils traitèrent fort

mot dont le sens n'est pas ici bien clair, malgré la note de Wesseling (*ad Diod.* lib. 1, § 1). Ce mot signifie peut-être des *baraques* pour loger les soldats. — L.

humainement. Ils font avancer leurs machines, et battent fortement les murs de l'Ile, sans donner à Denys le temps de respirer.

Ce tyran, réduit aux abois, abandonné par le plus grand nombre des étrangers, et se voyant sans issue du côté de la campagne, assemble ses amis pour délibérer avec eux, plutôt sur le genre de mort qu'il doit choisir pour terminer glorieusement sa carrière, que sur les moyens de se sauver. On s'applique à lui relever le courage. Les avis se partagent; mais enfin celui de Philiste prévaut, qui était qu'il ne fallait point absolument renoncer à la tyrannie. Denys, pour gagner du temps, députe vers les révoltés, et demande qu'on lui permette de sortir de la ville avec les siens; ce qui lui fut accordé, et on convint de lui donner cinq vaisseaux pour emmener ses gens et pour emporter ses effets. Il avait cependant envoyé sous main vers les Campaniens, qui étaient en garnison dans les places des Carthaginois, et leur avait fait offrir des sommes considérables pour le venir tirer du danger où il était.

Dans l'intervalle de ces pourparlers, les Syracusains, qui croyaient l'affaire terminée et le tyran perdu, avaient désarmé une partie des troupes, et le reste agissait fort nonchalamment. L'arrivée des Campaniens au nombre de douze cents chevaux surprit et alarma infiniment la ville. Après avoir battu ceux qui s'opposaient à leur passage, ils percent jusqu'à Denys. Trois cents autres soldats arrivent en même temps à son secours. Alors la face des choses change entièrement. La terreur et le découragement passent du côté des Syracusains. Denys, ayant fait une sortie, les pousse vivement jusque dans la partie de la ville appelée *Néapolis*. Le carnage

ne fut pas considérable, parce que Denys avait défendu de tuer les fuyards. Il fit ensevelir les morts, et fit dire à ceux qui s'étaient retirés à Etna qu'ils pouvaient revenir en toute sûreté, promettant d'oublier absolument le passé. Plusieurs revinrent, d'autres ne crurent pas devoir se fier à la parole du tyran. Il récompensa avantageusement les Campaniens, et les renvoya.

Les Lacédémoniens firent alors, par rapport à Syracuse, une démarche bien indigne de la réputation de Sparte. Ils venaient de ruiner la liberté à Athènes : ils se déclaraient ouvertement, dans toutes les villes de leur dépendance, contre le gouvernement populaire. Ils députèrent un de leurs citoyens à Syracuse, en apparence pour témoigner la part qu'ils prenaient au malheur de la ville, et pour lui offrir du secours, mais en effet pour fortifier Denys dans la résolution de se maintenir dans la tyrannie, espérant que ce prince, devenu fort puissant, pourrait leur être d'un grand secours. Diod. p. 241.

Ce qui venait de se passer à Syracuse avait appris à Denys ce qu'il devait attendre, à l'avenir, de ses sujets. Pendant que les habitants de la ville étaient occupés au-dehors à la moisson des blés, il visite leurs maisons, et en enlève toutes les armes. Ensuite il environne la citadelle d'un second mur, équipe un grand nombre de vaisseaux, arme beaucoup d'étrangers, et prend toutes les mesures possibles pour se précautionner contre la mauvaise volonté des Syracusains. Pag. 242.

Après avoir pourvu à sa sûreté au-dedans, il songea à pousser ses conquêtes au-dehors. Par là il ne se proposait pas simplement d'accroître son domaine et ses revenus ; il cherchait encore davantage à rendre ses P. 245-246.

sujets distraits sur la perte de leur liberté, en tournant leur attention contre un ancien ennemi, toujours odieux, et en les occupant de projets éclatants, d'expéditions militaires, d'exploits glorieux, et de l'espérance de riches dépouilles. Il comptait aussi par ce moyen s'attirer l'affection des troupes, et mériter l'estime des peuples par la grandeur et le succès de ses entreprises.

Denys ne manquait ni de courage ni de ruse, et il avait toutes les qualités d'un grand capitaine. Il prit donc, soit par force, soit par trahison, Naxe, Catane, Léonte, et quelques autres villes [1], toutes voisines de Syracuse, et qui par cette raison étaient à sa bienséance. Il traita les unes avec bonté et clémence pour s'attirer l'estime et la confiance des peuples, abandonna les autres au pillage [2] pour jeter la terreur dans le pays. Les habitants de Léonte furent transportés à Syracuse.

' Diod. p. 267-268. Ces conquêtes alarmèrent les villes voisines, qui se voyaient menacées du même malheur. Rhége, située en Italie sur le bord du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, songea à le prévenir. Elle fit entrer dans sa ligue les exilés de Syracuse, qui étaient en assez grand nombre, et engagea les Messéniens, situés à l'autre côté du détroit, à l'aider d'un puissant secours. On avait levé une armée assez considérable, qui se préparait à marcher contre le tyran : mais la discorde qui se mit parmi les troupes fit avorter cette entreprise;

[1] Etna, Enna.

[2] Les habitants de Catane et de Naxos furent vendus comme esclaves : Naxos fut détruite et son territoire donné aux Sicules. On établit à Catane une colonie de Campaniens. —L.

elle se termina par un traité d'union et de paix, que Denys conclut avec les deux villes.

Il roulait depuis long-temps dans sa tête un grand dessein, qui était d'abattre, s'il le pouvait, dans la Sicile la puissance des Carthaginois, qui mettait un grand obstacle à la sienne, parce que ses sujets ou ses alliés mécontents trouvaient toujours un asyle ouvert et une retraite assurée dans les villes qui étaient de la dépendance de ce peuple. La conjoncture de la peste, qui venait de ravager Carthage, et qui en avait extrêmement diminué les forces, lui parut une occasion favorable pour l'exécution de son dessein. Mais, en homme de tête, il crut que la grandeur des préparatifs devait répondre à celle de l'entreprise pour en assurer le succès; et il s'y prit d'une manière qui fait voir l'étendue de ses vues et sa rare capacité. Il y donna donc tous ses soins et toute son application, persuadé que la guerre qu'il allait commencer avec une nation des plus puissantes qui fussent alors, pourrait être de longue durée, et qu'elle aurait des suites considérables. Diod. l. 14. p. 268-271.

Il commença par faire venir à Syracuse [1], tant des villes qui lui étaient soumises en Sicile que de la Grèce An. M. 3605. Av. J. C. 399.

[1] La première opération que fit Denys fut de fortifier Épipole, colline escarpée qui domine la ville, et qui jusqu'alors avait été placée hors de l'enceinte. Telle fut la rapidité des travaux, qu'en moins de vingt jours Épipole fut environné d'un mur de trente stades de longueur (3850 toises), et d'une hauteur raisonnable, flanqué de tours de distance en distance. L'activité extraordinaire que Denys sut développer parmi les Syracusains, annonce dans ce tyran des qualités rares pour commander aux hommes; et les ressources extraordinaires que nécessitèrent tous ces grands travaux, attestent qu'il s'était occupé avec succès de tout ce qui pouvait augmenter la prospérité de Syracuse. — L.

et de l'Italie, un grand nombre d'artisans et d'ouvriers de toute sorte, qu'il invita à ce voyage par l'attrait du gain et de la récompense, moyen sûr d'avoir dans chaque genre ce qu'il y a de plus habiles gens. Il fit fabriquer une multitude infinie de toutes sortes d'armes, épées, javelots, lances, pertuisanes, casques, cuirasses, boucliers, le tout selon l'usage et la coutume de chacune des nations à qui ces armes étaient destinées. Il fit construire aussi un grand nombre de galères à trois et à cinq rangs de rames, dont l'invention était toute récente, sans compter les barques et les autres bâtiments nécessaires pour le transport des vivres et des troupes.

Toute la ville, devenue un atelier général, retentissait du bruit des travailleurs. Non-seulement les vestibules et les environs des temples, les portiques, les lieux d'exercices, les places publiques, mais encore toutes les maisons des particuliers qui avaient quelque étendue, étaient remplis d'ouvriers. Denys y avait établi un ordre merveilleux. Chaque espèce d'artisans, divisée par rues et par quartiers, avait ses inspecteurs et ses surveillants, dont la présence et les conseils avançaient et perfectionnaient le travail. Le prince lui-même était toujours au milieu des ouvriers, les excitant et les animant par des louanges et des récompenses proportionnées à leur mérite. Selon que chacun d'eux se distinguait par son habileté et son industrie, il savait aussi les distinguer par différentes marques d'honneur; jusque-là qu'il en faisait manger quelques-uns à sa table, et affectait de s'entretenir familièrement avec eux comme avec des amis. On a raison de dire

c'est l'honneur qui nourrit les arts [1], et que tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, peuvent y être rendus sensibles. Un prince qui saurait mettre en mouvement les deux grands ressorts et les deux puissants mobiles de l'esprit humain, l'intérêt et la gloire, en y apportant les précautions nécessaires, ferait fleurir en peu de temps dans son royaume tous les arts et toutes les sciences, et le remplirait à peu de frais d'hommes excellents en tout genre. C'est ce qui arriva pour-lors à Syracuse, où un homme seul, habile dans l'art du gouvernement, alluma parmi les ouvriers une ardeur et une émulation qui ne se peuvent exprimer.

Denys s'appliqua sur-tout à la marine. Il savait que c'était Corinthe qui avait inventé l'art de construire des galères à trois et à cinq rangs de rames : il crut devoir procurer à Syracuse, colonie de Corinthe, la gloire d'avoir perfectionné cette invention; et il en vint à bout. Les bois, pour la construction des galères, furent tirés, partie de l'Italie, d'où on les voiturait sur des chariots jusqu'à la mer, et de là à Syracuse dans des vaisseaux; partie du mont Etna, très-fertile pour-lors en pins et en sapins. On vit en peu de temps paraître tout-à-coup et comme sortir de terre une flotte de deux cents galères; et il en fit radouber plus de cent autres qu'on avait déja auparavant. Il fit construire de nouveau, dans l'enceinte du grand port, cent soixante loges, qui pouvaient la plupart contenir chacune deux vaisseaux, et en fit réparer cent cinquante anciennes.

[1] « Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloriæ. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 4.)

La vue de tant de galères bâties si promptement, et équipées avec tant de magnificence, faisait croire que c'était l'ouvrage de la Sicile entière, qui avait réuni toutes ses forces et employé tous ses revenus pour fournir à tant de frais. D'un autre côté, quand on jetait les yeux sur la multitude incroyable d'armes qui venaient d'être fabriquées, on était tenté de croire que cet unique soin avait occupé entièrement Denys, et avait dû épuiser ses trésors. On comptait cent quarante mille boucliers, autant de casques et d'épées, plus de quatorze mille cuirasses travaillées avec tout l'art et toute la délicatesse possible. Elles étaient destinées pour les cavaliers, pour les tribuns et les centurions de l'infanterie, et pour les troupes étrangères qui gardaient le prince. Les dards, les traits, les javelots étaient sans nombre; et les machines de guerre répondaient à tout cet appareil.

La moitié de la flotte devait avoir pour sa chiourme des citoyens; et l'autre moitié, des étrangers. Denys ne songea à la levée des troupes que quand tous les préparatifs dont nous venons de parler furent en état. Syracuse et les autres villes de sa dépendance lui en fournirent une partie : il lui en vint aussi beaucoup de la Grèce, et sur-tout de la Laconie. La paie considérable qu'il offrait fit qu'on venait de tous côtés s'enrôler en foule.

Il n'omit aucune des précautions nécessaires pour faire réussir son entreprise, dont il connaissait toute l'importance et sentait toute la difficulté. Bien instruit que tout dépend du zèle et de l'affection des troupes pour leur général, il s'appliqua avant tout à gagner les cœurs, tant de ses propres sujets que des autres

habitants de la Sicile, et il y réussit merveilleusement. Il avait changé entièrement de façon d'agir depuis un certain temps. La bonté, la douceur, la clémence, la pente à faire du bien, les manières gracieuses et insinuantes à l'égard de tout le monde, avaient pris la place de cet air hautain et impérieux et de cette inhumanité qui l'avaient rendu si odieux. On ne le reconnaissait plus, et ce n'était plus le même homme.

Pendant qu'il pressait les préparatifs de la guerre, et qu'il s'appliquait à s'attirer l'affection de ses sujets, il songea à gagner aussi l'amitié de deux puissantes villes, Rhége et Messine, qui pouvaient mettre obstacle à ses grands projets par une puissante diversion. La ligue qu'avaient formée contre lui, quelque temps auparavant, ces deux villes, quoiqu'elle n'eût point eu de suite, lui donnait de l'inquiétude. Il songea donc à s'assurer de l'amitié de l'une et de l'autre. Il gratifia les habitants de Messine d'un nombre considérable de terres qui étaient dans leur voisinage et à leur bienséance. Pour donner à ceux de Rhége des marques de son estime et de sa considération pour eux, il leur envoya des ambassadeurs, qu'il chargea de leur demander pour lui une fille de leur ville en mariage; car il avait perdu sa première femme dans l'émeute populaire dont il a été parlé ci-devant.

Denys, sachant que rien n'affermit tant un trône que la vue d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes desseins, qui a les mêmes intérêts, qui peut suivre le même plan et garder les mêmes maximes de gouvernement, profita de cet intervalle de tranquillité dont il jouissait, pour contracter un double mariage, afin d'avoir un successeur à qui il pût transmettre la sou-

veraineté, qui lui avait coûté tant de travaux et de périls à acquérir.

Diod. l. 14, pag. 317.

Ceux de Rhége, à qui Denys s'était d'abord adressé, ayant tenu conseil et long-temps délibéré sur la demande qu'il leur faisait, la conclusion fut de ne point accepter l'alliance avec un tyran; et, pour toute réponse, ils lui firent dire qu'ils n'avaient que la fille du bourreau à lui donner. La raillerie était sanglante. Nous verrons dans la suite que ce bon mot coûta cher à la ville.

Plut. in Dion. p. 959.

Les Locriens, à qui Denys envoya les mêmes députés, ne se montrèrent pas si difficiles ni si délicats, et lui donnèrent pour épouse Doride, fille d'un de leurs plus illustres citoyens. Il la fit venir de Locres dans une galère à cinq rangs de rames, qui était d'une magnificence extraordinaire, et où l'or et l'argent brillaient de toutes parts. Il épousa en même temps Aristomaque, fille d'Hipparinus, le plus considérable et le plus puissant citoyen de Syracuse, et sœur de Dion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite : il la fit venir dans son palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs; c'était une marque d'honneur très-singulière. Les noces de l'une et de l'autre furent célébrées le même jour avec une joie universelle de toute la ville, et accompagnées de festins et de présents d'une magnificence incroyable.

Ce fut contre les mœurs et contre la coutume universelle et immémoriale de tous les peuples de l'Occident qu'il épousa deux femmes en même temps[1], usant en

[1] Cet exemple de bigamie est fort extraordinaire; et quelques modernes l'ont révoqué en doute. Il est difficile de ne pas croire à la réalité du fait, d'après le témoignage unanime des Anciens, et les détails dans les-

cela, comme dans le reste, de la liberté que prend la tyrannie de se mettre au-dessus de toutes les lois.

Denys parut aimer également ces deux femmes, sans donner de préférence à l'une sur l'autre, pour leur ôter tout lieu de jalousie et de discorde. Le peuple de Syracuse prétendait que celle de son pays fût préférée à l'étrangère : mais celle-ci eut le bonheur de donner la première un fils à son mari, ce qui lui aida beaucoup à se soutenir contre les cabales et les brigues des Syracusains. Aristomaque fut long-temps sans devenir grosse, quoique Denys souhaitât avec tant de passion d'en avoir des enfants, qu'il fit mourir la mère de la Locrienne, l'accusant d'empêcher Aristomaque, par des maléfices et par des sortiléges, de concevoir.

Aristomaque avait un frère; c'était le célèbre Dion, qui fut fort bien auprès du prince. Il dut son crédit d'abord à la protection de sa sœur : mais dans la suite, ayant donné des preuves de son grand sens, son propre mérite le fit fort aimer et considérer du tyran. Outre toutes les autres marques que ce prince lui donna de sa confiance, il ordonna à ses trésoriers de lui fournir sans autre ordre tout l'argent qu'il demanderait, pourvu qu'ils vinssent lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

Dion avait naturellement beaucoup de noblesse, d'élévation et de grandeur d'âme. Une heureuse rencontre servit à nourrir en lui et à fortifier encore ces sentiments. Une espèce de hasard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particulière, qui jetait de loin

quels ils entrent à ce sujet (Diod. Sic. XIV, 44-45. — Plut. *in Dione*, § 3. — Ælian. *Var. hist.* XIII, 10. — Valer. Maxim. IX, 13. — Cic. *Tusc. Quæst.* V, 20). — L.

les fondements de la liberté de Syracuse, y avait amené Platon, le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami et son disciple, et il profita bien de ses leçons : car, quoique élevé dans une cour où tout respirait le luxe et les délices, et où l'on faisait consister le souverain bien dans la volupté et dans la magnificence, il n'eut pas plus tôt entendu les discours de ce nouveau maître, et goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle. Platon, dans une de ses lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avait trouvé de jeune homme sur qui ses discours eussent fait tant d'impression, et qui eût saisi avec tant de vivacité tous ses principes.

Comme Dion était jeune et sans expérience, voyant la facilité avec laquelle Platon l'avait fait changer d'inclination et de goût, et l'avait porté à aimer les choses honnêtes et vertueuses, il eut la simplicité de croire que les mêmes raisons feraient les même effet sur l'ame de Denys; et dans cette vue il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le tyran à l'entendre, et à avoir quelque conversation avec lui. Denys y consentit. Mais la tyrannie avait jeté de trop profondes racines dans son esprit pour en pouvoir être arrachée. C'était comme une forte teinture[1], qui avait pénétré jusqu'au fond de l'ame, et qu'il n'était plus possible d'effacer.

Plut. p. 960. Quoique le séjour de Platon à la cour n'eût été d'aucun fruit par rapport au tyran, celui-ci ne laissa pas

[1] Τὴν βαφὴν οὐκ ἀνιέντα τῆς τυραννίδος, ἐν πολλῷ χρόνῳ δευσοποιὸν οὖσαν καὶ δυσέκπλυτον. Δρομαίους δὲ ὄντας ἔτι δεῖ τῶν χρήστων ἀντιλαμβάνεσθαι λόγων. (Plut. *in Moral.*, pag. 779.) = Dans ce passage le mot δρομαίους fait difficulté. Si ce mot n'est corrompu, Plutarque doit entendre par δρομαῖοι, les hommes encore capables de prendre part aux courses du gymnase. — L.

de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de son estime et de sa confiance, jusque-là qu'il supportait sans se fâcher la liberté avec laquelle il lui parlait. Denys raillant un jour sur la manière de gouverner [1] de Gélon, ancien roi de Syracuse, et disant par une allusion à son nom qu'il avait été la risée [2] de la Sicile, tous les courtisans se mirent à admirer et à faire valoir la finesse et la gentillesse de cette plaisanterie, toute fade et toute plate qu'elle était, comme le sont presque tous les jeux de mots. Dion prit la chose sérieusement, et osa lui représenter qu'il avait tort de parler ainsi d'un prince qui par sa conduite sage et équitable avait donné le modèle d'un parfait gouvernement, et avait fait goûter aux Syracusains la puissance monarchique. *Vous régnez*, lui dit-il, *et l'on se fie à vous à cause de Gélon; mais, à cause de vous, l'on ne se fiera plus à personne.* C'était beaucoup pour un tyran qu'on pût lui parler ainsi impunément.

§ III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers succès de cette guerre. Syracuse réduite à l'extrémité, et bientôt après délivrée. Nouveaux mouvements contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeste sort de la ville de Rhége.*

Denys, voyant ses grands préparatifs achevés, et qu'il était en état d'entrer en action, s'ouvrit publique- Diod. l. 14, p. 272-284.

[1] Il paraît qu'à l'époque de son mariage Denys avait beaucoup adouci les formes de son gouvernement. Diodore de Sicile, quoique fort mal disposé en sa faveur, en convient à plusieurs reprises (XIV, § 45). — L.

[2] Γέλως signifie *risée*.

ment de son dessein aux Syracusains, afin de les intéresser davantage au succès de cette entreprise, et leur dit qu'il songeait à déclarer la guerre aux Carthaginois. Il représenta qu'ils étaient les ennemis perpétuels et déclarés des Grecs, et en particulier de ceux qui habitaient dans la Sicile : que la peste qui venait de désoler Carthage était une occasion favorable dont il fallait profiter : que les peuples asservis sous de si durs maîtres n'attendaient qu'un signal pour se déclarer : qu'il serait glorieux à Syracuse de faire rentrer dans la possession de la liberté les villes grecques qui gémissaient depuis long-temps sous le joug des Barbares : qu'au reste, en déclarant la guerre présentement aux Carthaginois, ils ne feraient que les prévenir de quelque temps, puisque, aussitôt que ces peuples auraient réparé leurs pertes, ils ne manqueraient pas de venir les attaquer avec toutes leurs forces.

Les avis ne furent point partagés. La haine ancienne et naturelle contre les Barbares, le dépit et le ressentiment de ce qu'ils avaient donné un maître à Syracuse, l'espérance qu'ayant les armes en main ils pourraient trouver quelque occasion de recouvrer leur liberté, réunirent tous les suffrages : la guerre fut résolue d'un commun consentement, et elle commença dans le moment même. Il y avait à Syracuse, tant dans la ville que dans le port, un grand nombre de Carthaginois qui, sous la bonne foi des traités et de la paix, y exerçaient le trafic, et s'y croyaient en sûreté. La populace, autorisée par le prince, courut, au sortir de l'assemblée, dans leurs maisons et sur leurs vaisseaux, pilla tous leurs biens, et enleva tous leurs effets. Il essuyèrent le même traitement dans toute la Sicile; et l'on ajouta au

pillage des biens, le meurtre et le carnage, comme en représaille de toutes les cruautés que les Barbares avaient exercées contre les vaincus, et pour leur montrer à quoi ils devaient s'attendre s'ils continuaient de faire la guerre avec la même inhumanité.

Après cette sanglante exécution, Denys envoya un héraut à Carthage, chargé d'une lettre par laquelle il signifiait aux Carthaginois que Syracuse leur déclarait la guerre s'ils ne retiraient leurs garnisons de toutes les villes grecques qu'ils occupaient dans la Sicile. La lecture de cette lettre, qu'on fit d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, causa une grande alarme, sur-tout à cause de l'état pitoyable où la peste avait réduit la ville. Cependant ils ne perdirent point courage, et se préparèrent à une vigoureuse défense. On fit de nouvelles levées avec une diligence extrême, et Imilcon partit sur-le-champ pour se mettre à la tête de l'armée carthaginoise qui était en Sicile. An. M. 3607. Av. J.C. 397.

Denys, de son côté, ne perdit pas de temps. Il se mit en marche avec son armée, qui grossissait de jour en jour par les nouvelles troupes qui lui venaient de tous côtés. Elle se trouva monter à quatre-vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux. La flotte était composée de près de deux cents galères, et de cinq cents barques chargées de vivres et de machines de guerre. Il commença la campagne par le siége de Motya, place forte des Carthaginois, située près du mont Éryx dans une petite île, éloignée du continent un peu plus d'un quart de lieue [1], et qui y tenait par une langue de terre, que les assiégés coupèrent aussitôt pour empêcher les approches des ennemis de ce côté-là.

[1] Six stades. = 480 toises. — L.

Denys, ayant laissé le soin du siége à Leptine, qui commandait la flotte, alla avec ses troupes de terre attaquer les places alliées aux Carthaginois. Alarmés à la vue d'une armée si nombreuse, elles se rendirent toutes, à l'exception de cinq, qui étaient Ancyre, Solos, Palerme [1], Ségeste et Entella. Il assiégea les deux dernières.

Imilcon cependant, pour faire une diversion, détacha de sa flotte dix galères, qu'il fit partir de nuit pour aller surprendre et attaquer les vaisseaux qui étaient restés dans le port de Syracuse. Le commandant chargé de cette expédition entra de nuit dans le port sans trouver de résistance; et, après avoir brisé une grande partie des vaisseaux qui s'y rencontrèrent, il se retira, bien content de l'heureux succès de son entreprise.

Denys, après avoir fait le dégât dans les terres ennemies, ramena toutes ses troupes devant Motya; et, ayant mis en œuvre un nombre infini de travailleurs pour faire des levées, il rétablit la langue de terre, et fit avancer par là ses machines. L'attaque de la place fut des plus vives, et la résistance ne le fut pas moins. Après qu'on fut entré dans la ville par les brèches, les assiégés se défendirent encore long-temps avec un courage incroyable, et il fallut les poursuivre et les forcer de maison en maison. Le soldat, irrité d'une défense si opiniâtre, égorgea tout ce qui se présentait devant lui : femmes, enfants, vieillards, rien ne fut épargné, sinon ceux qui se réfugièrent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aise de s'attacher les troupes par l'attrait et l'espérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire,

[1] Panormus.

l'année suivante, et mirent sur pied une armée de trois cent mille hommes d'infanterie, et de quatre mille chevaux, sans compter les chariots armés en guerre qui montaient à quatre cents. La flotte, commandée par Magon, était composée de quatre cents galères et de plus de six cents barques chargées des vivres et des machines. Imilcon avait donné ses ordres aux capitaines des vaisseaux dans des lettres cachetées, qu'ils ne devaient ouvrir qu'après être sortis du port. Il avait pris cette précaution pour tenir ses desseins plus secrets et empêcher les espions d'en donner avis en Sicile. Le rendez-vous était à Palerme. La flotte y arriva sans avoir fait beaucoup de perte dans le trajet. Imilcon prit Éryx par trahison, et bientôt après força Motya de se rendre. Messine lui parut une place importante, parce qu'elle pouvait favoriser le trajet des troupes d'Italie en Sicile, et traverser le passage de celles qui venaient du Péloponnèse. Il s'en rendit maître après une longue et vigoureuse résistance; et, quelque temps après, il la rasa entièrement.

Denys, se voyant beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, s'était retiré à Syracuse. Presque tous les peuples de Sicile, qui le haïssaient anciennement, et qui ne s'étaient réconciliés avec lui qu'extérieurement et forcés par la crainte, profitant de cette occasion, quittèrent son parti, et embrassèrent celui des Carthaginois. Le tyran leva de nouvelles troupes, et accorda la liberté aux esclaves pour les faire servir sur les vaisseaux. Son armée montait à trente mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, et sa flotte à cent quatre-vingts galères. Il se mit en campagne avec ces forces, et s'éloigna de Syracuse d'environ huit lieues.

Imilcon avançait toujours avec ses troupes de terre, et sa flotte le suivait côtoyant les rivages. Quand il fut arrivé à Naxe, il ne put pas continuer sa route sur le bord de la mer, et fut obligé de prendre un long circuit autour du mont Etna, dont un incendie récent avait couvert de cendres et de flammes toute la contrée voisine. Il ordonna à sa flotte de l'attendre à Catane. Denys, qui en fut averti, crut que c'était un temps favorable pour l'attaquer pendant qu'elle serait éloignée des troupes de terre; au lieu que les siennes, rangées sur le rivage, seraient en état d'animer et de soutenir sa flotte. Le projet était sagement concerté, mais le succès n'y répondit pas. Leptine, son amiral, s'étant avancé inconsidérément avec trente galères contre l'avis de Denys, qui lui avait recommandé sur-tout de ne point séparer ses forces, en coula d'abord à fond plusieurs de celles des ennemis: mais, se voyant enveloppé par le grand nombre, il fut obligé de prendre la fuite. Le reste de la flotte en fit autant, et elle fut vivement poursuivie par les Carthaginois. Magon remplit plusieurs barques de soldats, avec ordre de faire main-basse sur ceux qui tâchaient de se sauver à la nage vers le bord. L'armée de terre qui y était placée les voyait périr misérablement, sans pouvoir leur donner aucun secours. La perte fut grande du côté des Siciliens. Il y eut plus de cent galères prises ou brisées, et il y périt vingt mille hommes, tant dans le combat que dans la fuite.

Les Siciliens, qui craignaient de se renfermer dans Syracuse, où ils ne manqueraient pas d'être bientôt assiégés, pressaient Denys de les mener contre Imilcon, qu'une entreprise si hardie pourrait déconcerter, outre

qu'on trouverait ses troupes extrêmement fatiguées par la marche forcée qu'elles auraient faite. Cette proposition lui plut assez d'abord; mais, ayant fait réflexion que Magon, qui commandait la flotte ennemie, pourrait bien cependant s'avancer vers Syracuse, et s'en rendre maître, il jugea plus à propos d'y retourner; ce qui lui fit perdre beaucoup de ses troupes, qui se débandèrent de côté et d'autre. Imilcon, après une marche de deux journées, arriva à Catane, et y demeura quelques jours pour faire reposer son armée, et pour radouber les vaisseaux de sa flotte qu'une tempête violente avait fort maltraités.

Il prit, après cela, le chemin de Syracuse, et fit entrer sa flotte dans le grand port en vainqueur. Plus de deux cents galères, ornées de dépouilles ennemies, s'avançaient avec une contenance majestueuse, la chiourme faisant une espèce de concert par l'ordre uniforme et réglé avec lequel les rames étaient mises en mouvement. Elles étaient suivies d'un nombre infini de petits bâtiments; de sorte que le port, quelque vaste qu'il fût, pouvait à peine les contenir, et que toute la mer était couverte de voiles. D'un autre côté parut en même temps l'armée de terre, composée, comme on l'a déja dit, de trois cent mille hommes de pied, et de quatre mille chevaux. Imilcon plaça sa tente dans le temple de Jupiter[1]; et l'armée campa aux environs, à un peu plus d'une demi-lieue[2] de la ville. On juge aisément quelle alarme et quelle frayeur un tel spectacle jeta dans Syracuse. Le général carthaginois fit avancer ses troupes vers les murs pour présenter la bataille aux Diod. p. 285 296.

[1] Situé sur la colline qui portait le nom d'*Olympieum*. — L.

[2] 12 stades.

Syracusains; et en même temps, ayant fait un détachement de cent galères, il s'empara des deux ports [1] qui restaient. Comme il vit que personne ne remuait, il se retira, content pour-lors de l'aveu que les ennemis faisaient de leur faiblesse. Pendant trente jours, il fit le dégât dans le pays, coupant tous les arbres et ravageant tout. Il se rendit maître du faubourg d'Achradine, et pilla les temples de Cérès et de Proserpine. Prévoyant que le siége pourrait être de longue durée, il se retranche dans son camp, et l'environne de bons murs, après avoir démoli pour cet effet tous les tombeaux, et entre autres celui de Gélon et de Démarète sa femme, qui était d'une grande magnificence. Il construit trois forts à quelque distance l'un de l'autre: le premier, à Plemmyre [2]; le second, vers le milieu du port; et le dernier, attenant le temple de Jupiter, pour y mettre le vin et le blé en sûreté. Il envoie aussi un grand nombre de petits bâtiments en Sardaigne et en Afrique pour en amener des vivres.

Dans le même temps arrive Polyxène, que Denys, son beau-frère, avait envoyé dès le commencement en Italie et en Grèce pour y amasser du secours, amenant avec lui une flotte de trente vaisseaux commandée par Pharacide, Lacédémonien. Ce renfort, venu fort à propos, ranima les Syracusains. Ayant aperçu en mer un bâtiment chargé de vivres pour les ennemis, ils détachent cinq galères, et l'enlèvent. Les Carthaginois les poursuivent avec quarante vaisseaux: eux de leur côté font avancer toute leur flotte, et, ayant engagé le combat, se rendent maître de la galère amirale, en

[1] Le petit port et celui de Trogile.

[2] Cap avancé qui ferme l'entrée du grand port de Syracuse, vis-à-vis de l'île d'Ortygie. — L.

maltraitent et en prennent vingt-quatre, poursuivent les autres jusqu'au lieu où toute la flotte était retirée, et leur présentent une seconde fois le combat, que les Carthaginois, effrayés de l'échec qu'ils venaient de recevoir, n'osent accepter.

Les Syracusains, fiers d'une victoire si inespérée, retournent à la ville, emmenant avec eux les galères qu'ils avaient prises, et y rentrent comme en triomphe. Enflés par cet heureux succès, qui ne pouvait être attribué qu'à leur courage (car Denys était alors absent, et était allé avec un petit détachement de la flotte chercher des vivres, accompagné de Leptine), ils s'animent les uns les autres, et, se voyant les armes à la main, ils se reprochent mutuellement leur lâcheté; et, pleins d'ardeur, ils s'écrient que le temps est venu de secouer le joug honteux de la servitude et de se rétablir dans leur ancienne liberté.

Pendant qu'attroupés ensemble par pelotons, ils tenaient de pareils discours, le tyran arrive; et, ayant convoqué l'assemblée, il félicite les Syracusains sur la victoire qu'ils venaient de remporter, et leur promet de terminer bientôt la guerre, de leur rendre la paix, et de les délivrer de leurs ennemis. Il était près de renvoyer l'assemblée, lorsque Théodore, l'un des plus illustres citoyens, homme de tête et de main, prit la parole, et osa se déclarer ouvertement en faveur de la liberté. « On nous parle, dit-il, de nous rendre la paix, « de terminer la guerre, de nous délivrer de nos enne- « mis. Que signifie ce langage dans la bouche de De- « nys? Est-ce donc une paix que l'état de servitude où « l'on nous réduit? Y a-t-il pour nous un ennemi plus

« à craindre que le tyran qui opprime notre liberté,
« ou une guerre plus cruelle que celle qu'il nous fait
« depuis plusieurs années? Qu'Imilcon remporte sur
« nous la victoire; content de nous imposer quelques
« tributs, il nous laissera vivre selon nos lois. Mais le
« tyran qui nous asservit n'en reconnaît point d'autres
« que son avarice, sa cruauté, son ambition. Les
« temples des dieux pillés par ses mains sacriléges, nos
« biens livrés en proie et nos terres abandonnées à ses
« satellites, nos personnes exposées tous les jours aux
« plus durs et aux plus honteux traitements, le sang
« de tant de citoyens répandu au milieu de la ville
« même et sous nos yeux; voilà le fruit de son règne,
« et la paix qu'il nous procure. Est-ce pour maintenir
« notre liberté, qu'il a construit cette citadelle; qu'il
« l'a environnée de si fortes murailles et de si hautes
« tours; qu'il a appelé à sa garde cette troupe d'étran-
« gers et de Barbares qui nous insultent impunément?
« Jusques à quand, Syracusains, souffrirons-nous ces
« indignités, plus insupportables à des gens de cœur
« que la mort même? Hardis et intrépides contre les
« ennemis du dehors, serons-nous toujours lâches et
« tremblants en présence du tyran? La Providence,
« qui nous a remis nos armes entre les mains, nous
« montre l'usage que nous en devons faire. Sparte et
« les autres villes alliées, qui se font gloire d'être libres
« et indépendantes, nous regarderaient comme indi-
« gnes de porter le nom de Grecs si nous avions
« d'autres sentiments qu'elles. Faisons voir que nous
« n'avons point dégénéré de nos ancêtres. Si Denys
« consent à se retirer, ouvrons-lui les portes, et qu'il

« emporte d'ici tout ce qu'il lui plaira. Mais, s'il per-« siste dans la tyrannie, qu'il sente ce que peut dans « des hommes de courage l'amour de la liberté. »

Après ce discours, tous les Syracusains, suspendus entre la crainte et l'espérance, avaient les yeux tournés sur les alliés, et principalement sur ceux de Sparte. Alors Pharacide, qui commandait leur flotte, monta sur la tribune aux harangues. On s'attendait qu'un citoyen de Sparte se déclarerait en faveur de la liberté. Il fit tout le contraire, et dit que sa république l'avait envoyé pour secourir les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, et non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité. Cette réponse consterna les Syracusains. La garde du tyran arriva en même temps, et l'assemblée finit. Denys, depuis ce temps-là, sentant plus que jamais ce qu'il avait à craindre, s'appliqua à gagner le peuple et à s'attacher les citoyens, faisant des présents aux uns, invitant les autres à venir manger avec lui, et affectant de les traiter en toute occasion avec bonté et familiarité.

Ce fut apparemment vers ce temps-là que Polyxène, beau-frère de Denys, dont il avait épousé la sœur nommée Thesta, s'étant déclaré sans doute contre lui dans la conspiration de Syracuse, s'enfuit de Sicile pour mettre sa vie en sûreté, et pour ne point tomber entre les mains du tyran. Denys fit venir sa sœur chez lui, et lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant su la fuite que son mari méditait, elle ne l'en avait pas averti. Elle lui répondit sans s'étonner, et sans marquer la moindre crainte : « Vous ai-je donc paru une « femme si lâche et d'un cœur si bas, que, si j'avais « su la fuite de mon mari, je n'eusse pas fait tous mes

Plut. in Dion. p. 966.



« efforts pour en être la compagne et pour partager « avec lui ses dangers et ses malheurs? Je ne l'ai pas « sue; et je me serais trouvée bien plus heureuse d'être « appelée par-tout la femme de Polyxène banni, que « d'être appelée ici la sœur du tyran. » Denys ne put refuser son admiration à une réponse si pleine de courage : et tous les Syracusains furent si charmés de la vertu de cette dame, qu'après que la tyrannie fut détruite, ils lui conservèrent pendant sa vie les mêmes honneurs, le même équipage et le même train de reine qu'elle avait auparavant; et qu'après sa mort tout le peuple accompagna son corps au tombeau, et honora ses funérailles par un concours extraordinaire.

Du côté des Carthaginois, la face des affaires changea tout d'un coup. Ils avaient fait une faute irréparable de ne pas attaquer Syracuse en arrivant, et de ne pas profiter de l'alarme que la vue de leur armée et de leur flotte, également formidables, y avait répandue. Ici la peste, qui fut regardée comme une punition du ciel pour les temples qu'ils avaient pillés et les tombeaux qu'ils avaient démolis, ravagea en peu de temps leur armée. J'en ai marqué les étranges symptômes dans l'histoire des Carthaginois. Pour surcroît de malheur, les Syracusains, avertis du triste état où ils se trouvaient, les attaquèrent en même temps par terre et par mer dès avant le jour. La surprise, la frayeur, l'empressement même avec lequel ils se hâtaient de se mettre en état de défense, jetaient parmi eux le trouble et la confusion. Ils ne savaient de quel côté il fallait porter du secours, tout étant également en danger. Beaucoup de vaisseaux furent coulés à fond, d'autres presque entièrement brisés, un plus grand

Tom. 1 [p. 202 de cette édit.].

nombre encore consumés par les flammes. Les vieillards, les femmes, les enfants accouraient en foule sur les murs pour être témoins de cet affreux spectacle, et tendaient les mains vers le ciel, rendant graces aux dieux de l'éclatante protection qu'ils donnaient à leur ville. Le carnage fut horrible, et dans le camp, et hors du camp, et sur les vaisseaux. La nuit seule y mit fin.

Imilcon, réduit au désespoir, fit offrir sous main trois cent mille écus [1] à Denys pour qu'il lui permît d'emmener de nuit ce qui lui restait de troupes et de vaisseaux. Le tyran, qui était bien aise de laisser aux Carthaginois quelque ressource pour tenir toujours ses sujets dans la crainte, lui accorda cette permission, mais seulement pour les citoyens de Carthage. Il partit donc de nuit, quatre jours après, avec quarante vaisseaux remplis de Carthaginois seulement, et laissa tout le reste de ses troupes. Les Corinthiens, avertis par le bruit et le mouvement des galères qu'Imilcon prenait la fuite, en donnèrent avis à Denys, qui fit semblant de n'en avoir rien appris, et ordonna sur-le-champ qu'on les poursuivît. Mais, comme ils virent que l'exécution de ses ordres traînait en longueur, ils allèrent eux-mêmes à la poursuite des ennemis, et coulèrent à fond quelques-uns des vaisseaux de l'arrière-garde.

Denys alors fit sortir ses troupes. Mais, avant leur arrivée, les Siciliens qui étaient au service des Carthaginois s'étaient retirés, prenant chacun la route de leur pays. Denys, ayant mis des gardes à tous les passages, marcha droit au camp des ennemis, quoiqu'il fût encore nuit. Les Barbares, qui se voyaient cruellement abandonnés et trahis par Imilcon et les

[1] 300 talents. = 1,650,000 fr. — L.

Siciliens, perdent courage et s'enfuient. Les uns tombent entre les mains des soldats qu'on avait placés aux issues; les autres, mettant bas les armes, demandent quartier. Il n'y eut que les Ibériens qui envoyèrent un héraut à Denys pour capituler, et il les incorpora dans ses gardes. Tout le reste fut fait prisonnier.

Diod. Sic.

Tel fut le sort des Carthaginois, qui montre, dit l'historien, que l'humiliation suit de près l'orgueil, et que ceux à qui leur puissance enfle trop le cœur sont bientôt forcés à reconnaître leur faiblesse. Ces fiers vainqueurs, maîtres de presque toute la Sicile, qui comptaient déja Syracuse à eux, et qui étaient d'abord entrés comme en triomphe dans le grand port, insultant aux Syracusains, en sortent maintenant de nuit couverts de honte, traînant avec eux les tristes débris et les restes malheureux de leur flotte et de leur armée, et réduits à craindre pour leur propre patrie. Imilcon, qui n'avait respecté ni l'asyle sacré des temples, ni la sainteté inviolable des tombeaux, après avoir laissé dans le pays ennemi cent cinquante mille hommes sans sépulture, va périr misérablement dans Carthage, vengeant sur lui-même par sa mort le mépris qu'il a fait et des dieux et des hommes.

Idem, l. 14, p. 304-310.

Denys, qui se défiait des étrangers qu'il avait auprès de lui, en écarta dix mille; et, sous prétexte de les récompenser, leur donna la ville des Léontins, qui en effet était une habitation très-commode, et un établissement très-avantageux. Il confia sa garde à d'autres étrangers, et aux esclaves qu'il avait affranchis. Il fit plusieurs tentatives dans la Sicile, et dans le pays voisin, sur-tout contre ceux de Rhége. Les peuples d'Italie, se voyant en danger, formèrent une puissante

ligue pour arrêter ses conquêtes. Le succès fut assez égal de part et d'autre.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que les Gaulois, qui peu de mois auparavant avaient brûlé Rome, envoyèrent des députés à Denys pour faire alliance avec lui. Il était pour-lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois l'obligea de retourner en Sicile. Justin. l. 20, cap. 5.

En effet, les Carthaginois, ayant mis sur pied une nombreuse armée sous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réussirent pas mieux que les premiers, et qui se terminèrent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhége, et il y reçut d'abord un échec assez considérable. Mais, ayant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille prisonniers, il les renvoya tous, contre leur attente, libres et sans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhége, et de dissiper une ligue puissante qui pouvait faire échouer ses desseins contre cette ville. Ainsi, ayant gagné par cette action de bonté et de générosité tous les habitants du pays, et d'ennemis qu'ils étaient les ayant rendus ses amis et ses alliés, il retourna contre Rhége. Il était fort animé contre cette ville à cause du refus injurieux qu'elle avait fait de lui donner une épouse, et de la réponse insolente dont elle avait accompagné ce refus. Les assiégés, se voyant hors d'état de résister à la nombreuse armée de Denys, et n'espérant de sa part aucun quartier si la ville était prise d'assaut, parlèrent de capitulation. Il ne se rendit An. M. 3615. Av. J.C. 389. Diod. l. 14, p. 312, 313.

pas difficile. Il leur fit payer trois cent mille écus [1], les obligea de lui livrer tous leurs vaisseaux, qui montaient au nombre de soixante et dix, et de lui remettre entre les mains cent ôtages : après quoi il leva le siége. Ce n'était pas par bonté et par clémence qu'il en usait ainsi, mais pour les perdre plus sûrement après les avoir affaiblis.

Diod. l. 14, p. 317-320.

En effet, l'année suivante, sous un faux prétexte et un reproche qu'il leur fit d'avoir violé le traité, il les assiégea de nouveau avec toutes ses forces, après leur avoir renvoyé leurs ôtages. De part et d'autre on fit des efforts extraordinaires. D'un côté le desir de la vengeance, de l'autre la crainte des plus cruels supplices, animaient les troupes. Celles de la ville avaient pour chef Phyton, homme brave et intrépide, que le danger rendait encore plus courageux. Il faisait de fréquentes et de rudes sorties, dans l'une desquelles Denys reçut une blessure, dont il eut bien de la peine à se remettre. Le siége traînait en longueur, et avait déja duré onze mois. Une cruelle famine réduisit la ville aux dernières extrémités. Le médimne [2] de blé se vendait deux cent cinquante livres [3]. Après avoir consumé tout ce qui leur restait de chevaux et de bêtes de somme, ils furent réduits à se nourrir de cuirs et de peaux qu'ils faisaient bouillir, et enfin à brouter l'herbe dans la campagne comme des bêtes, ressource que Denys leur ôta bientôt, ayant fait manger par les chevaux tout ce qui restait de vert aux environs de la ville. Il fallut enfin céder à la nécessité. Ils se rendirent

[1] 300 talents. = 1,650,000 fr. — L.

[2] Le médimne valait six boisseaux romains, et près de cinq des nôtres.

[3] Cinq mines. = 458 fr. — L.

à discrétion. Denys entra dans la ville, qu'il trouva pleine de cadavres. Ceux qui avaient survécu à la famine étaient moins des hommes que des squelettes. Il fit plus de six mille prisonniers, qui furent conduits à Syracuse. Il renvoya libres ceux qui furent en état de payer par tête cinquante livres [1], et vendit les autres.

Denys fit tomber sur Phyton tout le poids de sa colère et de sa vengeance. Il commença par faire précipiter son fils dans la mer. Le lendemain il fit attacher Phyton à l'extrémité des plus hautes machines, pour le donner en spectacle à toute l'armée; et, en cet état, il lui fit dire que son fils avait été jeté dans la mer. « Il a été plus heureux que moi d'un jour, » répondit ce père infortuné. Ensuite il le promena dans toute la ville, le faisant battre à coups de verges, lui faisant essuyer mille outrages, et faisant crier par un héraut qu'on traitait ainsi ce perfide et ce traître pour avoir inspiré la rébellion à ceux de Rhége. « Dites plutôt, « s'écriait ce généreux défenseur de la liberté, que la « vue d'une mort prochaine rendait encore plus in« trépide; dites que c'est ainsi qu'on traite un fidèle « citoyen pour avoir refusé de livrer sa ville et sa patrie « au tyran. » Ce discours, ce spectacle tirait les larmes des yeux de tous les spectateurs, et même des soldats de Denys. Il craignit que son prisonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût assouvi sur lui sa vengeanee, et sur-le-champ il le fit précipiter dans la mer.

[1] Une mine. = 91 fr. — L.

§ IV. *Passion violente de Denys pour la poésie. Réflexions sur ce goût du tyran. Flatteries des courtisans; généreuse liberté de Philoxène. Mort de Denys. Ses mauvaises qualités.*

Diod. l. 14, pag. 318.

Dans un intervalle que laissa à Denys son entreprise sur Rhége, ce prince, qui était avide de toute espèce de gloire, et qui se piquait de bel-esprit, envoya à Olympie son frère Théaride pour y disputer en son nom le prix de la course des chariots, et celui de la poésie.

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la passion de Denys pour la poésie et les belles-lettres, étant un des traits qui le caractérisent le plus particulièrement, et d'ailleurs se trouvant mêlé de bien et de mal, demande, pour en juger équitablement, qu'on démêle ce que ce goût peut avoir de louable, et ce qui mérite aussi d'y être blâmé.

J'en dis autant du caractère total de ce tyran, qui tempérait les vices de son ambition et de la tyrannie par beaucoup de grandes qualités qu'il n'est pas permis de dissimuler, la vérité de l'histoire demandant qu'on rende justice aux plus méchants, parce qu'ils ne sont pas méchants en tout. Nous avons vu en lui plusieurs traits dignes certainement de louange; je ne parle ici que de ce qui regarde les mœurs : la douceur avec laquelle il souffrait la liberté du jeune Dion; l'admiration qu'il témoigna de la réponse libre et généreuse que lui fit sa sœur Thesta à l'occasion de la fuite de son mari; les manières gracieuses et populaires qu'il eut en plusieurs occasions pour les Syracusains;

la familiarité avec laquelle il conversait avec les moindres bourgeois, et même avec les ouvriers; l'égalité qu'il gardait entre ses deux femmes, les égards et le respect qu'il avait pour elles : tout cela marque que Denys avait plus d'équité, de modération, de bonté, de générosité, qu'on ne le pense ordinairement. Il n'est pas tyran comme Phalaris, comme Alexandre de Phère, comme Caligula, ou Néron, ou Caracalla.

Je reviens au goût de Denys pour la poésie. Dans les intervalles que lui laissaient les affaires, il aimait à se délasser par le commerce des gens d'esprit, et par l'étude des arts et des sciences. En particulier il aimait à faire des vers, et s'exerçait à composer des poëmes, et sur-tout des tragédies. Jusque-là cette passion de Denys ne peut-elle pas être excusée par un endroit qui a certainement quelque chose de louable : je veux dire par le goût qu'il avait pour les belles-lettres, par l'estime qu'il témoignait des savants, par la pente qu'il avait à leur faire du bien, et par l'usage qu'il faisait de ses heures de loisir? Ne valait-il pas mieux qu'il les employât à exercer son esprit et à cultiver les sciences que de les employer à la bonne chère, à la danse, aux spectacles, au jeu, à des conversations frivoles, et à d'autres plaisirs encore plus pernicieux? C'est la réflexion sensée que fit Denys le jeune pendant qu'il était à Corinthe. Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, se mit à parler d'un ton railleur et méprisant des odes et des tragédies que Denys, son père, avait laissées, et faisait semblant d'être en peine en quel temps il avait pu trouver le loisir de les composer. Denys lui repartit brusquement et avec esprit: *Vous voilà bien embarrassé. Il les composa aux*

Plut. in Timol. p. 243.

heures que vous et moi, et une infinité d'autres, qui nous en faisons tant accroire, passons à boire et à nous divertir.

Suet. in Cæs. cap. 56; in Aug. c. 85. Plut. in Lucullo, p. 492.

Jules César et l'empereur Auguste ont cultivé la poésie et fait des tragédies. Luculle avait songé à mettre en vers les mémoires de ses campagnes. On attribuait à Lélius et à Scipion, tous deux grands hommes de guerre, sur-tout le dernier, les comédies de Térence; et ce bruit, répandu dans Rome, loin de nuire à leur réputation, ne servit qu'à les faire encore estimer davantage.

Ces délassements, par eux-mêmes, n'étaient donc point condamnables; et le goût pour la poésie, renfermé dans de justes bornes, ne méritait point d'être blâmé. Le ridicule de Denys n'était que dans ce qu'il prétendait y exceller par-dessus tous les autres. Il ne pouvait souffrir en rien ni supérieur, ni concurrent. Parce qu'il avait seul la première autorité, il s'était aussi accoutumé à croire qu'il avait seul les premiers talents de l'esprit. En un mot, il était tyran en tout. Cet esprit de domination et d'empire, que lui donnait son rang, était une des causes de l'estime démesurée qu'il faisait de son propre mérite. Elle naissait aussi des applaudissements continuels de ces courtisans, et de ce concert uniforme de louanges de la part de tous ceux qui conspiraient à le tromper sur un article si flatteur. Et de quoi un grand, un ministre, un prince, toujours encensé [1], toujours adoré, ne se croit-il pas capable? On sait que le cardinal de Richelieu, au milieu de ses grandes occupations, non-seulement com-

[1] Nihil est quod credere de se
Non possit, quum laudatur dis æqua potestas.
JUVENAL. [*Sat.* IV, v. 71].

posait des pièces de théâtre, mais qu'il se piquait aussi d'y exceller; et que sa jalousie sur ce point alla jusqu'à user d'autorité pour faire critiquer les pièces de ceux à qui le public, juge équitable et incorruptible sur ce point, donnait la préférence sur lui.

Denys ne faisait pas réflexion qu'il y a des choses estimables en elles-mêmes, et qui font honneur aux particuliers, où il ne convient point à un prince de vouloir primer. J'ai déja rapporté ailleurs la leçon que Philippe, roi de Macédoine, fit à son fils Alexandre pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique : *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien ?* C'était une faute contre la bienséance de son rang. Si César et Auguste, en faisant des tragédies, s'étaient mis en tête d'égaler Sophocle, ou même de le surpasser, c'eût été pour eux *un ridicule*, et même *une honte*, que d'y primer. Pourquoi cela ? C'est qu'un prince, étant obligé par un devoir essentiel et indispensable de s'occuper sans cesse des vues générales du gouvernement, et se trouvant chargé d'un détail infini d'affaires particulières, qui retentissent toutes à lui comme au centre, ne peut prendre les sciences que par délassement, et par de courts intervalles, qui ne lui donnent pas tout le loisir nécessaire pour y exceller au-dessus de ceux qui s'y donnent tout entiers, et qui en font leur unique étude. Ainsi, quand le public voit un prince qui affecte de primer en ces sortes de sciences, il est en droit de conclure qu'il néglige ses devoirs essentiels, et ce qu'il doit au bonheur de son peuple, pour se livrer à une occupation qui consume inutilement son temps et les forces de son esprit.

Il faut pourtant rendre cette justice à Denys, qu'on ne lui a jamais reproché que la poésie l'ait rendu moins actif et moins appliqué à ses grandes affaires, ni qu'elle lui en ait jamais fait négliger aucune.

Diod. l. 14, pag. 318. J'ai déja dit que ce prince, dans un intervalle de paix, avait envoyé à Olympie son frère Théaride pour y disputer en son nom le prix de la course des chariots, et celui de la poésie. Quand il fut arrivé dans l'assemblée, la beauté aussi-bien que le nombre des chars, et la magnificence des riches pavillons brodés d'or et d'argent, attirèrent les yeux et l'admiration de tous les spectateurs. Les oreilles ne furent pas moins charmées quand on commença à lire les poëmes de Denys. Il avait choisi pour faire cette lecture des hommes d'une voix pleine, sonore, agréable [1], qui se faisaient entendre au loin et distinctement, et qui savaient donner du poids et du nombre aux vers qu'ils récitaient. On fut donc enlevé d'abord; et cette heureuse prononciation, soutenue avec tant d'art et d'agrément, en imposa à tous les auditeurs. Mais le charme cessa bientôt, et l'esprit ne fut pas long-temps la dupe des oreilles. On sentit tout le ridicule des vers. On eut honte d'y avoir applaudi. Les louanges et les applaudissements se changèrent en risées et en brocards pleins d'insultes. Le mépris et l'indignation allèrent jusqu'à mettre en pièces les riches pavillons de Denys. Lysias, le célèbre orateur, qui était venu aux jeux olympiques pour y disputer le prix de l'éloquence, qu'il avait déja remporté plusieurs fois, entreprit de prouver par un savant discours qu'il était contre l'honneur de

[1] Ces lecteurs s'appelaient ῥαψῳδοί.

la Grèce, amie et protectrice de la liberté, d'admettre à la célébration des jeux sacrés un tyran impie, qui ne songeait qu'à réduire les Grecs en servitude. Il ne paraît pas qu'on fit alors cet affront à Denys : mais l'événement lui en tint lieu. Ses chariots, étant entrés dans la lice, ou furent emportés par une aveugle impétuosité au-delà des bornes, ou se brisèrent tous les uns contre les autres. Pour comble de malheurs, la galère qui remenait ceux que Denys avait envoyés pour assister aux jeux fut battue d'une rude tempête, et eut bien de la peine à regagner Syracuse. Quand les pilotes y furent arrivés, ils répandirent dans toute la ville, par haine et mépris pour le tyran, que c'étaient ses mauvais poëmes qui avaient attiré et aux lecteurs, et aux coureurs, et à la galère même, tant de fâcheux accidents. Un si malheureux succès ne découragea point Denys, et ne lui fit rien rabattre de la haute opinion qu'il avait de sa verve poétique. Les flatteurs, dont sa cour était pleine, ne manquèrent pas de lui faire entendre qu'un tel déchaînement contre ses poëmes ne pouvait être que l'effet de l'envie, qui s'attache toujours à ce qu'il y a de plus excellent; et que tôt ou tard ses envieux même, forcés par l'évidence, rendraient justice à son mérite, et reconnaîtraient sa supériorité au-dessus de tous les autres poëtes.

L'entêtement de Denys sur cet article est inconcevable. Il était certainement grand homme de guerre et excellent capitaine : mais il se flattait d'être encore meilleur poëte, et il comptait que ses vers lui faisaient plus d'honneur que toutes ses victoires. Entreprendre de le détromper d'une opinion si avantageuse, outre

Diod. l. 15, pag. 331.

qu'il n'y avait nulle espérance d'y réussir, c'eût été lui faire mal sa cour. Aussi tous les savants, tous les poëtes, qui mangeaient en grand nombre à sa table, quand il leur lisait ses poëmes, paraissaient au-dehors extasiés d'admiration. Jamais, selon eux, on n'avait rien vu de pareil. Tout était grand, tout était noble dans sa poésie : tout y était royal, ou, pour mieux dire, tout y était divin.

Dans toute la troupe il ne s'en trouva qu'un seul qui ne se laissa point entraîner à ce torrent de louanges et de flatteries : c'était Philoxène. Il avait grande réputation, et excellait dans la poésie dithyrambique. On raconte de lui un trait dont La Fontaine a bien su faire usage. Étant à la table de Denys, et voyant qu'on avait servi un très-petit poisson pour lui, et un monstre pour le roi, il s'avisa d'approcher de son oreille le poisson fretin. Interrogé pourquoi cette momerie : « C'est, dit-il, que je voulais savoir certaines « nouvelles du temps de Nérée ; mais ce jeune hôte de « la mer n'a pu me répondre. Le vôtre est plus vieux : « il saura sans doute ce que je demande. »

Denys, un jour, ayant lu à ce Philoxène une pièce de vers, et l'ayant pressé de lui en dire son sentiment, il lui parla avec une entière franchise, et lui dit librement tout ce qu'il pensait. Le prince, qui n'était pas accoutumé à ce langage, en fut très-blessé, et, attribuant une telle audace à jalousie, ordonna qu'on le conduisît dans les carrières : c'était la prison publique. Toute la cour, affligée et alarmée, s'intéressa pour le généreux prisonnier, et obtint sa délivrance. Il fut élargi le lendemain, et rentra dans les bonnes graces du prince.

Dans le repas que Denys donna ce jour-là aux mêmes convives, qui fut comme le sceau de la réconciliation, et dans lequel la joie et la gaîté régnèrent plus que jamais, après qu'on eut fait bonne chère et longuement, le prince ne manqua pas de faire entrer parmi les propos de table ses vers, qui en faisaient le sujet le plus ordinaire. Il choisit sur-tout certains morceaux qu'il avait travaillés avec grand soin, qu'il regardait comme ses chefs-d'œuvre, et qu'il ne pouvait lire sans une sensible complaisance et sans une vraie satisfaction de lui-même. Mais, pour mettre le comble à sa joie, il avait besoin du suffrage et de l'approbation de Philoxène, dont il faisait d'autant plus de cas qu'il n'avait pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'était passé la veille était une bonne leçon pour ce poëte. Denys lui demanda donc ce qu'il pensait des vers qu'il venait de lire. Philoxène ne se déconcerta point, et, sans lui répondre un mot, se tournant vers ses gardes qui étaient autour de la table, il dit d'un ton sérieux mêlé de gaîté, *Qu'on me remène aux carrières*. Le prince sentit tout le sel et toute la finesse de cette ingénue plaisanterie [1], et il ne sentit que cela. Ce qu'elle avait de spirituel émoussa la pointe d'une liberté qui, dans un autre temps, l'aurait piqué et offensé vivement. Ici il ne fit qu'en rire, et ne lui en sut point du tout mauvais gré.

Il n'en usa pas de même à l'occasion d'une mauvaise plaisanterie d'Antiphon, qui, aussi, était d'un genre Plut. in Moral. pag. 78 et 83.
bien différent, et partait d'un esprit violent et brutal. Le prince, dans une conversation, demanda quelle

[1] Τότε μὲν διὰ τὴν εὐτραπελίαν τῶν λόγων μειδιάσας ὁ Διονύσιος, ἤνεγκε τὴν παῤῥησίαν, τοῦ γέλωτος τὴν μέμψιν ἀμβλύνοντος.

était la meilleure espèce d'airain. Chacun ayant dit son avis, Antiphon répondit que c'était celle dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton [1]. Ce bon mot, s'il faut l'appeler ainsi, lui coûta la vie.

Les amis de Philoxène, craignant que sa trop grande liberté n'eût aussi pour lui des suites funestes, lui parlèrent sérieusement, et lui représentèrent que ceux qui ont à vivre avec les princes doivent parler leur langage; qu'ils veulent qu'on leur dise des choses agréables; que quiconque ne sait point dissimuler n'est point propre à la cour; que les graces et les libéralités dont Denys les comblait méritaient bien qu'on les achetât par quelque complaisance; qu'en un mot, avec sa liberté véridique, il courait risque de perdre non-seulement sa fortune, mais la vie. Philoxène leur dit qu'il profiterait de leur avis, et qu'à l'avenir il donnerait à ses réponses un tour qui, sans blesser la vérité, satisferait le prince.

En effet, quelque temps après, Denys leur ayant lu une pièce qu'il avait composée sur un sujet fort triste et fort lugubre, où il fallait exciter la compassion et faire couler les larmes des yeux des auditeurs, il s'adressa encore à Philoxène, et lui demanda ce qu'il pensait de ces vers. Celui-ci, pour lui répondre, se servit d'un mot [2] qui, dans la langue grecque, a deux sens : dans l'un, il signifie des choses lugubres, touchantes, propres à émouvoir la pitié et à inspirer des sentiments de compassion; dans l'autre, il marque quel-

[1] Ils avaient entrepris de délivrer Athènes de la tyrannie des Pisistratides. = Et ils avaient égorgé Hipparque. — L.

[2] Οἰκτρά. Notre mot *pitoyable* répond en quelque chose au grec. Cependant *des vers pitoyables* ne signifient que *de méchants vers*. Peut-être que, *des vers qui font pitié*, rendrait mieux l'équivoque du grec.

que chose de fort mauvais, de très-défectueux, de pitoyable, de misérable. Denys, qui était plein d'estime pour ses vers, et qui ne croyait pas qu'on pût penser autrement que lui, prit ce mot dans le sens qui lui était favorable, et fut fort content de Philoxène : les autres ne s'y trompèrent pas, et l'entendirent dans le vrai sens, mais sans s'expliquer.

Rien n'était capable de guérir sa folie par rapport à la versification. Il paraît, par Diodore de Sicile, qu'ayant envoyé une seconde fois à Olympie des poëmes de sa façon, il y essuya les mêmes risées et le même affront qu'auparavant. Cette nouvelle, qu'on ne put lui cacher, le jeta dans une noire mélancolie qui ne le quittait point, et qui se changea bientôt en une espèce de fureur et de frénésie. A l'entendre, l'envie et la jalousie, toujours ennemies du vrai mérite, lui faisaient une cruelle guerre. Tout le monde conspirait contre lui pour ruiner sa réputation. Il accusait ses meilleurs amis d'être entrés dans ce complot; il en fit mourir plusieurs sous de vains prétextes, en exila d'autres, parmi lesquels étaient Leptine son frère, et Philiste, qui lui avait rendu de si grands services, et à qui il était redevable de sa puissance. Ils se retirèrent à Thurium, en Italie, d'où ils furent rappelés quelque temps après, et rétablis dans tous leurs biens et dans leur ancienne faveur : Leptine même épousa la fille de Denys. Diod. l. 15. Diod. p. 332.

Pour le tirer de la mélancolie que lui causait le mauvais succès de ses vers, il lui fallait de l'occupation : les guerres et les bâtiments qu'il entreprit lui en donnèrent. Il songea à établir de puissantes colonies dans la partie de l'Italie qui est située sur la mer Adriatique et qui regarde l'Épire, afin d'avoir une retraite assurée P. 336, 337.

pour sa flotte quand il tournerait ses forces de ce côté-là, et, dans cette vue, il fit alliance avec les Illyriens, et rétablit Alcète, roi des Molosses, dans ses états. Son principal dessein était d'attaquer l'Épire, et de se rendre maître des trésors immenses amassés depuis plusieurs siècles dans le temple de Delphes. En attendant qu'il pût former cette entreprise, qui demandait de grands préparatifs, il sembla vouloir comme s'essayer dans une autre du même genre, mais d'une plus facile exécution. Ayant fait une irruption dans la Toscane, sous prétexte de donner la chasse aux pirates, il pilla un temple fort riche qui était dans le faubourg d'une ville de ce pays, nommée Agylle[1], et en tira plus de quatre millions cinq cent mille livres[2]. Il avait besoin d'argent pour subvenir aux dépenses considérables qu'il faisait à Syracuse, tant pour fortifier le port et le mettre en état de contenir à l'aise deux cents galères, que pour environner toute la ville de bons murs, construire des temples magnifiques, et bâtir un lieu d'exercices près de la rivière d'Anape.

Diod. l. 15, p. 338-340, et 384. Hist. des Carthagin. t. I [p. 204 de cette éd.].

Il forma dans le même temps le dessein de chasser entièrement de la Sicile les Carthaginois. Une première victoire qu'il remporta le mit presque en état d'y réussir; mais la perte d'une seconde bataille, où son frère Leptine fut tué, ruina toutes ses espérances, et l'obligea de faire un traité par lequel il cédait quelques places aux Carthaginois, et leur payait de grosses[3] sommes pour dédommagement des frais de la guerre. Une nou-

[1] C'était le port d'Agylla, nommé *Pyrgi* ou les *Tours*. — L.

[2] 1500 talents. = Le texte porte 1000 talents, qui valent 5,500,000 fr. — L.

[3] 1000 talents ou 5,500,000 fr. — L.

velle entreprise qu'il fit contre eux, quelques années après, pour profiter du ravage que la peste avait causé à Carthage, ne lui réussit pas mieux.

Une autre victoire, d'un genre bien différent, mais qui ne lui tenait pas moins au cœur, le dédommagea, ou du moins le consola des malheureux succès qu'il avait eus du côté des armes. Il avait fait représenter à Athènes une tragédie dans la célèbre fête de Bacchus, pour y disputer le prix; et il fut déclaré vainqueur. Ce succès chez les Athéniens, qui étaient les meilleurs connaisseurs en ce genre, semble marquer que la poésie de Denys n'était pas si mauvaise ni si pitoyable; et il se peut bien faire que l'aversion des Grecs pour tout ce qui venait d'un tyran influa pour beaucoup dans l'improbation qu'on donna à ses vers aux jeux olympiques. Quoi qu'il en soit, Denys reçut cette nouvelle avec des transports de joie qui ne peuvent s'exprimer. On en rendit aux dieux de publiques actions de graces, et à peine les temples suffirent-ils au concours du peuple. Toute la ville fut en festins et en réjouissances, et le prince régala tous ses amis avec une magnificence extraordinaire. Content de lui-même au-delà de ce qu'on peut dire, et se croyant au comble de la gloire, il faisait les honneurs de la table avec une gaîté et une aisance, et en même temps avec une grace et une noblesse qui charmaient tout le monde. Il invitait les convives à boire et à manger, encore plus par son exemple que par ses paroles; et il poussa les choses si loin, qu'au sortir du repas il fut saisi de violentes douleurs causées par une indigestion, dont on prévit bien dès-lors les suites.

Diod. p. 384 385.

Denys avait eu trois enfants de sa femme Doris, et

Plut. in Dion. p. 960.

quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avait deux filles, l'une appelée Sophrosyne, et l'autre nommée Arète. Sophrosyne fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys, qu'il avait eu de sa femme Locrienne; et Arète épousa son frère Théaride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arète, qui était sa nièce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laissait aucune espérance, Dion prit sur lui de lui parler des enfants qu'il avait eus d'Aristomaque, qui étaient ses beaux-frères et ses neveux, et de lui insinuer qu'il était juste de préférer les fils de sa femme Syracusaine à ceux de l'étrangère. Mais les médecins, voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne, destiné au trône, ne lui en laissèrent pas le temps; car, le prince ayant demandé qu'on lui donnât un remède pour le faire dormir, ils lui en donnèrent un si fort, qu'ils assoupirent tous ses sens, et firent succéder la mort au sommeil sans aucun milieu. Il avait régné trente-huit ans.

Ce prince avait certainement de grandes qualités du côté de la politique et de la science militaire; et il en avait eu besoin pour s'élever, comme il avait fait, d'une basse condition à un si haut rang. Après avoir conservé la souveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ses enfants qu'il lui plut de choisir; et il l'avait établie sur des fondements si solides, que ce fils, malgré son peu de capacité pour gouverner, la conserva pendant douze ans : or tout cela ne se peut exécuter que par un grand fonds de mérite. Mais quelles qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendirent l'objet de la haine de ses su-

jets : une ambition qui ne connaissait ni bornes, ni lois; une avarice qui n'épargnait pas les lieux les plus sacrés; une cruauté qui souvent n'épargnait pas ses plus proches; enfin une impiété ouverte et déclarée, qui ne reconnaissait la Divinité que pour lui insulter?

Comme il retournait à Syracuse avec un vent très-favorable, après avoir pillé à Locres le temple de Proserpine : *Voyez-vous*, dit-il à ses amis avec un ris moqueur, *comment les dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges?* Cic. de Nat. Deor. l. 15, n. 83, 84.

Ayant besoin d'argent pour faire la guerre contre les Carthaginois, il pilla un temple de Jupiter, et ôta à ce dieu un manteau d'or massif, qui était un ornement que lui avait donné le tyran Hiéron, de ses prises sur les Carthaginois. Il en plaisanta même, disant qu'un manteau d'or était bien pesant en été, et bien froid en hiver; et il lui en fit jeter sur les épaules un de laine, qui serait bon, disait-il, pour toutes les saisons.

Une autre fois il fit ôter à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il ne convenait pas au fils d'avoir de la barbe, puisque le père [1] n'en avait point.

Il fit aussi enlever de tous les temples les tables d'argent; et comme on y avait mis, suivant l'ancien usage de la Grèce, AUX BONS DIEUX, il voulait, disait-il, profiter de leur bonté.

Pour ce qui est des petites Victoires, des coupes et des couronnes d'or que les statues tenaient à la main, il les emportait sans façon, disant que ce n'était point les prendre, mais seulement les recevoir, et qu'il y

[1] On peignait Apollon sans barbe.

avait de la folie, demandant sans cesse des biens aux dieux, de les refuser lorsqu'ils étendaient eux-mêmes la main pour nous donner. Ces dépouilles furent portées par son ordre au marché, et vendues à l'encan : puis, en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auraient chez eux des choses tirées des lieux saints, eussent à les restituer toutes, dans le temps prescrit, aux temples d'où elles venaient. C'est ainsi qu'à l'impiété envers les dieux il ajouta l'injustice envers les hommes.

Cic. Tuscul. Quæst. l. 5, n. 57-63.

Les précautions étonnantes que Denys jugeait nécessaires pour mettre sa vie en sûreté nous marquent à quelles inquiétudes et à quelles frayeurs il était livré. Il était obligé de porter sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguait son peuple que du haut d'une tour, et croyait se rendre invulnérable en se rendant inaccessible. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisait garder par des étrangers et des esclaves, et sortait le plus rarement qu'il pouvait, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Ces précautions extraordinaires regardent sans doute certains temps de son règne, où de fréquentes conspirations formées contre lui le rendaient plus timide et plus soupçonneux; car, dans d'autres temps, nous avons vu qu'il conversait assez librement avec le peuple, et se rendait accessible jusqu'à la familiarité. Dans ces jours de nuages et de crainte, il croyait voir toutes les mains armées contre

Plut. de Garrul. p. 508.

lui. Une parole échappée à son barbier, qui se vanta, en plaisantant, de porter toutes les semaines le rasoir à la gorge du tyran, lui coûta la vie. Depuis ce temps-là, pour ne plus abandonner sa tête et sa vie à la

main d'un barbier, il chargea ses filles, encore très-jeunes, de ce vil ministère; et, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux et le rasoir, et leur apprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des coquilles de noix; et enfin il fut réduit à se rendre lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'allait jamais de nuit dans la chambre de ses femmes sans avoir fait fouiller par-tout auparavant avec grand soin. Le lit était environné d'un fossé très-large et très-profond, avec un petit pont-levis qui en ouvrait le passage. Après avoir bien fermé et bien verrouillé les portes de sa chambre, il levait ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frère, ni son fils même, n'entraient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, et sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans des frayeurs continuelles?

Cic. Offic. l. 2, n. 25.

Plut. in vita Dion. p. 961.

Au milieu de toute sa grandeur, dans le sein des richesses et des délices, pendant un règne de près de quarante ans, malgré ses largesses et ses profusions, il n'avait pu se faire un seul ami. Il ne vivait qu'au milieu d'esclaves tremblants et de lâches flatteurs; et il n'avait jamais goûté la douceur d'aimer et d'être aimé, ni les charmes d'une société sincère et d'une confiance réciproque. Il l'avoua lui-même ingénûment en une occasion qui mérite d'être rapportée.

Damon et Pythias, tous deux élevés dans les principes de la secte de Pythagore, et liés ensemble par les nœuds sacrés d'une étroite amitié, s'étaient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut mise à une rude épreuve. L'un d'eux, condamné à mort par Denys le tyran, demanda par grace qu'il lui fût per-

Cic. de Offic. lib 3, n. 45. Val Max. lib. 4, cap 7.

mis de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps; et l'autre s'offrit généreusement pour caution. Les courtisans, et Denys sur-tout, attendaient avec impatience quelle serait l'issue d'une aventure si extraordinaire et si délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne revenait point, chacun blâmait le zèle imprudent et téméraire de celui qui l'avait cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondait, avec un visage tranquille et d'un ton affirmatif, qu'il était sûr que son ami reviendrait; et en effet il arriva au jour et à l'heure marqués. Le tyran, ravi en admiration d'une si rare fidélité, et attendri à la vue d'une si aimable union, lui accorda la vie, et leur demanda par grace d'être admis en tiers dans leur amitié.

Cic. Tuscul. quæst. l. 5, n. 61, 62.

Il marqua dans une autre occasion, avec une pareille ingénuité, ce qu'il pensait lui-même de son état. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, vantait tous les jours avec une espèce d'extase ses richesses, sa grandeur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domination, la magnificence de ses palais, et l'abondance universelle de toutes sortes de biens et de plaisirs où il vivait, ne cessant de répéter que jamais personne n'avait été plus heureux. « Puisque vous pensez « ainsi, lui dit un jour le tyran, voulez-vous goûter « vous-même de mon bonheur et en faire épreuve? » L'offre est acceptée avec joie. On place Damoclès sur un lit d'or, couvert de tapis le plus richement brodés. Les buffets étaient remplis de vases d'or et d'argent. Des esclaves d'une rare beauté, et vêtus magnifiquement, l'environnaient, attentifs pour le servir au

moindre signal qu'il donnait. On n'avait point épargné les essences les plus exquises, ni les parfums les plus délicats. La table était servie à proportion. Damoclès nageait dans la joie, et se regardait comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureusement, en levant les yeux, la pointe d'une épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même, une sueur froide le saisit : tout disparaît à ses yeux ; il ne voit que l'épée, et ne sent que son danger. Pénétré de frayeur, il demande qu'on le laisse aller, et déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un tyran! Celui dont nous parlons avait régné, comme je l'ai déja dit, pendant l'espace de trente-huit ans.

CHAPITRE II.

Ce chapitre renferme l'histoire du second Denys, tyran de Syracuse, fils du premier, et celle de Dion, son proche parent.

§ I. *Denys le jeune succède à son père. Dion l'engage à faire venir Platon à la cour; merveilleux changement que sa présence y cause; conspiration des courtisans pour en prévenir les suites.*

Denys l'ancien eut pour successeur un de ses fils qui porta le même nom que lui, et que l'on appelle ordinairement Denys le jeune. Après lui avoir fait des funérailles magnifiques, il assembla le peuple, et le pria An.M. 3632. Av. J.C. 372. Diod. l. 15. pag. 385.

d'avoir pour lui les mêmes bontés qu'il avait témoignées à son père. Il était bien éloigné de son caractère : car autant que le premier Denys avait été vif et entreprenant, autant celui-ci était-il paisible et tranquille; ce qui n'aurait pas été un malheur pour son peuple, si cette douceur et cette tranquillité avaient été l'effet d'un esprit sage et modéré, non d'une paresse et d'une nonchalance naturelles.

Diod. l. 16, pag. 410.

On est étonné de voir Denys le jeune recueillir paisiblement, après la mort de son père, la succession à la tyrannie comme un patrimoine héréditaire, malgré la pente naturelle aux Syracusains pour la liberté, réveillée par une occasion si favorable, et malgré la faiblesse d'un jeune prince sans mérite connu et sans expérience. Il paraît que les dernières années de Denys l'ancien, qui s'appliqua, sur la fin de sa vie, à faire goûter à ses sujets les douceurs du gouvernement, les avaient en quelque sorte réconciliés avec la tyrannie, sur-tout depuis que, par ses grands exploits sur terre et sur mer, il s'était acquis à lui-même une grande renommée, et avait infiniment relevé la gloire de l'empire de Syracuse, qu'il avait su rendre formidable à Carthage même, aussi-bien qu'aux plus puissants peuples de l'Italie et de la Grèce. D'ailleurs ils avaient lieu de craindre que, si l'on entreprenait de changer de gouvernement, les suites funestes d'une guerre civile ne leur fissent perdre tous ces avantages; au lieu que le caractère doux et humain du jeune Denys ne leur montrait dans l'avenir que de favorables espérances. Il monta donc tranquillement sur le trône de son père.

On a vu quelque chose de semblable en Angleterre.

Le fameux Cromwell mourut aussi paisiblement dans son lit qu'aurait fait le meilleur prince, et son corps fut enseveli avec les mêmes honneurs et la même pompe que ceux des rois légitimes. Les Anglais élevèrent Richard, son fils, à la dignité de protecteur; et ils lui demeurèrent aussi soumis qu'ils l'avaient été au père, quoiqu'il n'eût aucune de ses grandes qualités.

Dion, le plus brave aussi-bien que le plus sage des Syracusains, et qui était beau-frère du jeune Denys, aurait pu lui être d'un grand secours, s'il avait su profiter de ses avis. A la première assemblée que tous les amis du prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de sens de ce qui était utile et expédient dans la conjoncture où l'on se trouvait, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étaient auprès de lui que des enfants, et qu'en franchise et liberté de parler ils n'étaient que de vils esclaves de la tyrannie, lâchement occupés de l'unique soin de plaire au prince. Mais ce qui les surprit et les étonna plus que tout, c'est que Dion, voyant tous ces courtisans saisis de crainte à la vue de l'orage déja formé du côté de Carthage et prêt à fondre sur la Sicile, eut le courage de promettre que, si Denys voulait avoir la paix, il s'embarquerait dans le moment, irait en Afrique, et conjurerait cette tempête à sa satisfaction; et que, s'il aimait mieux faire la guerre, il lui fournirait et entretiendrait à ses dépens cinquante galères à trois rangs tout équipées.

Plut. in Dion. p. 960, 961.

Le jeune Denys, admirant et élevant jusqu'aux nues une magnanimité si généreuse, lui témoigna beaucoup de reconnaissance de son affection et de sa bonne volonté; mais les courtisans, qui regardaient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, et sa

grande puissance comme une diminution de la leur, tirèrent d'abord de là un prétexte de le calomnier, et n'épargnèrent aucun des discours qui pouvaient le plus aigrir contre lui le jeune prince. Ils lui faisaient entendre qu'en se rendant fort sur mer il s'ouvrait un chemin à la tyrannie; et qu'avec ses vaisseaux il pensait à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque, qui étaient ses neveux.

Mais ce qui les indisposait le plus contre Dion, c'est la vie qu'il menait, qui était une censure perpétuelle de la leur; car ces courtisans, s'étant d'abord emparés de l'esprit du jeune tyran, qui avait été très-mal élevé, ne pensaient qu'à lui fournir sans cesse de nouveaux amusements, le tenant toujours occupé à des festins, abandonné à des femmes, et livré à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dès le commencement de son règne, il fit des débauches qui duraient des trois mois entiers; et pendant tout ce temps-là son palais, fermé à tout ce qu'il y avait de gens sages, était plein d'ivrognes; et tout retentissait du bruit de farces et de plaisanteries obscènes, de chansons impudiques, de danses, de mascarades et de toutes sortes de dissolutions. Il n'y avait donc rien de si importun pour eux, comme on le peut penser, ni qui leur fût tant à charge, que la présence de Dion, qui ne donnait dans aucun de ces plaisirs. C'est pourquoi, prêtant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice, ils trouvèrent le moyen de le calomnier auprès du prince, et de faire passer sa gravité pour arrogance et sa liberté de parler pour une insolence séditieuse. S'il voulait donner quelques sages conseils, on le traitait de sévère pédagogue, qui s'ingérait mal à propos de faire des leçons et des

Athen. l. 10, pag. 435.

reproches au prince; et, s'il refusait de faire la débauche avec les autres, c'était, disait-on, un misanthrope et un atrabilaire, qui du haut de sa vertu méprisait tous les autres, et s'érigeait en censeur du genre humain.

Aussi faut-il avouer qu'il avait naturellement dans l'air et dans les manières quelque chose d'austère et de dur, qui sentait la hauteur, et qui était capable de rebuter non-seulement un jeune prince nourri continuellement de flatteries et de complaisances, mais les meilleurs même de ses amis, et ceux qui lui étaient le plus fortement attachés. Pleins d'admiration pour sa droiture, sa fermeté et sa noblesse de penser, ils lui représentaient que, pour un homme d'état qui a besoin de savoir manier les esprits pour les conduire à son but, il avait dans l'humeur quelque chose de trop rude et de trop sauvage. Platon, dans la suite, travailla à le corriger de ce défaut, en le liant particulièrement avec un philosophe qui avait du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui était fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes. Il l'en fit aussi souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi: « Faites réflexion, je vous prie, qu'on trouve « que vous manquez de douceur et d'affabilité; et « mettez-vous bien dans l'esprit que le moyen le plus « sûr de faire réussir les affaires, c'est de se rendre « agréable à ceux avec qui l'on a à traiter. La fierté « écarte le monde [1], et réduit un homme à la solitude. » Malgré ce défaut, il ne laissait pas d'être fort considéré à la cour, où la supériorité de ses lumières et un mérite

Plat. Epist. 4.

[1] Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. M. Dacier traduit ainsi ces mots: *La fierté est toujours compagne de la solitude.* J'ai montré ailleurs en quoi cette version était vicieuse. *Manière d'enseigner*, t. II.

transcendant le rendaient absolument nécessaire, surtout dans un temps où l'état était menacé de grands orages.

Plut. in Dion. p. 962. Plat. Epist. 7, p. 327, 328.

Comme il croyait que tous les vices du jeune Denys venaient de la mauvaise éducation qu'il avait eue, et de la profonde ignorance où il était de ses devoirs, il sentit bien que le premier pas qu'il y avait à faire était de le lier, s'il était possible, avec des hommes d'esprit dont la conversation solide, mais agréable, pût l'instruire en le divertissant; car ce prince, par lui-même, n'avait point un mauvais fonds.

La suite fera voir que Denys le jeune avait de la disposition pour le bien et pour la vertu. Il ne manquait pas de goût et d'ouverture pour les arts et pour les sciences. Il savait faire cas du mérite et des talents qui distinguent les hommes. Il aimait la conversation des gens habiles; et par le commerce qu'il eut avec eux il se rendit capable des connaissances les plus élevées. Il vint jusqu'à familiariser le trône avec des sciences qui ne sont pas en possession d'en approcher de si près; et, en les rendant de la sorte comme ses favorites, il les enhardit, et, par une protection qui leur tenait lieu de lettres de noblesse, il les mit en honneur. Il n'était pas insensible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de sa maison, il était bon parent et bon maître, et il se faisait aimer de ceux qui l'approchaient. Son naturel ne le portait point à la violence, ni à la cruauté; et l'on peut dire qu'il était tyran par succession et par héritage plutôt que par goût et par inclination.

Tout cela montre qu'on aurait pu faire de lui un assez bon prince, si d'abord on avait pris soin de cul-

tiver les heureuses dispositions qu'il avait apportées en naissant. Mais son père, à qui tout mérite, jusque dans ses enfants même, faisait ombrage, s'était appliqué à étouffer en lui toute semence de bien, tout sentiment de noblesse et d'élévation, par une éducation basse et obscure, afin que, dans la suite, il ne pût rien entreprendre contre lui. Il s'agissait donc de lui trouver un homme du caractère que j'ai marqué, ou plutôt de lui inspirer à lui-même le desir de le chercher.

C'est à quoi Dion travailla avec une merveilleuse dextérité. Il lui parlait souvent de Platon, le plus habile et le plus illustre des philosophes, dont il avait connu le mérite par lui-même, et à qui il était redevable de ce qu'il savait. Il faisait valoir la beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère, l'agrément de sa conversation: surtout il le lui représentait comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de régner, d'où dépendait son propre bonheur et celui des peuples. Il lui faisait entendre que ses sujets, gouvernés désormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon père, rendraient volontairement à sa modération et à sa justice les devoirs qu'ils ne rendaient que malgré eux à la force et à la violence, et que par là il deviendrait de tyran un roi juste, à qui tout se soumettrait par amour.

Il est incroyable combien ces discours, jetés de temps en temps dans la conversation comme par hasard, sans affectation, et sans qu'il parût de dessein prémédité, allumèrent dans l'esprit du jeune prince

un desir ardent de connaître Platon et de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également pressantes et obligeantes. Il dépêcha à Athènes courriers sur courriers pour hâter son voyage. Platon, qui en craignait les suites et qui n'en espérait pas beaucoup de fruit, traînait l'affaire en longueur, et, sans refuser absolument, il faisait assez sentir qu'il aurait de la peine à se déterminer. Les obstacles et les difficultés qu'on opposait à la demande du jeune prince, loin de le rebuter, ne servirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ses desirs. Les philosophes pythagoriciens, établis dans la grande Grèce en Italie, joignirent leurs prières aux siennes et à celles de Dion, qui de son côté redoubla ses instances, et employa les raisons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. « Il s'agit, lui « disait-il, non d'un simple particulier, mais d'un « prince puissant, dont le changement entraînera celui « de tous ses états, et vous en connaissez l'étendue. « C'est lui-même qui fait toutes les avances, qui vous « presse et vous sollicite de venir à son secours, et « qui emploie auprès de vous le crédit de tous vos amis. « Quelle conjoncture plus favorable pouvons-nous at- « tendre que celle que la divine Providence nous offre? « Ne craignez-vous point que vos délais ne donnent « aux flatteurs qui environnent le jeune prince le temps « de l'attirer à eux et de le faire changer de résolution? « Quels reproches auriez-vous à vous faire, et quel « déshonneur même serait-ce pour la philosophie, si « l'on disait un jour que Platon, pouvant, par les con- « seils qu'il aurait donnés à Denys, établir dans la « Sicile un gouvernement sage et modéré, l'a replongée

« dans tous les maux de la tyrannie par la crainte d'es-« suyer les fatigues d'un voyage, ou par je ne sais « quelles autres difficultés imaginaires! »

Platon ne put résister à de si vives sollicitations. Vaincu par la considération de ce qu'il se devait à lui-même, comme il nous l'apprend dans ses écrits, et pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'était philosophe qu'en paroles, et que jamais il n'avait mis la main à l'œuvre pour paraître tel par ses actions, et d'ailleurs envisageant le grand bien que son voyage pourrait procurer à la Sicile, il se laissa persuader. Plut. in Dion. p. 962.

Les flatteurs qui étaient à la cour de Denys, effrayés de la résolution qu'il avait prise malgré leurs remontrances, et redoutant la présence de Platon, dont ils prévoyaient toutes les suites, se liguèrent ensemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils jugeaient bien que, si, selon les maximes du nouveau gouvernement, tout se réduisait au vrai mérite, et qu'il n'y eût plus de bienfaits à attendre de la part du prince que pour les services rendus à l'état, ils n'auraient plus de part à la faveur, et ne feraient que se morfondre à la cour. Ainsi ils dressèrent une forte batterie pour empêcher l'effet du voyage, qu'ils ne pouvaient traverser : ce fut d'engager le prince à rappeler d'exil Philiste, non-seulement homme de guerre, mais grand historien, très-éloquent, fort versé dans les lettres, et zélé partisan de la tyrannie, pour avoir en lui un contre-poids capable de contre-balancer Platon et toute sa philosophie. Exilé par le vieux Denys pour quelque mécontentement personnel, il s'était retiré dans la ville d'Adria; et l'on croit qu'il y composa

Diod. l. 13, pag. 222.

la plus grande partie de ses écrits. Il avait fait l'histoire d'Égypte en douze livres, celle de Sicile en onze, et celle de Denys le tyran en six. Il ne nous est rien resté de tous ces ouvrages. Cicéron lui donne de grands éloges [1], jusqu'à dire qu'il était un petit Thucydide, *penè pusillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitait et qu'il en approchait. Il fut donc rappelé. En même temps les courtisans adressèrent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant d'avoir eu des conférences avec Théodote et Héraclide, ennemis secrets du prince, pour chercher avec eux les moyens de détruire la tyrannie.

Plut. in Dion. p. 963, 964. [Plin. VII, 30; AElian. Hist. Var. IV, 18.]

Les affaires étaient en cet état quand Platon arriva en Sicile [2]. Il y fut reçu avec des caresses infinies et avec les plus grands honneurs. A la descente de sa galère, il trouva un des chars du prince, attelé et paré magnifiquement. Le tyran offrit un sacrifice comme pour un très-grand bonheur qui lui était arrivé. Il ne se trompait pas : un homme sage, et capable de donner de bons conseils à un prince, est un trésor précieux et inestimable pour tout un royaume; mais il est rare qu'on en connaisse le prix, et encore plus rare qu'on en fasse l'usage qu'on devrait.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se livra sans réserve à ses leçons et à ses conseils; mais, comme il avait lui-même infiniment profité des avis et des exemples de

[1] « Hunc (Thucydidem) consecutus est Syracusius Philistus; qui quum Dionysii tyranni familiarissimus esset, otium suum consumpsit in historia scribenda, maximèque Thucydidem est, sicut mihi videtur, imitatus. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 57.)

« Siculus ille, creber, acutus, brevis, penè pusillus Thucydides. » (Id. *Epist.* 13 *ad Q. frat.* lib. 2.)

[2] Vers l'année 364 avant J.-C. — L.

Socrate, son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des manières douces et insinuantes, et sur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable pour la rendre en même temps victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs et de délices.

Le changement fut prompt et étonnant. Le jeune prince, plongé jusque-là dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans l'ignorance de tous ses devoirs, qui en est une suite inévitable, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs et les charmes d'une conversation également solide et agréable; et il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre et de s'instruire, qu'il en avait eu auparavant d'éloignement et d'horreur. La cour, qui est le singe des princes et qui suit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes sentiments. Toutes les salles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étaient pleines de la poussière dont les géomètres se servent pour tracer leurs figures; et en très-peu de temps l'étude de la philosophie et des plus hautes sciences devint le goût dominant et général.

Le grand fruit de ces études, par rapport à un prince, n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité de connaissances très-curieuses, très-utiles et souvent très-nécessaires, mais encore plus de le retirer de l'oisiveté, de l'indolence, et des vains amu-

sements de la cour; de l'accoutumer à une vie appliquée et sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la royauté, et de connaître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, et de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi les courtisans et les flatteurs s'opposèrent de concert, comme cela arrive ordinairement.

Ils furent sérieusement effrayés d'un mot qui échappa à Denys, et qui montrait quelle impression avaient déja faite sur son esprit les discours qu'on lui avait tenus sur le bonheur d'un roi qui est aimé tendrement de ses sujets comme un père, et sur la vie malheureuse d'un tyran qui en est haï et détesté. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le temps d'un sacrifice solennel que l'on faisait tous les ans dans le palais pour la prospérité du prince. Là, le héraut ayant prononcé à haute voix, selon la coutume, cette prière, *qu'il plût aux dieux de maintenir long-temps la tyrannie et de conserver le tyran*, Denys, qui était tout proche, et à qui ces noms commençaient à devenir odieux, lui dit tout haut : *Ne cesseras-tu point de me maudire?* Cette parole alarma infiniment Philiste et son parti. Ils jugèrent de là que le temps et une longue habitude rendraient invincible et insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisque un commerce de peu de jours avait déja changé entièrement l'esprit de ce jeune prince. Ils songèrent donc à dresser contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant.

Ils commencèrent par jeter du ridicule sur la vie retirée qu'on faisait mener à Denys, et sur les études

auxquelles on l'appliquait, comme s'il se fût agi d'en faire un philosophe. Ils allèrent plus loin, et travaillèrent de concert à lui rendre suspect et même odieux le zèle de Dion et de Platon, en les lui représentant comme d'incommodes censeurs et d'impérieux pédagogues [1], qui prenaient sur lui une autorité qui ne convenait ni à son âge ni à son rang. Il n'est pas étonnant [2] qu'un jeune prince comme Denys, qui, avec le plus excellent naturel et au milieu des meilleurs exemples, aurait eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis long-temps, où il n'y avait d'émulation que pour le vice, et où il était environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessaient de le louer et de lui applaudir en tout.

Le principal soin des courtisans fut de décrier la personne et la conduite de Dion même, non plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et à découvert. Ils disaient hautement, et à quiconque voulait l'entendre, que c'était une chose toute visible qu'il se servait de l'éloquence de Platon pour enchanter et pour ensorceler Denys, afin que, ce prince venant à quitter volontairement le trône, il s'en saisît et y établît les enfants d'Aristomaque, qui étaient ses neveux. Ils répandaient publiquement qu'il était bien fâcheux de voir que les Athéniens, étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces et par terre et par mer, y avaient tous péri sans avoir pu prendre Syracuse, et que main-

[1] « Tristes et superciliosos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. » (Senec. *Epist.* 123.)

[2] « Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. » (Tacit. *Annal.* lib. 4, cap. 15.)

tenant avec un seul sophiste ils vinssent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en persuadant à ce prince de casser les dix mille étrangers qui composaient sa garde, de se défaire des quatre cents galères qu'il tenait toujours armées, de congédier les dix mille hommes de cheval, et de réformer la plus grande partie de son infanterie, pour aller chercher dans l'Académie (c'était le lieu où Platon tenait ses assemblées) un prétendu souverain bien qu'on n'expliquait point, et pour se rendre heureux en idée par l'étude de la géométrie, en abandonnant à Dion et à ses neveux une félicité réelle et solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe et dans les plaisirs.

§ II. *Exil de Dion. Peu de temps après, Platon quitte la cour, et retourne en Grèce. Dion s'y fait admirer par tous les savants. Troisième voyage de Platon à Syracuse.*

Les courtisans, attentifs à profiter de tous les moments favorables, obsédaient sans cesse le jeune prince; et, couvrant leur secret dessein d'une apparence de zèle pour ses intérêts, et d'une modération affectée à l'égard de Dion, ils ne se lassaient point de l'exhorter à prendre de sages mesures pour mettre son trône et sa vie en sûreté. Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violents soupçons contre Dion, qui dégénérèrent bientôt en une furieuse colère, et éclatèrent par une rupture ouverte. On apporta secrètement à Denys des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandait que, *quand ils voudraient traiter de paix avec Denys,*

ils ne fissent point leurs conférences qu'il n'y fût présent, parce qu'il leur aiderait à faire leur traité plus ferme et plus solide. Denys lut ces lettres à Philiste; et, ayant concerté avec lui ce qu'il devait faire, il amusa et trompa Dion par les dehors d'une feinte réconciliation, le mena seul au-dessous de la citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier, mais il refusa de l'entendre; et à l'heure même il le fit monter sur un brigantin, et ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie, et de l'y laisser. Dion, aussitôt après, fit voile de là au Péloponnèse.

Diod. l. 16, p. 410, 411.

[Plutarch. in Dion. § 14.]

Un traitement si dur et si injuste ne pouvait pas manquer de faire un grand éclat, et de révolter toute la ville, sur-tout le bruit s'étant répandu, quoique sans fondement, qu'on avait fait mourir Platon. Denys, qui en craignait les suites, s'appliqua à adoucir les esprits et à étouffer les plaintes. Il donna aux parents de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses et toute sa maison, car il avait un équipage de roi, et qu'ils l'allassent trouver dans le Péloponnèse.

Plut. p. 964.

Plat. epist. 7, [pag. 329].

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, et le fit passer dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour s'assurer de sa personne, et pour l'empêcher d'aller joindre Dion. Sa vue aussi, en l'approchant de lui, pouvait être de se mettre en état de l'entendre plus souvent et plus commodément : car, charmé par la douceur de sa conversation, et cherchant lui-même à lui

plaire en tout et à s'en faire aimer, il avait conçu pour lui une estime, ou plutôt une passion qui allait jusqu'à la jalousie, mais une jalousie violente, qui ne pouvait souffrir ni compagnon ni rival. Il voulait le posséder tout seul, régner seul dans son esprit et dans son cœur, en être seul estimé et aimé. Il paraissait disposé à lui céder tous ses trésors et toute son autorité, s'il voulait l'aimer plus que Dion, et ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Plutarque a raison d'appeler cet amour *un amour tyrannique* [1]. Platon avait beaucoup à souffrir, car cette passion avait tous les symptômes de la jalousie la plus marquée [2] : tantôt c'étaient des marques d'amitié, des caresses, et une effusion de cœur sans borne et sans fin; tantôt des reproches, des menaces et des emportements furieux; bientôt après, des repentirs, des larmes, et d'humbles prières pour obtenir son pardon.

Dans ce temps-là il survint, fort à propos pour Platon, une guerre qui obligea Denys à le renvoyer, et à lui rendre sa liberté. A son départ, il voulut le combler de présents, que Platon refusa, se contentant de la promesse qu'il lui fit de rappeler Dion, le printemps suivant; mais il ne tint pas sa promesse, et lui envoya seulement ses revenus, priant Platon, dans ses lettres, de l'excuser s'il avait manqué au temps préfix, et d'en accuser la guerre seule. Il lui donna sa parole qu'aussitôt que la paix serait conclue, il ferait revenir Dion, à condition pourtant qu'il se tiendrait

[1] Ἠράσθη τυραννικὸν ἔρωτα.

[2] In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursùm. (TERENT. in *Eunuch.*)
.......In amore hæc sunt mala, bellum,
Pax rursùm. (HORAT.)

en repos, qu'il ne se mêlerait de rien, et qu'il ne le décrierait point dans l'esprit des Grecs.

Platon, s'en retournant en Grèce, passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers considérables. Il mangeait avec eux, passait avec eux les journées entières, et vivait d'une manière très-simple et très-commune, sans jamais leur parler ni de Socrate ni de l'Académie, et sans leur faire connaître de lui autre chose sinon qu'il s'appelait Platon. Ces étrangers étaient ravis d'avoir trouvé un homme si doux et si sociable; mais comme il ne parlait que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philosophe dont la réputation faisait tant de bruit. Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes, où il les logea. Ils n'y furent pas plus tôt, qu'ils le prièrent de les mener voir ce fameux philosophe qui portait même nom que lui, et qui était disciple de Socrate. Platon leur dit en souriant que c'était lui-même; et ces étrangers, surpris d'avoir possédé un si riche trésor sans le connaître, se surent mauvais gré à eux-mêmes, et se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la simplicité et de la modestie dont il le couvrait, et l'en admirèrent encore davantage.

Le temps que Dion passa à Athènes ne lui fut pas inutile; il l'employa principalement à l'étude de la philosophie, pour laquelle il avait un grand goût, et qui était devenue sa passion. Il sut pourtant [1], ce qui n'est pas aisé, la renfermer dans de justes bornes, et Plut. in Dion. p. 964.

[1] « Retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientia modum. » (TACIT. in *Agric.* n. 4.)

il ne s'y livra jamais aux dépens de son devoir. Ce fut pour-lors que Platon le lia d'une amitié particulière avec Speusippe, son neveu, qui, joignant à la gravité d'un philosophe les manières aisées et insinuantes d'un homme de cour, savait mêler agréablement les jeux et les plaisirs honnêtes aux occupations les plus sérieuses, et qui, par ce caractère assez rare dans un savant, était plus propre que personne à adoucir ce qu'il y avait de trop dur et de trop austère dans l'humeur de Dion.

Pendant que Dion était à Athènes, le tour de Platon vint de donner des jeux et de faire représenter des tragédies à la fête de Bacchus; ce qui se faisait avec beaucoup de magnificence et à grands frais, par l'émulation extraordinaire qui s'y était introduite. Dion fournit à toute la dépense; Platon, qui ne cherchait qu'à le faire paraître, ayant bien voulu lui céder cet honneur, afin que sa magnificence le fît encore plus aimer et estimer à Athènes.

Dion visita aussi les autres villes de la Grèce, se trouvant à toutes les fêtes et à toutes les assemblées, et s'entretenant avec les plus excellents esprits et les plus profonds dans la politique. Ce n'était point par une fierté et une hauteur assez ordinaire aux personnes de son rang qu'il se distinguait dans les compagnies, mais au contraire par un air simple et modeste, et plus encore par la beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, et la sagesse de ses réflexions. Toutes les villes lui rendirent de grands honneurs, jusque-là que les Lacédémoniens le déclarèrent citoyen de Sparte, sans se mettre en peine de la colère de Denys, quoique actuellement il leur donnât un secours

très-utile dans la guerre qu'ils avaient contre les Thébains. Tant de marques d'estime et de distinction réveillèrent la jalousie du tyran : il cessa d'envoyer à Dion les revenus de ses terres, et les fit régir par ses propres receveurs.

Après que Denys eut fini la guerre qu'il soutint en Sicile, dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance, il craignit que le traitement qu'il avait fait à Platon ne le décriât parmi les philosophes, et ne le fit passer pour leur ennemi. C'est pourquoi il fit venir à sa cour les plus savants hommes d'Italie, et il tenait dans son palais des assemblées où il s'efforçait, par une folle ambition, de les surpasser tous en éloquence et en profondeur de savoir, débitant mal à propos les discours qu'il avait retenus de Platon. Mais comme ces discours n'étaient que dans sa mémoire, et que le cœur n'en avait point été touché, la source en fut bientôt tarie. Alors il sentit ce qu'il avait perdu de n'avoir pas mieux profité du trésor de sagesse qu'il possédait chez lui, et de n'avoir pas écouté jusqu'au bout les admirables leçons du plus grand philosophe qui fût au monde.

Plat. epist. 7, p. 338-340. Plut. in Dion. p. 964-966.

Comme tout est violent et fougueux dans les tyrans, Denys se sentit saisi tout-à-coup d'une impatience démesurée de revoir Platon, et il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Architas et les autres philosophes pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvait venir en toute sûreté, et à se rendre caution qu'on lui tiendrait toutes les paroles qu'on lui avait données. Ils envoyèrent de leur part Archidémus à Platon ; et Denys fit partir en même temps de son côté deux galères à trois rangs de rames, avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui par leurs prières ce qu'il desirait. Il lui écrivit aussi

des lettres de sa main, où il lui déclarait nettement que, s'il ne se laissait persuader de venir en Sicile, Dion ne devait rien attendre de lui; au lieu que, s'il venait, il n'y avait rien qu'il ne fût disposé à faire en sa faveur.

Dion reçut par la même voie plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur, qui le pressaient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il contentât l'impatience de Denys, et qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voyage, il ne put résister à de si vives sollicitations; et il se détermina à aller pour la troisième fois en Sicile, à l'âge de soixante et dix ans.

Son arrivée releva les espérances de tout le peuple, qui se flattait que sa sagesse vaincrait enfin la tyrannie; et Denys en témoigna une joie qui ne se peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, qui était le plus honorable; et eut en lui tant de confiance, qu'il le laissait approcher à toute heure sans le fouiller, faveur qu'il n'accordait à aucun de ses meilleurs amis.

Après les premières caresses, Platon voulut entamer l'affaire de Dion, qui lui tenait fort au cœur, et qui était le principal motif de son voyage. Denys usa d'abord de remises; ensuite ce ne furent que plaintes et brouilleries, qui n'éclataient point encore au-dehors. Le tyran avait grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, et par toutes les attentions et les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avait pour Dion. Platon, de son côté, dissimulait; et, quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole si indigne, il ne le faisait pas sentir.

Comme ils en étaient en ces termes, et qu'ils pensaient que personne n'avait pénétré leur secret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y aurait, un tel jour, une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avait dit, et à l'heure marquée [1], Denys en fut tellement surpris et émerveillé (preuve qu'il n'était pas grand philosophe), qu'il lui donna un talent [2]. Aristippe, badinant sur cette aventure avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi quelque chose à prédire de fort incroyable et de fort extraordinaire. Comme on le pressa de s'expliquer : « Je vous prédis, leur dit-il, qu'avant qu'il soit peu, « Denys et Platon, qui vous paraissent si bien ensem-« ble, seront ennemis. »

En effet, Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres et tous les effets de Dion, et en retint l'argent. En même temps il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, et le logea hors du château, au milieu de ses gardes, qui le haïssaient de longue main, et qui cherchaient à le tuer, parce qu'il conseillait à Denys de renoncer à la tyrannie, et de les casser pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples. Platon reconnaît qu'il fut redevable de sa vie à l'amitié du tyran, qui arrêta la fureur des gardes.

Architas, célèbre philosophe pythagoricien, qui te-

[1] Il n'est pas dit que l'éclipse arriva *à l'heure marquée*. Plutarque se contente de dire qu'elle arriva, comme Hélicon *l'avait annoncé* (καὶ γενομένης ὡς προεῖπε). L'historien ne détermine pas si l'astronome avait su prédire l'heure à laquelle le phénomène eut lieu.

Cette éclipse arriva le 12 mai 361 avant J.-C.; ainsi le second voyage de Platon est du printemps de cette année (Barthél. *Voy. du j. Anach.* chap. xxxiii, notes). — L.

[2] Mille écus. = 5,500 fr. — L.

nait le premier rang à Tarente, et y exerçait la première magistrature, n'eut pas plus tôt appris le grand danger où était Platon, qu'il envoya promptement des ambassadeurs et une galère à trente rames pour redemander Platon à Denys, et pour le faire souvenir qu'il n'était venu à Syracuse que sur sa caution et sur celle de tous les philosophes pythagoriciens, qui lui avaient répondu qu'il n'avait rien à craindre; qu'ainsi il ne pouvait ni le retenir malgré lui, ni souffrir qu'on lui fît aucune insulte, sans manquer ouvertement à sa parole, et sans se décrier absolument dans l'esprit de tous les gens de bien. Ces justes remontrances réveillèrent un reste de pudeur dans l'ame du tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Grèce.

Plut. in Moral. p. 52.

La philosophie et la sagesse partirent avec lui du palais. A ces conversations aussi agréables qu'utiles, à ce goût empressé pour les arts et pour les sciences, à ces entretiens graves et judicieux d'une sage politique on vit succéder de vains discours [1], de frivoles amusements, et une stupide indolence, ennemie de tout ce qui était sérieux. La crapule et les débauches reprirent à la cour leur ancien empire, et la changèrent, d'école de vertu qu'elle avait été sous Platon, en vraie étable de Circé.

[1] Τὸ ληρεῖν, ἀμουσία, λήθη, εὐήθεια.

§ III. *Dion part pour délivrer Syracuse. Prompt et heureux succès de son entreprise. Horrible ingratitude des Syracusains. Bonté inouïe de Dion à leur égard, et à l'égard de ses plus cruels ennemis. Sa mort.*

An. M 3643. Av. J. C. 361. Plut. in Dion. p. 966-968.

Quand Platon eut quitté la Sicile [1], Denys ne garda plus de mesure, et maria sa sœur Arète, femme de Dion, à un de ses amis, nommé Timocrate. Un si indigne traitement fut comme le signal de la guerre. Dès ce moment, Dion résolut d'attaquer à forces ouvertes le tyran, et de se venger de toutes les injustices qu'on lui avait faites. Platon fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette pensée; mais, voyant que ses efforts étaient inutiles, il lui prédit les malheurs qu'il allait causer, et lui déclara qu'il ne devait attendre de lui ni secours ni conseil : que, puisqu'il avait eu l'honneur d'être commensal de Denys, de loger dans son palais, et de participer aux mêmes sacrifices, il se souviendrait toujours des devoirs auxquels l'hospitalité l'engageait; et que, pour satisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avait pour Dion, il demeurerait neutre, toujours prêt à faire les fonctions d'un bon médiateur pour les réconcilier, et toujours également opposé à leurs desseins quand ils chercheraient à se détruire.

Soit prudence, ou reconnaissance, ou conviction que Dion ne pouvait légitimement entreprendre de détrôner Denys, Platon pensait ainsi. D'un autre côté,

[1] Le voyage de Platon eut lieu au printemps de l'an 361 (*plus haut*, *p.* 89, *note* 1); et son départ en 360. — L.

Speusippe et tous les autres amis de Dion l'exhortaient continuellement à aller affranchir la Sicile, qui lui tendait les bras, et qui le recevrait avec une extrême joie. Telle était véritablement la disposition de Syracuse, que Speusippe, dans le séjour qu'il y avait fait avec Platon, avait reconnue par lui-même. Ce n'était qu'un cri de tout le monde, qui pressait et conjurait Dion de venir : qu'il ne se mît point en peine de ce qu'il n'avait ni vaisseaux, ni infanterie, ni cavalerie ; qu'il montât seulement sur le premier vaisseau marchand qu'il trouverait, et qu'il vînt prêter sa personne et son nom aux Syracusains contre Denys.

Dion n'hésita plus à prendre ce parti, qui d'un certain côté dut lui coûter beaucoup. Depuis que Denys l'avait obligé de quitter Syracuse et la Sicile, il menait dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude : jouissant tranquillement de la conversation des philosophes ; assistant à leurs disputes ; brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie et par la solidité de son jugement ; parcourant les villes de la docte Grèce pour y voir et y entretenir l'élite des savants et des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques ; laissant par-tout des marques de sa libéralité et de sa magnificence ; également aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient ; et recevant, dans tous les lieux où il passait, des honneurs extraordinaires, qu'on rendait encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller se-

courir sa patrie, qui implorait sa protection, et pour la délivrer du joug de la tyrannie, sous lequel elle gémissait depuis long-temps.

Jamais peut-être entreprise ne fut ni formée avec tant de hardiesse, ni conduite avec tant de prudence. Dion commença à lever en secret des troupes étrangères, par des personnes interposées, pour mieux cacher son dessein. Un grand nombre de personnes considérables, et qui étaient à la tête des affaires, se joignirent à lui. Mais, ce qui est étonnant, de tous ceux que le tyran avait bannis, et qui n'étaient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition, tant la frayeur avait saisi les esprits. Le rendez-vous fut dans l'île de Zacynthe, où les troupes s'assemblèrent au nombre de près de huit cents hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercés et robustes, tous d'une audace et d'une expérience au-dessus des plus braves et des plus aguerris, et enfin très-capables d'enflammer le courage des soldats que Dion espérait trouver en Sicile, et de les porter à combattre avec toute la valeur que demandait une si noble entreprise.

Mais, quand il fut question de partir, et qu'on sut que cet armement était destiné contre la Sicile et contre Denys, car jusque-là on ne l'avait point encore déclaré, ils furent tous consternés, et se repentirent de s'être engagés dans une entreprise qu'ils ne pouvaient s'empêcher de regarder comme l'effet d'une témérité folle et insensée, qui dans un dernier désespoir croit devoir tout hasarder. Dion eut besoin ici de toute sa fermeté et de toute son éloquence pour ranimer le

courage des troupes et pour dissiper leur crainte. Mais, après qu'il leur eut parlé, et que d'un ton assuré, quoique modeste, il leur eut fait entendre qu'il ne les menait point à cette expédition comme soldats, mais comme officiers, pour les mettre à la tête de tous les Syracusains et de tous les peuples de Sicile préparés à la révolte depuis long-temps, la consternation et le morne silence se changèrent en cris de joie et d'allégresse, et ils ne demandèrent plus qu'à partir.

Dion, ayant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, et marcha ainsi en procession vers le temple. Ensuite il fit un grand festin à toute sa troupe. A la fin du repas, après les libations et les prières solennelles, tout-à-coup la lune vint à s'éclipser [1]. Dion, qui était bien instruit, rassura les soldats, que ce phénomène avait d'abord effrayés. Ils s'embarquèrent le lendemain sur deux vaisseaux de charge. Ils étaient suivis d'un troisième vaisseau qui n'était pas fort grand, et de deux barques à trente rames.

Diod l. 16, pag. 413. Qui aurait jamais cru, dit un historien, qu'un homme, avec deux vaisseaux de charge, eût osé attaquer un prince qui avait quatre cents navires [2] de

[1] Cette éclipse, selon les calculs de Lalande, a eu lieu le 9 août de l'an 357 avant J.-C. (Barthél. *Voy. du j. Anach.* chapit. LX, notes). L'époque de cette éclipse et de celle de soleil a servi pour réformer la chronologie de cette partie de l'histoire. — L.

[2] On a de la peine à comprendre comment les deux Denys ont pu entretenir de si grandes forces de terre et de mer, leur domaine ne s'étendant que sur une partie de la Sicile, et par conséquent étant renfermé dans des bornes fort étroites. Il est vrai que Syracuse était une ville que le commerce avait rendue fort riche et fort opulente. Ces deux princes tiraient sans doute de grosses contributions des villes qui étaient de leur dépendance, soit dans la Sicile, soit dans l'Italie. Mais on ne comprend

guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes et de blé, et autant de richesses qu'il en fallait pour entretenir et pour soudoyer des troupes si nombreuses; qui, outre cela, était maître d'une des plus grandes et des plus fortes villes qu'il y eût alors; qui avait des ports, des arsenaux, des citadelles imprenables, et qui était soutenu et fortifié par un grand nombre d'alliés très-puissants? L'événement nous apprendra si la force et la puissance sont des chaînes de diamant pour lier un empire, comme le vieux Denys s'en était flatté; ou plutôt si la bonté, l'humanité, la justice des princes, et l'amour des sujets, ne sont pas des liens infiniment plus forts et plus indissolubles.

Dion s'étant mis en mer avec sa petite troupe, ils naviguèrent douze jours par un vent faible et petit; et le treizième ils arrivèrent à Pachyne, qui est un cap de Sicile, éloigné de Syracuse d'environ douze ou quinze lieues. Dès qu'ils y eurent touché, le pilote cria qu'on descendît promptement à terre, craignant une violente bourrasque, si l'on s'éloignait de la côte. Mais Dion, qui craignait de faire sa descente si près des ennemis, et qui aimait mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. Il ne l'eut pas plus tôt passé, qu'il s'éleva une furieuse tempête, accompagnée de pluie, d'éclairs et de tonnerres, qui les poussa sur la côte orientale d'Afrique [1], où ils coururent grand risque

Plut. in Dion. p. 968-972. Diod. l. 16, p. 414-417.

pas aisément comment tout cela a pu suffire aux dépenses énormes que faisait Denys l'ancien pour équiper de grandes flottes, pour lever et entretenir de nombreuses armées, pour construire de magnifiques bâtiments. Il serait à souhaiter que les historiens nous donnassent plus de lumières sur cet article.

[1] Dans l'île de Cercina, à l'entrée de la petite Syrte. — L.

d'être brisés sur la pointe des rochers. Heureusement pour eux, un vent du midi s'étant levé tout-à-coup, contre leur espérance, ils déployèrent toutes leurs voiles, et, après avoir fait leurs prières aux dieux, ils s'avancèrent en pleine mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainsi quatre jours fort légèrement, et le cinquième ils entrèrent dans le port de Minoa, petite ville de Sicile [1], et de la domination des Carthaginois, dont le commandant, nommé Synalus [2], était ami particulier et hôte de Dion. Ils y furent parfaitement bien reçus, et y seraient restés quelque temps pour se rafraîchir, et pour se délasser des rudes fatigues qu'ils avaient essuyées pendant la tempête, s'ils n'eussent appris que Denys se trouvait alors absent, et qu'il s'était embarqué peu de jours auparavant et avait pris la route d'Italie [3] avec quatre-vingts vaisseaux. Les soldats demandèrent avec instance qu'on les fît partir sur-le-champ; et Dion, ayant prié Synalus de lui envoyer ses bagages quand il en serait temps, marcha droit à Syracuse.

A mesure qu'il s'avançait, sa troupe se grossissait considérablement par le grand nombre de ceux qui venaient de tous côtés se joindre à lui. Le bruit de sa venue s'étant répandu promptement dans Syracuse, Timocrate, qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et à qui il avait laissé le commandement de la ville en son absence, lui dépêcha un courrier en Italie, avec des lettres qui lui apprenaient l'arrivée de

[1] Dans le territoire d'Agrigente. — L.

[2] Appelé Paralus, par Diodore. — L.

[3] Pour visiter ses colonies de l'Adriatique, selon Diodore de Sicile. — L.

Dion. Mais ce courrier, près d'arriver, se trouva si fatigué, ayant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelques moments. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avait attaché à son sac, accourut, et emporta la chair et le sac où étaient les lettres [1]. Ainsi Denys ne put apprendre que tard et par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'est qu'à une demi-lieue [2] de la ville, il fit halte, offrit un sacrifice sur le bord de la rivière, et adressa ses prières au soleil levant. Tous ceux qui étaient présents, voyant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avait pris à cause du sacrifice, se couronnèrent aussi en même temps, comme animés par un seul et même esprit. Il n'avait pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avaient joint dans sa marche. Il s'avance avec eux vers la ville. Les plus considérables des habitants qui y étaient restés vont au-devant de lui, vêtus de belles robes blanches, pour le recevoir aux portes. Dans le même temps le peuple alla se jeter sur les amis du tyran, et enlever ceux qui faisaient le métier d'espions et de délateurs, *gens maudits* [3], *ennemis des dieux et des hommes*, dit Plutarque, qui couraient journellement la ville, et, se mêlant avec les citoyens, s'ingéraient dans toutes leurs affaires, et rapportaient au tyran ce qu'ils avaient dit et ce qu'ils avaient pensé, et souvent ce qu'ils n'avaient ni pensé ni dit. Ceux-là furent les premières victimes de la fureur du peuple;

[1] Plutarque est le seul qui raconte cette petite histoire. — L.

[2] Dix stades ou 950 toises. — L.

[3] Ἀνθρώπους ἀνοσίους, καὶ θεοῖς ἐχθρούς.

on les assomma sur l'heure à coups de bâton. Timocrate, n'ayant pu se jeter dans la citadelle, prit un cheval et sortit de la ville.

Dans ce moment, Dion parut à la vue des murailles. Il marchait à la tête de ses troupes, magnifiquement armé, ayant d'un côté son frère Mégaclès, et de l'autre l'Athénien Callippe, tous deux couronnés de chapeaux de fleurs. Après lui marchaient cent soldats étrangers très-bien faits, qu'il avait choisis pour ses gardes. Les autres suivaient en bel ordre de bataille, conduits par leurs capitaines et par leurs officiers. Les Syracusains les voyaient avec une satisfaction merveilleuse, et les recevaient comme une procession sacrée, que les dieux même voyaient avec plaisir, et qui leur ramenait la démocratie et la liberté quarante-huit ans après qu'elles avaient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré, il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte et le bruit; et, dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un héraut *que Dion et Mégaclès, venus pour abolir la tyrannie, affranchissaient les Syracusains et tous les peuples de la Sicile du joug du tyran.* Et, voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville par le quartier de l'Achradine. Par-tout où il passait, les Syracusains avaient dressé, des deux côtés des rues, des tables et des coupes, et préparé des victimes; et à mesure qu'il passait devant leurs maisons, ils jetaient sur lui toutes sortes de fleurs, et lui adressaient leurs vœux et leurs prières comme à un dieu. Telle a été la source de l'idolâtrie, qui rendait des honneurs divins à ceux qui avaient fait de grands biens aux peuples. Et en est-il un qui leur soit plus doux et plus cher que la liberté?

Au pied de la citadelle, et au-dessous du lieu appelé *Pentapyle*, il y avait une horloge solaire fort élevée que Denys avait fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, et l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer et pour conserver sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre, et voulant lui marquer leur reconnaissance et leur affection, l'élurent, lui et son frère, capitaines-généraux avec une autorité souveraine, et, de leur consentement et à leur prière même, ils leur joignirent vingt des citoyens les plus considérables, dont la moitié était de ceux qui, ayant été chassés par le tyran, étaient revenus avec Dion.

Ensuite, ayant pris le château d'Épipole, il délivra tous les citoyens qui y étaient prisonniers, et l'environna de bonnes murailles [1]. Sept jours après, Denys arriva d'Italie, et entra par mer dans la cita-

[1] Il y a dans le texte : Ἐκ τούτου τὰς μὲν Ἐπιπολὰς ἑλὼν, τοὺς καθειργμένους τῶν πολιτῶν ἔλυσε, τὴν δ' ἀκρόπολιν ἀπετείχισε (Plut. in *Dione*, § 29). Rollin traduit ces derniers mots ainsi : *et l'environna de bonnes murailles*, faisant rapporter ἀκρόπολιν au château d'Épipole : il a suivi la traduction de Dacier, qui, en cet endroit, est doublement fautive ; Ἀκρόπολις désigne la *citadelle* de Syracuse, située dans l'île d'Ortygie, et qui était encore au pouvoir de Denys ; ἀποτειχίζειν ne signifie pas *environner de bonnes murailles :* c'est le mot propre pour indiquer la principale opération d'un siége chez les Grecs ; elle consistait, comme on sait, à fermer, au moyen d'une contrevallation, les communications de la place avec le dehors (ἀπολαμβάνειν τείχει καὶ ἀποκλείειν τῆς ἐξόδου). Plutarque veut dire que Dion, après s'être rendu maître d'Épipole, vint mettre le siége devant la citadelle, et construisit en avant de la place un mur que Plutarque appelle plus bas περιτείχισμα (in *Dione*, § 30) et διατείχισμα (Ibid. § 48).

J'observe de plus que les prisonniers n'étaient point renfermés dans la redoute d'Épipole ; les Latomies ou carrières, placées au pied de cette colline, étaient les prisons de Syracuse (Ælian. XII, § 44 ; *ibi Perizon.*) : *qui y étaient renfermés* est donc une traduction fautive.

Il faut traduire ainsi le passage : *Ensuite, s'étant emparé d'Épipole, il délivra les citoyens détenus* (dans les Latomies), *et il éleva un mur, pour couper toute communication de la citadelle avec le dehors.* — L.

delle. Le même jour un grand nombre de chariots apportèrent à Dion les armes qu'il avait laissées à Synalus, et d'abord il les distribua aux citoyens qui n'en avaient point. Tous les autres s'armèrent et s'équipèrent le mieux qu'ils purent, se montrant tous pleins d'ardeur et de bonne volonté.

Denys commença par envoyer des ambassadeurs à Dion et aux Syracusains. Ils firent des propositions qui paraissaient fort avantageuses. La réponse fut qu'avant tout il fallait abdiquer la tyrannie. Denys ne s'en montra pas éloigné. On en vint à des entrevues et à des pourparlers. Ce n'était qu'une feinte : il cherchait à gagner du temps, et à ralentir l'ardeur des Syracusains par l'espérance d'un accommodement. En effet, ayant retenu et fait prisonniers les députés qu'on lui envoyait pour négocier, il attaqua tout d'un coup avec une grande partie de ses troupes le mur dont les Syracusains avaient environné la citadelle [1], et y fit plusieurs brèches. Une attaque si vive, à laquelle ceux-ci ne s'attendaient point, jeta le trouble et la confusion parmi leurs soldats, qui prirent aussitôt la fuite. Dion fit de vains efforts pour les arrêter. Il crut que l'exemple serait plus efficace que les discours, et se jeta, tête baissée, au milieu des ennemis. Il soutint leur choc avec un courage intrépide, et fit un grand carnage. Il fut blessé à la main d'un coup de pique : sa cuirasse put à peine résister à tous les traits qu'on lançait contre lui; et, son bouclier étant percé de piques et de javelines, il fut enfin porté par terre. Ses soldats l'enlevèrent, sur l'heure, du milieu

[1] Voyez la note précédente. — L.

des ennemis. Il leur laissa Timonide pour les commander, et, montant à cheval, il courut par toute la ville, arrêta la fuite des Syracusains, et, ayant pris les soldats étrangers qu'il avait laissés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tout frais contre les troupes de Denys, déja fatiguées, et entièrement rebutées d'une si vigoureuse résistance, à laquelle ils ne s'étaient point attendus. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute. Grand nombre de ces soldats demeura sur la place, le reste se sauva avec peine vers la citadelle. Cette victoire fut éclatante et glorieuse. Les Syracusains, pour récompenser la valeur de ces soldats étrangers, leur donnèrent à chacun une somme assez considérable; et ces soldats honorèrent Dion d'une couronne d'or.

Aussitôt après, il vint de la part de Denys des hérauts chargés de plusieurs lettres pour Dion de la part des femmes de sa maison, et d'une aussi de Denys même. Dion les fit toutes lire en pleine assemblée. Celle de Denys était tournée en forme de prière et de justification, melée cependant de terribles menaces contre les personnes qui devaient être les plus chères à Dion, contre sa sœur, sa femme et son fils. Elle était écrite avec un art et une adresse merveilleusement propres à rendre Dion suspect. Denys le faisait souvenir de tout ce qu'il avait fait autrefois avec tant d'ardeur et de zèle pour le maintien de la tyrannie. Il l'exhortait en termes couverts et cachés, mais assez clairs pour être entendus, à ne pas l'abolir entièrement, à la garder pour lui-même, à ne pas remettre en liberté des hommes qui dans le fond du cœur ne l'aimaient point, et à ne pas abandonner au

caprice d'une multitude inconstante et violente son propre salut, et celui de ses amis et de ses parents.

Plut. p. 972-975. Diod. l. 16, p. 419-422.

La lecture de cette lettre produisit l'effet que Denys s'était proposé. Les Syracusains, sans être touchés de la bonté de Dion pour eux, et de la grandeur d'ame qui lui faisait oublier ses plus chers intérêts et étouffer la voix du sang et de la nature pour leur procurer la liberté, prirent ombrage de sa trop grande autorité, et conçurent contre lui d'injustes soupçons. L'arrivée d'Héraclide acheva de les déterminer. C'était un des bannis, homme de guerre et fort connu dans les troupes par les commandements considérables qu'il avait eus sous les tyrans, plein de hardiesse et d'ambition, et ennemi secret de Dion, avec qui il avait eu quelque différend dans le Péloponnèse. Il était arrivé à Syracuse avec sept galères à trois rangs de rames, et trois autres vaisseaux, non pour se joindre à Dion, mais résolu de marcher avec ses seules forces contre le tyran. Il le trouva réduit à se tenir enfermé dans sa citadelle. Il chercha d'abord à gagner les bonnes graces du peuple, à quoi son air insinuant et ouvert le rendait fort propre, au lieu que l'austère gravité de Dion rebutait la multitude, sur-tout depuis que, devenue encore plus fière et plus difficile à manier par la dernière victoire, elle prétendait être traitée comme un état populaire [1], avant même que d'avoir été rendue un peuple libre; c'est-à-dire, pour développer la force du mot grec, qu'elle voulait être traitée avec complaisance, avec ménagement, avec flatterie, avec déférence pour tous ses caprices.

[1] Πρὸ τοῦ δῆμος εἶναι, τὸ δημαγωγεῖσθαι θέλοντες.

Quelle reconnaissance peut-on attendre d'un peuple qui ne consulte que sa passion et son emportement? Les Syracusains, de leur chef, courent sur-le-champ à l'assemblée, et choisissent Héraclide pour leur amiral. Dion, étant survenu, se plaint hautement, et dit que la charge dont ils venaient de revêtir Héraclide était un démembrement de celle qu'ils lui avaient donnée, et qu'il ne serait donc plus généralissime si un autre commandait sur mer. Ces remontrances obligent les Syracusains, malgré eux, à ôter à Héraclide la charge dont ils venaient de l'honorer. Au sortir de l'assemblée Dion le mande, et, après lui avoir fait quelques légères réprimandes sur l'étrange conduite qu'il gardait à son égard dans une conjoncture si délicate, où la moindre division entre eux pouvait tout perdre, il convoque lui-même une nouvelle assemblée, et, en présence du peuple, il nomme Héraclide amiral, et lui fait donner des gardes comme il en avait lui-même.

Il prétendait vaincre à force de bienfaits la mauvaise volonté de son rival. Héraclide, en paroles et dans tout ce qui paraissait au-dehors, faisait la cour à Dion, confessait les obligations qu'il lui avait, promettait une éternelle reconnaissance, était petit et soumis devant lui, et exécutait ses ordres avec une promptitude et une ponctualité qui montraient un homme entièrement dévoué à son service et qui ne cherchait qu'à lui plaire. Mais sous main, par ses brigues et par ses cabales, il soulevait les esprits contre lui, et le traversait en tout. Si Dion consentait que Denys sortît de la citadelle par un traité, on l'accusait de l'épargner et de vouloir le sauver. Si, pour leur plaire, il continuait le siége sans vouloir prêter l'oreille à aucune proposition d'accom-

modement, ils ne manquaient pas de lui reprocher qu'il était bien aise de faire durer la guerre afin de commander plus long-temps, et de tenir toujours ses citoyens en respect et en crainte.

Philiste, qui était arrivé de la Pouille [1] au secours du tyran avec plusieurs galères, ayant été défait et mis à mort, Denys envoya offrir à Dion de lui remettre la citadelle, les armes qui y étaient, et les troupes, avec tout l'argent nécessaire pour les soudoyer pendant cinq mois, si l'on voulait, par un traité, lui permettre de se retirer en Italie pour y passer le reste de ses jours, et lui accorder le revenu de certaines terres dans le voisinage de Syracuse, qu'il désignait. Les Syracusains, qui espéraient de prendre Denys en vie, rejetèrent ces propositions. Denys, déchu de cette espérance, laissa la citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate; et, ayant observé le moment d'un vent favorable, il embarqua sur des vaisseaux ses trésors les plus précieux et les personnes qui lui étaient les plus chères; et fit voile vers l'Italie.

An. M. 3644.
Av. J. C. 360.
On sut bien mauvais gré à Héraclide, qui commandait les galères, de l'avoir laissé échapper par sa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait proposer dans l'assemblée un nouveau partage des terres, insinuant que le commencement de la liberté c'était l'égalité, comme la pauvreté était le commencement de la servitude. Dion s'opposant à ce décret, Héraclide persuada au peuple de retrancher la paie aux soldats étrangers, dont le nombre était de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, et de créer de nou-

[1] Il y a dans le texte : *de l'Iapygie* (ἐξ Ἰαπυγίας); ce pays n'a rien de commun avec la Pouille. — L.

veaux capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de l'insupportable sévérité de Dion. Les Syracusains le firent, et nommèrent vingt-cinq nouveaux officiers, du nombre desquels fut Héraclide.

En même temps ils envoyèrent secrètement solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion, et de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le gouvernement de la ville comme aux citoyens naturels. Ces généreux soldats n'écoutèrent point ces offres : au contraire, mettant Dion au milieu d'eux avec une fidélité et une affection dont il y a peu d'exemples, et lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le menaient hors de la ville sans faire le moindre mal à personne, mais reprochant vivement à tous ceux qu'ils rencontraient leur ingratitude et leur perfidie. Les Syracusains, qui méprisaient leur petit nombre, et attribuaient à crainte et lâcheté leur modération, commencèrent à les charger, ne doutant point qu'ils ne les défissent tous dans la ville, et qu'ils ne les passassent tous au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Dion, réduit à la triste nécessité ou de combattre contre ses citoyens, ou de périr avec ses troupes, tendait les mains aux Syracusains, employant les prières les plus tendres et les plus affectueuses, et leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui contemplaient avec joie tout ce qui se passait. Les voyant sourds et insensibles à toutes ses remontrances, il commanda à ses soldats de marcher serrés sans faire la moindre charge. Ils obéirent, se contentant de faire grand bruit de leurs armes, et de pousser de grands cris, comme s'ils allaient se jeter sur les Syracusains. Ceux-ci furent si effrayés de ce mouvement, qu'il n'en resta pas un seul, et

qu'ils s'enfuirent tous par toutes les rues, sans que personne les poursuivît. Dion obligea ses soldats à presser leur marche, et il les mena vers les terres des Léontins.

Les officiers des Syracusains, devenus l'objet des railleries et des risées de toutes les femmes de la ville, et voulant réparer leur honte, firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre Dion, et, l'ayant atteint au passage d'une rivière, ils firent approcher leur cavalerie pour escarmoucher. Mais, quand ils virent que Dion songeait sérieusement à repousser leurs insultes, et que, plein de feu, il faisait tourner tête à ses soldats, ils furent saisis de frayeur, et, s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la première, ils se hâtèrent de regagner la ville.

Plut. p. 975-981. Diod. p. 422, 423.

Les Léontins reçurent Dion avec de grandes marques de distinction et d'honneur. Ils firent aussi des largesses à ses soldats, et les déclarèrent citoyens. Peu de jours après ils envoyèrent des ambassadeurs aux Syracusains leur demander justice pour ces troupes qu'ils avaient si maltraitées : ceux-ci, de leur côté, envoyèrent aussi des députés aux Léontins pour se plaindre de Dion. Syracuse était dans l'enivrement d'une joie aveugle et d'une prospérité insolente, qui ne laissait aucun lieu à la réflexion ni au jugement.

Tout conspirait à nourrir et à enfler leur orgueil. La famine était si grande dans la citadelle, que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin de la livrer aux Syracusains. Ils envoyèrent, la nuit, faire cette proposition, et ils devaient se rendre le lendemain matin. Mais, au point du jour, comme ils se préparaient à exécuter le traité, Nypsius, général plein de prudence et de valeur, que Denys avait envoyé

de Naples[1] pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, parut avec ses galères, et aborda près d'Aréthuse[2]. L'abondance succédant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, convoqua une assemblée, et, parlant aux soldats conformément à la conjoncture présente, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers. Ainsi la citadelle, sur le point de se rendre, fut sauvée contre toute espérance.

Pendant ce temps-là les Syracusains montent à la hâte sur leurs galères, et vont attaquer la flotte ennemie. Ils coulèrent à fond quelques galères, en prirent quelques autres, et poursuivirent le reste jusqu'à terre. Mais ce fut cette victoire même qui devint la cause de leur perte. Abandonnés à eux-mêmes et à leur propre conduite, sans chef qui eût de l'autorité sur eux, sans conseil, les officiers comme les soldats, tous se livrent à la joie, aux festins, à l'ivrognerie, à la débauche, et à toute sorte de licence. Nypsius sut bien profiter de cet enivrement général. Il attaque la muraille qui environnait la citadelle. S'en étant rendu maître, et l'ayant abattue en plusieurs endroits, il lâche ses soldats dans la ville, et la leur abandonne au pillage. Tout était dans la confusion et dans le désordre. Ici les citoyens, à demi endormis, sont égorgés : là les maisons sont pillées : d'un autre côté, on emmène les femmes

[1] Il semblerait d'après cela que Denys s'était retiré à Naples. Rollin ne parait pas avoir bien saisi le texte en cet endroit. Diodore de Sicile et Plutarque ne disent point que Nypsius *fut envoyé de Naples;* ils disent seulement que ce général *était de Naples*, ὁ Νεαπολίτης : et, selon le premier de ces deux historiens, Nypsius partit de Locres, Ἐκ Λοκρῶν ἀναχθείς (Diod. Sic. XVI, § 18). Il est donc vraisemblable que Denys avait choisi cette ville pour le lieu de sa résidence. — L.

[2] Dans l'intérieur du grand port, sur la côte de l'île d'Ortygie. — L.

et les enfants, et on les fait entrer dans la citadelle malgré leurs pleurs et leurs cris.

Un seul homme pouvait remédier à ce malheur, et sauver la ville. Tous l'avaient également dans l'esprit, mais personne n'osait le proposer, tant ils étaient honteux de la manière indigne dont ils l'avaient chassé. Comme le danger augmentait de moment en moment, et qu'il approchait déja du quartier de l'Achradine, dans l'extrémité et le désespoir où l'on se trouvait, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du côté des alliés et de la cavalerie, *qu'il fallait rappeler Dion, et faire venir les troupes du Péloponnèse qui étaient dans les terres des Léontins.* Dès que quelqu'un eut eu le courage de hasarder cette parole, ce ne fut plus qu'un cri des Syracusains, qui, avec des larmes de joie et de douleur, se mirent à prier les dieux qu'ils voulussent le leur ramener. L'espérance seule de le revoir leur rendit le courage, et les mit en état de tenir tête aux ennemis. Les députés partirent sur-le-champ à toute bride, et arrivèrent à la ville des Léontins à l'entrée de la nuit.

Ils mettent pied à terre, et, se jetant d'abord aux pieds de Dion, tout baignés de larmes, ils lui exposent l'extrémité où sont les Syracusains. Déja quelques Léontins et plusieurs soldats du Péloponnèse, qui les avaient vus arriver, s'étaient amassés autour de Dion; et ils se doutaient bien, à voir leur empressement et leur posture humiliée, qu'il était survenu quelque chose de bien extraordinaire. Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'assemblée qui se forma dans le moment; car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zèle. Les deux principaux députés, étant

introduits, expliquèrent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, et conjurèrent les troupes étrangères « de venir promptement secourir les Syracusains, et « d'oublier les mauvais traitements qu'ils en avaient « reçus, d'autant plus que ces infortunés en portaient « une peine bien plus grande qu'aucun des plus mal- « traités n'auraient voulu leur imposer. »

Ces députés ayant fini, un morne silence régna dans tout le théâtre où se tenait l'assemblée. Dion se leva : mais, dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les soldats étrangers lui criaient d'avoir bon courage, et compatissaient à sa douleur. Enfin, s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes : « Hommes péloponnésiens, « et vous nos alliés, je vous ai assemblés ici afin que « vous délibériez sur ce qui vous regarde : car, pour « moi, il ne m'est plus permis de délibérer dès que « Syracuse est en danger. Si je ne puis la sauver, je « vais périr avec elle et m'ensevelir sous ses ruines. « Mais, pour vous, si vous êtes résolus de nous se- « courir encore cette fois, nous qui sommes les plus « imprudents et les plus malheureux de tous les hom- « mes, venez relever et sauver la ville de Syracuse, « qui est votre ouvrage. Que si les justes sujets de « plainte que vous avez contre les Syracusains vous « portent à les abandonner dans l'état où ils se trou- « vent, et à les laisser périr, puissiez-vous au moins « recevoir des dieux une digne récompense de l'affec- « tion et de la fidélité que vous m'avez témoignées jus- « qu'ici. Au reste, souvenez-vous toujours de Dion, « qui, en premier lieu, ne vous a point abandonnés « quand vous avez été maltraités par ses citoyens, et

« qui ensuite n'a pas abandonné ses citoyens quand ils « sont tombés dans l'infortune. »

Il n'avait pas encore cessé de parler, que les soldats étrangers se levèrent avec de grands cris, et le pressèrent de les mener et de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les députés des Syracusains, ravis de joie, les saluent, les embrassent, et leur souhaitent à Dion et à eux toutes sortes de biens et de prospérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut apaisé, Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ, et, dès qu'elles auraient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il était résolu de partir, cette même nuit, pour voler au secours de sa patrie.

Cependant, à Syracuse, les officiers de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu à la ville, dès que la nuit fut venue, s'étaient retirés dans la citadelle avec perte de quelques-uns de leurs soldats. Ce petit répit redonna courage aux orateurs séditieux des Syracusains. Se flattant que les ennemis demeureraient en repos après ce qu'ils venaient de faire, ils exhortèrent les habitants à laisser là Dion, à ne pas le recevoir, s'il venait à leur secours avec ses troupes étrangères, à ne pas leur céder en courage, et à sauver eux-mêmes par leurs seules forces leur ville et leur liberté. Il part donc sur-le-champ de nouveaux députés vers Dion : du côté des officiers-généraux, pour l'empêcher de venir; de celui des principaux habitants et de ses amis, pour le prier de hâter sa marche. Ce partage de sentiments, cette variation de nouvelles, furent cause qu'il ne marcha que lentement et au petit pas.

Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssaient Dion se saisirent des portes de la ville pour l'empêcher d'y entrer. Dans ce moment, Nypsius, bien averti de tout ce qui se passait dans Syracuse, fait sortir de la citadelle ses soldats en plus grand nombre et encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achèvent d'abattre la muraille qui les enfermait, courent par toute la ville, et la saccagent. Ce n'était par-tout que meurtre et que sang répandu. Peu s'amusaient au pillage : on ne pensait qu'à tout ruiner et à tout détruire. Il semblait que le fils de Denys, que son père avait laissé dans la citadelle, réduit au désespoir, et plein d'une haine envenimée contre les Syracusains, voulait comme enterrer la tyrannie sous les ruines de la ville. Pour prévenir le secours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des désolations et des ruines, qui est le feu; brûlant de leurs propres mains avec des torches et des flambeaux de paille allumée tous les endroits où ils pouvaient atteindre, et lançant sur les autres des dards enflammés. Les Syracusains qui fuyaient pour éviter les flammes étaient égorgés dans les rues; et ceux qui, pour éviter l'épée meurtrière, se retiraient dans les maisons, en étaient chassés par les flammes; car il y avait déja beaucoup de maisons embrasées, et qui tombaient sur les passants.

Ce furent ces flammes mêmes qui ouvrirent la ville à Dion, en obligeant les citoyens de s'accorder pour lui en ouvrir les portes. On lui envoya courriers sur courriers pour hâter sa marche. Héraclide lui-même, c'est-à-dire son plus déclaré et son plus mortel ennemi, lui députa son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le conjurer de venir promptement le secourir,

n'y ayant plus personne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant blessé, et la ville presque entièrement ruinée et réduite en cendres.

Ces nouvelles furent apportées à Dion comme il était encore à soixante stades [1] des portes. Ses soldats firent en cette occasion une si grande diligence, et marquèrent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promptement aux portes de la ville. Il entra dans le quartier appelé *Hécatompédon*. Là il détacha ceux qui étaient légèrement armés, et les envoya contre les ennemis, afin que les Syracusains, en les voyant, reprissent courage. Cependant il mit en bataille son infanterie pesamment armée avec ceux des citoyens qui accouraient de tous côtés et venaient se joindre à sa troupe. Il les sépara par petits corps, auxquels il donna plus de profondeur que de front, et les mit chacun sous différents chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits et paraître plus fort et plus redoutable.

Après avoir tout disposé de cette manière, et fait ses prières aux dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les rues où il passait c'étaient des acclamations, des cris de joie et des chants de victoire mêlés de prières et d'exhortations de la part de tous les Syracusains, qui appelaient Dion leur sauveur et leur dieu, et ses soldats leurs concitoyens et leurs frères. Dans ce moment il n'y eut pas un seul homme de la ville qui aimât assez la vie pour n'être pas beaucoup plus en peine du salut de Dion que du sien propre, et pour ne pas plus craindre pour lui

[1] Deux ou trois lieues. = 4,800 toises. — L.

que pour tous les autres ensemble, le voyant marcher le premier à un si grand péril, au travers du sang, du feu et des morts, dont les rues et les places étaient toutes couvertes.

De l'autre côté la vue des ennemis n'était pas moins terrible; car la rage et le désespoir les animaient, et ils étaient en bataille le long de la muraille qu'ils avaient abattue, et dont les débris rendaient l'accès très-difficile et très-périlleux. Ils s'étaient réduits à la défense de la citadelle, qui faisait leur sûreté et leur retraite, n'osant pas s'en écarter, dans la crainte que la communication ne leur en fût coupée. Mais ce qui était le plus capable de troubler et d'effrayer les soldats de Dion, et qui rendait leur marche très-pénible, c'était le danger des feux : car, de quelque côté qu'ils tournassent, ils marchaient à la lueur des flammes qui dévoraient les maisons; et il fallait qu'ils passassent sur des ruines au milieu des feux, qu'ils s'exposassent à être écrasés par de grands pans de muraille, par des planchers et par des toits qui croulaient à demi consumés par les flammes, et que, s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuse mêlée de poussière, ils conservassent leurs rangs.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtés, qui purent en venir aux mains, à cause de la petitesse du lieu et de l'inégalité du terrain. Mais enfin les soldats de Dion, encouragés et fortifiés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que ceux de Nypsius furent forcés. La plupart se sauvèrent dans la citadelle, qui était fort proche; et ceux qui demeurè-

rent dehors, s'étant dissipés, furent taillés en pièces par les troupes étrangères qui les poursuivirent.

Le temps ne permit pas que l'on goûtât sur l'heure le fruit et la joie de cette victoire, ni qu'on fît les réjouissances que méritait un si grand exploit, tous les Syracusains étant allés au secours de leurs maisons, et étant occupés toute la nuit à éteindre le feu, dont ils ne vinrent à bout qu'avec beaucoup de peine.

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres orateurs séditieux n'osa rester dans la ville; mais, se condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour se dérober au châtiment qui leur était dû : il n'y eut qu'Héraclide et Théodote qui vinrent se remettre entre les mains de Dion, avouant qu'ils en avaient très-mal usé avec lui, et le conjurant de ne pas les imiter; qu'il était séant et convenable à Dion, supérieur comme il était dans tout le reste aux autres hommes, de se montrer tel aussi par sa grandeur d'ame, en domptant sa colère, et accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouaient indignes.

Héraclide et Théodote ayant fait ces supplications, les amis de Dion lui conseillaient de ne pas épargner des hommes si méchants et remplis d'une si noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux soldats, et d'exterminer du gouvernement cet esprit de sédition et de cabale, maladie qui tient véritablement de la fureur, et qui n'est pas moins à craindre ni moins funeste que la tyrannie même. Mais Dion, pour les adoucir, leur disait : « Que les autres capitaines bornaient ordinaire-« ment leur application à ce qui pouvait les mettre « en état de vaincre les ennemis : que, pour lui, il « avait passé un fort long temps à l'Académie à ap-

«endre l'art de dompter la colère, l'envie et tout « esprit de dispute : que la marque de la victoire que « l'on a remportée sur ses passions n'est pas d'être « doux et affable à ses amis et aux gens de bien, mais « de se montrer humain à ceux qui nous ont fait in- « justice, et toujours prêt à leur pardonner : qu'il ne « cherchait pas tant à paraître supérieur à Héraclide « en puissance et en prudence qu'en bonté et en justice; « car c'est en cela que consiste la supériorité véritable « et solide : que, si Héraclide est un méchant, un en- « vieux, un perfide, faut-il que Dion souille et désho- « nore sa vertu par un lâche ressentiment? Il est vrai « que, selon les lois humaines, il paraît moins d'in- « justice à se venger d'une injure qu'à la faire le pre- « mier : mais si on consulte la nature, on trouvera que « l'un et l'autre viennent de la même faiblesse. D'ail- « leurs il n'y a point de férocité qui soit indomptable, « et qui ne se puisse vaincre à force de bienfaits. » Dion, conduit par ces maximes, pardonna à Héraclide.

Il se remit ensuite à enfermer la citadelle d'une nouvelle enceinte, et ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Et, quand la nuit fut venue, il fit travailler ses soldats pendant que les Syracusains reposaient. De cette manière il eut environné la citadelle d'une bonne palissade avant qu'on s'en fût aperçu; de sorte que, le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage et la promptitude de l'exécution, ce fut un sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour les ennemis que pour les citoyens.

Sa palissade achevée, il enterra les morts; et, ayant

mis en liberté ceux qui avaient été pris sur les ennemis, il convoqua une assemblée. Là Héraclide, s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime, avec autorité souveraine sur terre et sur mer. Tous les plus gens de bien et les citoyens les plus considérables reçurent favorablement cette proposition, et voulaient qu'elle fût autorisée par les suffrages du peuple. Mais la troupe des mariniers et des artisans, fâchée de voir sortir la charge d'amiral des mains d'Héraclide, et persuadée qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il serait au moins plus populaire que Dion, s'y opposa de tout son pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les esprits, se relâcha sur ce point, et remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais l'obstacle qu'il apporta au partage qu'ils voulaient faire des terres et des maisons en cassant et annulant tout ce qui avait été ordonné sur cette matière, les brouilla avec lui sans retour.

Héraclide, profitant de ces dispositions si favorables à ses vues, ne manqua pas de recommencer ses cabales et ses intrigues contre Dion. Elles éclatèrent même ouvertement par une entreprise qu'il fit pour se rendre maître de Syracuse et en fermer les portes à son rival : mais elle ne lui réussit pas. Un Spartiate, envoyé au secours de Syracuse, moyenna encore le raccommodement d'Héraclide avec Dion, sous les serments les plus forts, et les plus grandes assurances de soumission et d'obéissance de la part du premier : faibles liens pour un homme qui est sans probité et sans bonne foi !

Les Syracusains, ayant congédié leurs troupes de mer, qui leur étaient devenues inutiles, donnèrent tous leurs soins au siége de la citadelle en rebâtissant la mu-

raille qui avait été abâttue. Comme personne ne venait au secours des assiégés, que le pain commençait à leur manquer, et que les soldats devenaient mutins et n'observaient plus de discipline, le fils de Denys, se voyant sans espérance et sans ressource, fit une capitulation avec Dion, par laquelle il lui remit la citadelle avec toutes les armes et toutes les autres provisions de guerre. Il emmena avec lui sa mère et ses sœurs, remplit cinq galères de ses effets et de ses gens, et alla trouver son père : car Dion lui donnait tout moyen de se retirer en sûreté. Il est aisé de concevoir quelle joie ce départ causa à toute la ville. Femmes, enfants, vieillards, tous s'empressèrent de venir au port pour repaître leurs yeux d'un si agréable spectacle, et pour solenniser un si beau jour, où, après tant d'années de servitude, le soleil levant commençait à éclairer pour la première fois la liberté de Syracuse.

Apollocrate ayant fait voile, et Dion marchant pour entrer dans la citadelle, les princesses qui y étaient n'attendirent pas qu'il y fût arrivé, et sortirent au devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque menait avec elle le fils de Dion : Arète sa femme marchait après, les yeux baissés et fondant en larmes. Dion embrassa d'abord sa sœur, et ensuite son fils. Alors Aristomaque lui présentant Arète : « Ces larmes que vous voyez « couler de ses yeux, lui dit-elle, pendant que votre « présence nous rend la joie et la vie, cette honte « peinte sur son visage, son silence même et son dé- « concertement, vous marquent assez de quelle dou- « leur elle est pénétrée à la vue d'un époux à qui mal- « gré elle on en a substitué un autre, mais qui seul a « toujours possédé son cœur. Vous saluera-t-elle comme

« son oncle? vous embrassera-t-elle comme son mari? » Aristomaque ayant ainsi parlé, Dion, le visage baigné de pleurs, embrassa tendrement sa femme, lui remit entre les mains son fils, et lui ordonna d'aller dans la maison où il habitait, parce qu'il avait jugé à propos d'abandonner la citadelle aux Syracusains pour plus grande marque de leur liberté.

Pour lui, après avoir récompensé avec une magnificence vraiment royale tous ceux qui avaient eu part à ses heureux succès, chacun selon son rang et son mérite, comblé de gloire et d'honneur, exposé en spectacle, non-seulement à la Sicile, mais à Carthage et à la Grèce entière, qui le regardaient comme le plus sage et le plus fortuné capitaine qui eût jamais été, il conserva toujours son ancienne simplicité; aussi modeste dans ses habits, dans son équipage et dans sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, et non pas avec des gens de guerre, des officiers et des soldats, qui souvent ne respirent que les plaisirs et la magnificence. [Epist. 4, p. 320.] En effet, pendant que Platon lui écrivait que *la terre entière n'avait les yeux attachés que sur lui seul*, peu touché de cette admiration générale, il tournait les siens continuellement vers l'Académie, cette école de sagesse et de vertu, où l'on jugeait des grandes actions et des grands succès, non par l'éclat extérieur qui les accompagne, mais par l'usage modéré et sage qu'on en sait faire.

Le dessein de Dion était d'établir à Syracuse un gouvernement composé de celui de Lacédémone et de celui de Crète, mais où l'aristocratie dominerait toujours et déciderait des plus grandes affaires, par l'autorité qu'il prétendait donner au conseil des anciens. Il trouva en-

core ici de l'opposition du côté d'Héraclide, toujours turbulent et séditieux à son ordinaire, et uniquement occupé à gagner le peuple par ses flatteries et ses caresses. Un jour que Dion l'avait envoyé appeler au conseil, il répondit qu'il n'irait point; et qu'étant simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec les autres citoyens quand elle serait convoquée. Il voulait par là faire sa cour au peuple, et rendre Dion odieux. Celui-ci, las de souffrir tant d'insultes, lâcha la main à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer, et leur permit de le faire. Ils allèrent donc dans sa maison, et se défirent de lui. On verra bientôt le jugement que Dion lui-même porta de cette action.

Les Syracusains furent fort affligés de cette mort; mais, comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, et qu'ensuite il harangua le peuple, ils s'apaisèrent, et lui pardonnèrent ce meurtre, persuadés qu'il n'était pas possible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles et de séditions tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble.

Depuis ce meurtre Dion ne goûta plus de joie, et n'eut point de repos. Un fantôme affreux qui se présenta à lui pendant la nuit le remplit d'un trouble effrayant et d'une noire mélancolie : c'était une femme d'une taille énorme, qui par son appareil, par son air et son visage hagard, ressemblait à une furie, et qui balayait avec violence sa maison. La mort de son fils, qui pour quelque chagrin particulier s'était précipité du haut d'un toit, passa pour l'accomplissement de cette apparition, et fut le prélude de ses malheurs. Callippe y mit le comble. C'était un Athénien avec qui Dion Plut. p. 981-983. Diod. p. 432.

avait lié une amitié intime pendant qu'il logeait chez lui à Athènes, et pour qui depuis il avait toujours eu une entière ouverture et une confiance sans bornes. Callippe s'étant livré à des vues d'ambition, et songeant à se rendre maître de Syracuse, ne compta plus pour rien les droits sacrés de l'amitié et de l'hospitalité, et entreprit de se défaire de Dion, qui seul pouvait mettre obstacle à ses desseins. Quelque soin qu'il eût pris de les tenir cachés, il en transpira quelque chose jusqu'aux oreilles de la sœur et de la femme de Dion, qui ne perdirent point de temps et travaillèrent à s'assurer de la vérité du fait par une exacte recherche. Pour en prévenir l'effet il alla les trouver fondant en larmes et paraissant inconsolable de ce qu'on avait pu le soupçonner d'un tel crime, et le croire capable d'un si noir attentat. Elles exigèrent de lui qu'il fît ce qu'on appelait *le grand serment*. Celui qui le prêtait, revêtu de la mante de pourpre de la déesse Proserpine, et tenant à la main une torche allumée, prononçait contre lui-même dans le temple les exécrations les plus terribles qu'il soit possible d'imaginer.

Le serment ne lui coûta rien, mais il ne rassura pas les princesses. Il leur venait tous les jours de nouveaux indices de plusieurs côtés aussi-bien qu'à Dion, et tous ses amis l'exhortaient à prévenir le crime de Callippe par une juste et prompte punition. Il ne put jamais s'y résoudre. Le meurtre d'Héraclide, qu'il regardait comme une tache horrible à sa réputation et à sa vertu, se présentait sans cesse à son imagination alarmée, et renouvelait par des frayeurs continuelles sa douleur et son repentir. Déchiré jour et nuit par ce cruel souvenir, il dit qu'il aimait mieux mourir mille fois et tendre le

cou à quiconque voudrait le tuer, que de vivre obligé tous les jours de se précautionner, non-seulement contre ses ennemis, mais encore contre les meilleurs de ses amis.

Callippe ne méritait pas ce nom. Il se hâta d'exécuter son crime, et fit assassiner Dion dans sa maison, par des soldats zacynthiens qui lui étaient entièrement dévoués. La sœur et la femme de ce prince furent mises en prison, où celle-ci accoucha, et mit au monde un fils qu'elle résolut d'y nourrir. An.M.3646. Av.J.C.358. (1)

Après ce meurtre, Callippe fut quelque temps dans une fortune éclatante, s'étant rendu maître de Syracuse par le moyen des troupes, dont il disposait à son gré, et qu'il avait gagnées à force de présents. Les païens croyaient que la divinité devait punir en cette vie, d'une manière prompte et éclatante, les grands crimes. Aussi Plutarque observe-t-il que l'heureux succès de Callippe excita de violentes plaintes contre les dieux, comme s'ils souffraient paisiblement et sans indignation que le plus scélérat des hommes se fût élevé à une si grande puissance par une voie si détestable et si impie. La Providence ne fut pas long-temps sans se justifier, et Callippe porta bientôt la peine de son crime. Étant parti avec des troupes pour se rendre maître de Catane, Syracuse se révolta contre lui, et secoua le joug d'une si honteuse servitude. Il alla ensuite attaquer Messine, où il perdit beaucoup de monde, et en particulier tous les soldats zacynthiens qui avaient tué Dion. Aucune ville de Sicile ne voulant le recevoir, mais toutes le détestant comme un homme

(1) La mort de Dion est de l'an 353, c'est-à-dire postérieure de 4 ans à l'époque de son passage en Sicile. — L.

exécrable, il se retira à Rhége. Après y avoir traîné pendant quelque temps une vie malheureuse, il fut tué par Leptine et par Polysperchon, et l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'était servi pour assassiner Dion.

L'histoire fournit peu d'exemples où l'on voie une attention si marquée de la Providence à punir les grands crimes, tels que sont le meurtre, la perfidie, la trahison; à les punir, dis-je, soit dans les auteurs de ces crimes, qui les ont commandés ou exécutés, soit dans les complices qui y ont trempé en quelque manière que ce soit. La justice divine se fait sentir ainsi de temps en temps, pour prouver son attention, et pour empêcher le débordement des crimes qu'une entière impunité entretiendrait : mais elle ne fait pas toujours pendant cette vie ces punitions éclatantes, pour avertir les hommes qu'elle leur en réserve de plus grandes dans une autre.

Pour Aristomaque et Arète, dès qu'elles furent sorties de prison, Icétas de Syracuse, qui était un des amis de Dion, les reçut chez lui et en prit d'abord un grand soin avec une fidélité et une générosité qui auraient toujours été proposées en exemple, s'il avait persévéré; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau, et, les ayant fait embarquer comme s'il les envoyait au Péloponnèse, il donna ordre à ceux qui les menaient de les tuer sur la route et de les jeter dans la mer. Il ne fut pas longtemps non plus sans recevoir le châtiment de sa noire perfidie; car, ayant été pris par Timoléon, il fut mis à mort. Les Syracusains, pour achever la vengeance

de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître.

Les parents et les amis de Dion, aussitôt après sa mort, avaient écrit à Platon pour le consulter sur le parti qu'ils devaient prendre dans l'état présent de trouble et d'agitation où se trouvait Syracuse, et pour savoir quelle sorte de gouvernement il jugeait qu'on dût y établir. Platon, qui savait que les Syracusains n'étaient capables ni de porter une entière liberté, ni de souffrir une entière servitude, les exhorta fortement à pacifier toutes choses autant qu'ils pourraient, et pour cela à changer la tyrannie, dont le nom seul était odieux, en une royauté légitime, qui rendît l'obéissance douce et agréable. Il conseillait (et selon lui ç'avait été l'avis de Dion) de créer trois rois, savoir : Hipparinus, fils de Dion; un autre Hipparinus, frère de Denys le jeune, qui paraissait fort bien intentionné pour le peuple; et Denys lui-même, supposé qu'il voulût accepter les lois qu'on lui imposerait, et de leur donner à peu près la même autorité qu'avaient les rois de Sparte. On devait aussi nommer trente-cinq magistrats pour veiller à l'observation des lois, lesquels, en temps de paix et de guerre, auraient un grand pouvoir, et serviraient comme d'équilibre à celui des rois, du sénat, et du peuple. Plat. epist. 8.

Il ne paraît pas que cet avis ait été suivi, et il avait de grands inconvénients. On sait seulement qu'Hipparinus, frère de Denys, étant abordé à Syracuse avec une flotte et des troupes considérables, en chassa Callippe, et y exerça le souverain pouvoir pendant deux ans. Diod. l. 16, pag. 436.

L'histoire de Sicile, que j'ai rapportée jusqu'ici,

comprend environ cinquante ans, depuis le commencement du premier Denys, qui en régna trente-huit, jusqu'à la mort de Dion.

§ IV. *Caractère de Dion.*

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne considère point ici son goût merveilleux pour les sciences, l'art de les associer avec les plus grands emplois de paix et de guerre, d'y puiser des règles de conduite et des maximes de gouvernement, et de s'en faire un délassement aussi utile qu'honorable: je m'attache à l'homme d'état; et combien de ce côté-là est-il admirable! Grandeur d'ame, noblesse de sentiments, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats, accompagnée d'un sang-froid et d'une prudence peu commune; un esprit vaste et capable des plus grandes vues; une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de fortune les plus inopinés; un amour de la patrie et du bien public porté presque jusqu'à l'excès, voilà une partie des vertus de Dion. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il était capable.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, et, s'il était permis de parler ainsi, de plus au-dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'ame et cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avait

tout quitté et tout sacrifié pour venir à leur secours; il avait réduit la tyrannie aux abois, et touchait au moment où il devait les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers, dont ils n'ont pu corrompre la fidélité; ils le chargent d'injures, et ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats et ces rebelles, qu'à faire un mouvement; il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats : maître de leur esprit comme du sien, il arrête leur impétuosité; et, sans désarmer leurs mains, il met un frein à leur juste colère, ne leur permettant, dans le feu même et dans l'ardeur du combat, que d'effrayer et non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardait toujours comme ses concitoyens et comme ses frères.

On ne pouvait, ce semble, reprocher à Dion qu'un défaut, c'est qu'il avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendait moins accessible et moins sociable, et qui éloignait un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon, et ceux qui s'intéressaient véritablement à sa gloire, l'en avaient souvent averti. Malgré les reproches qu'on lui faisait de la gravité trop austère et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitait le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que, dans le dessein qu'il avait de corriger et de ramener les Syracusains gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisants des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompait dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'état, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres, doit, avant tout, étudier l'art de manier les esprits[1], de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle : mais il est toujours louable, et souvent nécessaire; de l'amollir et de la rendre plus maniable : ce qui se fait sur-tout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant, par tous les moyens possibles, de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimables.

[1] C'est ce qu'un ancien poëte appelait, *flexanima atque omnium regina rerum oratio.* » (Cic. *de Divin.*, lib. 1, n. 80.)

= Citation inexacte. Les paroles citées par Rollin sont de Pacuvius, selon ce que nous apprend Nonnius (II, 349) : Cicéron les rapporte dans le traité *de Oratore* (II, 44). A l'endroit du traité de la divination, auquel renvoie notre auteur, Cicéron cite ces deux autres vers, également de Pacuvius, au témoignage de Varron (*de Ling. lat.* VI, p. 79):

Flexanima tamquam lymphata aut Bacchi sacris
Commota, in tumulis Teucrum commemorans suum. — L.

La permission de tuer Héraclide, qu'on obtint de Dion avec peine, ou plutôt qu'on lui arracha par force et contre son naturel, aussi-bien que contre ses principes, lui coûta cher, et jeta dans tout le reste de sa vie un trouble et une amertume qui durèrent jusqu'à sa mort, et qui en furent la principale cause.

§ V. *Denys le jeune remonte sur le trône. Syracuse implore le secours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuse. Denys se rend à lui, et se retire à Corinthe.*

Callippe, qui avait fait égorger Dion, et qui s'était An.M. 3647. Av.J.C. 357.
fait substituer à sa place, ne la conserva pas long-temps. Diod. l. 16,
Treize mois après, Hipparinus, frère de Denys, étant p.432 et 436.
survenu à Syracuse avec une flotte nombreuse, le chassa de la ville, et recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans.

Syracuse et toute la Sicile, agitées par différentes factions et par une guerre intestine, étaient dans un pitoyable état. Denys, profitant de ces troubles, dix ans An.M. 3654.
après avoir été obligé de quitter le trône, avait ras- Av.J.C. 350.
semblé quelques troupes étrangères; et, ayant chassé Nypsius, qui s'était rendu maître de Syracuse, il s'était remis en possession de ses états.

Peut-être était-ce pour remercier les dieux de son Diod. l. 16,
rétablissement, et pour leur marquer sa reconnais- p. 453.
sance, qu'il envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or et d'ivoire d'un fort grand prix. Les galères qui les transportèrent furent prises par Iphicrate, qui était



pour-lors près de Corcyre [1] avec une flotte. Il écrivit à Athènes pour savoir quel usage il devait faire de cette proie sacrée. On lui répondit de ne point examiner scrupuleusement à quoi elle était destinée, mais de s'en servir pour faire subsister ses soldats. Denys s'en plaignit amèrement aux Athéniens dans une lettre qu'il leur écrivit, où il leur fait de vifs et de justes reproches sur leur avarice et leur impiété sacrilége.

T. Liv. Decad. 1, lib. 5, cap. 28. Diod. l. 14, p. 307.

Un chef de pirates en avait usé bien plus noblement et plus religieusement à l'égard des Romains, environ cinquante ans auparavant. Ceux-ci, après la prise de Véies, dont le siége avait duré dix ans, envoyèrent à Delphes une coupe d'or. Les députés qui portaient ce présent furent pris par les pirates de Lipare, et conduits dans cette île.

La coutume était de partager entre les citoyens toutes les prises qui se faisaient [2], comme un bien commun. L'île avait alors pour premier magistrat un homme plus semblable aux Romains qu'à ceux qu'il gouvernait. Il s'appelait Timasithée. On va voir qu'il remplit bien la signification de son nom [3]. Plein de considération pour le caractère des envoyés, pour le don sacré qu'ils portaient, pour le motif de l'offrande, et plus encore pour la majesté du dieu à qui elle était destinée, il in-

[1] Corfou.

[2] Mos erat civitatis, velut publico latrocinio partam prædam dividere. Fortè eo anno in summo magistratu erat Timasitheus quidam, Romanis vir similior quàm suis : qui legatorum nomen, donumque, et deum cui mitteretur, et doni causam veritus ipse, multitudinem quoque, quæ semper fermè regenti est similis, religionis justæ implevit; adductosque in publicum hospitium legatos, cum præsidio etiam navium Delphos prosecutus, Romam indè sospites restituit. Hospitium cum eo senatusconsulto est factum, donaque publicè data. » (Tit. Liv.)

[3] *Timasithée* signifie, *qui honore les Dieux*.

spira les mêmes sentiments de respect et de religion à la multitude, qui, pour l'ordinaire, se conforme aux vues de ceux qui la conduisent. Les envoyés furent donc reçus avec toutes les marques possibles de distinction, et défrayés aux dépens du public. Timasithée les conduisit lui-même avec une bonne escorte jusqu'à Delphes, et les ramena de même à Rome. On juge aisément combien les Romains furent touchés d'un si noble procédé. Par un décret du sénat, ils comblèrent Timasithée de présents, et lui accordèrent le droit d'hospitalité ; et, plus de cent cinquante ans après, quand les Romains prirent la même île de Lipare sur les Carthaginois, pleins d'une reconnaissance aussi vive que si l'action se fût passée tout récemment, ils se crurent obligés d'honorer encore la famille de leur bienfaiteur, et ils voulurent que tous ses descendants fussent à perpétuité exempts du tribut imposé aux autres habitants de l'île.

Voilà certainement, de part et d'autre, du beau et du grand; mais le contraste ne fait pas d'honneur aux Athéniens.

Pour revenir à Denys, s'il montra du respect pour les dieux, il ne fit point paraître d'humanité à l'égard de ses sujets : ses malheurs passés, loin de le corriger et d'adoucir son humeur, n'avaient servi qu'à l'irriter et à le rendre encore plus féroce.

Les plus gens de bien et les plus puissants de la ville, ne pouvant souffrir cette dure servitude, avaient eu recours à Icétas, roi des Léontins; et, s'étant abandonnés à sa conduite, ils l'avaient élu pour leur général, non qu'il fût en rien meilleur que les tyrans les

Diod. l. 16, p. 459-464. Plut. in Timol. p. 236-243.

plus déclarés, mais parce qu'ils n'avaient point d'autre ressource.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois, qui étaient presque toujours en guerre avec les Syracusains, étant abordés en Sicile avec une grosse flotte, y avaient déja fait des progrès très-considérables. Les Siciliens, et ceux de Syracuse, justement effrayés d'un succès si rapide, résolurent d'envoyer une ambassade en Grèce pour demander du secours aux Corinthiens, de qui ceux de Syracuse tiraient leur origine, et qui s'étaient toujours déclarés ouvertement contre les tyrans en faveur de la liberté. Icétas, qui se proposait pour fin de son généralat de se rendre maître de Syracuse, et nullement de l'affranchir, traitait sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louait les sages mesures des Syracusains, et qu'il envoyait même ses députés avec les leurs.

An. M. 3655. Av. J.C. 349.

Corinthe reçut parfaitement bien les ambassadeurs, décerna du secours pour Syracuse, et nomma sur-le-champ pour général Timoléon. Retiré depuis plus de vingt ans, il ne se mêlait plus des affaires publiques, et il était bien éloigné de croire qu'à l'âge et dans l'état où il se trouvait on dût songer à lui.

Il était d'une des plus nobles familles de Corinthe; il aimait passionnément sa patrie, et montrait en tout une douceur singulière, excepté contre les tyrans et contre les méchants; il était excellent capitaine; et comme dans sa jeunesse il avait eu toute la maturité d'un âge avancé, il eut dans sa vieillesse tout le feu et tout le courage de l'âge le plus bouillant.

Il avait eu un frère aîné, nommé Timophane, qu'il aimait tendrement; et il le fit bien voir dans un com-

bat, où il le couvrit de sa personne et lui sauva la vie au péril de la sienne; mais il aimait encore plus sa patrie. Ce frère s'en étant rendu le tyran, une si noire perfidie le perça de douleur; il employa tous les moyens possibles pour le ramener à son devoir : douceur, amitié, tendresse, remontrances, menaces même; mais, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, et que rien ne pouvait vaincre la dureté de ce cœur livré à l'ambition, il fit assassiner son frère en sa présence par deux de ses amis et de ses proches, et crut qu'en cette occasion les droits de la nature devaient le céder à ceux de la patrie.

Cette action fut admirée et applaudie par les principaux citoyens de Corinthe, et par la plupart des philosophes, qui la regardaient comme le plus noble effort de la vertu humaine, et il semble que Plutarque en porte le même jugement. Tout le monde n'en jugea pas de la sorte, et on la lui reprocha comme un parricide abominable, qui ne manquerait pas d'attirer sur lui la vengeance des dieux. Sa mère sur-tout, pénétrée de la plus vive douleur, prononça contre lui les malédictions et les imprécations les plus effroyables; et, quand il vint pour la consoler, ne pouvant souffrir la vue du meurtrier de son fils, elle le rejeta avec indignation, et ferma sa porte sur lui.

Il sentit alors toute l'horreur de son crime. Livré à de cruels remords, qui ne lui faisaient plus envisager dans Timophane un tyran, mais un frère, il résolut de renoncer à la vie, et prit le parti de se laisser mourir en s'abstenant de manger. Ses amis eurent bien de la peine à le faire renoncer à cette funeste résolution. Vaincu par leurs prières et leurs instances, il consentit à pren-

dre de la nourriture, mais se condamna à passer de ses jours dans la solitude. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques ; et pendant les premières années il ne venait jamais à la ville, mais allait errant dans les lieux les plus déserts, toujours dévoré par son chagrin et plongé dans une noire mélancolie ; tant il est vrai que ni les louanges des flatteurs, ni les faux raisonnements des politiques, ne peuvent étouffer ce cri de la conscience, qui est en même temps le témoin, le juge et le bourreau de ceux qui osent violer les droits les plus sacrés de la nature !

Il passa vingt ans dans cet état. A la vérité dans les derniers temps il était revenu à Corinthe, mais il y vivait en simple particulier, toujours retiré et sans se mêler du gouvernement. Ce ne fut point sans beaucoup de répugnance qu'il accepta le généralat ; mais il ne crut pas qu'il lui fût permis de se refuser à sa patrie, et son devoir l'emporta sur son inclination.

Pendant que Timoléon assemblait ses troupes et qu'il se préparait à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres par lesquelles il leur mandait, « qu'il « n'était plus besoin qu'ils fissent des levées, et qu'ils « se consumassent en frais pour venir en Sicile s'expo- « ser à un danger évident. » Il leur représentait « que « les Carthaginois, avertis de leur dessein, attendaient « avec un grand nombre de vaisseaux leur escadre sur « son passage, et que leur lenteur à envoyer leurs trou- « pes l'avait forcé à appeler ces mêmes Carthaginois à « son secours, et à les employer contre le tyran. » Il avait fait avec eux un traité secret, par lequel il stipulait qu'après qu'il aurait chassé Denys de Syracuse, il occuperait sa place.

. ,lecture de ces lettres, loin de refroidir le zèle des ..nthiens, ne fit que les irriter encore davantage, et .âta le départ de Timoléon. Il s'embarqua avec dix galères [1], et aborda heureusement sur la côte de l'Italie; mais, quand il y fut arrivé, des nouvelles venues de Sicile le jetèrent dans une grande perplexité, et abattirent extrêmement le courage de ses troupes. On apprit qu'Icétas venait de battre Denys; que, s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avait obligé le tyran à se renfermer dans la citadelle et dans le quartier appelé *l'Ile*, où il le tenait assiégé; et qu'il avait donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoléon d'approcher et de prendre terre, afin que, quand ils l'auraient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entre eux toute la Sicile.

En effet, les Carthaginois avaient envoyé à Rhége vingt galères. Les Corinthiens, y étant arrivés, y trouvèrent des ambassadeurs de la part d'Icétas, qui déclarèrent à Timoléon qu'il pouvait venir à Syracuse, et qu'il y serait fort bien reçu, pourvu qu'il eût renvoyé ses troupes. La proposition était tout-à-fait injurieuse, et encore plus embarrassante. Il paraissait impossible de battre les vaisseaux que les Barbares avaient fait avancer sur leur passage, car ils étaient plus forts du double. Se retirer, c'était abandonner à un sort malheureux toute la Sicile, qui allait être visiblement pour Icétas le prix de sa trahison, et pour les Carthaginois la récompense de l'appui qu'ils auraient donné à la tyrannie.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoléon de-

[1] En l'année 343 avant J.-C. — L.

mande une conférence avec les ambassadeurs et les principaux officiers de l'escadre carthaginoise en présence de ceux de Rhége; c'était, disait-il, uniquement pour sa propre décharge et pour sa sûreté, afin que sa patrie ne pût point l'accuser d'avoir contrevenu à ses ordres et trahi ses intérêts. Les gouverneurs et les magistrats de Rhége étaient d'intelligence avec lui. Ils ne demandaient pas mieux que de voir les Corinthiens dominer dans la Sicile, et ne craignaient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée et ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les citoyens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant assemblé, on fait de longs discours qui n'aboutissent à rien, chacun traitant la même matière, et rebattant les mêmes raisons ou en ajoutant de nouvelles, le tout pour traîner en longueur la délibération, et pour gagner du temps. Cependant neuf galères des Corinthiens partirent, et les vaisseaux des Carthaginois les laissèrent passer, croyant que cela se faisait de concert avec leurs officiers qui étaient dans la ville, et que ces neuf galères s'en retournaient à Corinthe, la dixième demeurant pour mener Timoléon à Syracuse, à l'armée d'Icétas. Quand on eut dit à l'oreille à Timoléon que ses galères étaient en mer, il se coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriser son évasion, se pressait extrêmement autour de la tribune. Il gagna le rivage, s'embarqua très-promptement, et, ayant rejoint ses galères, ils arrivèrent ensemble à Taurominium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque, qui en était

maître, et qui joignit ses citoyens aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

On comprend aisément quelle fut la surprise et la honte des Carthaginois de se voir ainsi trompés. Mais, leur disait-on, étant Phéniciens (ils passaient pour les plus grands fourbes du monde), les ruses et les fourberies ne devaient pas tant les étonner, ni leur déplaire si fort.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas, effrayé, fit venir la plupart des galères des Carthaginois. Ils avaient cent cinquante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pied et trois cents chariots armés. Les Syracusains perdirent toute espérance de salut, voyant les Carthaginois saisis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, et Timoléon qui ne tenait à la Sicile que par un petit coin de sa lisière, où il occupait la petite ville de Tauromimium avec très-peu d'espérance, et encore moins de forces; car ses troupes ne montaient en tout qu'à mille soldats, et à peine avait-il les provisions nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs, les villes ne se fiaient point à lui; les maux qu'elles venaient de souffrir par les extorsions et par les cruautés qu'on y avait exercées, les avaient aigries contre tous les commandants de troupes; sur-tout depuis l'horrible perfidie de Callippe et de Pharax, qui, étant venus tous deux, l'un d'Athènes, et l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile et pour chasser les tyrans, leur avaient fait paraître la tyrannie douce et desirable, tant étaient dures les vexations dont on les avait accablées. Elles craignaient d'essuyer encore les mêmes traitements de la part de Timoléon.

Les habitants d'Adrane, petite ville de Sicile au-dessous du mont Etna, étant divisés entre eux, les uns avaient appelé Icétas et les Carthaginois, et les autres avaient envoyé vers Timoléon. Les deux chefs arrivèrent presque en même temps près d'Adrane. Le premier avait avec lui près de cinq mille hommes, et l'autre n'en avait que douze cents. Malgré cette inégalité, Timoléon, qui se doutait bien qu'il trouverait les Carthaginois en désordre, occupés à prendre leurs logements et à dresser leurs tentes, fait avancer sa troupe, et, sans perdre de temps à se reposer comme les officiers le lui conseillaient, va fondre sur l'ennemi, qui sur-le-champ se met à fuir. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cents, et qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers : mais on prit leur camp et tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même temps leurs portes, et se rendent à Timoléon : d'autres villes lui envoyèrent aussitôt leurs députés pour faire leurs soumissions.

Denys lui-même, qui renonçait à ses vaines espérances, et qui se voyait à la veille d'être forcé, plein de mépris pour Icétas, qui s'était laissé vaincre avec tant de honte, et pénétré d'admiration et d'estime pour Timoléon, envoya à ce dernier des ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, et pour leur remettre la citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le château Euclide et Télémaque, deux officiers corinthiens, avec quatre cents soldats, non pas tout à-la-fois, ni en plein jour, car cela était impossible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par pelotons et à la dérobée. Ces troupes, s'étant donc toutes glissées heureusement dans la citadelle, s'en sai-

sissent, et s'emparent de tous les meubles du tyran, et de toutes les provisions qu'il avait faites; car il y avait quantité de chevaux, toute sorte de machines de guerre et de traits, et on trouva jusqu'à soixante-dix mille paires d'armes, qu'on y avait amassées de longue main. Denys avait encore deux mille soldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reste; et pour lui, prenant son argent et quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans être aperçu des troupes d'Icétas, et se rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la première fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil et abject d'un simple particulier et d'un suppliant, lui qui était né dans le sein de la tyrannie, et qui s'était vu maître du plus puissant royaume qui ait jamais été usurpé par des tyrans. Il l'avait possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui; et après encore il le posséda quelques années, mais toujours parmi les guerres et les combats. Il fut envoyé à Corinthe [1] avec une seule galère, sans escorte, et avec très-peu d'argent. Il y servit de spectacle, et tous accouraient vers lui, les uns avec une secrète joie pour repaître leurs yeux de la vue des maux d'un homme que le nom de tyran rendait odieux, les autres touchés d'une sorte de compassion en comparant l'état d'où il était déchu avec le profond abyme de misères où ils le voyaient plongé.

An. M. 3657.
Av. J. C. 347.

La manière dont il se conduisit à Corinthe n'excita plus à son égard que des sentiments de mépris et d'indignation. Il passait les journées entières ou dans les

[1] Dans le printemps de l'an 341. — L.



boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarets, ou avec des femmes de mauvaise vie, ou avec des comédiennes et des chanteuses, disputant avec elles sur les règles de la musique et l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en usait ainsi par politique, pour ne se point rendre suspect aux Corinthiens, et pour ne laisser entrevoir de sa part aucune pensée ni aucun desir de recouvrer ses états. Mais c'est lui faire trop d'honneur; et il paraît bien plus vraisemblable que, nourri et élevé dans la crapule et dans les débauches, il ne faisait ici que se livrer à son penchant, et qu'il vivait, dans cette espèce d'esclavage où il était tombé, à peu près comme il avait vécu sur le trône, ne trouvant point dans son infortune d'autre dédommagement ni d'autre consolation.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 3, n. 27.

On a écrit que l'extrême pauvreté où il se trouva réduit à Corinthe l'obligea d'y ouvrir une école, et d'apprendre à lire aux enfants [1], peut-être, dit Cicéron, sans doute en plaisantant, pour se conserver encore une espèce d'empire, et ne pas renoncer absolument à l'habitude et au plaisir de commander. Qu'il ait eu cette pensée ou non, il est bien certain que Denys, qui s'était vu maître de Syracuse et de presque toute la Sicile, qui avait possédé d'immenses richesses, qui avait eu sous ses ordres de nombreuses flottes, de grandes armées et une puissante cavalerie; que ce Denys, réduit maintenant presque à la mendicité [2], et de roi devenu maître d'école, était une grande leçon pour les

Valer. Max. lib. 6, c. 9.

[1] « Dionysius Corinthi pueros docebat, usque adeò imperio carere non poterat. »

[2] « Tantâ mutatione majores natu, ne quis nimis fortunæ crederet, magister ludi factus ex tyranno docuit. » (VAL. MAX.)

personnes élevées en dignité, qui leur apprenait à ne point trop se fier à leur grandeur, et à ne point trop compter sur leur fortune. C'est l'avertissement que les Lacédémoniens donnèrent quelque temps après à Philippe. Ce prince leur ayant écrit d'un air fort haut et fort menaçant, ils lui mandèrent pour toute réponse : *Denys à Corinthe.* Demetr. Phaler. de Elocut. lib. 8 [§ 8.]

Un mot qu'on nous a conservé de Denys, s'il est vrai, donnerait lieu de croire que ce prince sut faire un bon usage de son adversité, et mettre ses maux à profit; ce qui serait pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que j'en ai rapporté auparavant. Dans son séjour à Corinthe, un étranger, qui le raillait mal à propos et avec une indiscrète grossièreté sur le commerce qu'il avait eu avec les philosophes pendant qu'il était dans sa plus grande splendeur, lui demanda, comme par insulte, à quoi toute la sagesse de Platon lui avait servi : *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voyant porter mon infortune comme je fais?* Plut. in Timol. p. 243.

§ VI. *Timoléon, après avoir remporté plusieurs victoires, rend la liberté à Syracuse, et y établit de sages lois. Il se démet de son autorité, et passe le reste de sa vie dans la retraite : il y meurt. Honneurs rendus à sa mémoire.*

Depuis la retraite de Denys, Icétas pressait vivement la citadelle de Syracuse, et la serrait de si près, que les convois qu'on envoyait aux Corinthiens ne pouvaient y entrer qu'à peine. Timoléon, qui était à Catane, y en faisait couler de temps en temps. Pour An. M. 3658 Av. J.C. 346. Plut. in Timol. p. 243-248. Diod. l. 16. p. 465-474.

leur ôter cette ressource, Icétas et Magon partirent ensemble, dans le dessein d'aller assiéger cette place. Pendant leur absence, Léon le Corinthien, qui commandait dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ses remparts que ceux qu'on avait laissés pour continuer le siége se tenaient mal sur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuse sortie sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua une partie, mit l'autre en fuite, et se saisit du quartier de la ville appelé *Achradine*, qui était le quartier le plus fort, et celui que les ennemis avaient le moins maltraité. Léon en fortifia l'enceinte à la hâte, et la joignit à la citadelle par des ouvrages qui servaient de communication.

Cette fâcheuse nouvelle fit revenir promptement Magon et Icétas. Dans le même temps, un corps de troupes que Corinthe avait envoyé entra heureusement en Sicile, ayant trompé la vigilance de l'escadre carthaginoise qui gardait les passages. Quand elles furent débarquées, Timoléon les reçut avec joie; et, après s'être saisi de Messine, il marcha en bataille contre Syracuse. Il n'avait pas avec lui plus de quatre mille combattants. Dès qu'il fut près de la ville, son premier soin fut d'envoyer des émissaires parmi les soldats qui portaient les armes pour Icétas. Ils leur représentèrent qu'il était bien honteux que des Grecs comme eux travaillassent à livrer Syracuse et toute la Sicile aux Carthaginois, les plus méchants et les plus cruels de tous les Barbares; qu'Icétas n'avait qu'à se joindre à Timoléon, et que de concert ils opprimeraient l'ennemi commun. Ces soldats, ayant semé tout aussitôt ces propos dans tout le camp, donnèrent à Magon de furieux soupçons qu'il était trahi; outre qu'il y avait

déja quelque temps qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour se retirer. C'est pourquoi, malgré les prières et les vives instances d'Icétas, il leva l'ancre, et fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile.

Le lendemain, Timoléon parut en bataille devant la place, et l'attaqua pas trois endroits avec tant de vigueur et de succès, que les troupes d'Icétas furent renversées par-tout, et mises en fuite. Ainsi, par un bonheur qui a peu d'exemples, il emporta de force en un instant Syracuse, une des plus fortes villes qui fussent alors. Quand il s'en vit maître, il ne fit pas comme Dion, et n'épargna pas comme lui les forteresses et les édifices publics, à cause de leur beauté et de leur magnificence. Pour éviter de donner les mêmes soupçons qui avaient décrié, quoique sans fondement, et enfin perdu ce grand homme, il fit publier à son de trompe que tous les Syracusains qui voudraient venir avec des outils n'avaient qu'à se mettre à démolir les forteresses des tyrans. A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication et cette journée comme un heureux commencement de leur liberté, accourent en foule, et ne rasent pas seulement la citadelle, mais tous les palais des tyrans, et fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent et dissipent.

La forteresse étant rasée, et la place rendue tout unie, Timoléon y fit bâtir des tribunaux pour rendre la justice au nom du peuple, afin que ce même lieu, d'où, sous les tyrans, on avait vu partir tous les jours des édits sanglants, devînt l'asyle et le rempart de la liberté et de l'innocence.

Timoléon était maître de la ville, mais il manquait

d'habitants pour la peupler; car, les uns étant péris dans les guerres et dans les séditions, et les autres ayant pris la fuite pour éviter la domination des tyrans, la ville de Syracuse était devenue un désert, où l'herbe était crûe si haute que les chevaux y paissaient. Il en était de même de presque toutes les villes de Sicile. Timoléon et les Syracusains trouvèrent donc à propos d'écrire à Corinthe qu'on leur envoyât de Grèce des hommes pour peupler Syracuse; qu'autrement le pays ne pourrait jamais se remettre, d'autant plus qu'il était menacé d'une nouvelle guerre: car ils avaient eu avis que, Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'était si mal acquitté de sa charge, avaient fait mettre son corps en croix, et faisaient de grandes levées pour revenir en Sicile, avec une armée encore plus forte, au commencement du printemps.

Ces lettres étant arrivées avec les ambassadeurs de Syracuse, qui conjuraient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville, et d'en vouloir être les fondateurs pour la seconde fois, les Corinthiens ne regardèrent point la calamité de ce peuple comme une occasion de s'agrandir et de se rendre maîtres de leur ville, selon les maximes d'une basse politique; mais, envoyant à tous les jeux sacrés de la Grèce et dans toutes les assemblées, ils firent publier par des hérauts que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuse et chassé le tyran, déclaraient libres et indépendants les Syracusains et tous les peuples de Sicile qui voudraient retourner dans leur pays, et qu'ils les exhortaient à en aller partager entre eux les terres avec une entière et juste égalité. En même temps ils dépê-

chent des courriers en Asie, et dans toutes les îles où un grand nombre de ces fugitifs s'étaient retirés, pour les inviter à se rendre promptement à Corinthe, qui leur fournirait à ses frais des vaisseaux, des capitaines, et une escorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe se vit combler de louanges et de bénédictions, qu'elle méritait à juste titre. On publia par-tout qu'elle avait délivré Syracuse des tyrans, qu'elle l'avait tirée des mains des Barbares, et qu'elle l'avait redonnée à ses citoyens. Il n'est pas nécessaire ici d'insister sur la grandeur et sur la noblesse d'une action si belle et si généreuse. Au simple récit de cette histoire, chacun sent l'impression que fait sur son cœur le beau et le grand, et l'on reconnaît que jamais conquête ni triomphe n'égalèrent la gloire qu'un si parfait désintéressement acquit alors aux Corinthiens.

Ceux qui se rendirent à Corinthe, n'étant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe et de toute la Grèce, pour grossir cette nouvelle espèce de colonie. L'ayant obtenu, et se voyant bien dix mille au moins, ils s'embarquèrent pour Syracuse, où ils trouvèrent un grand peuple, qui de toute l'Italie et de la Sicile s'était déja rendu auprès de Timoléon : on prétend que le nombre en montait à plus de soixante mille hommes. Timoléon leur partagea gratuitement les terres : mais il vendit les maisons, dont il fit une très-grande somme, laissant aux anciens habitants la faculté de racheter les leurs; et par ce moyen il assembla un fonds considérable pour le peuple, qui était pauvre, et

qui n'avait ni de quoi subvenir à ses nécessités, ni de quoi soutenir la guerre.

On vendit aussi à l'encan les statues de tous les tyrans et de tous les princes qui avaient gouverné Syracuse; mais auparavant elles furent citées en justice, et on leur fit leur procès dans les formes. Une seule échappa à la rigueur de cette recherche, et fut conservée : ce fut celle de Gélon, qui avait remporté une célèbre victoire sur les Carthaginois près d'Himère, et qui avait gouverné les peuples avec bonté et justice, et dont, par cette raison, la mémoire était encore chérie et respectée. Si l'on faisait subir une pareille enquête à toutes les statues, je ne sais s'il y en aurait beaucoup qui demeurassent sur pied.

Suidas, in Νίκων. Pausan. l. 6, p. 364.

L'histoire nous a conservé un autre jugement prononcé aussi à l'égard d'une statue, mais d'une espèce bien différente. Le fait est très-curieux, et fera excuser la digression. Nicon [1], fameux athlète de Thase [2], avait été couronné comme vainqueur jusqu'à quatorze cents fois [3] dans les jeux solennels de la Grèce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, et la frappa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avait reçus autrefois de celui qu'elle représentait. Mais la statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba tout de son haut sur l'auteur de l'in

[1] Pausanias nomme cet athlète Théagène. — L.

[2] Thase était une île de la mer Égée.

[3] Ce nombre paraît suspect. Peut-être faut-il lire dans les deux auteurs cités, *quatre cents;* encore est-ce beaucoup. = C'est une correction qu'Amasée avait déjà faite dans sa version latine; M. Clavier, le dernier traducteur, n'a pas jugé à propos de l'admettre. — L.

sulte, et le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue juridiquement, comme coupable d'homicide, et punissable en vertu de la loi de Dracon. Ce fameux législateur d'Athènes, pour inspirer une plus grande horreur de l'homicide, avait ordonné qu'on exterminât les choses même inanimées dont la chute causerait la mort d'un homme. Les Thasiens, conformément à cette loi, ordonnèrent que la statue serait jetée dans la mer. Mais quelques années après, étant affligés d'une grande famine, et ayant consulté l'oracle de Delphes, ils la firent retirer de la mer, et lui rendirent de nouveaux honneurs.

Syracuse étant ainsi comme ressuscitée, et de tous côtés des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoléon, qui voulait aussi affranchir les autres villes, et achever entièrement de déraciner de la Sicile la tyrannie et les tyrans, se mit en marche avec des troupes. Il força Icétas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, et l'obligea à raser ses forteresses, et à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres villes et châteaux, se voyant en danger d'être pris par force, se rendit. Timoléon lui sauva la vie, et l'envoya à Corinthe ; car il trouvait qu'il n'y avait rien de plus beau ni de plus honorable que de faire voir à toute la Grèce les tyrans de la Sicile réduits dans l'humiliation et vivant comme des bannis.

Il retourna ensuite à Syracuse, pour travailler à la police et y établir les lois les plus importantes et les plus nécessaires, conjointement avec Céphale et Denys, deux législateurs que les Corinthiens lui avaient envoyés; car il n'avait pas la faiblesse de vouloir se rendre

maître de tout, et dominer seul. Mais en partant, pour faire gagner quelque chose aux troupes qu'il avait à sa solde, et pour les tenir aussi en haleine par ce moyen, il les envoya, sous la conduite de Dinarque et de Démarate, dans tous les lieux qui obéissaient aux Carthaginois. Ces troupes débauchèrent plusieurs villes à ces Barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, et rapportèrent même beaucoup d'argent monnayé, qui fut d'un très-grand secours pour soutenir la guerre.

[338 av. J.C.] Plut. in Timol. p. 248-255.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivèrent à Lilybée, sous la conduite d'Asdrubal et d'Amilcar, avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents vaisseaux de guerre, et mille vaisseaux de charge qui portaient les machines, les chariots armés, les chevaux, et toutes sortes de munitions de guerre et de bouche. Ils ne se proposaient rien moins que de chasser tous les Grecs de la Sicile. Timoléon ne crut pas devoir les attendre; et quoiqu'il n'eût pu lever que six ou sept mille hommes, tant la terreur avait saisi les esprits, il marcha avec cette petite troupe contre l'armée formidable des ennemis, et remporta près du fleuve Crimise une célèbre victoire. On en peut voir le détail dans l'histoire des Carthaginois. Timoléon retourna à Syracuse au milieu des cris de joie et des applaudissements publics.

Tome I, [p. 208 de cette édit.]

Il était parvenu auparavant à vaincre et à réduire les tyrans de Sicile, mais il ne les avait point changés, et ne leur avait point ôté l'humeur tyrannique. S'étant unis ensemble, ils formèrent contre lui une puissante ligue. Timoléon se mit aussitôt en campagne, et en vint aisément à bout. Il leur fit souffrir à tous la juste

peine de leur révolte. Entre autres, Icétas et son fils furent punis de mort, comme tyrans et comme traîtres. Sa femme et ses filles ayant été conduites à Syracuse, et présentées à l'assemblée du peuple, on les condamna aussi à mort, et elles furent exécutées [1]. Le peuple sans doute voulut par là venger Dion, son premier libérateur; car c'était Icétas même qui avait jeté dans la mer Arète, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant.

Il est rare que la vertu n'ait point d'envieux. Deux accusateurs appelèrent Timoléon en jugement, et, l'ayant assigné à comparaître à certain jour, lui demandaient des cautions. Le peuple témoigna beaucoup d'indignation, et voulait dispenser un si grand homme des formalités ordinaires. Il s'y opposa fortement; et sa raison était qu'il n'avait entrepris tant de travaux que pour faire observer les lois. On l'accusait de malversation pendant son généralat. Timoléon ne s'amusa pas à réfuter ces calomnies, mais il s'écria « qu'il rendait graces « aux dieux de ce qu'ils avaient exaucé ses prières, et « de ce qu'enfin il voyait les Syracusains jouir de la « pleine liberté de tout dire; liberté qui sous les tyrans « était absolument inconnue, mais qu'il était bon de « contenir dans de justes bornes. »

Ce grand homme avait donné à Syracuse de sages

[1] Rollin, panégyriste de Timoléon, ne fait pas assez sentir la cruauté que ce chef montra dans cette circonstance. Ce n'était pas assez de faire mourir Icétas et son fils; il fit subir le même sort au général d'Icétas, Euthymus, dont le crime consistait dans une plaisanterie qu'il s'était permise contre les Corinthiens. Quant à la mort de la femme et des filles d'Icétas, Plutarque, malgré sa partialité pour Timoléon, convient que cette mort lui fut reprochée, parce qu'il ne fit aucune démarche pour les sauver de la vengeance d'une populace effrénée. — L.

lois [1], avait purgé toute la Sicile des tyrans qui l'avaient si long-temps infestée, avait rétabli par-tout la sûreté et la paix, et fourni aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever. Après de si glorieuses actions, qui lui avaient donné un crédit sans bornes, il se démit lui-même de son autorité pour vivre dans la retraite. Les Syracusains lui avaient donné la plus belle maison de la ville, pour reconnaître les grands services qu'il leur avait rendus. Ils lui donnèrent aussi une maison de campagne très-belle et très-agréable, où il se tenait la plupart du temps avec sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir de Corinthe : car il ne retourna point dans son pays, et Syracuse était devenue sa patrie. Il eut la sagesse, en renonçant à tout, de se soustraire aussi totalement à l'envie, qui ne manque pas de s'attacher aux places éminentes, et qui ne respecte pas même le mérite le plus solide. Il évita un écueil où souvent les plus grands hommes, par une soif insatiable d'honneurs et de puissance, vont se briser; qui est de s'engager jusqu'à la fin dans de nouveaux soins et de nouveaux troubles dont l'âge les rend incapables, et d'aimer mieux succomber sous le poids que de le déposer [2].

Timoléon, qui connaissait tout le prix d'un noble et glorieux loisir [3], n'en usa pas ainsi. Il passa le reste de sa vie en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissaient.

[1] Timoléon, assisté de Céphalus et de Denys, comme on l'a vu (p. 145), revit les lois de Dioclès, qui étaient incomplètes (Diod. Sic. XVI, § 82). — L.

[2] « Malunt deficere quàm desinere. » (Quintil.)

[3] « Otium cum dignitate. » (Cic. [*de Oratore*, § 1].)

Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avait ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui parussent bien faits, si Timoléon ne s'en était mêlé, et s'il n'y avait mis la dernière main.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération et du respect qu'on avait pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites, ils lui menaient encore à la ville et à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Quand ils avaient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, il l'appelaient à leur secours; et lui, sur un char à deux chevaux, il traversait la place, se rendait au théâtre, et, monté sur ce char, il était introduit dans l'assemblée avec des cris et des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avait dit son avis, qui était toujours religieusement suivi, ses domestiques le remenaient au travers du théâtre, et tous les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes, avec les mêmes acclamations et les mêmes battements de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressait d'honorer sa mémoire. Ces larmes n'étaient ni accordées à la coutume et à la bienséance, ni commandées par

une ordonnance publique, mais coulaient de source, et partaient d'une affection sincère, d'une vive reconnaissance, et d'une douleur inconsolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir, toutes les années, le jour de sa mort, on célébrerait en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on ferait des courses de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'est le décret par lequel le peuple de Syracuse arrêta que, toutes les fois que la Sicile serait en guerre avec les étrangers, elle prendrait un général à Corinthe.

Je ne sais si l'on voit rien dans l'histoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, et de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Plutarque y observe un caractère qui, selon lui, distingue Timoléon de tous les plus grands hommes de son temps, et il se sert pour cela d'une comparaison très-remarquable. Il y a, dit-il, en fait de peinture et de poésie, des ouvrages excellents en eux-mêmes, et que l'on reconnaît, au premier coup-d'œil, partir de main de maître, mais dont les uns font sentir qu'ils ont coûté beaucoup de peine et de travail, au lieu qu'on voit dans les autres un air aisé et une grace naturelle qui en relèvent de beaucoup le prix; et il met dans ce dernier rang les poésies d'Homère. Il en est de même, continue-t-il, des exploits d'Épaminondas et de ceux d'Agésilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On sent, dans les premiers, qu'ils ont été faits à force et avec d'innombrables difficultés; mais dans ceux-ci on voit une aisance et une facilité qui montrent

clairement que c'est l'ouvrage, non de la fortune, mais de la vertu que la fortune a pris plaisir à seconder. C'est toujours Plutarque qui parle ici.

Mais, sans parler des exploits guerriers de Timoléon, ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif et désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services; c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination et de hauteur, son honorable retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, son indifférence pour les honneurs, et, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, et même pour les plus justes louanges. Quand on relevait en sa présence sa sagesse, son courage, et la gloire qu'il avait eue de chasser les tyrans [1], il ne répondait autre chose, sinon qu'il se sentait obligé de témoigner une grande reconnaissance envers les dieux de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix et la liberté, ils avaient bien voulu le choisir préférablement à tout autre pour un si honorable ministère : car il était bien persuadé que tous les événements humains sont conduits et réglés par les ordres secrets de la Providence divine. Quel trésor, quel bonheur pour un état qu'un tel ministre!

Pour en mieux connaître le prix, il ne faut que comparer l'état où se trouve Syracuse sous Timoléon, et celui où elle avait été sous les deux Denys. C'est la

[1] «Quum suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm se in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, quum Siciliam recreare constituissent, tùm se potissimùm ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat.» (CORNEL. NEP. in *Timol.* cap. 4.)

même ville, ce sont les mêmes habitants et les mêmes peuples : mais quelle différence y voit-on sous les deux sortes de gouvernement dont nous parlons! Les deux tyrans ne songeaient qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis. Ils étaient craints en effet comme ils le voulaient être, mais en même temps ils étaient haïs et détestés; et ils avaient encore plus à craindre de leurs sujets que leurs sujets n'avaient à craindre d'eux. Timoléon au contraire, qui s'est regardé comme le père des Syracusains, et qui n'a songé qu'à les rendre heureux, goûte le plaisir d'en être aimé et respecté comme un père l'est de ses enfants; et sa mémoire est parmi eux en bénédiction, parce qu'ils ne peuvent sentir la paix et la joie dont ils jouissent, sans se souvenir que c'est un sage législateur qui leur a fait ces riches présents.

An. M. 3685. Av. J.C. 319. Les maux horribles qu'éprouvèrent bientôt après les Syracusains sous le tyran Agathocle leur firent encore mieux sentir la grandeur de la perte qu'ils avaient faite, et leur donnèrent lieu de regretter le gouvernement pacifique et modéré de Timoléon. J'ai exposé assez au long, dans l'histoire des Carthaginois, tout ce qui regarde les expéditions et les aventures d'Agathocle. J'insérerai ici les principaux événements de ce qui reste de l'histoire de Syracuse jusqu'à la prise de cette ville par Marcellus, où Syracuse et tout le domaine d'Hiéron devinrent province romaine, comme l'était déja tout le reste de la Sicile.

Tome I, [p. 211 de cette édit.]

§ VII. *Hiéron, second du nom, est choisi pour capitaine général à Syracuse, et bientôt après nommé roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre punique. Il profite de l'habileté d'Archimède, son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt fort âgé. Hiéronyme, son petit-fils, lui succède, et le fait regretter par ses vices et par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des princesses. Hippocrate et Épicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, et se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avait fait Hiéronyme.*

La Sicile, livrée en proie, et aux ennemis du dedans qui étaient les tyrans, et à ceux du dehors qui étaient les Carthaginois, avait appelé à son secours Pyrrhus, dans l'espérance qu'il rétablirait ses affaires; mais son prompt départ la replongea dans ses anciens maux. J'exposerai cette histoire plus au long quand je parlerai de Pyrrhus. An. M. 3723. Av. J.C. 281.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse et leurs troupes, celles-ci élurent pour chefs Artémidore et Hiéron. Le dernier était alors fort jeune, mais d'une prudence et d'une maturité qui annonçait quelque chose de grand pour l'avenir : on l'avait élevé avec un soin particulier. Il descendait de la famille de Gélon, qui avait autrefois régné à Syracuse avec beaucoup de gloire; et la mémoire d'un prince si estimable An. M 3727 Av. J.C. 277. Polyb. l. 1, p. 8. Justin. l. 23, cap. 4.

et si aimé de ses sujets était très-capable de lui attirer la faveur des Syracusains.

A peine l'armée l'eut-elle mis à sa tête, qu'il entra dans la ville par le moyen de quelques amis; et il s'y conduisit avec tant de douceur et de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique mécontents de la liberté que s'étaient donnée les soldats de se choisir des chefs, ne laissèrent pas de le nommer capitaine-général d'un consentement unanime.

Dès ses premières démarches, il fut aisé de juger ce qu'on en devait attendre dans la suite. Le désordre du gouvernement passé avait laissé dans la ville une disposition toujours prochaine à la révolte. Aussitôt que les troupes en étaient sorties, elle était troublée par des esprits séditieux et amateurs de la nouveauté. Hiéron voyant que Leptine, distingué par son crédit et sa probité, avait pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, pour avoir toujours dans la ville, par cette alliance, un homme sur lequel il pût compter lorsqu'il serait obligé de marcher à la tête des armées.

Mais c'était contre cette armée même qu'il crut devoir prendre de plus grandes précautions. Elle était composée en partie de vieux soldats étrangers, qui s'étaient attribué un pouvoir exorbitant, jusqu'à nommer de leur seule autorité des généraux et des magistrats. Hiéron comprit aisément qu'il n'en serait jamais le maître, parce qu'ils étaient trop bien unis; que, s'il entreprenait de punir les plus coupables, leur châtiment ne manquerait pas d'irriter le reste; et que l'unique moyen de faire cesser les troubles était d'exterminer entièrement cette milice factieuse, dont la licence

et l'esprit de rébellion ne pouvaient que corrompre les autres. Trompé par un faux zèle et un amour aveugle du bien public, il crut devoir en venir, pour le salut de sa patrie, à cette dure et fâcheuse extrémité, qui était contraire à son caractère, mais qui lui parut nécessaire dans la conjoncture présente. Pour se défaire de ces troupes séditieuses, il se mit en campagne sous prétexte d'attaquer les Mamertins [1]; et quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux. Il mit d'un côté les soldats qui étaient Syracusains, et de l'autre les étrangers; et laissa ceux-ci exposés aux Mamertins, qui les taillèrent en pièces. Il retourna pour-lors tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvait y causer des troubles et des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de troupes à la solde, et remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes syracusaines qu'il avait bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les généraux furent faits prisonniers. A son retour, toutes les villes qui formaient le corps de l'état syracusain concoururent à le nommer roi. An. M. 3733. Av. J.-C. 271

La perte de cette bataille affaiblit beaucoup les Mamertins. La division se mit dans Messine. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se li-

[1] Voyez ce qui a été dit des Mamertins, tome I, p. 167. = P. 227 de cette édition.



vrèrent eux et leur citadelle : les autres, demeurés maîtres de la ville, appelèrent les Romains à leur secours. J'ai marqué, en expliquant les causes de la première guerre punique, ce qui détermina les Romains à secourir cette ville. A l'arrivée d'Appius Claudius, l'un des consuls, la citadelle lui fut livrée. Les Carthaginois ne tardèrent pas à venir avec une armée de terre et de mer pour reprendre Messine. Hiéron se joignit à eux. Mais, dès la seconde année de la guerre, jugeant par les premiers succès des Romains que la supériorité leur resterait, et, de plus, croyant pouvoir compter sur une plus grande fidélité de leur part à entretenir une alliance solide et durable, il envoya aux consuls qui étaient en Sicile des ambassadeurs pour traiter de paix et d'alliance. On n'eut garde de refuser ces offres. On craignait trop que les Carthaginois, tenant la mer, ne fermassent tous les passages pour les vivres : à quoi une alliance avec
An M 3739. Hiéron remédiait pleinement. On y donna donc les
Av. J.C. 265. mains. Les conditions furent que le roi rendrait aux Romains sans rançon ce qu'il avait fait sur eux de prisonniers, et qu'il leur paierait cent talents d'argent[1].

Depuis ce temps, Hiéron, toujours attaché aux Romains, à qui dans l'occasion il envoyait des secours, régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'estime et l'amour de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus long-temps des fruits de sa sagesse et de sa prudence. Depuis ce traité

[1] Cent mille écus. = 550,000 fr.— L.

avec les Romains jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de cinquante ans, il se tint constamment attaché à leurs intérêts, et leur donna toutes les marques de la plus sincère amitié dans des conjonctures où il est rare que la fidélité des alliés se soutienne, et ne se laisse point ébranler par la crainte des maux dont elle est menacée.

Les Romains sentirent, en plus d'une occasion, pendant la première guerre punique, et sur-tout dans le siége d'Agrigente, qui en fut comme l'ouverture, de quel secours était pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des temps où l'armée romaine, sans lui, aurait été exposée à une extrême disette.

L'intervalle entre la fin de la première guerre punique et le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un temps de paix et de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce prince.

Polybe seulement nous apprend que les Carthaginois, dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essuyer contre les étrangers ou mercenaires, qui fut appelée *la guerre d'Afrique*, se voyant extrêmement pressés, eurent recours à leurs alliés, et sur-tout au roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandaient de lui. Ce prince comprit que, pour se maintenir en Sicile, il était de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus dans cette guerre, de peur que, si les étrangers, qui avaient déja remporté plusieurs avantages contre les Carthaginois, venaient à prévaloir entièrement, ils ne trouvassent plus d'obstacles à leurs projets, et qu'ils ne songeassent à porter leurs armes

An. M. 3763. Av. J.C. 241. Polyb. l. 1, p. 84.

victorieuses dans la Sicile. D'ailleurs, comme il était excellent politique, il crut devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains, qui seraient devenus maîtres absolus, si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les révoltés.

Il paraît qu'Hiéron, exempt du tumulte et des embarras de la guerre, donna toute son attention à rendre ses peuples heureux, à répandre l'abondance dans ses états, à entretenir et à augmenter la fertilité naturelle du pays, puisqu'il se donna la peine de composer lui-même un traité sur la manière de cultiver et de faire valoir les terres. Ce soin a toujours été regardé comme une des parties les plus essentielles d'une solide politique, et comme un des caractères les plus marqués d'un sage gouvernement. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe et met en mouvement une infinité de mains qui sans cela demeureraient oisives et engourdies, attire dans un royaume, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, et les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, et qui est le fruit légitime de leur travail et de leur industrie.

Plin. l. 18 cap. 3.

Quoique Hiéron parût tout occupé des soins de la paix et de l'intérieur du royaume, il ne négligeait point ceux de la guerre, persuadé que le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses états est de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes qui tenteraient de la troubler. Il sut profiter de l'avantage qu'il avait de posséder dans ses états le plus savant géomètre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archimède. Il était illustre non-seulement par sa grande habileté dans la géo-

Plut. in Marcell. p. 305-306.

métrie, mais par sa naissance, puisqu'il était parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, et plein de dégoût pour le tumulte des affaires et du gouvernement, il s'était livré tout entier à l'étude d'une science dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles et spirituelles, et tout-à-fait séparées de la matière, ont un attrait pour les savants du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet. Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur l'esprit d'Archimède pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette mécanique qui dépend de la main, et à lui faire faire plusieurs sortes de machines et de batteries, tant pour la défense que pour l'attaque des places. Ce n'est pas qu'il songeât à s'en servir pour lui-même; car, comme je l'ai déja observé, son règne fut toujours fort tranquille. Mais, en prince sage et prévoyant [1], il crut devoir, pendant la paix, travailler aux préparatifs nécessaires pour la guerre. Nous verrons bientôt de quelle utilité toutes ces machines furent pour Syracuse.

Il était grand et magnifique en tout, dans la construction des palais, des arsenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeurs pour le transport des blés, commerce qui faisait presque seul toute la richesse de l'île. On parle d'une galère bâtie par son ordre, sous la direction d'Archimède, qui a été l'un des plus fameux bâtiments de l'antiquité. On fut l'espace d'un an à le construire. Hiéron passait lui-même les journées entières parmi les ouvriers pour les animer par sa présence.

Athen. l. 5, p. 206-209.

[1] « In pace, ut sapiens, aptârit idonea bello. » (HORAT.)

Le navire était à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre qui pesaient dix livres et plus.

Le dedans avait trois corridors [1], dont le plus bas conduisait au fond de cale, où l'on descendait par des degrés ; un autre conduisait aux appartements; le dernier et le plus haut menait au logement des soldats.

Au corridor du milieu, on trouvait à droite et à gauche des appartements au nombre de trente, dans chacun desquels il y avait quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons et des matelots avait quinze lits et trois salles à manger, dans la dernière desquelles, qui était à la poupe, on faisait la cuisine. Tous les pavés de ces appartements étaient composés de petites pierres rapportées de différentes couleurs, où était représentée l'Iliade d'Homère. Les planchers, les fenêtres, et tout le reste, étaient travaillés avec un art merveilleux, et embellis de toutes sortes d'ornements.

Au plus haut corridor [2], il y avait un gymnase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, et des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyait là des jardins et des plantes de toute espèce, d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portaient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyait, outre cela, des berceaux de lierre blanc et de vigne, dont les racines

[1] En grec πάροδοι : on ne peut bien entendre la description d'Athénée, qu'en donnant à ce mot le sens de *Ponts* (SCHWEIGH. *ad Athen.*, p. 207. C). — L.

[2] C'est-à-dire sur le premier pont. — L.

étaient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étaient arrosés de la même manière que les jardins. Les berceaux faisaient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvait l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé était composé d'agates, et d'autres pierres précieuses, les plus belles qu'on avait pu trouver dans l'île. Les murailles et le toit étaient de bois de cyprès. Les fenêtres étaient ornées d'ivoire, de peintures, et de petites statues. Dans un autre appartement il y avait une bibliothèque, au haut de laquelle, en dehors, on avait placé un cadran solaire.

Il y avait aussi un appartement à trois lits pour le bain, où se voyaient trois grandes chaudières d'airain, et une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenait deux cent cinquante pintes. A la proue était un grand réservoir d'eau, qui contenait cent mille pintes.

Tout autour du navire on voyait, en dehors, des Atlas de six coudées (neuf pieds) de haut, qui soutenaient les hauts bords : ces Atlas étaient à une égale distance les uns des autres. Le navire était orné tout autour de peintures. On y voyait huit tours, proportionnées à sa grosseur : deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, et quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étaient des parapets[1] par lesquels on pouvait jeter des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auraient trop approché. Chaque tour était gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, et par deux archers. Tout le dedans des tours était plein de pierres et de traits.

Sur le bord du vaisseau bien planchéié était une

[1] Ajoutez : *percés de créneaux* (φατνώματα). — L.

espèce de rempart, sur lequel était une machine à jeter des pierres, faite par Archimède : elle jetait une pierre du poids de trois cents livres [1], et une flèche de douze coudées (dix-huit pieds), à la distance d'un stade, c'est-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avait trois mâts, à chacun desquels étaient deux machines chargées de pierres. Là étaient aussi des crocs et des masses de plomb, pour jeter sur ceux qui approchaient. Tout le navire était environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudraient venir à l'abordage. Tout autour du navire étaient disposés des corbeaux de fer, qui, étant lancés par des machines, accrochaient les vaisseaux des ennemis et les approchaient du navire, d'où on les pouvait accabler facilement. Sur chacun des bords se tenaient soixante jeunes hommes armés de pied en cap : il y en avait tout autant autour des mâts et des machines à jeter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vidait avec une machine à vis [2], inventée par Archimède. Un poëte athénien (il s'appelait *Archimèle*) fit une épigramme sur ce superbe navire. Il en fut bien payé. Hiéron lui envoya en récompense mille *médimnes* de blé, et les fit conduire jusqu'au port de Pirée. Le médimne, selon le P. Montfaucon, est une mesure de six setiers [3]. Cette épigramme est

[1] De trois talents, environ 156 livres, s'il s'agit du talent attique. — L.

[2] C'est *la vis sans fin*, qu'Archimède inventa, pendant son voyage en Égypte (Diod. Sic. V, § 37), et à l'aide de laquelle il dessécha les terres qui avaient été inondées par le Nil. — L.

[3] Le médimne de Sicile, dont il est question ici, valait 6 modius romains, au témoignage de Cicéron; le modius pesait 16 de nos livres : ainsi le poids du médimne était d'environ 96 livres; à peu près les $\frac{2}{5}$ de notre setier. — L.

parvenue jusqu'à nous. On connaissait alors le prix des vers à Syracuse.

Hiéron, ayant appris qu'il n'y avait point de port en Sicile qui pût contenir ce vaisseau, hors quelques-uns où il ne pouvait être sans péril, résolut d'en faire présent au roi Ptolémée [1], et de l'envoyer à Alexandrie. Il y avait alors disette de blé dans toute l'Égypte.

Plusieurs autres vaisseaux de charge de moindre grandeur accompagnaient ce grand navire. On mit dans ces vaisseaux soixante mille muids de blé [2], dix mille grands vases de terre pleins de poisson salé, vingt mille quintaux pesant de chair salée [3], et vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la description qu'Athénée nous a laissée de ce grand navire. Je souhaiterais que, pour nous en donner une plus juste idée, il en eût marqué précisément toutes les dimensions. Un mot aussi ajouté sur les rangs de rames aurait éclairci et décidé une question qui demeurera toujours obscure et douteuse.

Ce fut dans la seconde guerre punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec sa flotte tout équipée, au-devant de T. Sempronius qui était arrivé à Messine, pour

An. M. 3786. Av. J.C. 218. Lib. liv. 21, n. 50 et 51.

[1] Il y a lieu de croire que c'était Ptolémée Philadelphe. = Ou plutôt Ptolémée Évergète, qui a régné entre les années 246 et 221. — L.

[2] A-peu-près 24,000 setiers. — L.

[3] En lisant χρεῶν avec Casaubon; mais si on lisait ἐρέων, avec M. Schweighäuser, il faudrait traduire 20,000 talents de *laine* ou 1,077,000 livres pesant. — L.

offrir ses services au consul, et l'assurer que, dans l'âge avancé où il était, il ferait paraître le même zèle pour les intérêts du peuple romain, qu'il avait montré autrefois, encore tout jeune, dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé et des habits aux légions du consul, et aux troupes des alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut, dans le moment, de l'avantage remporté par la flotte romaine sur celle des Carthaginois, le consul remercia le roi de ses offres avantageuses, et n'en fit point alors d'usage.

Liv. lib. 22, n. 37. Valer. Max. lib. 4, cap. 8.

Aussitôt après la défaite des Romains près du lac de Trasimène, Hiéron leur envoya [1] trois cent mille boisseaux de blé, deux cent mille d'orge, et trois cent vingt livres pesant d'or, non en espèces monnayées, car il connaissait la délicatesse du peuple romain qui n'aurait pas voulu recevoir un tel présent, mais sous la figure d'une victoire, qu'il était persuadé que le peuple romain n'oserait pas refuser dans la crainte de s'attirer par ce refus un mauvais augure. Valère Maxime fait remarquer ici la noble et prudente libéralité de ce prince, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire ce présent aux Romains, puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir et empêcher leur refus. En effet, le sénat, quoique tout récemment il eût refusé l'or que quelques villes lui avaient fait offrir, se crut obligé d'accepter le présent

[1] « Trecenta millia modiûm tritici, et ducenta millia hordei, aurique ducenta et quadraginta pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum quòd nollent accipere, in habitum id Victoriæ formavit, ut eos religione motos, munificentiâ suâ uti cogeret: voluntate mittendi priùs, iterùm providentiâ cavendi ne remitteretur, liberalis. » (VAL. MAX.)

d'Hiéron, qui était pour les Romains d'un si bon augure [1], et marqua sa reconnaissance pour ce prince, dont l'affection et la fidélité pour les Romains, depuis qu'il était devenu leur allié, ne s'étaient jamais démenties pendant un si grand nombre d'années.

Cette fidélité fut mise à une rude épreuve après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection presque générale de tous leurs alliés. Mais le ravage même de ses terres par les troupes carthaginoises que leur flotte y avait débarquées ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir que cette contagion universelle avait pénétré jusque dans sa propre maison. Gélon, l'aîné de ses fils, qui d'ailleurs avait de bonnes qualités, méprisant la vieillesse de son père, et ne faisant plus de cas de l'alliance avec les Romains depuis la funeste journée de Cannes, se déclara ouvertement pour les Carthaginois; et son exemple aurait peut-être entraîné une bonne partie de la Sicile, si sa mort, arrivée fort à propos, n'en avait arrêté les suites.

An.M.3788. Av.J.C.216. Liv. lib. 22, n. 56.

Id. lib. 23, n. 30.

Elle fut suivie de près de la mort d'Hiéron, qui fut pour la Sicile, et pour Rome même, un véritable malheur. Gélon avait eu de Néréide, fille de Pyrrhus, un fils qui fut nommé *Hiéronyme*, et qu'il laissa en bas âge : jeune prince incapable d'user sagement de la liberté [2], loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avait Hié-

An.M.3789. Av.J.C.215. Liv. lib. 24, n. 4-7. Polyb. legat. 1, p. 781-785.

[1] « Ab senatu ita responsum regi est : Virum bonum egregiumque socium Hieronem esse, atque uno tenore, ex quo in amicitiam populi romani venerit, fidem coluisse, ac rem romanam omni tempore ac loco munificè adjuvisse. » (Liv.)

[2] « Puerum, vixdùm libertatem, nedùm dominationem, modicè laturum. » (Idem.)

ron que le bon état où il laissait son royaume ne changeât bientôt sous un roi enfant, lui fit naître la pensée et le desir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposèrent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune prince n'aurait que le titre de roi, et qu'elles en auraient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore et Zoïppe, qui tiendraient le premier rang entre ses tuteurs. Il n'était pas aisé[1] à un vieillard nonagénaire de tenir contre les caresses et les artifices de ces deux femmes, qui l'obsédaient jour et nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes et assidues, et de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir autant qu'il lui était possible les maux qu'il prévoyait, il lui nomma quinze tuteurs qui devaient former son conseil, et les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains, à laquelle il avait été inviolablement attaché pendant cinquante ans, et d'apprendre au jeune prince, leur pupille, à marcher sur ses traces, et à suivre les principes dans lesquels il avait été élevé jusque-là.

Le roi étant mort après ces dispositions, on fit ses funérailles[2], qui furent moins célèbres par la magnificence de leur pompe que par l'amour de ses sujets, qui le pleurèrent comme un père. Peu de temps après, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, sous pré-

[1] « Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, et convertere ad publicam privata curam. » (Liv.)

[2] « Funus fit regium, magis amore civium et caritate, quàm curâ suorum celebre. »

texte qu'Hiéronyme était en âge de gouverner par lui-même, il avait alors près de quinze ans; et, s'étant démis de la tutelle qui lui était commune avec ses collègues, il attira par là à lui seul toute l'autorité. Les dispositions les plus sages des princes mourants sont souvent peu respectées après leur mort, et rarement exécutées.

Le meilleur prince et le plus modéré[1], succédant à un roi aimé de ses sujets comme l'avait été Hiéron, aurait eu bien de la peine à les consoler de la perte qu'ils venaient de faire. Mais Hiéronyme, comme si par ses vices il eût cherché à faire encore regretter davantage son aïeul, ne fut pas plus tôt le maître, qu'il fit voir combien tout était changé. Au lieu qu'Hiéron et Gélon, son fils, ne s'étaient jamais distingués du reste des citoyens ni par les habillements, ni par aucune autre marque extérieure, on vit tout d'un coup paraître Hiéronyme vêtu de pourpre, le front ceint d'un diadême, environné d'une troupe de gardes armés : quelquefois même il affectait d'imiter Denys le tyran, en sortant du palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs.

Ses mœurs et sa conduite répondaient parfaitement à ce superbe appareil et à cet extérieur. Il témoignait du mépris pour tout le monde. Il écoutait avec un air dédaigneux ceux qui lui parlaient. Toutes ses réponses étaient injurieuses. On ne l'abordait qu'à peine,

[1] « Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos succedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu omnia quàm disparia essent ostendit. » (Liv. lib. 24, n. 5.)

non-seulement les étrangers, mais ses tuteurs même. C'étaient tous les jours de nouvelles débauches, accompagnées d'une cruauté inhumaine. La frayeur saisit tellement tous les Syracusains, que quelques-uns même de ses tuteurs crurent ne pouvoir prévenir les supplices que par une mort volontaire, ou par une fuite précipitée.

Trois hommes seulement, Andranodore et Zoïppe, tous deux gendres d'Hiéron, et un certain Thrason, avaient les entrées plus libres auprès du jeune roi. Il les écoutait peu sur tout le reste : mais, comme les deux premiers étaient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, et le troisième pour les Romains, cette différence de sentiments, et les disputes souvent très-vives qui en étaient la suite, attiraient sur eux l'attention du prince.

Il arriva, à peu près dans ce temps-là, qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé *Théodote*. Appliqué à la question, il avoua le crime pour lui-même; mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourments, il chargea les meilleurs amis du roi, quoique innocents, entre lesquels il nomma Thrason, comme le chef de toute l'entreprise, ajoutant qu'ils n'auraient eu garde de s'y engager s'ils n'avaient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avait toujours fait paraître pour la cause des Romains rendit l'indice vraisemblable. Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faisait souffrir la torture à leur compagnon, ne prit

la fuite ou ne se cacha; tant ils comptaient sur le courage et sur la fidélité de Théodote, et tant celui-ci avait de force pour tenir ce secret caché!

La mort de Thrason, qui seul était le lien et le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Héronyme envoya des ambassadeurs à Annibal, qui lui envoya à son tour un jeune gentilhomme carthaginois, nommé Annibal comme lui, avec Hippocrate et Épicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse. Après le traité conclu avec Hiéronyme, Annibal retourna vers son général; les deux autres demeurèrent auprès du roi, avec la permission d'Annibal. Les conditions du traité étaient qu'après qu'ils auraient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptaient certainement, le fleuve Himéra, qui partage presque toute l'île, séparerait la province des Carthaginois de son royaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même, quelque temps après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois, pour leur part, l'Italie. La proposition parut folle et téméraire; mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce traité, Appius, préteur de Sicile, envoya des ambassadeurs à Hiéronyme, pour renouveler l'alliance que les Romains avaient eue avec son aïeul. Ce prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur et insultant ce qui s'était passé à la journée de Cannes; que les ambassadeurs d'Annibal en racontaient des choses incroyables; qu'il était bien aise d'en savoir la

vérité par leur bouche, afin de se déterminer sur le choix de ses alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendraient vers lui quand il aurait appris à recevoir sérieusement des ambassadeurs; et, après l'avoir averti, plutôt que prié, de ne point changer témérairement de parti, ils se retirèrent.

Enfin, sa cruauté et les autres vices auxquels il se livrait aveuglément lui attirèrent une fin malheureuse: ceux qui avaient formé la conspiration dont il a été parlé suivirent leur plan, et, ayant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entreprise, le tuèrent dans un voyage qu'il faisait de Syracuse au pays et dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un roi et un tyran, et que ce ne sont point les gardes et les armes qui mettent un prince en sûreté, mais l'affection des sujets. Hiéron, persuadé que ceux qui ont dans les mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se gouverner eux-mêmes par les lois, se conduisait de telle sorte, qu'on pouvait dire que c'était la loi, et non Hiéron, qui régnait. Il ne se croyait riche et puissant que pour faire du bien et pour rendre les autres heureux. Il n'avait pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie: il avait toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples; et Syracuse ne craignait rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du père commun de l'état. Les bouches, et encore plus les cœurs, long-temps après, étaient remplis de son nom, et ne cessaient de bénir sa mémoire. Hiéronyme, au contraire, qui n'avait d'autre règle que la violence, qui regardait tous les autres

hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquait de commander non à des sujets, mais à des esclaves, menait la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer ses jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui. Ceux qui approchaient le plus près de sa personne étaient les plus exposés à ses soupçons et à sa cruauté, et ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un règne très-court, mais rempli de désordres, d'injustices et de violences.

Appius, qui prévoyait les suites de cette mort, donna avis de tout au sénat, et prit toutes les précautions nécessaires pour conserver la province du peuple Romain.

Les Romains, voyant qu'il s'élevait dans la Sicile une guerre qui n'était pas à mépriser, chargèrent du soin de cette province Marcellus, l'un des consuls. An. M. 3790. Av. J.C. 214. Liv. lib. 24, n. 21-32.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les soldats songèrent d'abord à venger sa mort sur les conjurés : mais le doux nom de la liberté, dont on les flatta; l'espérance qu'on leur donna de leur distribuer l'argent du tyran, et de leur payer une meilleure solde; et le récit de ses crimes affreux et de ses honteuses débauches; tout cela apaisa leur première impétuosité et changea tellement leurs dispositions qu'ils laissèrent sans sépulture le corps de ce prince, qu'ils venaient de regretter si fort un moment auparavant.

Dès qu'on eut appris ce meurtre à Syracuse, Andranodore s'empara de l'île qui était une des parties de la ville, de la citadelle, et d'autres endroits propres à s'y défendre; et il y mit de bonnes garnisons.

Théodote et Sosis, chefs de la conspiration, ayant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivèrent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où, en montrant au peuple la robe sanglante du tyran avec son diadême, et l'exhortant à prendre les armes pour défendre sa liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville était en confusion. Le lendemain, à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que sans armes, accourt à l'Achradine, où se tenait le sénat qui, depuis la mort d'Hiéron, n'avait été ni assemblé ni consulté sur aucune affaire. Polyène, l'un des sénateurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté et de modération. Il leur représenta que, connaissant par expérience les indignités et les misères de la servitude, ils en étaient vivement frappés; mais que, pour ce qui est des maux que la discorde civile entraîne après elle, ils en avaient plutôt entendu parler à leurs pères, qu'ils n'en étaient instruits par eux-mêmes : qu'il les louait d'avoir pris promptement les armes; et qu'il les louerait encore davantage, s'ils ne s'en servaient que dans la dernière nécessité : que, pour le présent, il était d'avis d'envoyer des députés à Andranodore, pour lui déclarer qu'il eût à se soumettre au sénat, à ouvrir les portes de l'île, et à en retirer sa garnison; que, s'il persistait dans son usurpation, il fallait le traiter plus rigoureusement encore qu'on n'avait fait Hiéronyme.

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit : soit qu'il conservât encore quelque respect pour le sénat, et qu'il fût touché du consentement général

des citoyens; soit que la partie de l'île la mieux fortifiée, qui lui avait été enlevée par trahison et livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais sa femme Démarate [1], princesse fière et ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célèbre de Denys le tyran, *qu'il ne fallait point sortir du trône qu'on n'en fût arraché par les pieds :* qu'on pouvait en un moment renoncer à une grande fortune, mais qu'il en coûtait beaucoup de temps et de peine pour y parvenir : que le parti le plus sage, pour le présent, était d'obtenir des ambassadeurs quelque temps pour délibérer, pendant lequel il ferait venir des soldats de chez les Léontins; qu'en leur promettant de partager entre eux les trésors du roi, il se rendrait maître de tout.

Il ne rejeta pas entièrement ces conseils, mais il ne jugea pas à propos d'en faire usage sur-le-champ; et il crut que le moyen le plus sûr d'arriver au but qu'il se proposait était de céder pour le présent. Il promit donc de se soumettre à l'autorité du sénat; et, le lendemain, ayant ouvert les portes de l'île dès le matin, il se rendit à l'Achradine; et là, après s'être excusé devant le peuple de son délai et de sa résistance, sur la crainte qu'il avait eue qu'on ne l'enveloppât, comme allié, dans la punition du tyran, il déclara qu'il venait remettre sa personne et ses intérêts entre les mains du sénat. Puis, se tournant vers les meurtriers du tyran, et apostrophant Théodote et Sosis : « Vous avez,

[1] « Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, admonet sæpè usurpatæ Dionysii tyranni vocis : quâ, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere. » (LIV.)

« leur dit-il, fait une mémorable action ; mais, croyez-« moi, votre gloire n'est que commencée, et n'est point « encore parvenue à son comble : si vous ne songez « à établir la paix et la concorde parmi les citoyens, « la république court grand risque d'expirer et de pé-« rir dans le moment même qu'elle commence à goûter « les doux fruits de la liberté. » Après ce discours, il mit à leurs pieds les clefs de l'île et des trésors du roi. La joie se répandit dans toute la ville; et les temples furent remplis, pendant tout ce jour, d'une foule infinie de peuple, qui allait remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coutume, on créa des magistrats, parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote et Sosis, et quelques autres conjurés qui étaient absents.

D'un autre côté, Hippocrate et Épicyde, se voyant, à la nouvelle de la mort du tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandaient, s'en revinrent à Syracuse, où ils demandèrent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal, n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce général les avait envoyés. On n'était pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers, dont l'esprit était inquiet et remuant, et qui avaient beaucoup d'expérience dans la guerre. Mais la négligence qu'on apporta à régler le temps de leur départ leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats, qui les estimaient à cause de leur habileté, et de les indisposer contre le sénat et contre les citoyens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de sa femme ne don-

nait point de repos, et qui jusque-là avait usé de dissimulation pour mieux couvrir ses desseins, croyant qu'il était temps de les faire éclore, conspira avec Thémiste, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ses vues à un comédien, nommé Ariston, pour qui il n'avait rien de caché. Cette profession n'était point infame chez les Grecs, et était exercée par des gens d'une condition honnête. Ariston, pour qui les droits de la patrie étaient plus sacrés que ceux de l'amitié, découvrit la conspiration. Andranodore et Thémiste sont tués aussitôt par l'ordre des autres magistrats, en entrant dans le sénat. Le peuple se soulève, et menace de venger leur mort; mais on l'effraie en jetant les cadavres des deux conjurés hors du sénat. Puis on l'instruit de leurs mauvais desseins, auxquels on attribue tous les maux de la Sicile plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme, qui, n'étant qu'un enfant, ne s'était conduit que par leurs conseils; que ses tuteurs et ses maîtres avaient régné sous son nom; qu'ils auraient dû être exterminés avant Hiéronyme, ou du moins avec lui; que l'impunité les avait poussés à de nouveaux crimes, et les avait portés à aspirer à la tyrannie; que, n'ayant pu y réussir par la force, ils avaient employé la dissimulation et la perfidie: qu'on n'avait pu vaincre à force de graces et de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la première magistrature parmi les libérateurs de la patrie, lui qui était l'ennemi déclaré de la liberté: qu'au reste, cette ambition de régner leur avait été inspirée par les princesses du sang royal qu'ils avaient épousées, l'une fille d'Hiéron, et l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'élève un cri de toute l'assemblée, qu'il n'en faut laisser vivre aucune, et qu'il faut exterminer entièrement la race des tyrans, sans qu'il en reste de trace. Tel est le caractère de la multitude[1]; ou elle se livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence : mais, par rapport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer, ni en user; et il ne se trouve que trop de flatteurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à enflammer sa colère, et à la pousser aux dernières violences et aux plus barbares cruautés, à quoi elle n'est déja que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour-lors. Sur la requête des magistrats, qui fut presque plus tôt acceptée que proposée, on ordonna que la race royale serait entièrement détruite.

On tue d'abord Démarate, fille d'Hiéron, et Harmonie, fille de Gélon, mariées, la première à Andranodore, et la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée, femme de Zoïppe, qui, ayant été envoyé ambassadeur à Ptolémée, roi d'Égypte, y était resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on allait venir à elle, cette infortunée princesse s'était réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison vers ses dieux pénates. Là, quand les assassins furent arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, et dans l'état le plus propre à exciter la compassion,

[1] « Hæc natura multitudinis est; aut servit humiliter, aut superbè dominatur : libertatem, quæ media est, nec spernere modicè, nec habere sciunt. Et non fermè desunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque intemperantes plebeiorum animos ad sanguinem et cædes irritent. » (Liv. [lib. 24. c. 25]).

elle les conjura d'une voix tremblante et entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron son père et de son frère Gélon, de ne pas envelopper une princesse innocente dans le crime et dans les malheurs d'Hiéronyme. Elle leur représenta qu'elle n'avait tiré d'autre fruit du règne de ce prince que l'exil de son mari; que, n'ayant point eu de part à la fortune ni aux desseins criminels de sa sœur Démarate, elle n'en devait point avoir à son châtiment : que pouvait-on craindre, au reste, ou d'elle-même, dans l'état d'abandon et presque de viduité où elle était réduite, ou de ses filles, malheureuses orphelines sans appui et sans crédit? que si l'on ne pouvait supporter la vue des personnes du sang royal, on pouvait les reléguer à Alexandrie, et rejoindre la femme à son mari, les filles à leur père. Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardait, elle les pria de vouloir au moins sauver la vie aux princesses ses filles, toutes deux d'un âge qui inspire la compassion aux ennemis les plus transportés de fureur. Elle ne gagna rien sur l'esprit de ces barbares. L'ayant arrachée comme d'entre les bras de ses dieux pénates, ils la percèrent de coups sous les yeux de ses deux filles; et les égorgèrent aussitôt elles-mêmes, déja teintes et couvertes du sang de leur mère. Ce qu'il y eut de plus triste dans leur destinée, c'est qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple, qui leur sauvait la vie.

De la compassion le peuple passa en un moment à des sentiments de colère et de fureur contre ceux qui avaient si fort pressé l'exécution, sans laisser de lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des magistrats en la place d'Andranodore et de Thé-

miste. On hésite long-temps sur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hasard Épicyde, un autre nomme aussitôt Hippocrate. Ces deux hommes sont demandés avec tant d'ardeur par la multitude, composée de citoyens et de soldats, que le sénat ne peut empêcher qu'ils ne soient créés.

Les nouveaux magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avaient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voyaient avec peine les démarches qu'on avait déja faites avant qu'ils fussent en charge: car, aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avait envoyé des ambassadeurs à Appius pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avait rompue. Celui-ci les avait adressés à Marcellus, qui venait d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux magistrats de Syracuse pour traiter de la paix.

Ils trouvèrent, en y arrivant, l'état des choses bien changé. Hippocrate et Épicyde, d'abord par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avaient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeait à leur livrer Syracuse. La vue d'Appius, qui s'était approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti romain, fortifia de nouveau ces soupçons et ces accusations, de sorte que la multitude courut tumultuairement pour empêcher les Romains de mettre pied à terre, supposé qu'ils en eussent le dessein.

Dans ce trouble et cette confusion, on jugea à propos de convoquer l'assemblée du peuple. Les avis y

étant fort partagés, et la chaleur des disputes faisant craindre quelque sédition, Apollonide, un des principaux du sénat, tint un discours fort convenable à l'état présent des affaires. Il fit voir que jamais ville n'avait été plus près ou de sa perte, ou de son salut, que l'était actuellement Syracuse : que, si tous, d'un consentement unanime, se rangeaient ou du côté des Romains, ou de celui des Carthaginois, leur état serait heureux; que, s'ils se partageaient de sentiments, la guerre ne serait ni plus vive ni plus dangereuse entre les Romains et les Carthaginois qu'entre les Syracusains mêmes divisés les uns contre les autres, chaque parti devant avoir, dans l'enceinte des mêmes murailles, ses troupes, ses armées et ses chefs : qu'il fallait donc travailler uniquement à convenir tous ensemble et à se réunir; et que de savoir laquelle des deux alliances était la plus utile, ce n'était pas maintenant la question la plus importante : qu'au reste, pour le choix des alliés, l'autorité d'Hiéron semblait devoir l'emporter sur celle d'Hiéronyme; et que l'amitié des Romains, connue par une heureuse expérience de cinquante années, paraissait préférable à celle des Carthaginois, sur laquelle on ne pouvait trop compter pour le présent, et dont on s'était fort mal trouvé autrefois : enfin, et ce motif n'était pas tout-à-fait à rejeter, qu'en se déclarant contre les Romains ils auraient aussitôt sur les bras une guerre que les Carthaginois n'étaient pas en état de leur faire sitôt.

Moins ce discours parut passionné, plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différents corps de l'état; et l'on pria les principaux officiers des troupes, tant de la ville qu'étrangères, de conférer ensemble. L'affaire

fut discutée long-temps, et avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voyait pas de moyen présent de soutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, et on leur envoya des ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyèrent demander du secours à Syracuse pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos pour décharger la ville d'une multitude inquiète et turbulente, et pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate, dont on était bien aise de se défaire, et qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnait de brouiller; car il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il pilla les frontières de la province romaine, et tailla en pièces une troupe qu'Appius avait envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cette injure, et demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frère Épicyde, qui, s'étant venu rendre en même temps dans la ville des Léontins, tâchait d'en brouiller les habitants avec ceux de Syracuse, en les exhortant à se mettre en liberté aussi-bien que les Syracusains. La ville des Léontins était de la dépendance de Syracuse : mais elle prétendait ici secouer le joug et agir indépendamment des Syracusains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuse envoyèrent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains, et demander qu'on chassât les deux frères carthaginois qui en étaient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avaient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les députés de Syracuse rapportèrent à Marcellus cette réponse des Léontins, dont ils ne disposaient plus, lui laissant la liberté de leur déclarer la guerre, sans que cela portât aucun préjudice au traité qu'ils avaient fait ensemble. Il marcha aussitôt contre Léonce, dont il se rendit maître à la première attaque. Hippocrate et Épicyde prirent la fuite. On fit main-basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs, dont le nombre montait bien à deux mille : mais, depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats; on leur rendit même tout ce qui leur appartenait, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avait fait périr.

Huit mille hommes, que les magistrats de Syracuse envoyaient au secours de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait le récit de ce qui s'est passé à la prise de Léonce, exagérant, soit par imprudence, soit par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assurait, contre la vérité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitants, aussi-bien que les troupes qui y avaient été envoyées de Syracuse.

Cette nouvelle, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignent leur indignation par leur murmure. Hippocrate et Épicyde, qui étaient déja connus de ces troupes, se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble et de tumulte, et prennent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie et applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée, où étaient les commandants Dinomène et Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte, ac-

courent, blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate et Épicyde, ennemis de la patrie, et ordonnent qu'on les arrête et qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux généraux envoient à Syracuse pour informer le sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, et rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, et chargé d'une lettre qui paraissait être écrite par les magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louaient du carnage qu'il avait fait à Léonce, et l'exhortaient à faire le même traitement à tous les soldats mercenaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette lettre supposée soulève les mercenaires, dont ce corps était presque entièrement composé. Ils veulent se jeter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate et Épicyde empêchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avaient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avaient gagné, qui y raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate et Épicyde arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avaient. Ils tuent les magistrats, et s'emparent de la ville. Le lendemain, les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, et dans une assemblée tumultuaire Hippocrate et Épicyde mis dans les premières places. Syracuse ainsi, après un court rayon de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§ VIII. *Le consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes et de vaisseaux causées par les terribles machines d'Archimède obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avait. Mort d'Archimède, tué par un soldat qui ne le connaissait point.*

Les choses étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des députés pour faire savoir aux habitants qu'il venait pour rendre la liberté aux Syracusains, et non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Épicyde et Hippocrate allèrent au-devant d'eux, et, ayant entendu leurs propositions, répondirent fièrement que, si les Romains songeaient à mettre le siége devant leur ville, ils s'apercevraient bientôt qu'autre chose était d'attaquer Syracuse, et d'attaquer Léonce. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville[1] par terre et par mer : par terre, du côté de l'Hexapyle; par mer, du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Liv. lib. 24, n. 33. Plut. in Marcell. p. 305 - 307. Polyb. l. 8, p. 515 - 518.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, et se réserva celui de la flotte. Elle était composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étaient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes et de dards, pour nettoyer les murailles. Il y en avait un

[1] On peut consulter la description de Syracuse dans le tome II, page 447. = Tome III, p. 434 de cette édit. — L.

grand nombre d'autres chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places, dont la plus grande et la plus terrible était la *sambuque*, ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec un instrument de musique peu connu qui portait ce nom. Cette machine était ce que nous appelons un *pont-levis*. Ce pont de la sambuque s'abattait étant soutenu avec des cordes, et servait aux assiégeants pour passer de leurs tours de bois sur les murs des assiégés.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation régnait dans Syracuse, par la crainte où l'on était de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance et à de si grands efforts. En effet, il aurait été impossible d'y résister, sans un seul homme, dont la merveilleuse industrie tint lieu de tout à Syracuse : c'était Archimède. Il avait pris soin de garnir les murs de tout ce qui était nécessaire pour une bonne défense. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses machines, elles décochèrent contre l'infanterie toutes sortes de traits, et des pierres d'une pesanteur énorme, qui volaient avec tant de bruit, de roideur et de rapidité, que, rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversaient et écrasaient tous ceux qu'elles rencontraient, et jetaient dans tous les rangs un désordre horrible.

Du côté de la mer on voyait sur les murailles de grandes machines qui, avançant et abaissant tout d'un coup sur les galères de grosses poutres d'où pendaient des antennes armées de crocs, les cramponnaient, et, les enlevant ensuite par la force du contre-poids, les lâchaient tout d'un coup, et les abymaient; ou, après les avoir enlevées par la proue avec des mains

de fer ou des becs de grue, et les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeaient dans la mer; ou elles les ramenaient vers la terre avec des cordages et des crocs, et, après les avoir fait pirouetter long-temps, elles les brisaient et les fracassaient contre les pointes des rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et écrasaient ainsi tous ceux qui étaient dessus. A tout moment, des galères enlevées et suspendues en l'air, tournoyant avec rapidité, présentaient un spectacle affreux; et, après que tous les hommes qui les montaient étaient dispersés par la violence du mouvement, et jetés fort loin comme avec des frondes, elles allaient se briser contre les murailles, où, les cordages et les chaînes venant à lâcher prise, elles retombaient, et s'abymaient dans la mer.

Quant à la machine que Marcellus faisait avancer, et qu'on appelait *sambuque*, elle n'eut pas une meilleure destinée. Comme elle était encore assez loin des murailles, Archimède lâcha contre elle un gros rocher de dix quintaux [1], après celui-là un second, et un moment après un troisième, qui, tous la heurtant avec un sifflement et un tonnerre épouvantable, renversèrent et brisèrent ses appuis, et donnèrent une telle secousse aux galères qui la soutenaient, qu'elles se lâchèrent et se séparèrent.

Marcellus, presque rebuté et poussé à bout, se re-

[1] Le quintal, que les Grecs appellent τάλαντον, était de plusieurs sortes. Le moindre était de 125 livres. Il y en avait de 175, de 400, de 1000 et de 1250.

= Le moindre talent n'était pas de 125 livres. Le talent attique, auquel nous rapportons ces différents poids, ne pesait que 80 livres romaines, équivalant à 53 livres 7 onces, poids de marc. En conséquence, le rocher lancé par la machine d'Archimède pesait 535 livres. — L.

tira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut possible, et envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même temps il assembla un conseil de guerre, où il fut résolu que, dès le lendemain avant la pointe du jour, on tâcherait de s'approcher des murailles : car les machines, dont Archimède se servait, ayant beaucoup de force et de portée, ils comptaient qu'elles enverraient les pierres et les traits fort loin par-dessus leurs têtes; et que s'il en ajustait contre eux dans cette petite distance, elles lui deviendraient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisserait pas assez de force au coup.

Mais Archimède avait pourvu à tout. Il avait préparé de longue-main des machines qui portaient à toute sorte de distance quantité de traits proportionnés, et des bouts de poutres qui, étant fort courts, demandaient moins de temps pour les ajuster; et on tirait plus souvent. D'ailleurs il avait fait aux murailles, fort près-à-près, des trous, où il avait placé des scorpions [1], qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessaient ceux qui approchaient, et n'en étaient point aperçus.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouvèrent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tombaient d'en haut sur leurs têtes, n'y ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tombait à plomb. Cela les obligea de se retirer en arrière. Mais ils ne furent pas plus tôt éloignés, que voilà de nouveaux traits lancés sur eux dans leur retraite:

[1] Les scorpions étaient des machines, des espèces d'arbalètes dont les Anciens se servaient pour lancer des traits et des pierres.

de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, et que presque toutes leurs galères furent froissées ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis; car Archimède avait placé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles, de manière que les Romains, accablés d'une infinité de coups sans voir ni le lieu ni la main d'où ils partaient, semblaient proprement, dit Plutarque, combattre les dieux.

Marcellus, quoique poussé à bout, et ne sachant que faire contre ces machines qu'Archimède lui opposait, ne laissait pas d'en faire des plaisanteries. « Ne « cesserons-nous pas, disait-il à ses ouvriers et à ses « ingénieurs, de faire la guerre à ce Briarée de géo- « mètre, qui maltraite ainsi mes galères et ma sam- « buque? Il surpasse infiniment les géants à cent mains « dont nous parle la Fable, tant il lance de traits tout « d'un coup contre nous. » Et, à la vérité, tous les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines et de ces batteries d'Archimède; et lui, il était seul l'ame qui faisait mouvoir et agir tous ces ressorts : car toutes les autres armes demeuraient oisives; il n'y avait que celles d'Archimède dont la ville se servît alors, et pour la défense, et pour l'attaque.

Enfin, Marcellus voyant les Romains si effrayés, que, s'ils apercevaient seulement sur la muraille une petite corde ou la moindre pièce de bois, ils prenaient d'abord la fuite, criant qu'Archimède allait lâcher contre eux quelque effroyable machine, il renonça à l'espérance de la pouvoir prendre en y faisant brèche, cessa toutes les attaques, et laissa achever ce siége au temps, en le changeant en blocus. L'unique ressource que les Romains crurent qui leur restait, fut de réduire

par la faim le peuple nombreux qui était dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvaient leur venir, soit par terre, soit par mer. Pendant huit mois qu'ils restèrent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagêmes que l'on n'inventât, ni d'action de valeur que l'on ne fît, à l'assaut près, que l'on n'osa plus jamais tenter; tant un seul homme et une seule science ont de force dans quelques occasions, quand on sait les employer à propos. Otez de Syracuse un seul vieillard, la prise de la ville est immanquable, avec toutes les forces qu'ont les Romains; et ce seul homme de plus fait qu'on n'ose pas même l'attaquer, au moins de la manière qu'Archimède pouvait empêcher.

On voit ici quel intérêt ont les princes de protéger les arts, de favoriser les gens de lettres, d'animer les académies des sciences par des distinctions d'honneur, et par des récompenses solides, qui ne ruinent et n'appauvrissent jamais un état. Je mets ici à part la naissance et la noblesse d'Archimède; ce n'est pas à elle qu'il était redevable de son heureux génie, ni de sa profonde science : je ne le regarde que comme un savant, comme un habile géomètre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse, si, pour épargner quelque dépense et quelque pension, on eût laissé un tel homme dans l'inaction et dans l'obscurité! Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte. Il connut tout le mérite de notre géomètre; et c'en est un grand pour les princes, de connaître celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit usage, et n'attendit pas pour cela que le besoin et la nécessité l'y forçassent; il aurait été alors trop tard. Par une sage prévoyance, vrai caractère d'un grand roi et d'un

grand ministre, il prépara, dans le sein même de la paix, tout ce qui était nécessaire pour soutenir un siége et pour faire la guerre avec succès, quoique alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec lesquels Syracuse était liée d'une amitié étroite. Aussi vit-on, dans un moment, sortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute espèce et de toute grandeur, dont la vue seule était capable de jeter le trouble et l'épouvante dans les armées.

Il en est, parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, et dont on serait tenté de révoquer en doute la réalité, s'il était permis de douter du témoignage d'écrivains tels, par exemple, que Polybe, auteur presque contemporain, et qui écrivait sur des mémoires tout récents et qui étaient entre les mains de tout le monde. Mais quel moyen de se refuser au consentement uniforme des historiens grecs et romains, amis et ennemis, sur des faits dont des armées entières furent témoins et sentirent les effets, et qui influèrent si fort dans les événements de la guerre? Ce qui se pratiqua dans ce siége de Syracuse marque jusqu'où les Anciens avaient porté le génie et l'art de faire ou de soutenir des siéges. Notre artillerie, qui imite si parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archimède, si même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte romaine. L'invention serait rare. Nul auteur ancien n'en parle; c'est une tradition moderne, qui n'a nul fondement. Les mi-

roirs ardents étaient connus dans l'antiquité, mais non de cette sorte, qui paraît même impraticable [1].

Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse, il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée; et avec le reste il s'avança dans l'île, où il fit entrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même temps, Himilcon, général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée,

[1] On a long-temps révoqué en doute non-seulement la réalité, mais encore la possibilité du miroir ardent d'Archimède. M. de Buffon a démontré le premier, par des expériences décisives, qu'un tel miroir est très-possible; mais ce n'est pas une raison pour qu'il soit certain qu'Archimède l'ait inventé, et s'en soit servi. Il est bien vrai que Tzetzès (*Chiliad.* II, 35), Eustathe, Zonarus (IX, p. 424), qui rapportent le fait, sont des écrivains fort modernes: mais il faut dire aussi qu'Anthémius, mathématicien du 6[e] siècle, en parle comme d'un fait avéré (voy. les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XLII, p. 409): Galien, dans le 2[e] siècle, en parle aussi fort clairement (*Temperam.* III, 2, p. 79, A.); car le mot πυρεῖα, dont il se sert, ne peut s'entendre absolument, d'après l'ensemble du texte, que d'un instrument semblable, et non pas d'une machine à lancer du feu, comme on l'a prétendu. Lucien, écrivain du même temps, fait mention de l'incendie des vaisseaux romains (*in Hipp.* § 2). Enfin, Tzetzès cite, comme autorités, Dion, Diodore de Sicile, et Pappus, dont il avait probablement sous les yeux des ouvrages, ou parties d'ouvrages, que nous n'avons plus. Il n'est donc pas exact de dire, comme le dit Rollin, qu'*aucun auteur ancien ne parle* de ce moyen employé par Archimède; et il est bien difficile de croire que tout cela ne soit qu'un conte. A la vérité, on objecte le silence de Polybe, de Diodore de Sicile, et de Plutarque. Cette preuve négative est très-forte sans doute. On peut donc diviser la question: qu'Archimède ait inventé le miroir ardent, dont Anthémius décrit le mécanisme, c'est ce qu'il est permis d'admettre; qu'il en ait fait une application lors du siége, voilà ce que le silence des auteurs cités rend fort problématique. Il est vraisemblable que les écrivains postérieurs, entraînés par l'idée merveilleuse qu'on s'était faite d'Archimède, auront combiné deux faits indépendants l'un de l'autre; et compté le miroir ardent inventé, mais non employé par ce grand géomètre, au nombre des moyens qu'il mit en œuvre pour repousser les Romains. — L.

dans l'espérance de reprendre cette province sur les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse avec une partie des troupes pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Épicyde resta dans la ville pour y commander pendant le siége.

Les flottes des deux peuples parurent en même temps sur les côtes de la Sicile; mais celle des Carthaginois, se voyant plus faible que l'autre, n'osa pas hasarder un combat, et reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus, après quelques légères expéditions, dans l'une desquelles il battit les troupes d'Hippocrate, retourna devant Syracuse; et, ayant fait partir pour Rome Appius, qui allait y demander le consulat, il mit en sa place Q. Crispinus.

Au commencement de la campagne suivante, Marcellus, désespérant presque absolument de pouvoir prendre Syracuse, soit par force, parce qu'Archimède lui opposait toujours des obstacles invincibles, soit par famine, parce que la flotte Carthaginoise, qui était revenue plus nombreuse qu'auparavant, y faisait entrer librement des convois, fut sur le point d'abandonner le siége et le blocus, pour tourner la guerre du côté d'Agrigente, contre Himilcon et Hippocrate. Mais, avant que de prendre ce parti, il voulut essayer s'il ne pourrait point se rendre maître de Syracuse par quelque intelligence secrète. Il gagna d'abord un esclave, par le moyen duquel il fit entrer dans la conspiration jusqu'à quatre-vingts des principaux de la ville, qui venaient par troupes le trouver dans son camp, cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Le complot était près de réussir, lorsqu'un certain Attale, de dépit de

An. M. 3792. Av. J.C. 212. Liv. lib. 25, n. 23-31. Plut. in Marcell., p. 308, 309.

n'y avoir pas été admis, le découvrit à Épicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entreprise échouée de la sorte jeta Marcellus dans un nouvel embarras, ou plutôt dans un nouveau désespoir. Rien ne se présentait à son esprit, que la douleur et la honte de lever un siége après y avoir consumé tant de temps et fait de si grandes pertes, tant d'hommes que de vaisseaux. Une espèce de hasard lui offrit une nouvelle ressource, et fit renaître son espérance. Des vaisseaux Romains avaient pris un certain Damippus, qu'Épicyde envoyait en ambassade à Philippe, roi de Macédoine. Les Syracusains témoignèrent beaucoup de desir de le racheter, et Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile, pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois, un soldat Romain s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention, après en avoir compté les pierres, avoir examiné à vue d'œil la mesure de chacune, et avoir supputé par estimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croyait, et conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvait facilement monter dessus. Sans perdre de temps, il fit rapport de tout à Marcellus, qui ne négligea pas l'avis, et s'en assura par ses propres yeux. Ayant fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête qu'on célébrait à Syracuse en l'honneur de Diane, et pendant laquelle les habitants s'abandonnaient à la joie et à la bonne chère. A l'heure de la nuit où il conjectura que les Syracusains, après avoir beaucoup bu, commenceraient à s'endormir, il fit avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers le mur avec des échelles. Quand les

premiers furent arrivés au haut sans bruit et sans tumulte, d'autres les suivirent, la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats, profitant du repos des ennemis, qui étaient ou ivres ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Ayant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparèrent de la partie de la ville appelée *Épipole*.

Il ne s'agissait plus pour-lors de tromper les ennemis, mais de les effrayer. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençaient à se troubler et à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à-la-fois toutes les trompettes; ce qui jeta une telle épouvante et une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenait la fuite, croyant qu'il ne restait pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restait pourtant la plus forte et la plus belle partie, appelée *Achradine*, qui n'était pas prise, parce qu'elle avait ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, était entré dans la ville neuve [1], et dans le quartier appelé *Tyque*. Épicyde, ayant assemblé promptement quelques troupes qu'il avait dans l'Ile qui joignait l'Achradine, marcha contre Marcellus; mais le trouvant plus fort et mieux accompagné qu'il n'avait cru, après une légère escarmouche il se renferma dans l'Achradine.

Tous les capitaines et les officiers qui étaient autour de Marcellus le félicitaient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut regardé de dessus la hauteur la beauté et la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques

[1] La Ville neuve, ou Néapolis, était Épipole, qui, dans les derniers temps, avait été comprise dans la ville, et environnée de murailles.

larmes, et s'attendrit sur le triste sort qu'elle allait éprouver. Il rappelait dans son esprit deux flottes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en pièces avec les deux illustres généraux qui les commandaient; tant de guerres soutenues avec tant de variété d'événements contre les Carthaginois: tant de tyrans fameux et de puissants rois; Hiéron sur-tout, dont la mémoire était encore toute récente, qui s'était signalé par tant de vertus royales, et encore plus par les services importants qu'il avait rendus au peuple romain, dont les intérêts lui avaient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, et à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances et ses exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ses derrières, il attaqua un fort, nommé *Euryèle*, qui était au bout de la ville neuve, et qui commandait toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté et y avoir mis une bonne garnison, il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate et Imilcon. Le premier avec des Siciliens, ayant placé et fortifié son camp près du grand port, et donné le signal à ceux qui occupaient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains où commandait Crispinus; et Épicyde fait en même temps une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusque dans ses retranchements; et

Marcellus obligea Épicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on était alors en automne, il survint une peste, qui fit de grands ravages dans la ville, et encore plus dans les camps des Romains et des Carthaginois. D'abord le mal était médiocre, et n'était causé que par la grande chaleur de la saison, et la nature du lieu, malsain par lui-même : puis il se communiqua bientôt par le commerce, et par le soin qu'on prenait de ceux qui en étaient attaqués; de sorte que les malades ou mouraient abandonnés et sans assistance, ou entraînaient avec eux ceux qui s'en approchaient pour leur rendre quelque service. On n'entendait de tous côtés jour et nuit que des pleurs et des gémissements. Enfin l'accoutumance du mal avait tellement endurci les esprits et étouffé tout sentiment de compassion, que non-seulement on ne pleurait plus les morts, mais qu'on les laissait sans sépulture. Ce n'était par-tout que cadavres exposés à la vue des malades, qui attendaient un pareil sort. Les Carthaginois en souffrirent beaucoup plus que les autres. Comme ils n'avaient point de retraite, ils périrent presque tous avec leurs chefs Hippocrate et Imilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avait fait passer ses soldats dans la ville, où les toits et l'ombre les soulagèrent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, commandant de la flotte Carthaginoise, qui avait fait un second voyage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires et sept cents vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchèrent de doubler le cap Pachyne. Épicyde, qui craignait que, si ces vents conti-

nuaient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux généraux des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, et lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval dès que le temps le permettra. Marcellus, voyant que les troupes des Siciliens grossissaient tous les jours, et que, s'il attendait, et qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il serait fort pressé en même temps et du côté de la terre et du côté de la mer, résolut, quoique plus faible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte Carthaginoise. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais, comme il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, et se retira à Tarente. Épicyde, déchu d'une si grande espérance, et n'osant rentrer dans une ville déja à moitié prise, fit voile vers Agrigente pour y attendre le succès du siége.

Quand ces nouvelles furent portées dans le camp des Siciliens, de concert avec les assiégés ils envoyèrent des députés à Marcellus. On convint aisément des conditions, qui furent : Que tout ce qui avait appartenu aux rois serait cédé aux Romains; que le reste serait laissé aux Siciliens, avec l'usage de leurs lois et de leur liberté. Par les Siciliens on entendait tant ceux qui étaient dans la ville que ceux qui se trouvaient dehors. Ces députés étant entrés dans l'Achradine, ils commencèrent par faire tuer les généraux qu'Épicyde y avait laissés. Puis, ayant convoqué l'assemblée du peuple, ils créèrent de nouveaux officiers, et on en députa quelques-uns à Marcellus. Celui qui portait la parole lui

représenta que ce n'étaient point les Syracusains qui avaient quitté le parti de Rome, mais Hiéronyme, qui leur avait fait beaucoup plus de mal qu'aux Romains; que tout ce qui s'était passé depuis n'était point volontaire de leur part, mais forcé; qu'au premier moment qu'ils avaient pu disposer d'eux-mêmes, ils venaient lui livrer leurs armes, leurs murailles et leurs personnes, et remettre entièrement leur sort entre ses mains. « Au « reste, dit-il à Marcellus, il s'agit ici autant de votre « intérêt que du nôtre. Les dieux vous ont accordé la « gloire d'avoir pris la plus belle et la plus illustre ville « qui soit parmi les Grecs. Tout ce que nous avons ja- « mais fait de mémorable, soit par terre, soit par mer, « accroît votre triomphe et en relève le prix. La répu- « tation n'est pas un garant assez fidèle pour faire con- « naître la grandeur et la force de la ville que vous « avez prise; la postérité n'en pourra bien juger que « par ses yeux mêmes. Il faut qu'à tous ceux qui abor- « deront ici, de quelque côté de l'univers qu'ils viennent, « on montre, tantôt les trophées que nous avons rem- « portés sur les Athéniens et les Carthaginois, tantôt « ceux que vous avez remportés sur nous; et que Syra- « cuse, mise pour toujours sous la protection de Mar- « cellus, soit un monument perpétuel et subsistant du « courage et de la clémence de celui qui l'aura prise et « conservée. Il ne serait pas juste que le souvenir d'Hié- « ronyme fît plus d'impression sur vos esprits que celui « d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami bien plus long-temps « que l'autre votre ennemi. Vous avez ressenti, qu'il me « soit permis de le dire, les effets de l'amitié d'Hiéron; « mais les folles entreprises d'Hiéronyme ne sont retom- « bées que sur lui. »

Marcellus ne pouvait pas ne se point rendre à des propositions si avantageuses. Les Syracusains trouvaient toute sorte de facilité et de sûreté de la part des Romains : ils avaient plus à craindre d'eux-mêmes. Les déserteurs qui étaient dans la citadelle, craignant d'être livrés aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même sort, prennent les armes, égorgent les nouveaux magistrats, font main-basse sur tous les Syracusains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, et créent six officiers, trois pour commander dans l'Achradine, et trois dans l'Ile.

Parmi les trois qui commandaient dans l'Ile, il y avait un Espagnol nommé Méric : on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui était près de la fontaine d'Aréthuse, et reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain, au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la citadelle et de l'Ile qui y était jointe, et afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avait préparés le moyen de jeter des troupes dans l'Ile, qui serait dégarnie. Tout réussit comme il l'avait projeté. Les soldats que ces vaisseaux jetèrent dans l'Ile, trouvant les postes presque tous dégarnis, et les portes, par lesquelles étaient sortis les soldats de la citadelle pour aller contre Marcellus, encore ouvertes, s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il était maître de l'Ile et d'un quartier de l'Achradine, et que Méric, avec le corps qu'il commandait, s'était joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des rois, qui ne montaient pas si haut qu'on le pensait, ne fussent point pillées.

Les déserteurs s'étant échappés (et on leur avait laissé exprès la sortie libre), les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, et lui envoyèrent des députés, qui avaient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux et à leurs enfants. Marcellus, ayant appelé son conseil et quelques Syracusains qui étaient dans son camp, répondit à ces députés, en leur présence, qu'Hiéron, pendant cinquante ans, n'avait pas fait plus de bien au peuple romain, que ceux qui depuis quelques années étaient maîtres de Syracuse n'avaient voulu lui faire de mal; mais que leur mauvaise volonté était retombée sur eux, et qu'ils s'étaient punis eux-mêmes du violement des traités d'une manière plus cruelle que n'auraient souhaité les Romains : qu'il tenait Syracuse assiégée depuis trois ans, non afin que le peuple romain la réduisît en esclavage, mais pour empêcher que des chefs de transfuges ne la tinssent dans l'oppression; qu'il avait essuyé beaucoup de fatigues et de dangers pendant un si long siége, mais qu'il s'en croyait avantageusement dédommagé par la gloire d'avoir pris cette ville, et par le plaisir de l'avoir sauvée de la ruine entière qu'elle semblait mériter. Après avoir mis des gardes au trésor, et placé aussi des sauvegardes dans les maisons des Syracusains qui s'étaient retirés dans son camp, il abandonna la ville au pillage. On prétend que les richesses qui furent pillées à ce sac de Syracuse surpassèrent celles qu'on eût pu espérer de la prise de Carthage.

Un funeste accident troubla la joie de Marcellus, et lui causa une sensible douleur. Archimède, dans le temps que tout était en mouvement à Syracuse, en-

fermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, était appliqué à considérer quelque figure de géométrie; et il donnait à cette contemplation non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avait entendu ni le tumulte des Romains, qui couraient par-tout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problême fût résolu, et qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat, qui ne se souciait ni de son problême ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée, et le tue. Marcellus fut vivement affligé quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'aurait souhaité, il s'appliqua, autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parents, les traita avec distinction, et leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archimède, il fit célébrer ses funérailles avec soin, et lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étaient le plus distingués à Syracuse.

Archimède, par son testament, avait prié ses parents et ses amis de mettre, après sa mort, sur son tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre circonscrit à une sphère, c'est-à-dire à un globe, à une figure sphérique, et de marquer au bas le rapport qu'ont entre eux ces deux solides, le contenant et le contenu. Il aurait pu remplir les bases de la colonne de son tombeau de bas-reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse aurait été sculptée, et où il aurait paru

comme un Jupiter foudroyant les Romains. Mais il estimait infiniment plus une découverte, une démonstration géométrique, que toutes les machines si célèbres qu'il avait inventées. Aussi aima-t-il mieux se faire honneur, auprès de la postérité, de la découverte qu'il avait faite du rapport de la sphère au cylindre de même base et de même hauteur, qui est comme deux à trois.

Les Syracusains, si passionnés autrefois pour les sciences, ne conservèrent pas long-temps l'estime et la reconnaissance qu'ils devaient à un homme qui avait fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archimède était déja si parfaitement oublié de ses citoyens, malgré les grands services qu'il leur avait rendus, qu'ils niaient qu'il fût enterré à Syracuse. C'est Cicéron qui nous apprend cette particularité.

Dans le temps qu'il était questeur en Sicile, la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archimède : curiosité digne d'un homme d'esprit comme Cicéron, et qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracusains lui soutenaient que sa recherche serait inutile, et qu'ils n'avaient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, et ne servit qu'à allumer encore davantage le desir qu'il avait de faire cette découverte. Enfin, après plusieurs recherches, il aperçut, hors de la porte de la ville qui regardait Acragas [1], parmi un grand nombre de tombeaux qui étaient en cet endroit-là, une colonne presque entièrement couverte de ronces et d'épines, et il y entrevit la figure d'une sphère et d'un cylindre.

Cic. Tusc. Quæst. lib. 5, n. 64-66.

[1] Agrigente.

Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, jugent aisément quelle fut la joie de Cicéron. Il s'écria qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. On fit nettoyer la place avec des faux, on s'ouvrit un passage jusqu'à la colonne; et l'on y vit l'inscription, qui paraissait encore, quoique la moitié des lignes fût effacée par le temps. Ainsi, dit Cicéron en terminant ce récit, la plus grande ville de Grèce[1], et qui anciennement avait été la plus florissante par l'étude des lettres, n'eût pas connu le trésor qu'elle possédait, si un homme né dans un pays qu'elle regardait presque comme barbare, un Arpinate, n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ses citoyens si distingué par la justesse et par la pénétration de son esprit.

On est obligé à Cicéron de nous avoir laissé cet élégant et curieux récit; mais on ne lui pardonne pas aisément la manière méprisante dont il y parle d'abord d'Archimède.

C'est au commencement, où, voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran le bonheur d'une vie modérée et pleine de sagesse, il dit: « Je ne com-« parerai point la vie d'un Platon et d'un Architas[2], « personnages consommés en doctrine et en sagesse, « avec celle de Denys, la plus affreuse, la plus remplie « de misère, et la plus détestable que l'on puisse ima-« giner. J'aurai recours à un homme de la même ville

[1] « Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset. »

[2] « Non ergo jam cum hujus vitâ, quâ tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum et planè sapientium. Ex eadem urbe *humilem homuncionem* a pulvere et radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem. »

« que lui, UN HOMME OBSCUR, qui a vécu plusieurs « années après lui. Je le tirerai de sa poussière[1], et, « le compas à la main, je le ferai paraître sur la scène. » Je ne parle point de la naissance d'Archimède : sa grandeur est d'un autre ordre. Mais le plus grand géomètre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été, dans tous les temps, l'objet de l'admiration des connaisseurs, devait-il être traité par Cicéron d'homme obscur et de néant, comme si c'était un simple ouvrier, employé à fabriquer des machines; si ce n'est peut-être que, dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime et le goût de la géométrie et de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a rapport au gouvernement des hommes et à la politique.

Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Virgil. [AEneid. VI, 851.]

C'est la réflexion de M. l'abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron.

Mémoires de l'acad. des Inscriptions, tome II.

Après la prise de Syracuse par Marcellus, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entière réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la tyrannie, et des Carthaginois qui en étaient les protecteurs : mais ces guerres n'eurent point de suites, et Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute l'île. La moitié de cette île était devenue province romaine depuis le traité qui termina la première guerre punique. Par ce

[1] Il parle de la poussière géométrique.

traité la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, et l'autre était le royaume d'Hiéron; et cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

La Sicile, et sur-tout Syracuse, a fourni à l'histoire, dans tous les temps, des événemens fort remarquables et très-dignes d'attention.

An. M. 3520. Ce fut du temps de Xerxès que Syracuse commença à se distinguer avec plus d'éclat qu'auparavant. La défaite des Carthaginois par Gélon lui mérita, de la part des Syracusains, la qualité de roi. Il en remplit parfaitement tous les devoirs pendant un assez long règne. Hiéron Ier, son frère, lui succéda. Ses commencements furent fort sages et fort heureux : la fin n'y répondit pas. Thrasybule, le troisième de ses frères, les fit regretter par ses vices et par ses désordres. Les Syracusains, par son exil, se rétablirent en liberté. Leur histoire est rapportée dans le tome II, liv. VII, chapitre II.

An. M. 3544. Les Syracusains jouirent de leur liberté pendant
An. M. 3588. soixante ans à peu près. C'est dans ce temps qu'arriva le fameux siége de Syracuse par les Athéniens, où ils furent pleinement défaits.

An. M. 3598. Denys l'ancien s'établit tyran à Syracuse, et y régna pendant trente-huit ans. Denys le jeune, son fils, lui succéda, et régna d'abord douze ans de suite : puis, après une interruption de dix ans, il en régna encore deux ou trois. Leur histoire est décrite dans le livre XI.

An. M. 3658. Timoléon rétablit la liberté à Syracuse. Livre XI.

An. M. 3685. Les Syracusains n'en jouirent pas long-temps. Après quelques années de tranquillité, ils retombèrent entre les mains d'un nouveau tyran, non moins cruel que

les précédents : c'est Agathocle. Ses entreprises et ses aventures sont rapportées dans le tome I, livre II.

Pyrrhus, appelé en Sicile pour la défendre contre les Carthaginois, se rend maître de Syracuse, mais bientôt après quitte la Sicile. AN. M. 3726.

C'est après son départ qu'Hiéron II commença à se faire connaître. Il fut d'abord élevé à la première magistrature, et bientôt après nommé roi. Syracuse, pendant son règne, qui fut et de longue durée et pacifique, se rétablit parfaitement : mais son petit-fils Hiéronyme, qui ne régna pas un an entier, ruina tout à Syracuse. Sa mort fut suivie de près du siége et de la prise de cette ville par Marcellus. Depuis ce temps-là elle fut comprise, comme le reste de la Sicile, dans la province romaine. AN. M. 3727. AN. M. 3789.

La Sicile aurait été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle avait toujours eu des magistrats tels que Cicéron, aussi instruits que lui des obligations de la magistrature, et aussi attentifs à s'en acquitter. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. C'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après [1] avoir pris les dieux à témoin de la sincérité des sentiments qu'il va exposer : « Dans tous les em-« plois, dit-il, dont le peuple romain m'a honoré jus-

[1] « O dii immortales... Ita mihi meam voluntatem spemque reliquæ vitæ vestra populique rom. existimatio comprobet, ut ego, quos adhuc mihi magistratus populus romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum quàm creditum ac commissum putarem. Sic obtinui quæsturam in provincia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer : ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem ; ut omnia semper, quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. Nunc sum designatus ædilis... Ita

« qu'ici, j'ai cru être engagé par les liens les plus « sacrés de la religion à en remplir dignement tous « les devoirs. Lorsqu'on m'a fait questeur, j'ai regardé « cette dignité, non comme un présent dont on me « gratifiait, mais comme un dépôt que l'on confiait à « ma vigilance et à ma fidélité. Quand depuis on m'a « envoyé gérer la questure dans la Sicile, je me suis « imaginé que, tous les yeux étant tournés sur moi, ma « personne et ma questure allaient être exposées sur « un grand théâtre à la vue de tous les peuples, à qui « j'étais donné en spectacle; et, dans cette pensée, je « me suis interdit non-seulement les plaisirs criminels « qu'entraînent les grandes passions, mais ceux-mêmes « qui sont les plus légitimes et les plus nécessaires. On « vient de me désigner édile. J'atteste les dieux que je « sens tout le poids de cette charge, et que, quelque « honorable qu'elle me paraisse, elle ne me cause pas « tant de joie et de plaisir que de soins et d'inquié- « tudes, dans le desir que j'ai de faire connaître qu'elle « ne m'a pas été donnée au hasard ou par nécessité, « mais confiée par choix et avec discernement. »

Il s'en faut bien que tous les gouverneurs romains fussent de ce caractère; et la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme, quelques lignes après, Cicéron le reproche à Verrès [1], qu'ils étaient pres-

mihi deos omnes propitios esse velim, ut tametsi mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam tantùm capio voluptatis, quantùm sollicitudinis et laboris, ut hæc ipsa ædilitas, non quia necesse fuit alicui candidato data, sed quia sic oportuerit rectè collocata, et judicio populi digno in loco posse esse videatur. » (Cic. *Verr.* 7, n. 35-37.)

[1] « Nunquam tibi venit in mentem, non tibi idcircò fasces, et secures, et tantam imperii vim, tantamque ornamentorum omnium dignitatem datam, ut earum rerum vi et auctoritate omnia repagula juris, pu-

que tous comme autant de tyrans, qui ne se croyaient armés de faisceaux et de haches, et revêtus de l'autorité de l'empire romain, que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert, et pour forcer toutes les barrières de la justice et de la pudeur, en sorte que personne ne pût mettre en sûreté contre leur violence ni ses biens, ni sa maison, ni sa vie, ni même son honneur. On verra dans la suite combien ces excès et ces violences rendirent l'empire romain odieux à tous les alliés et à toutes les provinces.

Syracuse, par tout ce que nous en avons vu, a dû nous paraître comme un théâtre où il s'est passé des scènes bien différentes, mais bien étranges; ou plutôt comme une mer quelquefois calme et tranquille, mais le plus souvent agitée par des vents et des orages toujours prêts à la bouleverser de fond en comble. Nous n'avons vu dans aucune autre république des révolutions si subites, si fréquentes, si violentes, si diversifiées. Maîtrisée dans un temps par les tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les rois les plus sages; tantôt livrée au caprice d'une populace sans joug et sans frein, tantôt docile et parfaitement soumise à l'autorité des lois et à l'empire de la raison, elle passe alternativement de l'esclavage le plus dur à la liberté la plus douce, d'une espèce de convulsions et de mouvements frénétiques à une conduite sage, tranquille, modérée. Le lecteur se rappelle aisément dans la mémoire, d'un côté, les deux Denys père et

doris, et officii perfringeres; ut omnium bona prædam tuam duceres; nullius res tuta, nullius domus clausa, nullius vita septa, nullius pudicitia munita contra tuam cupiditatem et audaciam posset esse? » (Ibid. n. 39.)

fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leur cruauté l'objet de la haine et de l'exécration publique; de l'autre, Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiérons, tant l'ancien que le nouveau, universellement chéris et respectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités si opposées et des alternatives si contraires? Je ne doute point que la légèreté et l'inconstance des Syracusains, qui était leur caractère dominant, n'y eût beaucoup de part : mais je suis persuadé que ce qui y contribuait le plus, était la forme même du gouvernement, mêlé d'aristocratie et de démocratie, c'est-à-dire partagé entre le sénat ou les anciens, et le peuple. Comme il n'y avait à Syracuse aucun contre-poids pour maintenir ces deux corps dans un juste équilibre, quand l'autorité penchait un peu plus d'un côté que d'un autre, le gouvernement se tournait aussitôt ou en une tyrannie violente et cruelle, ou en une liberté effrénée, sans mesure et sans règle. Alors la confusion subite de tous les ordres de l'état facilitait aux plus ambitieux des citoyens le chemin au pouvoir souverain, que les uns, pour captiver la bienveillance de leurs concitoyens et leur adoucir le joug, exerçaient avec douceur et sagesse, avec équité, avec des manières populaires; et que d'autres, nés moins vertueux, portaient aux derniers excès du despotisme le plus absolu et le plus cruel, sous prétexte de se maintenir dans leur usurpation contre les entreprises de leurs citoyens, lesquels, jaloux de leur liberté, se permettaient toutes les trahisons et tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raisons encore rendaient le gouvernement de Syracuse difficile, et par là donnaient lieu aux fré-

quents changements qui y arrivaient. Cette ville n'oubliait point qu'elle avait remporté de signalées victoires contre la redoutable puissance de l'Afrique, et qu'elle avait porté ses conquêtes et la terreur de ses armes jusque sous les remparts de Carthage; et cela, non une seule fois, comme depuis contre les Athéniens, mais pendant plusieurs siècles. La haute idée que ses flottes et ses troupes nombreuses lui donnaient de sa puissance maritime fit que, du temps de l'irruption des Perses dans la Grèce, elle prétendit s'égaler à Athènes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses, suite naturelle du commerce, avaient rendu les Syracusains fiers, hautains, impérieux, et en même temps les avaient plongés dans la mollesse, en leur inspirant du dégoût pour toute fatigue et toute application. Ils se livraient pour l'ordinaire aveuglément à leurs orateurs, qui avaient pris sur eux un pouvoir absolu. Il fallait, pour obéir, qu'ils fussent ou flattés, ou gourmandés.

Ils avaient naturellement un fonds d'équité, de bonté, de douceur; et cependant, entraînés par les discours séditieux des harangueurs, ils se portaient aux dernières violences et aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentaient un moment après.

Quand ils étaient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour-lors ne connaissait plus de bornes, dégénérait bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrais même dire en frénésie. Au contraire, quand on était venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenaient lâches, timides, soumis, rampants jusqu'à la servilité. Mais, comme cet état était violent, et directement opposé au caractère et au naturel de la nation

grecque, née et nourrie dans la liberté, dont le sentiment n'était point éteint en eux, mais simplement endormi, ils se réveillaient de temps en temps de ce sommeil léthargique, rompaient leurs chaînes, et s'en servaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour tuer et assommer ces maîtres injustes qui les avaient mis aux fers.

Pour peu qu'on fasse d'attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains, on voit aisément qu'ils n'étaient point capables de porter ni une liberté entière, ni une entière servitude [1]. Ainsi l'habileté et la politique de ceux qui les gouvernaient consistaient à faire prendre au peuple un sage milieu entre ces deux extrémités, en paraissant le laisser maître des résolutions, et ne se réserver que le soin de lui en montrer l'utilité et de lui en faciliter l'exécution. Et c'est à quoi réussirent merveilleusement les magistrats et les rois dont j'ai parlé, sous le gouvernement desquels les Syracusains furent toujours tranquilles et paisibles, obéissants au prince, et parfaitement soumis aux lois. C'est ce qui me fait conclure que les troubles et les révolutions de Syracuse arrivaient moins par la légèreté du peuple que par la faute de ceux qui le gouvernaient, à qui manquait l'art de manier les esprits et de gagner les cœurs, qui est proprement la science des rois et de tous ceux qui commandent.

[1] « Imperaturus es hominibus qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. » (Tac. *Hist.* lib. I.)

LIVRE DOUZIÈME.

SUITE

DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE

JUSQU'A LA MORT D'ARTAXERXE-MNÉMON.

Ce livre renferme principalement l'histoire de deux chefs de Thèbes fort illustres, Épaminondas et Pélopidas : la mort d'Agésilas, roi de Sparte, et celle d'Artaxerxe-Mnémon, roi de Perse.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. *État de la Grèce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes. Olynthe se rend.*

La paix d'Antalcide, dont il a été parlé dans le chapitre III du livre IX, avait jeté parmi les villes grecques beaucoup de semences de mécontentement et de division. En exécution de ce traité, les Thébains avaient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour

An.M. 3617. Av. J.C. 387. Xenoph. Hist. græc. lib. 5, pag. 550-553.

les laisser jouir de leur liberté; et les Corinthiens, de faire sortir leur garnison d'Argos, qui par là devenait libre et indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs et exécuteurs de ce traité, voyaient par son moyen leur puissance extrêmement accrue, et ils travaillèrent encore à l'augmenter. Ils forcèrent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendaient avoir eu plusieurs sujets de plainte dans la dernière guerre, d'abattre les murailles de leur ville, et de disperser leur habitation en quatre endroits différents, comme elle l'avait été autrefois.

Diod. l. 15, pag. 841.

Les deux rois de Sparte, Agésipolis et Agésilas, d'un caractère tout différent, pensaient aussi diversement sur l'état présent des affaires. Le premier, naturellement porté à la paix, et rigide observateur de la justice, voulait que Sparte, qui s'était déja beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laissât jouir de leur liberté les villes grecques, comme ce traité même le portait, et ne troublât point leur repos par un injuste desir d'étendre sa domination. L'autre, au contraire, inquiet, remuant, plein de grandes vues d'ambition et de conquêtes, ne respirait que la guerre.

An. M. 3621. Av. J.C. 383. Diod. l. 15, p. 554-556.

Dans le même temps, il arriva à Lacédémone des députés d'Acanthe et d'Apollonie, villes très-considérables de la Macédoine, au sujet d'Olynthe, ville de Thrace, possédée par des Grecs originaires de Chalcide, ville de l'Eubée. Athènes, après les victoires de Salamine et de Marathon, avait conquis beaucoup de places vers la Thrace, et dans la Thrace même. Ces villes secouèrent le joug dès que Lacédémone, à la fin de la guerre du Péloponnèse, eut abattu la puissance d'Athènes. Olynthe était de ce nombre. Les députés d'Acanthe et d'Apollonie représentèrent dans l'assem-

blée générale des alliés qu'Olynthe, ville située dans leur voisinage, se fortifiait extraordinairement de jour en jour; qu'elle étendait de plus en plus sa domination par de nouvelles conquêtes; qu'elle forçait toutes les villes des environs de se soumettre à elle, et d'entrer dans ses vues; et qu'elle était prête à conclure un traité d'alliance avec les Athéniens et les Thébains. L'affaire ayant été mise en délibération, il fut conclu d'un commun consentement qu'il fallait déclarer la guerre aux Olynthiens. On convint que les villes alliées fourniraient dix mille hommes de troupes, avec liberté, à celles qui le voudraient, d'y substituer de l'argent, sur le pied de trois oboles [1] pour la paie journalière de chaque fantassin, et quatre fois plus pour un cavalier. Pour ne point perdre de temps, les Lacédémoniens firent partir sur-le-champ leurs troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des éphores que Phébidas, son frère, commanderait celles qui devaient bientôt suivre et se joindre aux siennes. Quand le premier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine, qui est aussi appelée *la Thrace* [2], il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendit sans faire

[1] Cinq sols. = Le texte de Xénophon porte *trois oboles éginétiques*, (*Hellen.* V, 2, 20), lesquelles répondaient à cinq oboles attiques, la drachme attique n'étant que les $\frac{3}{5}$ de celle d'Égine; ces trois oboles représentent donc une valeur de 76 centimes, ou environ 15 sous : ainsi chaque cavalier avait 3 francs par jour. — L.

[2] Il y a, dans le texte, ἀφίκετο εἰς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης χωρία (*Hellen.* V, 2, 24); c'est une expression usitée par les auteurs grecs, depuis Thucydide jusqu'à Démosthène, pour désigner, en général, la Thrace et les parties de la Macédoine qui en sont voisines. Un habile helléniste a même cherché à introduire la dénomination géographique d'*Épithrace*; mais son opinion ne paraît pas avoir été adoptée des savants. — L.

de défense; et commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenait à un général qui n'avait pas encore réuni toutes ses troupes.

An. M. 3622. Av. J. C. 382. Xenoph. p. 556-558. Plut. in Agesil. p. 608-609; id. in Pelop. p. 280. Diod. l. 15, p. 341-342.

Phébidas se mit en marche peu de temps après. Étant arrivé près de Thèbes, il campa hors de la ville, vers le Gymnase ou lieu public d'exercices. Isménie[1] et Léontide[2], tous deux alors polémarques, c'est-à-dire généraux d'armée et les premiers magistrats de Thèbes, étaient à la tête de deux factions opposées. le premier, qui avait attiré dans son parti Pélopidas, n'était point ami des Lacédémoniens, et n'en était point aimé non plus, parce qu'il se déclarait ouvertement pour le gouvernement populaire et pour la liberté; l'autre, au contraire, favorisait l'oligarchie, et était soutenu par les Lacédémoniens, qui l'aidaient de tout leur crédit. Je suis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être rapporté, et qui en fait la suite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Les choses étant dans cet état à Thèbes, Léontide alla trouver Phébidas, et lui proposa de s'emparer de la citadelle appelée *Cadmée*, d'en chasser ceux qui tenaient le parti d'Isménie, et de la mettre sous la puissance des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y

[1] *Isménias*. Rollin ne suit pas une règle bien constante dans la manière dont il francise les noms grecs terminés en *as* : puisqu'il dit *Pélopidas*, *Épaminondas*, *Phœbidas*, *Teleutias*, *Polybidas*, etc., on ne voit pas pourquoi il écrit *Léonide*, *Antalcide*, *Isménie*, etc. L'usage veut que la terminaison grecque de ces noms soit conservée. J'en fais ici l'observation une fois pour toutes. — L.

[2] C'est le nom que lui donne Plutarque (*in Agesil.*, § 23, 24; *in Pelopid.*, § 5; *de Genio Socratis*, p. 575). Mais Xénophon (*Hellen.* V. 2, 25), et Démosthène (*contra Neæram*, p. 1378, ed. *Reisk.*) le nomment *Léontiadès* : Rollin aurait dû adopter cette orthographe. — L.

aurait rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thèbes, pendant que son frère travaillait à soumettre Olynthe; que par là même il faciliterait à son frère le moyen de réussir dans son entreprise; et que les Thébains, qui avaient défendu par un décret à leurs citoyens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueraient pas, dès qu'il serait maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie et de cavalerie qu'il voudrait pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avait beaucoup d'ambition et peu de tête, et qui ne cherchait qu'à se signaler par quelque action d'éclat, sans en examiner les suites ni les conséquences, se laisse facilement persuader. Pendant que les Thébains, tranquilles et en sûreté sous la bonne foi du traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébraient les fêtes de Cérès, et ne s'attendaient à rien moins qu'à un pareil acte d'hostilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle [1]. Le sénat était actuellement assemblé. Léontide s'y rend. Il déclare qu'on n'a rien à craindre de la part des Lacédémoniens qui viennent d'entrer dans la citadelle; qu'ils ne sont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix; que, pour lui, par le pouvoir que lui donne sa charge de polémarque, de faire arrêter quiconque cabale contre l'état, il va mettre en lieu de sûreté Isménie, qui brouille et cherche à faire la guerre. En effet, sur-le-champ il est enlevé et conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Isménie, voyant leur chef arrêté, et craignant pour eux les dernières violences, sortent précipitamment de la ville, et se retirent à Athènes au nombre

[1] Pendant la durée de ces fêtes, la Cadmée n'était occupée que par les femmes qui y célébraient les *Thesmophories*. — L.



de plus de quatre cents. Ils sont aussitôt bannis par un décret public. Pélopidas était du nombre. Épaminondas demeure en repos à Thèbes, parce qu'on le méprisait comme un homme uniquement occupé de la philosophie et qui ne se mêlait point d'affaires, et aussi à cause de sa pauvreté, qui ne laissait rien à craindre de sa part. On nomme un nouveau polémarque à la place d'Isménie, et Léontide se transporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entreprise de Phébidas, qui, en pleine paix, s'était emparé par violence d'une citadelle sur laquelle il n'avait aucun droit, avait excité de grands murmures et de grandes plaintes; ceux sur-tout qui étaient opposés à Agésilas, qu'on soupçonnait d'être entré dans ce complot, demandaient par quels ordres Phébidas avait exécuté une si étrange perfidie. Agésilas, qui sentait bien que ces reproches criants tombaient sur lui, ne fit nulle difficulté de soutenir Phébidas, et de dire hautement et devant tout le monde : « Qu'il « fallait regarder l'action en elle-même, et voir si elle « était utile; que tout ce qui était expédient pour La« cédémone, il était permis et même commandé de le « faire de son propre mouvement, sans attendre les or« dres de personne. » Voilà les étranges principes qu'avançait un homme qui d'ailleurs soutenait hautement que la justice était la première de toutes les vertus, et que, sans elle, la valeur même, et toutes les plus grandes qualités, ne pouvaient être utiles. C'est lui qui répondit, lorsqu'en sa présence on faisait valoir extrêmement la grandeur du roi des Perses : *Ce roi, que vous appelez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste?* Maxime véritablement noble et admirable, *qu'il faut prendre la justice pour*

règle du beau et du grand; mais maxime qu'il n'avait que dans la bouche, et qu'il démentait par ses actions, conformément au principe de la plupart des politiques, qui croient qu'un homme d'état doit toujours vanter la justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son pays.

Écoutons maintenant la sentence que va prononcer l'auguste assemblée de Sparte, si renommée pour la sagesse de ses délibérations et l'équité de ses jugements. L'affaire, mûrement pesée, les moyens discutés de part et d'autre et mis dans tout leur jour, le résultat de l'assemblée est que Phébidas sera privé du commandement, et condamné à une amende de cent mille drachmes[1], mais qu'on retiendra la citadelle, et qu'on y mettra bonne garnison. Quelle étrange perversité! s'écrie Polybe; quel renversement de toute règle et de toute raison! Punir le criminel, et approuver le crime! et non-seulement approuver le crime en passant et sans y prendre part, mais le ratifier du sceau de l'autorité publique, et le continuer, au nom de l'état, pour en recueillir le fruit! On n'en demeura pas là. Des commissaires nommés par toutes les villes alliées de Sparte se transportèrent dans la citadelle de Thèbes, y firent le procès à Isménie, et prononcèrent contre lui un arrêt de mort, qui sur-le-champ fut mis à exécution. Il est rare que des injustices si criantes demeurent impunies : en user de la sorte, ce n'est, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à sa patrie, ni s'en vouloir à soi-même. Lib. 4, p. 296.

Téleutias, frère d'Agésilas, avait été substitué à la Xenoph. l. 5,

[1] Cinquante mille livres. = 91,600 fr. — L.

p. 559-565. Diod. l. 15, p. 342-343. place de Phébidas, choisi d'abord pour conduire le reste des troupes des alliés vers Olynthe, et il s'y rendit en diligence[1]. La ville était très-forte, et munie de tout ce qui était nécessaire pour faire une bonne défense. On fit plusieurs sorties avec succès; il se donna plusieurs combats, dans l'un desquels Téleutias fut tué. L'année suivante le roi Agésipolis fut chargé du commandement des troupes. La campagne se passa en escarmouches de part et d'autre, sans qu'il y eût rien de décisif. Agésipolis mourut bientôt après de maladie; Cléombrote, son frère, lui succéda au trône, et régna neuf ans. On commençait pour-lors la centième olympiade. An. M. 3624. Av. J. C. 380. Sparte fit de nouveaux efforts pour terminer la guerre contre les Olynthiens. Polybidas[2], qui en fut chargé, poussa vivement le siége; et, comme ils manquaient de vivres, ils furent enfin obligés de se rendre. Lacédémone les reçut au nombre de ses alliés.

§ II. *Prospérité de Sparte. Caractère de deux illustres Thébains, Épaminondas et Pélopidas. Celui-ci forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Conspiration contre les tyrans sagement conduite, et heureusement exécutée. La citadelle est reprise.*

Xenoph. pag. 565. Diod. p. 354. Jamais, ce semble, la fortune des Lacédémoniens n'avait été plus brillante, ni leur domination plus fortement établie. Tout leur était soumis dans la Grèce,

[1] Xénophon dit, au contraire, que Téleutias s'avança à petites journées (οὐ μάλα σπεύδων), afin de pouvoir lever sur la route le plus de troupes possible. (*Hellen.* V, 2, 38). — L.

[2] Lisez *Polybiadas* (Diod. Sic. XV, § 23), ou *Polybiadès* (Xenoph. *Hellen.* V, 3, 20). — L.

soit par force, soit par amitié. Ils tenaient dans leurs mains Thèbes, ville fort puissante, et par elle toute la Béotie. Ils avaient trouvé le moyen d'humilier Argos, et de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur était entièrement dévouée, et suivait en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, et réduits presque à eux seuls, n'étaient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville ou quelque peuple allié avait tenté de se soustraire à leur empire, une prompte punition les avait obligés de rentrer dans le devoir, et avait effrayé tous les autres. Ainsi, maîtres et par terre et sur mer, tout tremblait devant eux; et les princes les plus puissants, tels que le roi de Perse et le tyran de Syracuse, briguaient à l'envi leur alliance et leur amitié.

Une prospérité qui n'est fondée que sur l'injustice ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abattre la puissance de Sparte, partiront de l'endroit même où elle avait exercé les plus injustes violences, et d'où il semble qu'elle n'avait rien à craindre, c'est-à-dire de Thèbes. Deux illustres citoyens de cette ville paraîtront dans la suite avec éclat sur le théâtre de la Grèce, et méritent par cette raison d'être connus par avance.

Je parle de Pélopidas et d'Épaminondas. Tous deux étaient des premières familles de Thèbes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, et devenu, encore jeune, seul héritier d'une maison très-riche et très-florissante, employait dès-lors son bien à secourir ceux qui en avaient besoin et qui en étaient dignes, montrant, par ce sage emploi de ses richesses, qu'il en était véritablement le maître, et non l'esclave; car,

Plut. in Pelop. p. 279.

selon la remarque d'Aristote rapportée par Plutarque [1], la plupart des hommes ou n'usent pas de leur bien par avarice, ou en abusent par de mauvaises et folles dépenses. Pour Épaminondas, la pauvreté était son partage et faisait son honneur, on pourrait presque dire sa joie et ses délices. Il était né de parents pauvres, et par conséquent avait été familiarisé dès son enfance avec la pauvreté. Il se la rendit encore plus douce et plus aisée par le goût qu'il eut pour la philosophie. Pélopidas, qui aidait un grand nombre de citoyens, n'ayant jamais pu l'engager à accepter ses offres et à faire usage de ses richesses, prit part lui-même à la pauvreté de son ami en l'imitant, et devint le modèle aussi-bien que l'admiration de la ville, par la modestie dans ses habits et la frugalité dans sa table.

Corn. Nep. in Epamin. cap. 3.

Si Épaminondas était pauvre du côté des biens de la fortune, en récompense il était richement partagé de ceux de l'esprit et du cœur : modeste, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures favorables; possédant dans un souverain degré la science de la guerre, également homme de main et de tête; facile et complaisant dans le commerce de la vie; souffrant, avec une patience incroyable, les mauvais traitements du peuple, et même de ses amis; joignant à l'ardeur pour les exercices militaires un goût merveilleux pour l'étude et pour les sciences, il se piquait sur-tout de vérité et de sincérité, jusque-là qu'il se faisait un scrupule de mentir, même par jeu et par divertissement : *adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

[1] Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν οὐ χρῶνται τῷ πλούτῳ διὰ μικρολογίαν, οἱ δὲ παραχρῶνται δι' ἀσωτίαν.

Il avaient tous deux un égal penchant pour la vertu; mais Pélopidas prenait plus de plaisir aux exercices du corps, et Épaminondas à la culture de l'esprit. C'est pourquoi ils employaient tout leur loisir, l'un à la palestre et à la chasse, et l'autre à la conversation et à l'étude de la philosophie. Plut. in Pelop. p. 279

Mais ce que les gens de sens et de bon esprit doivent le plus admirer en eux, et ce qui se trouve le plus rarement dans les personnes de leur rang, c'est cette parfaite union et cette amitié constante qui subsista toujours entre eux pendant tout le temps qu'ils furent employés ensemble au maniement des affaires publiques, soit en paix, soit en guerre. Qu'on examine l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celle de Cimon et de Périclès, celle de Nicias et d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de dissensions, de disputes. Les deux amis dont nous parlons occupaient les premières charges de l'état; toutes les grandes affaires passaient par leurs mains; tout était confié à leurs soins et à leur autorité. Dans des conjonctures si délicates, que d'occasions, pour l'ordinaire, de pique et de jalousie! Jamais, ni la différence de sentiments, ni la diversité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérèrent leur union et leur bonne intelligence : c'est qu'elle était fondée sur un principe inaltérable, c'est-à-dire sur la vertu, qui leur faisait chercher dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire ni les richesses, source funeste de querelles et de divisions, mais le seul bien public; et qui leur faisait desirer, non d'avancer leur famille ou d'illustrer leur maison, mais de rendre leur patrie plus puissante et plus florissante. Voilà les deux grands

hommes qui vont paraître sur la scène, et qui vont donner le branle aux grands événements qui changeront la face des affaires de la Grèce.

An.M. 3626. Av. J.C. 378. Xenoph. Hist. græc. lib. 5, p. 566-568. Plut. in Pelop. p. 280-284; id. de Socr. Gen. p. 586-588 et 594-598. Diod. l. 15, p. 344-346. Cornel. Nep. in Pelop. cap. 1-4.

Léontide, ayant appris que les bannis s'étaient retirés à Athènes, et qu'ils y étaient bien traités du peuple et honorés de tous les honnêtes gens, leur dressa secrètement des embûches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya pour assassiner les plus considérables d'entre eux. Androclide seul fut tué, et Léontide manqua son coup sur tous les autres.

En même temps les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendaient de recevoir les bannis, ou de leur prêter secours, et qui leur ordonnaient de les chasser comme gens déclarés ennemis communs de la Grèce par tous les alliés. L'humanité, vertu propre et naturelle aux Athéniens, leur fit rejeter avec horreur une si infame proposition. Ils furent ravis de trouver une occasion de témoigner leur reconnaissance aux Thébains en leur rendant la pareille. Car c'étaient les Thébains qui avaient le plus contribué à rétablir à Athènes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un décret public, malgré les défenses de Sparte; et c'était de Thèbes qu'était parti Thrasybule pour délivrer Athènes de la tyrannie des Trente.

Pélopidas, quoique alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon [1] était l'un des plus considérables d'entre eux. Les ayant tous assemblés, il leur représenta: « Qu'il n'était ni séant

[1] Xénophon écrit *Mellon*. — L.

« ni juste que, contents d'avoir sauvé leur vie, ils re-
« gardassent d'un œil tranquille leur patrie captive et
« prisonnière ; que, quelque bonne volonté que leur
« témoignât le peuple d'Athènes, il ne fallait pas faire
« dépendre leur sort de ses décrets, que sa propre in-
« constance, ou la malignité des orateurs, qui le tour-
« naient à leur gré, pouvaient en peu de temps faire
« changer : qu'il fallait tout hasarder à l'exemple de
« Thrasybule, et se proposer pour modèle son courage
« intrépide et sa généreuse hardiesse ; afin que, comme
« Thrasybule, parti de Thèbes, était allé heurter et
« briser les tyrans d'Athènes, eux de même, partis
« d'Athènes, allassent rendre à Thèbes sa première li-
« berté. »

Ce discours fit sur l'esprit des bannis toute l'impression qu'on en devait attendre. Ils envoyèrent secrètement à Thèbes apprendre à ceux de leurs amis qui y étaient restés ce qu'ils avaient résolu. Ces amis approuvèrent extrêmement leur dessein. Charon, qui était un des principaux de la ville, promit sa maison pour y recevoir les conjurés. Philidas[1] trouva le moyen de se faire greffier d'Archias et de Philippe, qui étaient polémarques, c'est-à-dire les premiers magistrats de la ville. Pour Épaminondas, il y avait déja du temps qu'il s'appliquait, en particulier, à inspirer, par ses discours, aux jeunes Thébains un vif desir de secouer le joug de Sparte. Il n'ignorait rien de tout ce qui se tramait : mais il ne crut pas y devoir prendre aucune part, ayant peine, disait-il, à tremper ses mains dans le sang de ses citoyens ; prévoyant qu'on ne se tiendrait

Plut. de Gen. Socr. pag. 594.

[1] Xénophon écrit *Phyllidas*. — L.

pas dans les justes bornes de cette entreprise légitime en elle-même, et que les tyrans ne périraient pas seuls; et persuadé d'ailleurs qu'un citoyen qui paraîtrait n'avoir point pris de parti serait en état de faire plus d'impression sur l'esprit du peuple.

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouvèrent à propos que Phérénice, après avoir assemblé tous les conjurés, s'arrêtât au bourg de Thriasie, qui n'était pas fort loin de Thèbes, et qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardât à entrer dans la ville. Douze, des premières maisons de Thèbes, tous liés ensemble d'une étroite et fidèle amitié, mais rivaux de gloire et d'honneur, s'offrent pour cette hardie entreprise : Pélopidas était de ce nombre. Après avoir embrassé leurs compagnons, et avoir envoyé un courrier à Charon pour l'avertir de leur départ, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreraient en chemin ne se doutassent de rien, et qu'ils les prissent seulement pour des chasseurs que la chasse avait égarés.

Leur courrier étant arrivé à Thèbes, et ayant appris à Charon qu'ils étaient en chemin, l'approche du danger ne lui fit point changer de sentiment : comme il était plein de courage et d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir.

Un des conjurés, qui n'était pas un méchant homme, qui même aimait sa patrie, et qui de tout son cœur aurait voulu servir les bannis, mais qui n'avait ni l'audace ni la fermeté nécessaires pour une telle entreprise, occupé uniquement des difficultés et des obsta-

cles qui se présentent en foule à son esprit, et troublé à la vue des dangers, se retire dans sa maison sans rien dire, et dépêche un de ses amis à Mélon et à Pélopidas pour les prier de différer leur entreprise, et de s'en retourner à Athènes pour y attendre un temps plus favorable. Heureusement cet ami, n'ayant point trouvé la bride de son cheval, et ayant perdu beaucoup de temps à quereller contre sa femme, ne put partir.

Pélopidas et ceux de sa bande, ayant pris des habits de paysan, et s'étant partagés, entrent sur le déclin du jour par différentes portes dans la ville. Comme on était alors au commencement de l'hiver, il régnait un petit vent de bise, et il tombait de la neige; ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans sa maison à cause du froid, qui leur donnait à eux-mêmes le prétexte de se couvrir le visage. Ceux qui étaient de la confidence reçurent les bannis, et les menèrent tous d'abord chez Charon, où ils se trouvèrent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Il y avait déja quelque temps que Philidas, greffier des béotarques [1], qui était du complot, avait promis à Archias et à sa compagnie de leur donner à souper ce jour-là même, de leur faire grande chère, et de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Tous les conviés s'étant rendus à l'heure marquée, on se met à table. Ils étaient déja en pointe de vin, et bien près d'être ivres, lorsqu'il se répand, on ne sait par quelle voie, un bruit sourd que les bannis étaient dans la

[1] Les magistrats et généraux qui étaient chargés à Thèbes du gouvernement s'appelaient *béotarques*, c'est-à-dire commandants ou gouverneurs de la Béotie.

ville. Philidas, sans marquer un air embarrassé, fait tous ses efforts pour détourner la conversation; mais Archias envoie un de ses officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il était déja tard. Pélopidas et les conjurés se préparaient à partir, et avaient pris leurs cuirasses et leurs épées. Tout-à-coup on entend frapper à la porte. Quelqu'un y va; et, ayant appris de l'officier qu'il venait de la part des magistrats qui demandaient Charon, il va, tout hors de lui-même, lui annoncer ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration était découverte, et se crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît au commandement, et qu'il se présentât aux magistrats avec assurance, comme n'ayant rien à craindre, et ne se sentant coupable de rien.

Charon était un homme ferme et intrépide dans les dangers qui ne menaçaient que sa personne; mais alors, effrayé du danger de ses amis, et craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison si tant de braves citoyens qu'il avait reçus dans sa maison venaient à périr, il va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, âgé tout au plus de quinze ans, et qui surpassait en beauté et en force tous les jeunes gens de son âge, le remet entre les mains de Pélopidas, et lui dit : « Si vous venez à découvrir que je vous « aie trahis, et que j'aie usé à votre égard de mauvaise « foi, traitez en ennemi ce fils unique que je vous « abandonne, quelque cher qu'il me soit, et vengez- « vous sur lui de la perfidie du père sans en avoir au- « cune pitié. »

Ce discours les perça jusqu'au cœur : mais ce qui

leur causait la douleur la plus vive, était qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche et assez ingrat pour former contre lui le plus léger soupçon. Ils le conjurèrent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de le mettre en lieu de sûreté, afin de conserver à ses amis et à sa ville un vengeur s'il était assez heureux pour échapper aux tyrans. « Non, « répliqua le père, il demeurera avec vous, et n'aura « point d'autre sort que le vôtre. Eh! s'il a à périr, « quelle plus belle fin peut-il faire que de périr avec « son père et les meilleurs de ses amis ? Pour vous, « mon cher enfant, vous élevant au-dessus de votre âge, « montrez un courage digne de vous et de moi. Vous « voyez ici l'élite de nos citoyens. Faites sous de tels « maîtres un noble apprentissage de gloire; et apprenez « à combattre, et, s'il le faut, à mourir comme eux « pour la liberté. Au reste, je ne suis point sans espé- « rance, et je compte que la justice de notre cause at- « tirera sur nous les regards et la protection des dieux. » En même temps il leur adresse sa prière, embrasse tous les conjurés l'un après l'autre, et sort.

En chemin il travaille à se remettre, et à composer son visage et sa voix pour ne point faire paraître de trouble. Quand il fut à la porte de la maison du festin, Archias et Philidas viennent au-devant de lui, et lui demandent ce que veut dire un bruit qui se répand qu'il est arrivé dans la ville des gens mal intentionnés, qui sont cachés dans quelque maison. Il fait l'étonné; et, jugeant par les réponses qu'ils faisaient à ses questions qu'on ne savait rien de précis, il prend un ton plus ferme, et leur dit : « Il y a bien de l'apparence que « ces bruits dont vous me parlez ne sont qu'une fausse

« alarme qu'on aura voulu vous donner pour troubler « vos plaisirs. Cependant il ne faut rien négliger; et, « sans perdre de temps, je vais faire l'enquête la plus « exacte qu'il sera possible. » Philidas le loua de sa prudence et de son zèle; et, ramenant Archias dans la salle, il le replonge dans la débauche, et fait durer le repas en faisant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettait.

Charon, de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. La sérénité et la joie qui régnaient sur son visage leur annonça, par avance, qu'il n'y avait rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'était passé, et l'on ne songe plus qu'à mettre promptement à exécution un dessein auquel le moindre retardement pouvait apporter mille obstacles.

En effet, dans le moment même survient tout-à-coup un second orage bien plus violent et plus dangereux que le premier, et qui paraissait devoir faire échouer infailliblement l'entreprise. Un courrier, parti d'Athènes, arrive en grande hâte chargé d'un paquet qui renfermait un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la suite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui était déja noyé dans le vin, et qui ne respirait que la joie. En lui rendant sa dépêche, il dit : « Seigneur, celui qui vous écrit ces « lettres vous conjure de les lire sur-le-champ, parce « qu'il vous écrit pour des affaires sérieuses. » Archias, se mettant à rire, *A demain*[1], dit-il, *les affaires sé-*

[1] Οὐκοῦν εἰς αὔριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

rieuses; paroles qui passèrent depuis en proverbe parmi les Grecs: et, prenant les lettres, il les mit sous son chevet[1], et, continua la conversation et le repas.

Déja les conjurés étaient sortis partagés en deux troupes : les uns, sous la conduite de Pélopidas, marchaient contre Léontide, qui n'était pas du festin; les autres contre Archias, ayant à leur tête Charon. Ceux-ci avaient mis sur leurs cuirasses des robes de femme, et sur leurs têtes des couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin, tous les convives firent un grand bruit, et jetèrent de grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne voulaient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets; ce qui fut exécuté sur-le-champ : on les fit passer dans des maisons voisines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les conjurés, devenus par ce stratagême maîtres du champ de bataille, entrent, l'épée à la main, se montrent pour ce qu'ils sont, font main-basse sur tous les convives, et égorgent sans peine avec eux les magistrats, qui tous étaient pleins de vin et hors d'état de se défendre. Pélopidas trouva plus de résistance. Léontide était couché et endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il sauta brusquement de son lit, s'arma de son épée, en fit tomber à ses pieds quelques-uns : mais enfin il fut lui-même égorgé.

Cette grande affaire exécutée ainsi avec tant de bonheur et de promptitude, ils dépêchent sur-le-champ des courriers aux bannis qui étaient restés à Thriasie; forcent les portes des prisons, et en tirent les prison-

[1] Les Grecs mangeaient couchés sur des lits.

niers au nombre de cinq cents; appellent tous les Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étaient attachées, et enfonçant les boutiques des armuriers et des fourbisseurs. Épaminondas et Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens et de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avaient ramassés.

Toute la ville était remplie de frayeur et de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, et les rues pleines de gens qui allaient et venaient. Le peuple, tout consterné de ce qui venait d'arriver, et n'étant pas encore bien informé de son sort, attendait le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les capitaines des Lacédémoniens avaient fait une grande faute de n'être pas tombés sur eux pendant ce désordre; car la garnison était de quinze cents hommes, sans compter plus de trois mille bourgeois ou autres qui s'étaient réfugiés dans la citadelle. Effrayés des cris qu'ils entendaient, des feux qui paraissaient par toutes les maisons, et du tumulte de tout ce peuple qui courait çà et là, ils demeurèrent en repos, et se contentèrent de garder la citadelle, après avoir envoyé à Sparte des courriers pour y porter la nouvelle de ce qui venait d'arriver, et pour demander qu'on leur envoyât promptement du secours.

Le lendemain, à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes. On convoque une assemblée du peuple. Épaminondas et Gorgidas y mènent Pélopidas et sa troupe, environnée de tous les sacrificateurs, qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui exhortent les citoyens à secourir leur patrie et

leurs dieux. A ce spectacle toute l'assemblée se lève avec de grands cris et des battements de mains, et reçoit les conjurés comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs. Ce même jour Pélopidas est nommé béotarque avec Mélon et Charon.

L'arrivée des bannis fut suivie de près de celle de cinq mille hommes de pied et de cinq cents chevaux que les Athéniens envoyèrent à Pélopidas sous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivèrent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, et, sans perdre de temps, formèrent le siége de la citadelle, pour s'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du secours de Sparte.

Les assiégés se défendaient vigoureusement dans l'espérance d'un prompt secours, et paraissaient déterminés à mourir plutôt que de céder la place : du moins c'était la disposition des Lacédémoniens, mais ils ne faisaient pas le plus grand nombre de la garnison. Quand les vivres commencèrent à manquer, et qu'on se sentit pressé de la faim, le reste des troupes les obligea de capituler. Toute la garnison eut la vie sauve, et on lui permit de se retirer où il lui plairait. A peine était-elle sortie, que le secours arriva. Les Lacédémoniens trouvèrent à Mégare Cléombrote, qui était à la tête d'une puissante armée. Un peu plus de diligence aurait sauvé la citadelle. Mais ce n'est pas là la première fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer des entreprises de la dernière importance. Ils firent le procès aux trois *harmostes* ou commandants qui avaient capitulé : deux furent punis de mort, et le troisième condamné à une si grosse

amende, que, ne pouvant la payer, il se bannit lui-même du Péloponnèse.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par surprise et par ruse. Plutarque a raison de le comparer à celui de Thrasybule. L'un et l'autre, bannis et exilés, dénués par eux-mêmes de toute ressource, réduits à implorer un secours étranger, forment le hardi dessein de heurter, avec une petite poignée de gens, une puissance formidable; et, ayant vaincu par leur seul courage tous les obstacles qui s'opposaient à leur entreprise, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, et d'y changer entièrement la face des affaires; car c'est à Thrasybule qu'Athènes dut cet heureux et subit changement, qui, la tirant de l'oppression où elle gémissait, non-seulement la rétablit dans sa liberté, mais lui rendit tout son ancien éclat, et la mit en état d'humilier à son tour et de faire trembler Sparte, son ancienne et perpétuelle rivale. Nous verrons de même que la guerre qui bientôt abaissera l'orgueil de Sparte, et qui lui ôtera l'empire de la terre et de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais entrant, lui douzième, dans une maison, délia [1] et rompit les chaînes dont l'empire des Lacédémoniens se servait pour retenir les autres états dans l'esclavage, et qui paraissaient ne pouvoir jamais être ni déliées ni brisées.

[1] Πελοπίδας, εἰ δεῖ μεταφορᾷ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, ἔλυσε καὶ διέκοψε τοὺς δεσμοὺς τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀῤῥήκτους εἶναι δοκοῦντας.

§ III. *Sphodrias, Lacédémonien, forme une entreprise inutile contre le Pirée. Athènes se déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci et les Lacédémoniens.*

Les Lacédémoniens, après l'injure qu'ils prétendaient avoir reçue par l'entreprise de Pélopidas, ne demeurèrent pas en repos, et songèrent sérieusement à s'en venger. Agésilas, sentant bien qu'une telle expédition, dont le but était de soutenir des tyrans, ne lui ferait pas beaucoup d'honneur, la laissa à Cléombrote, qui venait de succéder au roi Agésipolis mort depuis peu, sous prétexte que son grand âge[1] le dispensait de s'en charger. Cléombrote entra donc avec son armée dans les terres de Béotie. Cette première campagne fut assez languissante, et se termina à quelques ravages de terres, après quoi le roi se retira. Il remit une partie de ses troupes à Sphodrias, qui commandait dans Thespies, et retourna à Sparte.

An. M. 3627. Av. J. C. 377. Xenoph. Hist. græc. lib. 5, p. 568-572. Plut. in Ages. p. 609-610; id. in Pelop. p. 284-285.

Les Athéniens, qui ne se croyaient pas en état de tenir tête aux Lacédémoniens, et qui craignaient les suites de la guerre dans laquelle la ligue qu'ils avaient faite avec les Thébains allait les engager, se repentirent d'y être entrés, et y renoncèrent. Ils mirent en prison ceux qui tenaient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, et condamnèrent les plus riches à de grosses amendes. Les affaires des Thébains paraissaient donc presque désespérées, personne ne se présentant pour les secourir. Pélopidas se trou-

[1] Selon le calcul de Dodwell (*Chronolog. Xenoph. ad ann.* 378), Agésilas devait alors avoir 63 ans. — L.

vait alors en charge avec Gorgidas. Ils cherchaient ensemble un moyen de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens; et voici la ruse qu'ils imaginèrent.

Le Spartiate Sphodrias avait été laissé à Thespies avec un corps de troupes, pour recevoir et protéger les Béotiens qui voudraient se révolter contre Thèbes. Il avait de la réputation parmi les gens de guerre, et ne manquait ni d'audace ni d'ambition; mais c'était un homme étourdi, léger, plein de lui-même; et, par cette raison, porté naturellement à se repaître de vaines espérances. Pélopidas et Gorgidas lui envoient secrètement un marchand de ses amis, qui lui offrit comme de lui-même une somme d'argent assez considérable, et qui lui tint des discours plus propres encore à le persuader que l'argent, parce qu'ils flattaient sa vanité. Après lui avoir représenté « qu'avec le mérite et la ré« putation qu'il avait, il devrait former quelque grande « entreprise qui le rendît mémorable à jamais, il lui « propose de s'emparer du Pirée, en attaquant les Athé« niens à l'improviste et lorsqu'ils s'y attendraient le « moins : que rien ne pouvait être si agréable aux La« cédémoniens, que de se voir maîtres d'Athènes; et « que ceux de Thèbes, irrités contre les Athéniens, « qu'ils regardaient comme des déserteurs et des traî« tres, ne leur donneraient aucun secours. »

Sphodrias, cherchant à se faire un grand nom, et jaloux de la gloire de Phébidas, qui, selon lui, s'était rendu très-illustre et très-célèbre par l'attentat qu'il avait commis contre Thèbes, s'imagina que ce serait un exploit bien plus glorieux et plus éclatant si de son propre mouvement il se saisissait du port du Pirée, et

qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entreprise, qui n'était ni moins injuste, ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant de prudence, ni avec le même succès : car, étant parti la nuit de Thespies dans l'espérance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie près d'Éleusis ; et, se voyant découvert, il s'en retourna honteusement à Thespies avec quelque butin qu'il avait fait.

En même temps les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces ambassadeurs trouvèrent que les Lacédémoniens n'avaient pas attendu qu'on vînt d'Athènes accuser Sphodrias devant eux, et qu'ils l'avaient déja cité devant le conseil pour lui faire son procès. Il n'osa comparaître, craignant l'issue du jugement, et la juste colère de ses citoyens. Il avait un fils, qui était lié d'une étroite et tendre amitié avec celui d'Agésilas. Celui-ci sollicita si vivement son père, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité et de persévérance, qu'il ne put refuser sa protection à Sphodrias, et il le fit absoudre pleinement. Agésilas était peu délicat, comme on l'a déja vu, sur les devoirs de la justice, quand il s'agissait de servir ses amis. On sait d'ailleurs qu'il était le père du monde le plus tendre et le plus complaisant pour ses enfants. On dit que, pendant qu'ils étaient petits, il jouait avec eux et se divertissait à aller à cheval sur un bâton ; et qu'ayant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il fût lui-même devenu père.

Xenoph. l. 5, p. 584-589. Plut. in Ages. pag. 610-611; id. in Pelop. p. 285-288.

Le jugement injuste prononcé à Sparte en faveur de Sphodrias irrita extrêmement les Athéniens, et les détermina à renouveler dans le moment même l'alliance avec ceux de Thèbes, qu'ils résolurent de secourir de tout leur pouvoir. Ils équipèrent une flotte de soixante voiles, et ils en donnèrent le commandement à Timothée, fils de l'illustre Conon, dont il soutint bien la réputation par son courage et ses grandes actions. C'est lui que ses ennemis, jaloux de la gloire que lui avaient attirée ses heureux succès, firent peindre dans un tableau où ils le représentaient dormant, et la fortune à ses pieds qui prenait pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'était pas endormi. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il attaqua l'île de Corcyre [1], et s'en rendit maître. Il en traita les habitants avec beaucoup de bonté, leur laissa leur liberté et leurs lois, ce qui rendit les villes voisines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates, de leur côté, armèrent puissamment [2]. Avant toutes choses, ils songèrent à reprendre Corcyre. Son heureuse situation, entre la Sicile et la Grèce, rendait cette île fort importante. Ils intéressèrent Denys-le-Tyran dans cette expédition, et lui demandèrent du secours. En attendant, ils firent partir leur flotte, commandée par Mnasippe [3]. Les Athéniens en même temps en envoyèrent une de soixante voiles

Plut. in Sylla, p. 454.

[1] Corfou.

[2] Rollin passe sous silence un fait assez important. Les Lacédémoniens envoyèrent une flotte de 55 trirèmes commandée par Nicolochus, homme plus distingué par son courage que par ses talents. Sans attendre un renfort qui devait lui arriver d'Ambracie, il livre bataille à Timothée qui le défait complètement (XENOPH. *Hellen.* V. 4, 65, 66). Cet événement est fixé par Dodwell à la 2e année de la 101e olympiade. — L.

[3] Ce général vint bloquer la ville de Corcyre par terre et par mer. — L.

au secours de Corcyre. D'abord on en avait donné le commandement à Timothée; mais bientôt après, sur ce qu'il parut agir trop lentement, on lui substitua Iphicrate. Mnasippe, s'étant rendu odieux à ses troupes par sa hauteur, sa dureté et son avarice, en fut très-mal servi, et il perdit la vie dans un combat [1]. Ce fut après sa mort qu'Iphicrate arriva [2]. Il apprit que les dix galères de Syracuse approchaient. Il les attaqua si à propos, qu'aucune n'échappa [3]. Il avait demandé qu'on lui donnât pour adjoints l'orateur Callistrate et Chabrias, l'un des chefs les plus renommés de ce temps. En quoi Xénophon admire sa sagesse et sa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paraître avoir besoin de conseil, et de n'avoir point appréhendé que d'autres vinssent partager avec lui la gloire de ses heureux succès.

On avait engagé Agésilas à se mettre à la tête des troupes qui devaient marcher contre Thèbes. Il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, et ne fut pas lui-même exempt de pertes. Les deux armées étaient tous les jours aux mains, et donnaient à tout moment des combats, qui n'étaient pas des batailles en forme, mais plutôt des escarmouches, et servaient comme d'apprentissage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnaient du courage, de la hardiesse et de l'expérience. C'est pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos, un jour qu'on le rapportait de la Béotie fort blessé : *Seigneur Agésilas, vous recevez un beau salaire des*

[1] Dans une sortie des assiégés. —L.

[2] Le reste des assiégeants n'avaient pas attendu son arrivée : ils s'étaient retirés à Leucade, abandonnant des provisions considérables. — L.

[3] Excepté un bâtiment rhodien qui s'était enfui pour éviter le combat (XENOPH. *Hellen.* VI, 2, 35). — L.

leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne voulaient ni ne pouvaient apprendre. C'était pour prévenir cet inconvénient, que Licurgue, dans une des trois ordonnances qu'il appelait *rhètres* [1], avait défendu aux Lacédémoniens de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre.

Il se passa ainsi quelques campagnes, sans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action décisive. C'était prudence, de la part des commandants thébains, de ne point encore hasarder de bataille, et de donner le temps à leurs soldats de se fortifier et de s'enhardir. Lorsque l'occasion était favorable, ils les lâchaient à propos comme de généreux chiens de chasse; et, après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappelaient, contents de leur courage et de leur ardeur. Et c'est Pélopidas à qui était due la principale gloire de ces succès et de cette sage conduite.

Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut sa réputation. Ayant manqué son entreprise contre Orchomène, qui avait pris le parti des Lacédémoniens, à son retour les ennemis se trouvèrent sur son chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les aperçurent hors des défilés, quelqu'un, courant de toute sa force à Pélopidas, lui dit : *Nous sommes tombés entre les mains des ennemis. Eh! pourquoi*, répondit-il, *ne dirions-nous pas plutôt qu'ils sont tombés entre les nôtres?* En même

[1] Ainsi appelées, Ῥῆτραι, parce qu'elles n'étaient point écrites. Le mot Ῥήτρα signifie *parole, discours, oracle, arrêté verbal* (BOISSONADE, *Animadv. ad Inscript. Eliac.* dans le *classical Journal*, t. XX, p. 288). — L.

temps il commanda à la cavalerie, qui faisait l'arrière-garde, de passer de la queue à la tête pour commencer le combat. Il se tenait bien sûr que son infanterie, qui n'était que de trois cents hommes, et qu'on appelait *le bataillon sacré*, par-tout où elle donnerait, enfoncerait les ennemis, quoique supérieurs en nombre : ils avaient au moins le triple de ses forces. Le choc commença par l'endroit où étaient les chefs des deux partis, et il fut très-rude. D'abord les deux généraux des Lacédémoniens, qui s'étaient jetés sur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étaient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner passage aux Thébains. Ils auraient pu continuer leur route, et se sauver, s'ils avaient voulu : mais Pélopidas, dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étaient encore en bataille, et il en fit un si grand carnage, que tout le reste, effrayé, se mit à fuir en désordre. Les Thébains ne les poursuivirent pas fort loin, de peur de surprise. Ils se contentèrent de les avoir rompus et de faire une retraite glorieuse, qui valait une victoire, puisqu'ils la faisaient au travers des troupes ennemies dissipées et défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeler autrement, fut comme le germe et la semence des grandes actions et des grands événements dont il sera bientôt parlé. Il n'était jamais arrivé jusque-là dans aucune guerre, soit contre les Barbares, soit contre les Grecs, que les Lacédémoniens, ayant l'avantage du nombre, eussent été défaits, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étaient

d'une fierté qu'on ne pouvait soutenir ; et leur réputation seule étonnait leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auraient osé se présenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur est enlevée. Les Thébains, à leur tour, vont devenir la terreur et l'effroi de ceux même qui, jusqu'à ce temps, s'étaient rendus partout si formidables.

An. M 3627. L'entreprise d'Artaxerxe Mnémon contre l'Égypte,
An. M. 3630. et la mort d'Évagore, roi de Cypre, devraient naturellement trouver ici leur place ; mais, pour ne point couper et interrompre ce qui regarde les Thébains, je diffère à parler de ces deux articles.

§ IV. *Nouveaux troubles dans la Grèce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thèbes. Ils sont vaincus et mis en fuite à la bataille de Leuctres. Épaminondas ravage la Laconie, et s'avance jusqu'aux portes de Sparte.*

Biod. l. 15, p. 361-362. Pendant que les Perses faisaient la guerre en Égypte, il s'excita beaucoup de troubles dans la Grèce. Ce fut dans cet intervalle que les Thébains, s'étant rendus maîtres de Platée [1], et ensuite de Thespies, ruinèrent entièrement ces deux villes, après en avoir chassé tous les habitants. Les Platéens se retirèrent à Athènes avec leurs femmes et leurs enfants. Ils y furent reçus avec bonté, et adoptés au nombre des citoyens.

[1] *Platée*, ville de Béotie ; *Thespies*, ville d'Achaïe.

= *Thespies* était également située dans la Béotie. L'Achaïe était une province du Péloponnèse ; ce fut sous la domination romaine que le nom d'Achaïe prit une extension plus grande, et servit à désigner une des deux grandes divisions de la Grèce. — L.

Artaxerxe, apprenant l'état où était la Grèce, y envoya une nouvelle ambassade pour exhorter les états et les villes qui se faisaient la guerre à mettre bas les armes, et à s'accorder, suivant le plan du traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en son lieu, il était réglé que toutes les villes de la Grèce jouiraient de la liberté, et se gouverneraient par leurs propres lois. En vertu de cet article, les Lacédémoniens pressaient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée et Thespies, qu'ils y avaient démolies, et de les rendre, avec les terres qui en dépendaient, à leurs anciens habitants. Les Thébains, de leur côté, voulaient que les Lacédémoniens rendissent la liberté à toutes celles de la Laconie, et que la ville de Messène fût restituée à ses anciens maîtres. L'équité le demandait : mais les Lacédémoniens, se croyant toujours fort supérieurs à ceux de Thèbes, prétendaient les soumettre à une loi qu'ils ne voulaient pas suivre eux-mêmes.

An. M. 3673. Av. J.-C. 371. Xenoph. Hist. græc. lib. 6, p. 590-593. Diod. p. 365-366.

Tous les peuples de la Grèce, las et fatigués d'une guerre qui avait déja occupé plusieurs campagnes, et qui n'avait d'autre cause que l'ambition et l'injustice de Sparte, ni d'autre but que son agrandissement, songeaient sérieusement à faire une paix générale, et, dans cette vue, avaient envoyé à Lacédémone des députés pour concerter ensemble les moyens de parvenir à une fin si desirée et si nécessaire. Parmi ces députés Épaminondas tenait un des premiers rangs. Il était dès-lors très-célèbre pour sa grande érudition, et pour la profonde connaissance qu'il avait de la philosophie; mais il n'avait point encore été en situation de donner des preuves bien éclatantes de sa grande

Plut. in Ages. p. 611.

capacité pour commander des armées et pour manier les affaires publiques. Voyant que tous les députés, par respect pour Agésilas, qui se déclarait ouvertement pour la guerre, n'osaient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté, une autorité trop impérieuse, et, de l'autre, une soumission trop servile, il fut le seul qui parla avec une sage et noble hardiesse, comme il convient à un homme d'état qui n'a en vue que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grèce, faisant voir que la guerre augmentait la puissance des seuls Spartiates, et qu'elle ruinait et affaiblissait tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avait de fonder la paix sur l'égalité et sur la justice, parce qu'il ne pouvait y avoir de paix ferme et durable que celle où toutes les parties trouvaient un avantage égal.

Un discours comme celui-là, fondé visiblement en raison et en justice, et prononcé d'un ton grave et sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'aperçut bien, par l'attention et le silence qu'on lui avait prêtés, que tous les députés en avaient été extrêmement frappés, et qu'ils ne manqueraient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Épaminondas *s'il estimait qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Béotie libre et indépendante.*, c'est-à-dire s'il consentait que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thèbes. Épaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour, avec beaucoup de vivacité, *s'il estimait aussi qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Laconie dans la même in-*

dépendance et la même liberté. Alors Agésilas, se levant de son siége, plein de colère, le pressa de déclarer nettement *s'il laisserait la Béotie libre.* Épaminondas lui fit encore la même question, et lui demanda *s'il laisserait, de son côté, la Laconie libre.* Agésilas, qui ne cherchait qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur-le-champ leur nom du traité d'alliance qu'on était près de conclure; et tous les autres alliés le signèrent, moins par inclination que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutaient le pouvoir.

En conséquence de ce traité, on devait licencier toutes les troupes qui étaient en campagne. Cléombrote, l'un des rois de Sparte, se trouvait alors en Phocide, à la tête de l'armée; il écrivit aux éphores pour savoir les intentions de la république. Prothoüs, l'un des premiers sénateurs, représenta qu'il n'y avait pas lieu de délibérer, et que Sparte ne pouvait se dispenser, selon l'accord qui venait d'être fait, de rappeler ses troupes : ce n'était pas le sentiment d'Agésilas. Piqué contre les Thébains, et en particulier contre Épaminondas, il voulait absolument la guerre, pour avoir lieu de se venger; et l'occasion lui en parut alors très-favorable, toute la Grèce étant libre et unie, et les Thébains seuls exclus du traité de paix. L'avis de Prothoüs fut donc rejeté par tout le conseil, qui le traita de bonhomme et de radoteur[1] qui n'y entendait rien; la Divinité, remarque Xénophon, les poussant dès-lors dans le précipice. Les éphores mandèrent sur l'heure à Cléombrote de mener ses troupes contre les

Xenoph. l. 6, p. 593-597. Diod. l. 15, p. 365-371. Plut. in Ages. p. 611-612; id. in Pelop. p. 288, 289.

[1] Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσατο· ἤδη γὰρ, ὡς ἔοικε, τὸ δαιμόνιον ἦγεν.

Thébains; et, sans perdre un moment, ils envoyèrent par-tout pour assembler les forces de leurs alliés, qui étaient très-fâchés de cette guerre, et qui n'y marchaient qu'à contre-cœur, mais qui n'osaient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur désobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux succès dans une guerre entreprise visiblement contre toute justice et toute raison, et par le seul motif de colère et de vengeance, cependant les Lacédémoniens, qui se sentaient beaucoup supérieurs en nombre, comptaient sur une victoire assurée, et se flattaient que Thèbes, délaissée de ses alliés, était hors d'état de leur tenir tête.

An. M. 3634. Av. J.C. 370. L'alarme fut grande d'abord chez les Thébains; ils se voyaient seuls, sans alliés et sans secours. Tous les Grecs alors regardèrent Thèbes comme perdue : on ne savait pas qu'en un seul homme elle avait plus d'une armée. Cet homme était Épaminondas; il est nommé général, et on lui donne plusieurs collègues. Il lève promptement le plus de troupes qu'il lui est possible (elles ne montaient qu'à six mille hommes, et l'ennemi en avait plus de vingt-quatre mille), et se met en marche. Comme, pour l'arrêter, on lui annonçait plusieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homère, dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie* [1]. Cependant, pour rassurer l'esprit des soldats, naturellement superstitieux, et qu'il voyait intimidés, il suborna plusieurs particuliers, qui vinrent de différents endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage et l'espérance.

[1] Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.
(*Iliad.* II, v. 423.)

Pélopidas n'était point alors en charge, mais il commandait *le bataillon sacré*. Comme il sortait de sa maison pour aller à l'armée, sa femme, qui l'accompagnait pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, et le conjurant de se conserver, *Voilà*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens; mais pour les chefs, il ne faut leur recommander que de conserver les autres.*

Épaminondas avait pris la sage précaution de s'assurer d'un passage qui aurait épargné beaucoup de chemin à Cléombrote [1]. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie, entre Platée et Thespies. On délibéra, de part et d'autre, si l'on donnerait la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de tous ses officiers, qui lui représentèrent que, si, avec des troupes beaucoup supérieures en nombre, il refusait de combattre, ce refus confirmerait le bruit qui s'était répandu que sous main il favorisait ceux de Thèbes. Ceux-ci avaient une raison essentielle de hâter le combat pour prévenir l'arrivée des troupes que les ennemis attendaient de jour à autre. Cependant les avis se trouvèrent partagés entre les six chefs qui formaient le conseil. Un septième, étant survenu fort à propos, se joignit aux trois qui voulaient qu'on allât présenter la bataille à l'ennemi; et cet avis, qui était celui d'Épaminondas, l'ayant emporté, la ba-

[1] Cléombrote paraît avoir habilement trompé l'attente de l'ennemi. Au lieu de faire le détour auquel on croyait l'obliger, il se jette sur Créusis, port des Béotiens sur le golfe de Corinthe, s'empare de douze trirèmes qui s'y trouvaient, traverse la chaîne de montagnes qui borde la Béotie à l'ouest, et arrive dans la plaine de Leuctres, qui dépendait du territoire de Thespies. — L.

taille fut résolue : on était pour-lors dans la seconde année de la cent-deuxième olympiade.

Les deux armées étaient bien inégales pour le nombre : celle des Lacédémoniens, comme on l'a déja dit, était composée de vingt-quatre mille hommes d'infanterie et de seize cents chevaux; celle des Thébains n'avait que quatre cents chevaux et six mille hommes de pied, mais tous aguerris et animés par les campagnes qu'ils avaient faites avec tant de succès, et déterminés à vaincre ou à mourir. La cavalerie des Lacédémoniens, composée d'hommes pris au hasard, sans valeur, sans expérience, le cédait autant à celle des ennemis pour le courage, qu'elle l'emportait pour le nombre : ils ne pouvaient pas compter sur leur infanterie, à l'exception des Lacédémoniens; les alliés, comme il a déja été remarqué, ne s'étant engagés dans cette guerre qu'à contre-cœur, parce qu'ils n'en approuvaient pas le sujet, et que d'ailleurs ils étaient mécontents des Lacédémoniens.

Les deux généraux, par leur habileté, tenaient lieu chacun à leur armée de troupes nombreuses, sur-tout le Thébain, qui était le capitaine de son temps le plus accompli; il était soutenu par Pélopidas, qui commandait le bataillon sacré. Ce bataillon était composé de trois cents jeunes Thébains, unis ensemble d'une étroite et tendre amitié, engagés par un serment particulier à ne prendre jamais la fuite, et à se défendre les uns les autres jusqu'au dernier soupir.

Quand le jour du combat fut venu [1], les deux armées se mirent en bataille dans une plaine. Cléom-

[1] La bataille se donna le 8 juillet 371 avant J.C. — L.

brote était à la droite, composée principalement des Lacédémoniens, sur lesquels il comptait le plus, et qui étaient sur douze de hauteur; et, pour profiter de la supériorité de sa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en première ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agésilas, était à la tête des alliés, qui formaient l'aile gauche.

Épaminondas, résolu d'attaquer par sa gauche, qu'il commandait en personne, la fortifia de tout ce qu'il avait d'hommes d'élite et pesamment armés, qu'il rangea sur cinquante de hauteur. Le bataillon sacré, placé à sa gauche, fermait cette aile. Le reste de son infanterie s'étendait sur sa droite en ligne oblique, qui, à mesure qu'elle se prolongeait, s'éloignait davantage du front de l'ennemi. Par cette disposition, qui n'est pas ordinaire, son dessein était de couvrir son flanc droit, d'écarter et de mettre comme en réserve son aile droite, afin de ne point hasarder le succès du combat par ce qu'il avait de plus faible, et de commencer l'action par son aile gauche, où était l'élite de ses troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote et les Spartiates. Il se tenait bien sûr que, s'il pouvait enfoncer la phalange lacédémonienne, tout le reste de l'armée serait bientôt mis en déroute. Pour ce qui est de sa cavalerie, il se régla sur la disposition de celle des ennemis, et la plaça en première ligne devant sa gauche.

L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains était mieux montée et plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne fut pas long-temps sans être rompue et renversée sur son infanterie, qu'elle commença à mettre en confusion. Épaminon-

das, suivant de près sa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, et tombe sur sa phalange avec tout le poids de son épais bataillon. Celui-ci, pour faire diversion, détache un corps de troupes, auquel il donne ordre de prendre Épaminondas en flanc, et de l'envelopper. Pélopidas, s'apercevant de ce mouvement, s'avance avec une vitesse et une hardiesse incroyables à la tête du bataillon sacré pour prévenir l'ennemi, prend Cléombrote lui-même en flanc, et, par cette attaque brusque et inopinée, le met en désordre. Le combat fut très-rude et très-opiniâtre; et, pendant que Cléombrote put agir, la victoire demeura douteuse, et balança long-temps entre les deux partis. Quand il fut tombé mort de ses blessures, les Thébains pour achever leur victoire, les Lacédémoniens pour n'avoir pas la honte d'avoir abandonné le corps de leur roi, firent de nouveaux efforts de part et d'autre, et le carnage fut grand. Ceux-ci se battirent avec tant de fureur autour du corps, qu'enfin ils vinrent à bout de l'emporter. Animés par ce glorieux avantage, ils voulaient revenir à la charge, et l'auraient peut-être fait avec succès si les alliés avaient secondé leur ardeur; mais l'aile gauche, voyant que la phalange lacédémonienne avait été enfoncée, et croyant tout perdu, sur-tout quand elle eut appris la mort du roi, prit la fuite, et entraîna avec elle tout le reste de l'armée. Épaminondas la poursuivit vivement, et en fit périr un grand nombre. Les Thébains, demeurés maîtres du champ de bataille, érigèrent un trophée, et permirent aux ennemis d'enterrer leurs morts.

Jamais les Lacédémoniens n'avaient reçu un pareil échec. Les plus sanglantes défaites jusqu'alors ne leur

avaient coûté guère plus de quatre ou cinq cents hommes de leurs citoyens. On avait vu Sparte, d'ailleurs si animée, ou plutôt si acharnée contre Athènes, racheter d'une trève de trente années huit cents de ses citoyens, qui s'étaient laissé envelopper dans la petite île de Sphactérie : ici, il demeura sur la place quatre mille hommes, dont il y avait mille Lacédémoniens, et quatre cents Spartiates [1], de sept cents qui s'étaient trouvés à la bataille [2]. Les Thébains ne perdirent que trois cents hommes, parmi lesquels il se trouva peu de citoyens de Thèbes.

La ville de Sparte célébrait actuellement les jeux gymniques, et elle était pleine d'étrangers que la curiosité y avait amenés, lorsque les courriers arrivèrent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les éphores, quoiqu'ils en sentissent parfaitement toutes les suites, et qu'ils vissent bien qu'elle portait un coup mortel à l'empire de Sparte, ne permirent pourtant ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la fête. Ils envoyèrent dans toutes les maisons aux parents les noms des morts qui leur appartenaient, et demeurèrent au théâtre à faire continuer les danses et les jeux jusqu'à la fin.

[1] On appelait proprement *Spartiates*, ceux qui habitaient dans Sparte; et *Lacédémoniens*, ceux qui étaient établis à la campagne.

= Wesseling prouve très-bien (*ad Diodor.* XI, § 4), que les Lacédémoniens et les Spartiates différaient comme le tout et la partie : les premiers s'entendent des habitants de la Laconie, y compris Sparte elle-même. — L.

[2] Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre des Lacédémoniens morts à la bataille de Leuctres; on peut voir à ce sujet les notes de Morus (*ad Isocrat. Panegyr.* § 24), de Zeune (*ad Xenoph. Ages.* § II, 24), de Schneider (*ad Xenoph. Hellen.* VI, 4, 15). — L.

Le lendemain matin, chacun sachant le sort des siens, les pères et tous les parents de ceux qui avaient été tués, s'étant rendus à la place publique, se saluaient et s'embrassaient les uns les autres avec un visage plein de joie et de sérénité : au lieu que les autres se tenaient cachés dans leurs maisons ; ou, si la nécessité les obligeait de paraître au-dehors, c'était avec une tristesse et un abattement qui marquait d'une manière bien sensible leur vive et profonde douleur. Cette différence se remarquait encore mieux dans les femmes. La tristesse, le silence, les larmes découvraient celles qui attendaient le retour de leurs fils : mais on voyait celles dont les fils avaient été tués courir avec empressement aux temples pour rendre graces aux dieux, et se féliciter les unes les autres de leur gloire et de leur bonheur. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans de tels sentiments un grand courage ; mais je voudrais qu'il n'étouffât pas entièrement ceux de la nature, et qu'il eût moins de férocité.

On se trouva dans un grand embarras à Sparte, au sujet de ceux qui s'étaient enfuis de la bataille. Comme ils étaient en grand nombre et des plus puissants de la ville, on n'osait leur faire souffrir les peines ordonnées par les lois, de peur que le désespoir ne leur fît prendre quelque résolution extrême et funeste à l'état ; car non-seulement les fuyards étaient exclus de toutes sortes de charges et d'emplois, mais c'était encore une honte de s'allier avec eux par des mariages. Tous ceux qui les rencontraient sur leur chemin pouvaient les frapper, et ils étaient forcés de le souffrir. De plus, ils ne pouvaient porter que des robes sales, déchirées, et pleines de pièces de diverses couleurs. Enfin, il fal-

lait qu'ils se fissent raser la moitié de la barbe, et qu'ils laissassent croître l'autre moitié. C'était faire un grand tort à Sparte que de la priver de tant de gens de guerre dans un temps où elle en avait un si pressant besoin. Pour se tirer de cet embarras, elle choisit Agésilas pour législateur, et lui donna un souverain pouvoir de faire dans les lois tous les changements qu'il lui plairait. Agésilas, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, sans y rien changer, trouva le moyen de sauver les fuyards et l'état. S'étant rendu à l'assemblée des Lacédémoniens, il dit en plein conseil, *que pour ce jour il fallait laisser dormir les lois, et après ce jour leur rendre toute leur autorité.* Par ce peu de mots, il conserva à Sparte ses lois entières, et lui rendit aussi ce grand nombre de citoyens qu'il empêcha d'être pour toujours déshonorés et de devenir inutiles à la république.

Après la bataille de Leuctres, les deux partis travaillèrent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire.

Xenoph l. 6, pag. 598. Diod. l. 15, p. 375-378. Plut. in Ages. p. 613-615; id. in Pelop. pag. 290.

Agésilas, pour relever le courage des siens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien résolu d'éviter avec grand soin d'en venir à un combat. Il s'attacha seulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, et fit le dégât dans le pays; ce qui réjouit un peu Sparte, et ranima son courage, en lui faisant croire que son salut n'était pas entièrement déséspéré.

Les Thébains, aussitôt après leur victoire, avaient envoyé à Athènes pour y en porter la nouvelle, et pour demander du secours contre l'ennemi commun. Le sénat était actuellement assemblé; il reçut fort froidement le courrier, ne lui fit point les présents ordinaires,

et le renvoya sans lui parler de secours. Les Athéniens, alarmés de l'avantage considérable que Thèbes venait de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent dissimuler l'ombrage et l'inquiétude que leur donnait l'accroissement prompt et inopiné d'une puissance voisine, qui pouvait bientôt se rendre formidable à toute la Grèce.

A Thèbes, Épaminondas et Pélopidas avaient été nommés gouverneurs de la Béotie [1] tous deux ensemble. Ayant réuni toutes les troupes des Béotiens et de leurs alliés, dont le nombre augmentait tous les jours, ils entrèrent dans le Péloponnèse, et firent révolter beaucoup de villes et de peuples contre les Lacédémoniens : Élide, Argos, toute l'Arcadie, et la plus grande partie de la Laconie même. On était alors au solstice d'hiver, et à la fin du dernier mois de l'année; de sorte que dans très-peu de jours ils devaient sortir de charge : car, le premier jour du mois suivant, il fallait qu'ils cédassent leur place à ceux qui seraient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort s'ils la retenaient au-delà de ce terme. Leurs collègues, craignant la mauvaise saison, et encore plus les suites redoutables de cette loi, voulaient à toute force ramener l'armée à Thèbes. Pélopidas fut le premier qui, entrant dans le sentiment d'Épaminondas, excita le courage de ses citoyens, et les engagea à profiter de l'alarme où étaient les ennemis, et à poursuivre leur entreprise, en passant par-dessus une formalité dont ils se devaient croire légitimement dispensés par l'état

[1] Ou *Béotarques* : cette nomination eut lieu 2 ans après la bataille de Leuctres, en l'année 369. — L.

même, puisque l'intérêt de l'état, quand il est fondé sur la justice, est une loi souveraine pour les sujets.

Ils entrèrent donc dans la Laconie, à la tête d'une armée de plus de soixante et dix mille bons soldats, dont les Thébains ne faisaient pas la douzième partie : mais la grande réputation de ces deux généraux faisait que, même sans ordre et sans décret public, tous les alliés se rangeaient avec un respectueux silence sous leurs enseignes, et marchaient pleins de confiance et de courage sous leur conduite. Il y avait six cents ans que les Doriens s'étaient établis à Lacédémone, et, depuis tout ce temps-là, c'était ici la première fois qu'ils voyaient les ennemis sur leurs terres; auparavant jamais aucun n'avait osé y mettre le pied, bien moins encore attaquer la ville, quoiqu'elle fût sans murailles. Les Thébains et leurs alliés, trouvant donc un pays auquel on n'avait jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le saccagèrent et le pillèrent jusqu'à la rivière d'Eurotas, sans que personne se mît en devoir de les en empêcher.

On avait placé en quelques endroits des corps-de-garde pour défendre des passages importants. Isoholas, Spartiate, qui commandait un de ces détachements, s'y distingua d'une manière particulière. Voyant bien qu'avec sa petite troupe il ne pouvait pas soutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il était honteux à un Spartiate d'abandonner son poste, il renvoya dans la ville les jeunes gens qui étaient en âge et en état de servir utilement leur patrie, et ne retint avec lui que les vieillards. Se dévouant tous ensemble au bien public, à l'imitation de Léonide, ils vendirent bien

cher leur vie; et, après s'être long-temps défendus, et avoir fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agésilas se conduisit dans cette occasion avec beaucoup d'habileté et de sagesse. Il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il aurait été non-seulement inutile, mais dangereux, de s'opposer, et dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages, se dissiperait de lui-même. Il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville et dans tous les endroits les plus importants ses meilleures troupes, et de bien assurer tous les postes. Du reste, bien déterminé à ne point sortir et à ne point hasarder de combat, il demeura insensible aux railleries, aux insultes, aux menaces des Thébains, qui le défiaient en l'appelant par son nom, et qui le pressaient de sortir pour défendre son pays, lui qui seul en avait causé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui attristait encore davantage Agésilas, c'étaient les mouvements tumultueux et les troubles qui s'excitaient dans la ville, le murmure et les plaintes des vieillards, affligés jusqu'au désespoir d'être témoins de ce qu'ils voyaient, aussi-bien que des femmes, qui paraissaient comme forcenées en entendant les cris menaçants des ennemis, et en voyant les embrasements qu'ils excitaient aux environs, dont la lumière et la fumée, qui venaient presque jusque sous leurs yeux, semblaient leur annoncer un pareil malheur. Quelque courage que montrât au-dehors Agésilas, il ne pouvait pas ne point être sensiblement touché d'un si triste spectacle, auquel se joignait la douleur de voir ternir

sa réputation, en ce qu'ayant trouvé la ville très-florissante et très-puissante quand il fut chargé du gouvernement, il la voyait dépérir entre ses mains, et perdre sous lui tout son ancien éclat. Il avait encore un secret dépit de voir démentir la vanterie dont il avait souvent usé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi.*

Pendant qu'il donnait différents ordres dans la ville, on vint l'avertir qu'un certain nombre de mutins s'étaient emparés d'un poste important où ils voulaient se cantonner. Agésilas y courut aussitôt; et, comme s'il n'eût rien su de leur mauvais dessein, *Camarades*, leur dit-il, *ce n'est pas là où je vous avais envoyés.* Il leur marqua en même-temps différents postes pour les séparer, et ils s'y rendirent, persuadés qu'on n'avait rien soupçonné de leur entreprise. Cet ordre, donné ainsi de sang-froid, montre une grande présence d'esprit dans Agésilas, et fait voir que, dans les troubles, il ne faut pas paraître tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux supposer cette petite troupe innocente, que de la jeter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuse.

L'Eurotas était alors fort gros et fort enflé par la fonte des neiges; et les Thébains trouvèrent plus de difficulté qu'ils n'avaient cru à le passer, tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Épaminondas passait tout le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrèrent à Agésilas. Celui-ci, après l'avoir regardé long-temps et l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : *Quel homme*[1]! admirant le courage qui

[1] Ὦ τοῦ μεγαλοπράγμονος ἀνθρώπου. Je n'ai pu rendre la force du

lui faisait entreprendre de si grandes choses. Épaminondas aurait fort souhaité de donner un combat dans Sparte même, et d'y ériger un trophée. Il n'osa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville; et, n'ayant pu engager Agésilas à en sortir, il prit le parti de se retirer. Il aurait été difficile que Sparte, sans défense et sans murailles, eût résisté long-temps à une armée victorieuse. Mais l'habile chef qui la conduisait appréhenda de s'attirer sur les bras toutes les forces du Péloponnèse, et plus encore d'exciter la jalousie des Grecs, qui n'auraient pu lui pardonner d'avoir, pour son coup d'essai, détruit une si puissante république, et *arraché*, comme disait Leptine, *un œil à la Grèce*. Il se borna donc à la gloire d'avoir terrassé des superbes, en qui le langage laconique redoublait la fierté du commandement, et de les avoir, ainsi que lui-même s'en vantait, réduits à la nécessité d'allonger leurs monosyllabes [1]. A son retour, il fit encore le dégât dans la campagne.

Arist. Rhet. l. 3, c. 10.

Dans cette expédition, les Thébains remirent l'Arcadie en un seul et même corps, et ôtèrent la Messénie aux Spartiates, qui s'en étaient rendus maîtres depuis fort long-temps [2] après en avoir chassé tous les habitants. C'était un pays qui n'avait pas moins d'étendue que toute la Laconie, et qui ne le cédait point en fertilité aux meilleurs terroirs de la Grèce. Les an-

Paus. lib. 4, p. 267-268.

mot grec, qui signifie, *ô le faiseur de grandes choses!*

= *Quel homme! quel prodige!* ainsi traduit l'abbé Barthélemy. — L.

[1] Les Lacédémoniens quelquefois, pour toute réponse aux plus importantes dépêches, n'employaient qu'un monosyllabe. Philippe leur ayant mandé, *Si j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu et à sang*, ils repartirent : *Si*; pour faire entendre qu'ils mettraient bon ordre que le cas n'arrivât point.

[2] Il s'était écoulé 287 ans depuis que les Messéniens avaient été chassés de leur pays.

ciens habitants, qui étaient dispersés en différentes régions de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile, au premier signal qu'on leur en donna, accoururent tous avec une joie incroyable, animés par l'amour de la patrie naturel à tous les hommes, et presque autant aussi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avait fait qu'augmenter en eux. On leur bâtit une ville, qui, du nom de l'ancienne, fut appelée *Messène*. Parmi les tristes événements de cette guerre, celui-ci causa aux Lacédémoniens une vive douleur et un sensible déplaisir, parce que, de temps immémorial, il y avait toujours eu, entre Sparte et Messène, une haine irréconciliable, qui paraissait ne pouvoir s'éteindre que par la ruine totale de l'une ou de l'autre.

Polybe relève, dans la conduite des Messéniens à l'égard de Sparte, un ancien défaut qui fut la cause de tous leurs malheurs : c'était de trop rechercher une tranquillité présente, et, par un amour excessif de la paix, de négliger les moyens de se l'assurer pour toujours. Ils avaient pour voisins deux des plus puissants peuples de la Grèce, les Arcadiens et les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établissement dans le pays, leur déclarèrent une guerre ouverte; les autres, au contraire, s'attachèrent toujours à eux, et entrèrent dans tous leurs intérêts. Mais les Messéniens n'eurent ni le courage de s'opposer fortement et constamment à des ennemis acharnés et irréconciliables, ni la prudence de ménager avec soin des amis fidèles et affectionnés. Quand ces deux peuples se faisaient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portaient ailleurs leurs armes, les Messéniens, peu prévoyants pour l'avenir, et qui ne songeaient qu'à se procurer un repos présent, se fai-

Polyb. l. 4, p. 299, 300.

saient un devoir de n'épouser les querelles ni des uns ni des autres, et de garder une exacte neutralité. Ils se félicitaient alors eux-mêmes sur leur sagesse et sur leur bonheur, de demeurer ainsi tranquilles au milieu des troubles qui agitaient tout leur voisinage. Cette tranquillité n'était pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retombaient sur eux avec toutes leurs forces, et, les trouvant seuls, sans secours et sans défense, les obligeaient ou de subir le joug d'une dure servitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'est ce qui leur arriva plusieurs fois. Ils devaient faire réflexion, dit Polybe, que, comme il n'y a rien de plus desirable ni de plus salutaire qu'une paix fondée sur la justice et sur l'honneur[1], aussi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même temps qu'une paix ménagée par de mauvaises voies et achetée au prix de la liberté.

§. V. *Les deux chefs thébains, à leur retour, sont accusés et absous. Lacédémone implore le secours d'Athènes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la cour de Perse.*

Il semble que les deux grands généraux thébains, à leur retour dans leur patrie après de si mémorables actions, devaient être reçus avec un applaudissement général, et comblés de toutes sortes d'honneurs. Il n'en fut pas ainsi. On les appela tous deux en justice, comme criminels d'état, sur ce qu'ils n'avaient pas

[1] Εἰρήνη γὰρ μετὰ μὲν τοῦ δικαίου καὶ πρέποντος, κάλλιςόν ἐςι κτῆμα καὶ λυσιτελέςατον· μετὰ δὲ κακίας ἢ δουλείας ἐπονειδίςου, πάντων αἴσχιςον καὶ βλαβερώτατον.

obéi à la loi, qui ordonnait de remettre au commencement du premier mois le commandement aux nouveaux officiers, et qu'ils l'avaient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avaient exécuté, dans la Messénie, dans l'Arcadie et dans la Laconie, toutes les grandes choses dont nous avons parlé.

On est étonné d'une pareille conduite, et l'on ne peut en lire le récit sans une secrète indignation. Mais cette conduite avait un fondement plausible. Les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvaient craindre la contagion de cet exemple, en autorisant quelque autre magistrat à se maintenir dans le commandement au-delà du terme expiré, et à tourner ensuite ses armes contre sa patrie même. Il n'y a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome; et, si les Romains étaient si sévères contre un officier, quoique vainqueur, qui aurait combattu sans l'ordre de son général, qu'aurait-ce été contre un général qui se serait conservé, contre les lois, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois?

Pélopidas fut cité le premier devant le tribunal. Il se défendit avec moins de force et de grandeur d'ame qu'on n'avait sujet de l'attendre d'un homme de son caractère, car il était vif et bouillant. Ce courage, fier et intrépide dans les combats, l'abandonna dans le jugement. Son air et son discours, qui avaient je ne sais quoi de timide et de rampant, annonçaient un homme qui craignait la mort, et ne disposèrent point les juges en sa faveur; ce ne fut point sans peine qu'ils le renvoyèrent absous. Épaminondas parut d'un air et parla d'un ton tout différents; et il se présenta, pour ainsi

Plut. de sui Laude, p. 540 [Nepos in Epamin. § 8. Ælian. Hist. var. XIII, 42].

17.

dire, de front au péril sans changer de contenance. Au lieu de se justifier, il fit son éloge. Il raconta en termes magnifiques comment il avait ravagé la Laconie, rétabli la Messénie, réuni l'Arcadie en un seul corps; et conclut en disant qu'il mourrait avec joie si les Thébains voulaient bien lui laisser à lui seul la gloire de toutes ces actions, et déclarer qu'il les avait faites de son chef et sans leur aveu. Tous les suffrages furent pour lui; et il sortit de ce jugement, comme il avait coutume de sortir des combats, couvert de gloire et généralement applaudi; tant le véritable courage a de grandeur, et enlève comme par force l'admiration des hommes!

Plut. de Præcept. reip. ger. p. 811.

Il était né pour les grandes choses, et donnait lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faisait. Un jour ses ennemis, jaloux de sa gloire, et pour lui faire injure, l'avaient fait nommer téléarque; c'était une commission peu digne d'un homme de son mérite. Il ne s'en tint nullement déshonoré, et dit qu'il ferait voir *que non-seulement la charge montre quel est l'homme* [1], *mais aussi que l'homme montre quelle est la charge*. En effet il éleva à une grande dignité cet office, qui n'était rien auparavant, et dont les fonctions ne consistaient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, et prendre soin des égouts pour faire écouler les eaux.

Xenoph. l. 6, p. 609-613.

Les Lacédémoniens, ayant tout à craindre de la part d'un ennemi que la victoire qu'il venait de remporter rendait encore plus fier et plus entreprenant que jamais, et se voyant exposés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens.

[1] Οὐ μόνον ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἀνήρ.

et députèrent vers ce peuple pour implorer son secours. Celui qui porta la parole commença par décrire d'une manière touchante le triste état et l'extrême danger où Sparte se trouvait réduite. Il exposa la fierté insolente des Thébains, et leurs vues ambitieuses, qui n'allaient à rien moins qu'à se rendre maîtres de la Grèce. Il fit sentir au peuple ce qu'Athènes avait à craindre pour elle-même de Thèbes, si on lui laissait prendre de nouveaux accroissements par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachaient à son parti et grossissaient ses troupes. Il rappela le souvenir de ces temps heureux où l'union étroite d'Athènes et de Sparte avait sauvé la Grèce et comblé également de gloire les deux peuples. Il finit en ajoutant que c'en serait une grande pour les Athéniens, de venir au secours d'une ville anciennement amie et alliée, qui plus d'une fois s'était sacrifiée généreusement pour l'intérêt et le salut commun.

Les Athéniens ne pouvaient disconvenir de tout ce que le député avait avancé dans son discours ; mais aussi ils n'avaient pas oublié les mauvais traitements qu'ils avaient reçus de Sparte en plus d'une occasion, et sur-tout depuis la déroute de Sicile : cependant la compassion du malheur présent de Sparte l'emporta sur le ressentiment des anciennes injures. Il fut résolu qu'Athènes secourrait les Lacédémoniens de toutes ses forces. Peu de temps après, les députés de plusieurs peuples s'étant assemblés à Athènes, on y conclut même contre les Thébains une ligue et une confédération, conforme à l'ancien traité d'Antalcide et aux intentions du roi de Perse, qui ne cessait d'en demander l'exécution.

Xenoph. l. 7, p. 613-616.

Un léger avantage que les Lacédémoniens remportèrent sur leurs ennemis les tira de l'abattement où ils

Plut. in Ages. p. 614, 615.



Xenoph. l. 7, p. 619, 620. Diod. l. 15, p. 383.

avaient été jusqu'alors; comme il arrive ordinairement que, dans une maladie mortelle, le moindre rayon de santé ranime l'espérance et rappelle la joie. Archidamus, fils d'Agésilas, ayant reçu un grand secours que lui envoyait Denys-le-Jeune, tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, et défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appelée *la bataille sans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un seul homme, et qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates auparavant étaient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étaient devenus presque insensibles au plaisir de la victoire. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, et qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir ni demeurer dans la ville. Son père sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie et de tendresse. Il était suivi des officiers et des magistrats. La foule des vieillards et les femmes descendit jusqu'au bord de la rivière en tendant les mains au ciel, et en remerciant les dieux, comme si par cette action Sparte eût lavé l'opprobre dont elle était couverte, et qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours dont la gloire avait autrefois porté si loin sa réputation.

Xenoph. p. 619. Diod. p. 381.

Philiscus, envoyé de la part du roi de Perse pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, s'était rendu à Delphes, où il convoqua leurs députés. Le dieu ne fut point du tout consulté. On discuta l'affaire dans l'assemblée. Les Lacédémoniens demandaient qu'on remît sous leur puissance Messène et ses habitants. Sur le refus que firent les Thébains d'y consentir, l'assemblée se rompit, et Philiscus se retira, après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour le-

ver des troupes et continuer la guerre. Sparte, humiliée et affaiblie par ses pertes, ne donnait plus de crainte et de jalousie aux Perses : mais Thèbes, victorieuse et triomphante, leur causait de justes inquiétudes.

Pour former avec plus de sûreté une ligue contre les Thébains, les alliés avaient député vers le grand-roi. Ceux de Thèbes y envoyèrent aussi de leur côté Pélopidas; choix plein de sagesse à cause de la grande réputation du député, ce qui n'est pas indifférent pour le succès d'une ambassade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avait porté son nom et fait retentir le bruit de sa victoire jusqu'aux provinces de l'Asie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la cour et qu'il parut devant les satrapes : *Voilà*, s'écriaient-ils pleins d'admiration, *voilà cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre et de la mer, et réduit Sparte à se renfermer entre le Taygète et l'Eurotas; Sparte, qui depuis peu encore, sous la conduite d'Agésilas, ne tendait à rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suse et dans Ecbatane.*

Xenoph. l. 7, p. 620-622. Plut in Pelop. pag. 294.

Artaxerxe, ravi de son arrivée, lui rendit des honneurs extraordinaires, et prit à tâche de le relever devant les grands seigneurs de sa cour, par estime, à la vérité, pour son grand mérite, mais encore plus par vanité et par amour-propre, pour faire entendre à ses sujets que les plus grands et les plus illustres personnages venaient lui faire la cour, et rendre hommage à son bonheur et à sa puissance. Mais après qu'il l'eut admis à son audience et qu'il eut entendu ses discours, selon lui plus forts que ceux des ambassadeurs d'Athènes, et plus simples que ceux des Lacédémoniens (c'était beaucoup dire), il l'aima encore davantage; et,

comme il est assez ordinaire aux rois[1], qui savent peu se contraindre, il ne dissimula point l'extrême considération qu'il avait pour lui, et la préférence qu'il lui donnait sur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avait fait sentir au roi de quelle importance il était pour les intérêts de sa couronne de protéger une puissance naissante qui n'avait jamais porté les armes contre les Perses, et qui, formant une espèce d'équilibre entre Sparte et Athènes, pouvait faire une utile diversion contre ces deux républiques, ennemies perpétuelles et irréconciliables de la Perse, et qui, tout récemment encore, lui avaient causé tant d'inquiétudes et de dommages. Timagore, Athénien, fut le mieux reçu après lui, parce que, fortement occupé du desir d'humilier Sparte, et aussi de plaire au roi, il avait paru ne pas s'éloigner des vues de Pélopidas.

Le roi ayant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il voulait de lui, il demanda « que Messène de« meurât libre et affranchie du joug de Lacédémone ; « que les Athéniens, qui s'étaient mis en mer pour in« fester les côtes de la Béotie, retirassent leurs galères, « ou qu'on leur déclarât la guerre ; que ceux qui ne « voudraient pas entrer dans la ligue, ou marcher « contre les réfractaires, fussent attaqués les premiers. » Tout cela fut ordonné, et les Thébains déclarés amis et alliés du roi. Lorsqu'on fit la lecture de ce décret aux ambassadeurs, Léon, collègue de Timagore, dit assez haut pour qu'Artaxerce pût l'entendre : *Athènes n'a qu'à chercher maintenant un autre allié que le roi.*

[1] Πάθος βασιλικὸν παθῶν.

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvait souhaiter, partit de la cour sans avoir accepté de tous les présents du roi que ce qu'il fallait pour porter chez lui une marque de sa faveur et de sa bienveillance; et ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres ambassadeurs des Grecs, qui n'avaient pas été si réservés ni si délicats sur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'était celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avait vu à la cour du roi force esclaves, mais point d'hommes. Il ajoutait que toute sa magnificence n'était qu'une vaine montre, et que le platane d'or[1], tant vanté, et que l'on faisait si fort valoir, ne pouvait pas faire ombre à une cigale.

De tous les députés, Timagore était celui qui avait reçu le plus de présents. Il n'accepta pas seulement de l'or et de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique et des esclaves pour le faire, les Grecs ne lui paraissant pas assez adroits pour ce ministère; ce qui marque que la mollesse et les délices étaient peu connues à Athènes. Il reçut aussi quatre-vingts vaches et des esclaves pour les soigner, comme ayant besoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du roi, qui donna quatre talents[2] à ses porteurs. Quand il fut arrivé à Athènes, Léon, son collègue, l'accusa de n'avoir eu aucune communication avec lui, et de s'être joint en tout à Pélopidas. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort.

Il ne paraît pas que ce fut l'acceptation des présents

[1] C'était un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui était d'un grand prix, et qu'on allait voir par curiosité.

[2] Quatre mille écus. = 22,000 francs. — L.

qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore; car Épicrate, simple portefaix, qui avait été du voyage, et qui avait aussi reçu des présents, ayant dit en pleine assemblée qu'il était d'avis qu'on fît un décret par lequel il serait ordonné qu'au lieu de neuf archontes qu'on élisait tous les ans, on élirait neuf ambassadeurs qu'on prendrait parmi les plus pauvres du peuple, et qu'on les enverrait au roi afin qu'ils en revinssent riches, le peuple ne fit que rire de cette plaisanterie. Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avaient obtenu tout ce qu'ils avaient demandé: en quoi, dit Plutarque, ils ne considéraient pas assez la grande réputation de Pélopidas, et ne comprenaient pas combien elle était plus forte et plus efficace pour persuader, que toutes les harangues et tous les traits de rhétorique des autres ambassadeurs, sur-tout auprès d'un prince accoutumé à caresser et à ménager les plus forts, et les Thébains pour-lors l'étaient sans contredit; et d'ailleurs il n'était pas fâché d'humilier Sparte et Athènes, anciennes et mortelles ennemies de son trône.

L'estime et la considération que les Thébains avaient pour Pélopidas ne furent pas peu augmentées par l'heureux succès de cette ambassade, qui avait procuré l'affranchissement des Grecs et le rétablissement de Messène; et il en fut extrêmement loué à son retour.

Le théâtre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat fut la Thessalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre, tyran de Phères. Je la rapporterai de suite, en réunissant sous un seul point de vue tout ce qui regarde ce grand événement; et je n'en interromprai le récit que

par le voyage que fit Pélopidas en Macédoine, dans ce même temps, pour y apaiser les troubles dont la cour était agitée.

§ VI. *Pélopidas marche contre Alexandre, tyran de Phères, et le met à la raison. Il passe en Macédoine pour y apaiser les troubles qui agitaient la cour, et en amène à Thèbes Philippe pour ôtage. Il retourne en Thessalie. Il est arrêté par trahison, et fait prisonnier. Épaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le tyran, et est tué dans le combat. Honneurs singuliers rendus à sa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.*

L'affaiblissement de Sparte et d'Athènes, qui depuis tant d'années étaient en possession de dominer sur toute la Grèce, ou toutes deux ensemble, ou séparément, avait inspiré le desir et fait naître l'espérance à quelques peuples voisins, de supplanter ces deux villes, et de s'arroger la primauté. Il s'était élevé dans la Thessalie une puissance qui commençait à devenir formidable. Jason, tyran de Phères, avait été déclaré généralissime des Thessaliens, du commun consentement de tous les peuples de la province; et c'était à son mérite, généralement reconnu, que cette dignité avait été accordée. Il était à la tête d'une armée composée de plus de huit mille chevaux, et de vingt mille hommes pesamment armés, sans compter ceux qui étaient armés à la légère. Que n'aurait-il point pu entreprendre avec des troupes aguerries et intrépides comme étaient les siennes, et qui avaient une entière confiance dans

Xenoph. l. 6, p. 579-583, et 598-601. Diod. l. 15, p. 371-373.

An. M. 3634. Av. J.C. 370.

la valeur et la prudence de leur chef? La mort arrêta ses desseins; il fut assassiné par des particuliers qui avaient conspiré sa perte.

Ses deux frères, Polydore et Polyphron, furent substitués à sa place. Celui-ci, pour régner seul, tua Polydore, et bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phères, qui s'empara de la tyrannie, sous prétexte de venger la mort de Polydore son père. C'est contre lui que Pélopidas fut envoyé.

An.M. 3635. Av.J.C. 369.

Plut. in Pelop. p. 291-292. Diod. l. 15, pag. 379.

Comme ce tyran faisait ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie, et s'ouvrait secrètement un chemin pour les assujettir tous, les villes envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs pour demander des troupes et un général. Pélopidas, voyant Épaminondas occupé dans le Péloponnèse, se chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, et oblige Alexandre de venir à ses pieds. Là il travaille par douceur et par amitié à le changer, et à le faire devenir de tyran un prince humain et juste. Mais, le trouvant incorrigible et d'une brutalité sans exemple, et voyant qu'on se plaignait tous les jours de sa cruauté, de ses débauches et de son avarice insatiable, il commença à employer contre lui de vifs reproches et de fortes menaces. Le tyran, alarmé, se dérobe avec ses gardes; et Pélopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du tyran, et en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macédoine, où on l'appelait.

Amyntas II venait de mourir. Il avait laissé trois enfants légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé *Ptolémée*. Alexandre ne régna

qu'un an, et eut pour successeur Perdiccas, à qui son frère Ptolémée disputa la couronne[1]. Ces deux frères appelèrent Pélopidas pour le faire l'arbitre et le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui aurait raison et à qui on aurait fait injustice.

Pélopidas n'est pas plus tôt arrivé, qu'il termine tous leurs différends, et rétablit les bannis de part et d'autre. Ayant pris pour ôtages Philippe, frère du roi Perdiccas, et trente autres enfants des plus grandes maisons de la Macédoine, il les mène à Thèbes pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendait l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces et par la confiance entière que l'on avait en leur justice et en leur fidélité. Ce fut ce Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour les asservir.

Les troubles et les factions recommencèrent, quelques années après, dans la Macédoine, à l'occasion de la mort de Perdiccas, qui avait été tué dans une bataille. Les amis du mort appelèrent Pélopidas. Celui-ci, voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenait encore de s'établir sur le trône, eût le temps de se reconnaître, et n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, et avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée, à force d'argent, corrompit ces soldats mer-

[1] Plutarque met cette querelle entre Alexandre et Ptolémée ; ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eschine (*de fals. Leg.* p. 400) fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, et que je rapporterai dans l'histoire de Philippe. Comme Eschine était contemporain, j'ai cru devoir substituer Perdiccas à Alexandre.

cenaires, et les obligea à passer de son côté. En même temps, craignant la réputation et le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de son supérieur et de son maître, eut recours aux caresses et aux prières, et promit solennellement qu'il garderait le royaume pour le fils du défunt; qu'il reconnaîtrait pour amis et pour ennemis tous ceux qui le seraient des Thébains; et, pour sûreté de ses promesses, il donna en ôtage son fils Philoxène et cinquante jeunes enfants qui étaient nourris avec lui. Pélopidas les envoya à Thèbes.

La trahison des soldats mercenaires lui tenait fort au cœur. Il apprit qu'ils avaient retiré dans la ville de Pharsale[1] la plus grande partie de leurs biens avec leurs femmes et leurs enfants. Il jugea que c'était une belle occasion de se venger de leur perfidie. Il assemble donc quelques troupes de Thessaliens, et marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le tyran Alexandre se présente devant lui avec une puissante armée. Pélopidas, qui avait été envoyé vers lui comme ambassadeur, croyant qu'il venait pour se justifier et pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Isménias seul, sans autre précaution. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scélérat et pour un homme sans foi et sans honneur; mais il se flattait que le respect qu'il aurait pour Thèbes, et la considération de sa dignité et de sa réputation, l'empêcheraient de rien entreprendre contre sa personne. Il fut trompé : le tyran, les voyant seuls et sans armes, les prend prisonniers, et se saisit de Pharsale.

[1] Ville de Thessalie.

Polybe blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas. Il y a, dit-il, dans le commerce de la société, des assurances et comme des liens de la bonne foi, sur lesquels on peut raisonnablement compter : tels sont la sainteté du serment, le gage de femmes et d'enfants livrés en ôtage, et, plus que tout cela encore, la conduite passée et uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces preuves, on est trompé, c'est un malheur, mais non une faute. Mais se fier à un perfide et à un scélérat connu pour tel, c'est une témérité qui n'est point pardonnable. Lib. 8, pag. 512.

Cette noire perfidie d'Alexandre remplit de terreur et de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutèrent bien qu'après une injustice si criante et une si grande audace, le tyran n'épargnerait plus personne, et se comporterait en toutes rencontres, et contre toutes sortes de gens, en homme désespéré et qui n'avait plus rien à ménager. Quand on eut appris cette nouvelle à Thèbes, les Thébains, irrités d'un si criminel attentat, envoyèrent sur-le-champ une armée en Thessalie; et, comme ils étaient fâchés contre Épaminondas, qu'ils soupçonnaient, quoique sans raison, d'avoir été dans une occasion particulière trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommèrent d'autres généraux : ainsi il n'alla à cette expédition que comme simple particulier. L'amour de la patrie et du bien public étouffait dans le cœur de ces grands hommes tout ressentiment, et ne leur permettait pas, comme cela n'est que trop ordinaire, de quitter le service pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement personnel. Plut. in Pelop. p. 292 293. Diod. l. 15, p. 382-383.

Le tyran mène cependant Pélopidas à Phères, et les premiers jours il permet à tout le monde de le voir,

s'imaginant que cette aventure aurait humilié sa fierté et abattu son courage. Mais Pélopidas, voyant les habitants de Phères tout consternés, ne cessait de les consoler et de les exhorter à avoir bonne espérance, leur promettant que le tyran serait bientôt puni. Il lui fit dire à lui-même qu'il était bien imprudent et bien injuste de tourmenter et de faire mourir tous les jours tant de bons citoyens qui ne lui avaient fait aucun mal, et de l'épargner, lui, sachant bien qu'il ne serait pas plus tôt sorti de ses mains, qu'il lui ferait porter la peine due à ses crimes. Le tyran, étonné de cette grandeur d'ame, lui ayant fait demander pourquoi il cherchait ainsi la mort : *C'est*, lui fit dire son illustre prisonnier, *afin que tu périsses d'autant plus tôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux et des hommes.*

Depuis ce jour-là le tyran défendit que personne le vît et lui parlât. Mais Thébé, sa femme, et fille de Jason, qui avait été aussi tyran de Phères, ayant appris la constance et le courage de Pélopidas, sur le rapport de ceux qui le gardaient, eut la curiosité de le voir et de l'entretenir; et Alexandre ne put lui refuser cette permission. Il l'aimait tendrement (si pourtant on peut dire qu'un tyran aime quelqu'un); mais, malgré cette tendresse, il la traitait fort durement, et était dans une défiance continuelle même à son égard. Il n'entrait jamais dans son appartement que précédé d'un esclave qui tenait à la main une épée nue; et il envoyait auparavant quelques-uns de ses gardes fouiller dans tous les coffres, pour voir si l'on n'y trouverait point quelque poignard caché. Malheureux prince, s'écrie Cicéron, qui se fiait plus à un esclave et à un Barbare qu'à sa propre femme!

ic. de Off. li 2, n. 25.

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas. Elle le trouva dans un triste état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, et dénué de toute consolation. Ne pouvant retenir ses larmes à un tel spectacle, *Ah!* s'écria-t-elle, *infortuné Pélopidas, que je plains votre pauvre femme! Non*, lui répliqua-t-il, *c'est vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir souffrir un monstre comme Alexandre, n'étant point sa prisonnière.* Ce mot toucha Thébé jusqu'au vif; car elle ne supportait qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences, et les débauches infames du tyran. C'est pourquoi, allant souvent voir Pélopidas, et se plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle souffrait, elle s'aigrissait de plus en plus contre son mari, et sentait croître dans son cœur de jour en jour les sentiments de haine et le desir de se venger.

Les généraux des Thébains, qui venaient d'entrer dans la Thessalie, n'y firent rien, et furent obligés, par leur incapacité et leur mauvaise conduite, d'abandonner le pays. Le tyran les poursuivit dans leur retraite, les harcela honteusement, et leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée aurait été défaite, si les soldats n'eussent obligé Épaminondas, qui était parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Épaminondas, avec la cavalerie et l'infanterie armée à la légère, se mit à l'arrière-garde. Posté de la sorte, tantôt soutenant l'ennemi, et tantôt le chargeant à son tour, il acheva heureusement la retraite, et sauva les Béotiens. Les généraux, à leur retour, furent condamnés à une amende de dix mille dragmes [1], et Épaminon-

[1] Cinq mille livres. = 9,166 fr. — L.

das substitué à leur place. Uniquement occupé du bien public, il oubliait l'injuste traitement et l'espèce d'affront qu'on venait de lui faire ; et il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite si généreuse et si désintéressée lui attira.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, et entra en Thessalie. Sa réputation l'y avait précédé. Elle avait déja répandu dans tout le pays et la terreur et la joie : la terreur parmi les amis du tyran, que le seul nom d'Épaminondas effrayait; la joie parmi les peuples, dans l'assurance où ils étaient que bientôt ils seraient délivrés du joug de la tyrannie, et le tyran puni de tous les crimes qu'il avait commis. Mais Épaminondas, préférant le salut de Pélopidas à sa propre gloire, au lieu de pousser la guerre vivement comme il l'aurait pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans la crainte que le tyran, réduit au désespoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute sa rage contre son prisonnier; car il connaissait sa violence et sa brutalité, qui n'écoutait ni la raison ni la justice. Il savait qu'il prenait plaisir à faire enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvrait d'autres de peaux de sangliers et d'ours, et que, lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisait déchirer, ou les tuait à coups de flèches. C'étaient là ses jeux et ses divertissements. Dans les villes de Mélibée et de Scotuse[1], qui lui étaient alliées, il convoqua à une assemblée les citoyens, et les fit environner par ses gardes, qui égorgèrent devant lui toute leur jeunesse.

Un jour qu'il entendait un acteur de réputation, qui

[1] Villes de la Thessalie.

jouait *les Troades* d'Euripide, il sortit promptement du théâtre, et envoya dire à cet acteur qu'il ne s'alarmât point; que, s'il sortait, ce n'était point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avait honte que ses citoyens le vissent pleurer des malheurs d'Hécube et d'Andromaque, lui qui n'avait jamais eu pitié de ceux qu'il avait égorgés.

S'il était peu susceptible de compassion, il le fut bien ici de crainte et de frayeur. Étonné de la prompte arrivée d'Épaminondas, et ébloui de la majesté qui l'environnait, il se hâta de lui envoyer des gens pour se justifier. Épaminondas ne put souffrir que les Thébains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme. Il lui accorda seulement une trève de trente jours; et, après avoir retiré de ses mains Pélopidas et Isménias, il ramena ses troupes.

La crainte n'est pas un maître dont les leçons fassent une profonde et durable impression sur les esprits. Le tyran de Phères retourna bientôt à son naturel. Il ruina plusieurs villes de Thessalie, et mit garnison dans celles des Phthiotes, des Achéens et des Magnésiens. Ces villes députèrent à Thèbes pour demander un secours de troupes, priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas; ce qui leur fut accordé. Celui-ci était près de partir, lorsque tout-à-coup le soleil vint à s'éclipser, et les ténèbres à couvrir en plein jour la ville de Thèbes. L'épouvante et la consternation fut générale. Pélopidas savait bien ce qu'il fallait penser de cet événement, qui n'avait rien que de naturel; mais il ne crut pas devoir exposer sept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la frayeur dont il les voyait saisis. Il se donna

Plut. in Pelop. p. 295-298.

Xenoph. l. 6, p. 601.

18.

seul aux Thessaliens; et, prenant avec lui trois cents chevaux thébains ou étrangers, qui voulurent le suivre, il partit malgré la défense des devins, et contre l'avis des plus sages.

Il était personnellement animé contre Alexandre par le ressentiment des outrages qu'il en avait reçus. Ce que Thébé sa femme lui avait dit, et ce qu'il savait par lui-même du mécontentement universel où l'on était à son égard, lui faisait espérer qu'il trouverait de grandes brouilleries dans sa maison et une disposition générale à la révolte. Mais ce qui l'excitait et l'enflammait encore plus, c'était la beauté et la grandeur de l'action en elle-même; car tous ses desirs et toute son ambition étaient de faire voir à tous les Grecs que, dans le même temps que les Lacédémoniens envoyaient à Denys le tyran des généraux et des officiers, et que, d'un autre côté, les Athéniens étaient comme à la solde d'Alexandre et lui avaient érigé une statue de bronze comme à leur bienfaiteur, les Thébains étaient les seuls qui déclarassent une guerre ouverte à la tyrannie, et qui entreprissent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuste et violent.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le tyran. Celui-ci voyant que Pélopidas n'avait que peu de Thébains, et que lui il avait une infanterie plus forte du double que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre. Quelqu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venait à lui avec une grosse armée, *Tant mieux,* lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre.*

Il y avait, près du lieu qu'on appelle *Cynocéphales*, des collines fort élevées et fort droites, situées au mi-

lieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie; et en même temps Pélopidas ordonne à sa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre; et, comme elle la poursuivait dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre sur le haut des collines, qui avait devancé l'infanterie des Thessaliens et qui, tombant rudement sur ceux qui voulaient forcer ces hauteurs et ces retranchements, tuait les plus avancés et repoussait les autres, et à force de blessures les obligeait de reculer. Ce que voyant Pélopidas, il rappela sa cavalerie, lui commanda de fondre sur les ennemis; et, prenant son bouclier, il courut à ceux qui combattaient sur les collines.

Il eut bientôt percé son infanterie; et, passant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ses gens une telle vigueur et un tel courage, que les ennemis crurent que c'étaient des hommes frais qui les attaquaient. Ils soutinrent deux ou trois charges sans s'ébranler : mais, lorsqu'ils virent que cette infanterie poussait toujours en avant, et que la cavalerie, revenue de sa poursuite, venait la soutenir, ils commencèrent à lâcher le pied, en se retirant à pas lents, et faisant toujours face. Alors Pélopidas, voyant de dessus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avait pas encore pris la fuite, mais qui commençait à plier et à se mettre en désordre, il s'arrêta et se retint quelque temps, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à son aile droite, où il ralliait et encourageait ses troupes mercenaires, il ne fut plus maître de lui-même; mais, enflammé à cette vue,

et abandonnant à son ressentiment seul le soin de sa vie et toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ses bataillons, et courut de toute sa force en appelant et défiant Alexandre. Le tyran ne répondit point à son défi, et n'osa l'attendre, mais alla se cacher dans le bataillon de ses gardes. Ce bataillon tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, et la plupart des gardes tués sur la place. Les autres, se battant de loin, percèrent enfin ses armes, et lui enfoncèrent leurs javelots dans l'estomac. Les Thessaliens, alarmés du péril où ils le voyaient, accoururent du haut des collines à son secours; mais il était déja tombé mort quand ils arrivèrent. Alors l'infanterie et la cavalerie thébaines, retournant sur le corps de bataille, le mirent en déroute, le poursuivirent fort loin, et couvrirent la plaine de morts; car ils tuèrent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle semble partir d'un grand fonds de valeur, n'est point excusable, et elle a été généralement condamnée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse et sans prudence. Le courage, quand il est grand, est froid et tranquille; il se ménage où il faut, et s'expose où il est nécessaire. Un général doit voir tout, penser à tout; et, pour être en état de remédier à tout, il ne se jette pas témérairement dans un danger où il peut être enveloppé et causer par sa mort la perte de toute l'armée.

Plut. in Pelop. p. 317.

Euripide, après avoir dit dans une de ses pièces qu'il est très-glorieux à un général d'armée de remporter la victoire en sauvant sa vie, ajoute que, *s'il doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la Vertu*: comme pour faire entendre que

la vertu seule, non la passion, ni la colère, ni la vengeance, a droit sur la vie d'un général; et que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée. Un jour que Charès montrait aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues pendant qu'il était leur général, et son bouclier qui avait été percé d'une pique, *Et moi*, reprit Timothée, *quand j'assiégeais Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant exposé en jeune homme, sans nécessité, et plus qu'il ne convenait au chef d'une si grande armée.* Annibal certainement ne peut pas être soupçonné de timidité : on a remarqué que, dans un si grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune blessure, si ce n'est au siége de Sagonte. Ibid. p. 278.

C'est donc avec raison qu'on reproche à Pélopidas d'avoir sacrifié à sa valeur toutes ses autres vertus en prodiguant ainsi sa vie, et d'être mort plutôt pour lui-même que pour sa patrie.

Jamais capitaine ne fut plus regretté que lui. Sa mort convertit en deuil la victoire qui venait d'être remportée; un morne silence et un déconcertement général régnaient dans l'armée comme si elle eût été entièrement défaite. Quand on transporta son corps à Thèbes, on vit sortir de toutes les villes qui étaient sur le passage les enfants, les jeunes gens, les vieillards, les magistrats, les prêtres, qui allaient au-devant du cercueil, portant avec eux des couronnes, des trophées et des armures toutes d'or. Les Thessaliens, pénétrés en même temps de la plus sensible

douleur et de la plus vive reconnaissance, demandèrent par grace qu'il leur fût permis de célébrer seuls et à leurs dépens les obsèques d'un général qui s'était dévoué pour leur salut, et l'on ne put refuser à leur zèle cet honorable privilége.

Ses funérailles furent magnifiques, sur-tout par la douleur sincère, tant des Thébains que des Thessaliens; car, dit Plutarque, cette pompe extérieure de deuil, et ces marques de douleur qui sont de commande, et que l'autorité publique impose aux peuples, ne sont pas toujours des preuves certaines de leurs vrais sentiments. Des larmes qui coulent en particulier comme en public, des regrets que montrent également les grands et les petits, des louanges qu'une voix générale et persévérante accorde à un homme qui n'est plus, et de qui l'on n'attend plus rien, sont un témoignage non suspect et un hommage qui ne se rend qu'à la vertu. Telles furent les obsèques de Pélopidas, et je ne sais si l'on peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Thèbes ne se contenta pas de pleurer Pélopidas, elle songea à le venger. Elle envoya sur-le-champ contre Alexandre un petit corps d'armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux. Le tyran, encore tout consterné de sa défaite, n'était pas en état de se défendre. On l'obligea de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avait prises; de laisser les Magnésiens, les Phthiotes, les Achéens en liberté; de retirer ses garnisons de leur pays; et de jurer qu'il obéirait toujours aux Thébains, et qu'il marcherait sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

C'était une punition bien légère. Aussi, dit Plutar-

que, ne parut-elle pas aux dieux suffisante, ni proportionnée à ses crimes : ils lui en réservaient une digne d'un tyran. Thébé, sa femme, qui voyait avec horreur et détestait la cruauté et la perfidie de son mari, et qui n'avait pas oublié les leçons et les avis que lui avait donnés Pélopidas pendant qu'il était en prison, fait avec ses trois frères un complot de le tuer. Tout le palais du tyran était rempli de gardes qui veillaient toute la nuit : mais il ne s'y fiait pas ; et, comme sa vie était en quelque sorte entre leurs mains, il les craignait plus que le reste des hommes. Il couchait dans une chambre haute, où l'on montait par une échelle, qui apparemment se tirait quand il y était entré. Près de cette chambre était posté un gros dogue enchaîné pour y faire la garde. Il était terrible, et ne connaissait que le maître, la maîtresse, et le seul esclave qui lui donnait à manger.

Le temps pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses frères pendant le jour dans une chambre voisine. Quand le tyran fut entré de nuit dans la sienne, comme il était chargé de viande et de vin, il s'endormit sur-le-champ d'un profond sommeil. Thébé sort un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari voulait dormir en repos ; et, de peur que l'échelle, par où il fallait monter, ne fît du bruit quand ses frères monteraient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter tout doucement ses frères armés de poignards. Arrivés à la porte, la frayeur les saisit, et ils n'osent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller sur-le-champ Alexandre, et de lui déclarer leur complot. La honte et la crainte les ra-

niment; elle les fait entrer, les mène près du lit, tient elle-même la lampe. Ils frappent le tyran à grands coups de poignards, et le tuent. La nouvelle de sa mort se répand bientôt dans la ville. Son cadavre est exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses sujets, et livré en proie aux chiens et aux vautours : digne salaire de toutes ses violences et de toutes ses cruautés !

§ VII. *Épaminondas est mis à la tête de l'armée thébaine. Sa seconde tentative contre Sparte. Célèbre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.*

An. M. 3641. Av. J.C. 363. Xenoph. l. 7, p. 642-644. Plut. in Ages. p. 615. Diod. p. 391-392.

La prospérité extraordinaire de Thèbes n'était pas un petit sujet d'alarme pour les peuples voisins. Tout était alors en mouvement dans la Grèce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens et les Éléens, qui en produisit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appelèrent à leur secours les Thébains, et ceux de Mantinée les Lacédémoniens et les Athéniens. Il y avait encore, des deux côtés, quelques autres alliés. Les premiers donnèrent le commandement de leurs troupes à Épaminondas. Il entra aussitôt dans l'Arcadie, et se campa à Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, qui avaient quitté l'alliance de Thèbes pour embrasser celle de Sparte.

Ayant été averti qu'Agésilas s'était mis en marche avec des troupes, et qu'il s'avançait vers Mantinée, il forma une entreprise qu'il croyait capable d'éterniser son nom, et d'abattre entièrement la puissance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit avec son

armée, à l'insu des Mantinéens, et marche droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenait Agésilas. Il aurait certainement pris d'emblée la ville, qui était sans murs, sans défense et sans troupes; mais, heureusement pour Sparte, un Crétois ayant informé en diligence Agésilas de ce qui se passait, celui-ci dépêcha sur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçait, et il y arriva lui-même bientôt après.

Il y était à peine arrivé, que l'on vit les Thébains passer l'Eurotas, et marcher contre la ville. Épaminondas, qui vit son dessein découvert, crut cependant ne devoir pas se retirer sans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ses troupes, et, employant le courage au lieu de la ruse, il attaque la ville par différents côtés, perce jusque dans la place publique, et s'empare de cette partie de Sparte qui était du côté du fleuve. Agésilas fait face par-tout, et se défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devait attendre de son âge. Il vit bien que ce n'était pas alors, comme la première fois, le temps de se ménager et de se précautionner seulement, mais qu'il fallait payer d'audace, et combattre en désespéré : moyens dont il ne s'était jamais servi, et dans lesquels il n'avait jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger; car, par ce beau désespoir et cette sage audace, il arracha sa ville des mains d'Épaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la jeunesse spartaine, se portait avec un courage incroyable partout où le danger était le plus grand, et avec sa petite troupe arrêtait par-tout l'ennemi et lui faisait tête.

Polyb. l. 9, pag. 547.

Un jeune Spartiate, nommé Isadas, se distingua par-



ticulièrement dans cette journée. Il était très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans la fleur de l'âge. Il était sans armes [1] et sans habits, le corps tout reluisant d'huile; et tenait d'une main une pique, et de l'autre une épée. En cet état, il s'élance impétueusement hors de sa maison; et, fendant la presse des Spartiates qui combattaient, il se jette sur les ennemis, porte par-tout des coups mortels, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à lui, sans recevoir lui-même aucune blessure, soit que les ennemis fussent effrayés d'un si étonnant spectacle, soit, dit Plutarque, que les dieux prissent plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur. On dit qu'après le combat les éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits; mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de mille dragmes [2], pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

Épaminondas, ayant manqué son coup, prévoyant que les Arcadiens ne manqueraient pas d'accourir au secours de Sparte, et ne voulant pas les avoir en même temps sur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens et les Athéniens, avec leurs alliés, l'y suivirent de près.

Xenoph. l. 7, p. 645-647. Ce général, considérant que son commandement allait expirer, et que, s'il ne combattait, c'en était fait de sa réputation, et qu'aussitôt après sa retraite les ennemis tomberaient sur les alliés de Thèbes et les écraseraient, ordonna à ses troupes de se tenir prêtes pour le combat.

[1] Ajoutez : *défensives*, γυμνὸς ὅπλων τῶν σκεπόντων. (PLUT. *Ages.* § 34.) — L.

[2] Cinq cents livres. = 916 fr. — L.

Jamais les Grecs n'avaient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuses. L'armée des Lacédémoniens était composée de plus de vingt mille hommes de pied, et de deux mille chevaux ; celle des Thébains, de trente mille hommes de pied, et de près de trois mille chevaux. A l'aile droite des premiers étaient placés sur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens et les Lacédémoniens ; au centre, les Éléens et les Achéens, qui étaient les plus faibles de leurs troupes ; les Athéniens formaient seuls l'aile gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étaient à l'aile gauche ; les Argiens, à la droite ; les autres alliés composaient le centre. De part et d'autre la cavalerie était répandue sur les ailes.

Le général thébain fit sa marche dans le même ordre de bataille dans lequel il voulait combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre dans la disposition des troupes un temps qu'on ne saurait trop ménager dans les grandes entreprises.

Il n'alla pas droit et de front aux ennemis, mais marchant toujours par sa gauche sur une colonne, le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne pensait pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux, environ à un quart de lieue, il fit halte, et fit mettre bas les armes à ses troupes, comme s'il avait eu dessein de camper là. Les ennemis, en effet, y furent trompés ; et, ne comptant plus sur le combat, ils quittèrent leurs armes, se dispersèrent dans le camp, et laissèrent éteindre certaine ardeur qui s'allume et s'enflamme dans le cœur des soldats à la vue prochaine d'une bataille.

Cependant Épaminondas, ayant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, converti sa colonne en ligne, et ayant tiré de la tête de sa colonne les meilleures troupes, qu'il y avait placées exprès dans la marche, les replia sur le front de son aile gauche pour la fortifier et la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange lacédémonienne, laquelle, par le mouvement qu'il venait de faire, s'y trouvait directement opposée. Il ordonna au centre et à l'aile droite de son armée de marcher très-lentement, et de faire halte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point risquer la victoire par des troupes sur lesquelles il ne pouvait pas compter.

Il prétendait décider de tout le succès de la bataille par ce corps de troupes choisies, qu'il commandait en personne, et qu'il avait rangé en colonne pour choquer l'ennemi en pointe comme une galère, dit Xénophon. Il se tenait bien assuré que, s'il pouvait percer la phalange des Lacédémoniens, qui faisait la principale force des ennemis, il n'aurait pas de peine à mettre tout le reste en déroute, en chargeant avec ses troupes victorieuses tout ce qu'il trouverait à droite et à gauche.

Mais, afin d'empêcher les Athéniens, qui étaient à l'aile gauche, de venir au secours de leur aile droite dans l'attaque qu'il méditait, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie et d'infanterie, et le posta sur des hauteurs à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger sa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, et leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc et en queue s'ils s'avançaient pour soutenir leur droite.

Après avoir fait cette disposition de toutes ses trou-

pes, il s'ébranla pour tomber sur les ennemis avec tout le poids de sa colonne. Ils furent étrangement surpris lorsqu'ils virent Épaminondas s'avancer vers eux avec sa phalange renforcée. Ils reprennent leurs armes, brident leurs chevaux, et courent à la hâte reprendre leurs rangs.

Pendant qu'Épaminondas marchait ainsi vers l'ennemi, la cavalerie qui couvrait son flanc gauche, la meilleure qui fût alors dans la Grèce, toute composée de Thébains et de Thessaliens, eut ordre d'attaquer la cavalerie ennemie. Le général thébain, à qui rien n'échappait, avait habilement mêlé dans les intervalles de sa cavalerie des archers, des frondeurs et des gens de trait, afin qu'ils commençassent à mettre le désordre dans la cavalerie ennemie en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de flèches et de javelots. L'autre armée avait négligé de prendre la même précaution. Elle avait fait une seconde faute non moins considérable, en donnant à ses escadrons autant de profondeur que si ç'avait été une phalange. Aussi cette cavalerie ne put soutenir long-temps l'effort de celle des Thébains. Après avoir fait plusieurs charges et souffert une grande perte, elle fut obligée de se retirer derrière son infanterie.

En même temps Épaminondas, avec son corps d'infanterie, avait attaqué la phalange lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part et d'autre avec une ardeur incroyable, les Thébains et les Lacédémoniens étant résolus de périr plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Il commencèrent à se battre avec la demi-pique; et, ces premières armes ayant été bientôt brisées par les efforts des combat-

tants, ils mirent l'épée à la main. La résistance des deux côtés fut opiniâtre, et le carnage fort grand. Chacun, méprisant le danger, et ne cherchant qu'à se distinguer par quelque coup d'éclat, aimait mieux mourir dans son rang que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque ayant duré long-temps sans qu'on pût voir encore de quel côté tournerait la victoire, Épaminondas, pour la forcer à se déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire et payer de sa personne sans ménager sa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves et les plus déterminés, en forme une troupe, se met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuosité sur les ennemis, où la mêlée était la plus vive, et du premier coup de javelot qu'il lance il blesse le général des Lacédémoniens. Sa troupe, à son exemple, ayant blessé et tué tout ce qui se rencontrait, rompt et perce la phalange. Les Lacédémoniens, effrayés par la présence d'Épaminondas, et accablés par le poids de cette troupe intrépide, sont forcés de plier. Le gros des Thébains, excité par l'exemple et le succès de leur général et de sa troupe choisie, enfonce à droite et à gauche les ennemis et en fait un grand carnage. Mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Épaminondas s'abandonnait trop à son ardeur, se rallient tout d'un coup, retournent contre lui, et le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repousse une partie de ces traits, qu'il évite et écarte les autres, et qu'il combat en héros pour assurer la victoire aux siens, un Spartiate, nommé Callicrate lui porte avec son javelot un coup mortel dans la poitrine à travers sa cuirasse. Le bois du javelot ayant

été brisé, et le fer, qui était demeuré dans la plaie, lui causant une douleur insupportable, il tombe aussitôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faisant tous leurs efforts pour le prendre vif, et les autres pour le sauver. Enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, ayant mis en fuite les ennemis. Ils ne les poursuivirent qu'à une courte distance; et, étant revenus sur leurs pas, ils se contentèrent de demeurer maîtres du champ de bataille et des corps morts, sans profiter de leur victoire, et sans songer à rien entreprendre, comme s'ils eussent attendu l'ordre du général.

La cavalerie, consternée par l'accident d'Épaminondas, qu'elle croyait mort, et paraissant plutôt vaincue que victorieuse, négligea pareillement de pousser ses avantages, et retourna à son premier poste.

Pendant que tout ceci se passait à l'aile gauche des Thébains, la cavalerie athénienne attaqua celle des Thébains, qui était à l'aile droite. Mais comme celle-ci, outre la supériorité du nombre, avait l'avantage d'être secondée par l'infanterie légère mêlée dans ses intervalles, elle chargea rudement les Athéniens, et, les ayant accablés de traits, les rompit, et les obligea à prendre la fuite. Après les avoir repoussés et mis en désordre, au lieu de les poursuivre, elle jugea plus à propos de tourner ses armes contre l'infanterie des Athéniens. Elle la prit en flanc, l'ébranla, et la poussa fort vivement. Dans le moment qu'elle était prête à prendre la fuite, le général de la cavalerie des Éléens, qui commandait un corps de réserve, voyant le danger où était cette phalange, accourut à son secours, chargea la cavalerie des Thébains qui

ne s'attendaient à rien moins, les força de se retirer, et regagna sur eux tout l'avantage qu'ils avaient pris. Dans ce même temps, la cavalerie athénienne, qui avait d'abord été mise en déroute, voyant qu'on ne la poursuivait point, se rallia; et, au lieu de venir au secours de son infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avaient posté sur les hauteurs hors de la ligne, et le passa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvements, et cette alternative d'avantages et de pertes, toutes les troupes de part et d'autre demeurèrent dans l'inaction; et les trompettes des deux armées, comme de concert, sonnèrent en même temps la retraite. Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire, et dressèrent un trophée; les Thébains, parce qu'ils avaient défait l'aile droite, et qu'ils étaient demeurés maîtres du champ de bataille; les Athéniens, parce qu'ils avaient taillé en pièces le détachement : et, parce point d'honneur, chacun refusa d'abord de demander les corps morts, ce qui était chez les Anciens donner un aveu de sa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoyèrent les premiers un héraut pour demander la liberté d'ensevelir les morts; et pour lors chacun ne songea plus qu'à rendre aux siens les derniers devoirs.

Tel fut le succès de la fameuse bataille de Mantinée. Xénophon, dans le récit qu'il en fait, et qui termine son histoire, avertit le lecteur de se rendre attentif à la disposition des troupes thébaines, et à l'ordre de bataille, qu'il décrit en homme savant dans la guerre et expérimenté; et M. le chevalier Follard, qui regarde avec raison Épaminondas comme un des généraux les plus accomplis que la Grèce ait portés, dans la descrip-

tion qu'il fait de cette bataille, ne craint point de la donner comme le chef-d'œuvre de ce grand capitaine.

On avait porté Épaminondas dans le camp. Les chirurgiens[1], après l'avoir examiné, déclarèrent que, dès qu'on aurait tiré le fer de la plaie, il expirerait. Cette parole remplit de trouble et de douleur tous les assistants: ils étaient inconsolables de voir mourir un si grand homme et de le voir mourir sans enfants. Pour lui, la seule inquiétude qu'il témoigna fut sur ses armes, et sur le succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier, et qu'on l'eut assuré que les Thébains avaient remporté la victoire, alors se tournant vers ses amis avec un visage tranquille et serein, « Ne regar« dez pas, leur dit-il, ce jour-ci comme la fin de ma « vie, mais comme le commencement de mon bonheur « et le comble de ma gloire. Je laisse Thèbes triom« phante, la superbe Sparte humiliée, et la Grèce dé« livrée du joug de la servitude. Au reste, je ne compte « point mourir sans enfants : Leuctres et Mantinée sont « pour moi deux filles illustres, qui ne laisseront point « périr mon nom. » Après avoir ainsi parlé, il tira le fer de sa plaie, et rendit l'ame.

On peut dire avec vérité que la puissance de Thèbes expira en quelque sorte avec ce grand homme, que Cicéron[2] paraît mettre au-dessus de tout ce que la Grèce a porté d'hommes illustres. En effet[3], dit Justin,

[1] Lisez : *les médecins*, ἰατροὶ (Diod. Sic. XV. 71). Les Anciens ne séparaient pas la chirurgie de la médecine. — L.

[2] « Epaminondas, princeps meo judicio, Græciæ. » (*Acad. Quæst.* lib. 1, n. 4.) — Cicéron exprime le même sentiment dans le traité *de Oratore* (III, 34), où il dit : *Pythagoreus ille Lysis Thebanum Epaminondam* (instituit), *haud scio an summum virum unum omnis Græciæ*. — L.

[3] « Nam sicuti telo, si primam

comme un dard, lorsqu'on en a brisé la pointe, n'est plus en état de nuire, Thèbes aussi, après avoir perdu son chef, ne fut plus formidable à ses ennemis, et sa puissance parut comme émoussée et anéantie par la mort d'Épaminondas. Avant lui, cette ville ne s'était distinguée par aucune action mémorable; après lui, elle retomba dans sa première obscurité. Ainsi l'on vit naître et périr sa gloire avec ce grand homme.

On a douté [1] s'il était plus grand capitaine, ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante; et il porta le désintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi, et pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir, ce semble, qu'on lui tînt compte de ce mépris; et, si l'on en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandements dont il fut chargé; et il s'y conduisit de telle manière, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conférait que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même et sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attirait l'estime et la confiance

aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi sustuleris: sic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt: ut non tam illum amisisse, quàm cum illo interiisse omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum gessere; nec postea virtutibus, sed cladibus, insignes fuere: ut manifestum sit, patriæ gloriam et natam et exstinctam cum eo fuisse. » (Justin. lib. 6, cap. 8.)

[1] « Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam et imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit: et pecuniæ adeò parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quàm pecuniæ: quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt: honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. » (Idem.)

des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoya chez un des citoyens de Thèbes les plus opulents, avec ordre de lui demander de sa part mille écus[1]. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avait porté à lui adresser cet ami : *C'est,* lui répondit Épaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin*[2], *et que vous êtes riche.*

Plut. de Præcept. Reip. ger. p. 809.

Il avait puisé ces sentiments de générosité et de noblesse dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie[3], qui avaient fait dès ses plus tendres années sa plus ordinaire occupation, et son unique plaisir; de sorte que l'on était étonné et que l'on se demandait comment et dans quel temps cet homme, toujours occupé de sciences, avait pu apprendre ou plutôt saisir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de son loisir, qu'il consacrait à l'étude de la philosophie, qui était sa passion, il fuyait les emplois publics, et ne briguait que pour s'en exclure. Sa modération le cachait si bien, qu'il vivait obscur, et presque inconnu : son mérite le décela pourtant. On l'arracha de la solitude pour le mettre à la tête des armées; et il fit voir que la philosophie, méprisée ordinairement par ceux qui aspirent à la gloire des armes, est merveilleusement propre à former des héros : car, outre que la plus grande avance, pour vaincre les ennemis, c'est de savoir se vaincre soi-même, on apprenait[4] anciennement dans cette école les grandes maximes de la saine poli-

[1] Un talent. = 5,500 fr. — L.

[2] Ὅτι χρηστὸς, εἶπεν, οὗτος ὢν πένης ἐστί· σὺ δὲ πλουτεῖς.

[3] « Jam litterarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur unde tam insignis militiæ scientia homini inter litteras nato. » (JUSTIN.)

[4] Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Aristote, en sont la preuve.

tique; la règle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter; ce qu'on doit à sa patrie, l'usage qu'on doit faire de son autorité; en quoi consiste le vrai courage : en un mot, ce qui fait le bon citoyen, l'homme d'état, le grand capitaine.

Il avait l'esprit orné en toutes manières; il possédait parfaitement le talent de la parole; il s'était exercé dans les sciences les plus sublimes. Mais une modeste retenue jetait un voile sur toutes ces rares qualités, qui en augmentait encore le prix; et il ne savait ce que c'était que d'en faire parade. Spintharus, en faisant son éloge, disait *qu'il n'avait jamais connu personne, ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins.*

Plut. de Audit. p. 39.

Ainsi l'on peut dire, à la louange d'Épaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitait les Béotiens d'hommes grossiers et stupides. C'était l'idée commune qu'on en avait [1]; et l'on imputait ce défaut à la grossièreté de l'air du pays, comme aussi l'on attribuait la délicatesse du goût des Athéniens à la subtilité de l'air qu'ils respiraient. Horace dit qu'à juger d'Alexandre par son mauvais goût sur la poésie, on jurerait que c'est un franc Béotien :

Ep. 1, l. 2, [v. 244].

Bœotûm in crasso jurares aëre natum.

Un jour qu'on reprochait à Alcibiade son peu d'inclination pour la musique, il s'avisa de dire pour dernière excuse : *C'est aux Thébains à chanter comme ils font* [2], *eux qui ne savent point parler.* Pindare et

[1] « Inter locorum naturas quantum intersit, videmus.... Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici; crassum Thebis, itaque pingues Thebani. » (Cic. *de Fato*, n. 7.)

[2] Ils étaient grands musiciens.

Plutarque, deux Béotiens qui ne sentent guère le terroir, et qui prouvent bien que l'esprit est de tout pays, passent eux-mêmes condamnation sur la bêtise de leurs compatriotes. Épaminondas fit honneur à sa patrie, non-seulement par ses grands exploits de guerre, mais encore par cette sorte de mérite que donnent la beauté de l'esprit et l'étude des sciences.

Je finirai son portrait et son caractère par un trait qui ne le cède en rien à tous les autres, et qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur et une ame sensible; qualité rare, sur-tout parmi les grands, mais infiniment plus estimable que toutes ces qualités brillantes qui font l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, et qui presque seules paraissent dignes d'êtres imitées et enviées. La victoire de Leuctres avait attiré sur Épaminondas les yeux et l'admiration de tous les peuples voisins, et le faisait regarder comme l'appui et le restaurateur de Thèbes, comme le vainqueur et le triomphateur de Sparte, comme le libérateur de toute la Grèce, en un mot comme le plus grand homme et le plus grand capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudissement général, si capable de causer dans l'esprit d'un général d'armée une sorte d'enivrement, Épaminondas, peu sensible à une gloire si flatteuse et si méritée, *Ma joie*, dit-il, *est celle que je sais que causera à mon père et à ma mère la nouvelle de ma victoire.* Plut. in Coriol., p. 215.

Il me semble que l'histoire n'a rien de plus précieux que de pareils sentiments, qui font honneur à l'humanité, et qui partent d'un cœur que la fausse gloire et la fausse grandeur n'ont point corrompu. J'avoue qu'on ne peut voir sans douleur ces nobles sentiments

s'éteindre parmi nous tous les jours de plus en plus, sur-tout dans ceux que leur naissance ou leur rang élèvent au-dessus des autres, qui souvent ne sont ni bons pères, ni bons fils, ni bons maris, ni bon amis, et qui croiraient se dégrader s'ils témoignaient à l'égard de père et de mère cette affectueuse tendresse, dont un païen nous donne ici un si bel exemple.

Jusqu'au temps d'Épaminondas on avait vu deu villes exercer alternativement une espèce d'empire sur toute la Grèce. La justice et la modération de Sparte lui avaient procuré d'abord une prééminence marquée, que la fierté et la hauteur de ses généraux, et sur-tout de Pausanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, occupèrent le premier rang, mais de telle sorte qu'on ne s'en apercevait presque qu'au soin qu'ils avaient de le remplir dignement, et que leurs inférieurs avaient lieu de se croire toujours leurs égaux. Ils jugeaient pour-lors, et avec raison, que la véritable manière de commander et d'être maître, c'est de ne faire sentir sa supériorité que par des bienfaits. Ce temps, si glorieux pour Athènes, fut environ de quarante-cinq ans. Ils conservèrent encore en partie cette prééminence pendant les vingt-sept années que dura la guerre du Péloponnèse ; ce qui fait en tout les soixante-douze ou soixante-treize ans que Démosthène donne à la durée de leur empire. Mais, pendant ce dernier espace de temps, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athènes, n'en recevaient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Grèce, et le furent près de trente ans, à compter depuis que Lysandre se fut rendu maître d'Athènes,

Demosth. Philipp. 3, p. 89.

jusqu'à la première guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte devenue plus fière que jamais, pour se soustraire, eux et les autres Grecs, à sa tyrannie. Enfin Thèbes parut sur les rangs, et par le mérite éclatant d'un seul homme se vit à la tête de toute la Grèce. Mais cet éclat fut d'une courte durée; et la mort d'Épaminondas, comme nous l'avons déja observé, replongea cette ville dans la même obscurité où il l'avait trouvée.

Démosthène remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on voulait bien accorder soit à Sparte, soit à Athènes, était une prééminence d'honneur, non de domination, et que l'esprit de la Grèce était de conserver dans les autres villes une sorte d'égalité et d'indépendance. Aussi, dit-il, dès que la ville dominante tentait de s'arroger ce qui ne lui appartenait point, et voulait, contre les règles de la justice, ébranler les usages établis, tous les Grecs croyaient devoir courir aux armes, et, sans nul sujet de mécontentement personnel, épouser avec ardeur la querelle des offensés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe, bien sensée. Il attribue la sage conduite des Athéniens, dans les temps dont j'ai parlé, à la sagesse des chefs qui étaient pour-lors à la tête des affaires, et il se sert d'une comparaison qui marque bien le caractère de ce peuple. Un vaisseau qui est sans maître, dit-il, se trouve exposé à de grands périls, lorsque chacun exige qu'on le mène à son gré et ne veut point se laisser conduire. Quand il survient une rude tempête, alors le danger même réunit les esprits : on s'abandonne à l'habileté du pilote; et, tous les rameurs faisant leur de- Polyb. l. 7, p. 488.

voir, le vaisseau est sauvé et mis en sûreté. Mais si, l'orage cessé et le temps devenu serein, la discorde recommence dans le vaisseau; que ceux qui y sont n'écoutent plus le pilote, et prétendent se conduire à leur tête; que les uns veuillent continuer leur voyage, les autres s'arrêter au milieu de la course; que d'un côté on déploie les voiles, et que de l'autre on les plie, il arrive souvent que, après avoir échappé à de violents orages, on fait naufrage dans le port même. Voilà, dit Polybe, une image naïve de la république d'Athènes. Tant qu'elle se laissa conduire, et qu'elle écouta ses illustres chefs, un Aristide, un Thémistocle, un Périclès, elle sortit toujours victorieuse des plus grands périls; mais la prospérité l'aveugla et la perdit. Ne suivant plus que son caprice, et devenue indocile et intraitable, elle se précipita dans les plus grands malheurs.

§ VIII. *Mort d'Évagore, roi de Salamine. Nicoclès, son fils, lui succède. Caractère admirable de ce prince.*

An. M. 3630. Av. J. C. 374. Diod. l. 15, p. 363.

La troisième année de la 101[e] olympiade, et peu de temps après que les Thébains eurent détruit Platée et Thespies, comme on l'a marqué auparavant, Évagore, roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a été beaucoup parlé dans le volume précédent, fut assassiné par un de ses eunuques. Nicoclès, son fils, lui succéda. Il avait un beau modèle dans la personne de son père, et il paraît qu'il se fit un devoir et qu'il prit à tâche de marcher sur ses traces. Quand il prit possession du trône, il trouva le trésor public absolument épuisé par

Isocrat. in Nic. p. 64.

les grandes dépenses que son père avait été obligé de faire dans la longue guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Perse. Il savait que la plupart des princes, dans de pareilles conjonctures, se croient tout permis, et que tout moyen leur paraît légitime pour rétablir leurs affaires. Pour lui, il se conduisit selon d'autres principes. On n'entendit point parler, sous son règne, d'exils, de taxes, de confiscations de biens. La félicité publique fut son unique objet, et la justice sa vertu favorite. Il acquitta peu-à-peu les dettes de l'état, sans fouler le peuple par des impôts excessifs, mais en retranchant toutes les dépenses inutiles, et usant d'une sage économie dans l'administration de ses revenus. « Je suis sûr, disait-il, qu'il ne se trouvera aucun ci- Ibid.
« toyen qui se plaigne que je lui aie fait le moindre pag. 65, 66.
« tort; et j'ai la consolation d'en avoir enrichi plusieurs, « et de les avoir comblés de bienfaits. » Il croyait que cette sorte de vanité, si c'en est une, devait être permise à un prince, et qu'il lui était glorieux de pouvoir faire un tel défi à ses sujets.

Il se piquait encore principalement d'une autre Pag. 67.
vertu, d'autant plus admirable dans les princes qu'elle y est plus rare; je veux dire la tempérance. Il est beau, mais bien difficile, dans un âge et dans une fortune où tout paraît permis, et où la volupté, armée de tous ses attraits et de tous ses artifices, dresse sans cesse des embûches à un jeune prince et va au devant de ses desirs, de résister long-temps à de si violentes et de si douces attaques. Nicoclès faisait gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la sienne pendant tout le temps de son règne : et il s'étonnait que, tous les autres contrats étant respectés dans la société

civile, celui du mariage, le plus sacré et le plus inviolable de tous, fût impunément violé; et qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de son épouse une infidélité dont on serait au désespoir qu'elle se rendît elle-même coupable.

Tout ce que je viens de rapporter de la justice et de la tempérance de Nicoclès, Isocrate le met dans la bouche de ce prince même; et il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainsi parler, si sa conduite n'eût répondu à de tels sentiments. C'est dans un discours où ce roi marque à son peuple quels sont les devoirs des sujets à l'égard des princes : amour, respect, obéissance, fidélité, dévouement entier et sans bornes; et, pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne pas de leur rendre compte de sa conduite et de ses sentiments.

Isocrat. ad Nicocl.

Dans un autre discours, qui précède celui-ci, Isocrate expose à Nicoclès tous les devoirs de la royauté, et lui donne sur ce sujet d'excellents avis. Je ne puis en rapporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui déclarer que les particuliers ont bien plus de secours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux et les soins qui en sont inséparables, par les malheurs où souvent ils se trouvent exposés, par l'éloignement des délices et du luxe, et sur-tout par la liberté qu'ont leurs parents et leurs amis de leur donner des conseils; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux princes. Il ajoute qu'un roi, pour se mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oisive et désoccupée, donner un temps réglé au travail et aux affaires, se former un conseil de ce qu'il y a dans son royaume de gens plus

habiles et plus expérimentés; travailler à se rendre supérieur aux autres par son mérite et sa prudence, comme il l'est par sa dignité; sur-tout se faire aimer de ses sujets, et pour cela les aimer lui-même sincèrement, et s'en regarder comme le père. « Conservez, « lui dit-il, la religion que vous avez reçue de vos « pères; mais comptez que le culte et le sacrifice le plus « agréable que vous puissiez offrir à la Divinité est celui « du cœur, en vous rendant bon et juste. Montrez en « toute occasion un tel respect pour la vérité, qu'on « se fie plus à une simple parole de votre part qu'au « serment des autres. Soyez guerrier par l'habileté « dans le métier des armes, et par un appareil de guerre « capable d'intimider vos ennemis, mais pacifique par « inclination et par une rigide exactitude à ne rien « prétendre et à ne rien entreprendre d'injuste. L'u- « nique preuve certaine que vous aurez bien régné « sera de pouvoir vous rendre ce témoignage, que, « sous votre règne, votre peuple est devenu et plus « heureux, et plus sage. »

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce discours, c'est que les avis qu'Isocrate donne à ce roi n'y sont accompagnés d'aucune louange, ni de ces ménagements étudiés et de ces tours artificieux sans lesquels la timide vérité n'ose approcher du trône; ce qui est un grand éloge, encore plus pour le prince que pour l'écrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnait, les reçut avec joie; et pour en marquer sa reconnaissance à Isocrate, il lui fit présent de vingt talents, c'est-à-dire de vingt mille écus[1]. Plut. in Vita Isocr. p. 838.

[1] 110,000 francs. — L.

§ IX. *Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Égypte. Iphicrate, Athénien, est mis à la tête des troupes grecques. Cette entreprise échoue par la faute de Pharnabaze, général des Perses.*

An.M 3677. Av. J.C. 377.

Diod. l. 15, p.328 et 347. Cornel. Nep. in Chabr. et in Iphicr.

Artaxerxe, après avoir donné quelques années de relâche à ses peuples, avait formé le dessein de réduire l'Égypte, qui, depuis plusieurs années, avait secoué le joug de la domination des Perses. Il fit pour cela de grands préparatifs de guerre. Achoris, qui régnait pour-lors en Égypte, et qui avait donné de puissants secours à Évagore contre les Perses, prévoyant l'orage, leva beaucoup de troupes de ses sujets, et prit à sa solde un grand nombre de Grecs et d'autres troupes auxiliaires, dont Chabrias l'Athénien eut le commandement. Il l'avait accepté de son chef, et sans ordre de la république.

Pharnabaze, ayant été chargé de cette guerre, envoya faire des plaintes à Athènes de ce que Chabrias s'engageait à servir contre son maître; et menaça du ressentiment du roi cette république, si elle ne le rappelait incessamment. Il demandait aussi en même temps Iphicrate, autre Athénien, qui était regardé comme un des plus excellents capitaines de son temps, pour lui donner dans cette guerre le commandement du corps de troupes grecques que son maître avait à son service. Les Athéniens, qui avaient grand intérêt de ménager l'amitié du roi, rappelèrent Chabrias, et lui ordonnèrent, sous peine de mort, de se rendre à Athènes au jour marqué. Iphicrate fut envoyé à l'armée de Perse.

Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur, que deux années entières s'écoulèrent avant qu'on entrât en action. Achoris, roi d'Égypte, vint à mourir. Psammuthis, qui lui succéda, ne régna qu'un an. Après lui vint Néprérite; et quatre mois après Nectanébis, qui régna dix ou douze ans. Euseb. in Chron.

Pour tirer plus de troupes de Grèce, Artaxerxe y envoya des ambassadeurs déclarer à tous les états que le roi entendait qu'ils vécussent tous en paix entre eux sur le pied du traité d'Antalcide, qu'on retirât toutes les garnisons, et qu'on laissât toutes les villes jouir de la liberté sous leurs propres lois. Toute la Grèce reçut avec plaisir cette déclaration, excepté les Thébains, qui refusèrent de s'y conformer. An. M. 3630. Av. J.C. 374. Diod. l. 15, p. 355.

Enfin, tout étant prêt pour attaquer l'Égypte, on forma un camp à Acé, appelée depuis *Ptolémaïs*, dans la Palestine, où était le rendez-vous général. Dans la revue qui s'y fit, il se trouva deux cent mille Perses que commandait Pharnabaze, et vingt mille Grecs sous Iphicrate. Les forces de mer étaient proportionnées à celles de terre; car leur flotte était de trois cents galères, outre deux cents autres vaisseaux à trente rames, et un nombre prodigieux de barques pour les provisions nécessaires à la flotte et à l'armée de terre. Ibid. p. 358, 359.

L'armée et la flotte se mirent en mouvement en même temps; et, pour agir de concert, elle s'éloignaient le moins qu'il leur était possible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devait se faire par l'attaque de Péluse : mais on avait donné tant de temps aux Égyptiens, que Nectanébis leur en rendit l'approche impraticable et par terre et par mer. Ainsi la flotte, au lieu de faire là sa descente, comme on l'avait projeté, passa

outre et alla dans la bouche du Nil appelée *Mendésienne*. Le Nil, en ce temps-là, se jetait dans la mer par sept différentes bouches, dont il ne reste plus aujourd'hui que deux [1]; et à chaque embouchure il y avait un fort avec une bonne garnison pour en défendre l'entrée. La Mendésienne n'étant pas si bien fortifiée que celle de Péluse, où l'on attendait l'ennemi, la descente s'y fit sans beaucoup de peine. Le fort fut emporté l'épée à la main, et on n'y fit quartier à personne.

Après cette action d'éclat, Iphicrate voulait qu'on remontât le Nil sans perdre de temps, pour aller attaquer Memphis, la capitale de l'Égypte. Si cet avis eût été suivi avant que les Égyptiens eussent eu le temps de revenir de la frayeur où les avaient jetés cette formidable invasion et le premier coup qu'on venait de frapper, on aurait trouvé cette capitale sans défense; elle eût été immanquablement emportée, et toute l'Égypte était reconquise. Mais, le gros de l'armée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre, et ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût rassemblé toutes ses forces, sous prétexte qu'alors elles seraient invincibles, et qu'il n'y aurait point d'obstacle capable de l'arrêter.

Iphicrate, qui savait que, dans les affaires de la guerre sur-tout, il y a des moments favorables et décisifs qu'il faut saisir, en jugeait tout autrement; et, au désespoir de voir qu'on laissât échapper une occasion qui ne se retrouverait jamais, il demanda instamment qu'au moins on lui permît d'y aller seulement avec ses

[1] De Damiette et de Rosette.

vingt mille hommes. Pharnabaze lui en refusa la permission, par un sentiment de basse jalousie, craignant que, si cette entreprise réussissait, tout l'honneur de la guerre ne fût pour Iphicrate. Ce délai donna le temps aux Égyptiens de se reconnaître. Ils rassemblèrent toutes leurs troupes en un corps, mirent une bonne garnison dans Memphis, et avec le reste tinrent la campagne, et harassèrent tellement l'armée des Perses, qu'ils l'empêchèrent de s'avancer au-dedans du pays. Après cela survint l'inondation du Nil, qui, ayant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perses de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainsi cette expédition, qui avait coûté des sommes immenses, et dont les seuls préparatifs avaient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entièrement, et n'aboutit qu'à causer une haine irréconciliable entre les deux généraux qui y avaient commandé. Pharnabaze, pour s'excuser, accusait Iphicrate d'en avoir empêché la réussite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raison, en attribuait toute la faute à Pharnabaze; mais, sachant fort bien que ce seigneur serait cru à la cour préférablement à lui, et n'ayant pas oublié ce qui était arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un sort pareil à celui de cet illustre Athénien, de se sauver à Athènes dans un petit vaisseau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuser d'avoir fait avorter l'expédition d'Égypte. Le peuple d'Athènes lui fit répondre que, si on pouvait l'en convaincre, il serait puni comme son crime le méritait. Mais son innocence était trop bien connue à Athènes pour l'inquiéter là-dessus. Il ne paraît pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaire; et,

peu de temps après, les Athéniens le déclarèrent seul amiral de leur flotte.

Diod. p. 358. La plupart des projets de la cour de Perse échouaient pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution. Les généraux avaient les mains liées : on ne laissait rien à leur discrétion. Ils avaient dans leurs instructions un plan tout formé, dont ils n'osaient pas s'écarter. Survenait-il quelque accident qu'on n'avait pas prévu, il fallait attendre de nouveaux ordres de la cour; et, avant qu'ils vinssent, l'occasion était perdue. Iphicrate, ayant remarqué que Pharnabaze prenait ses résolutions avec toute la présence d'esprit et la pénétration qu'on pouvait souhaiter dans un habile général, et que Id. p. 357. néanmoins l'exécution ne suivait pas, lui demanda un jour d'où venait que ses vues étaient si vives et ses action si lentes : *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vues ne dépendent que de moi, et que l'exécution dépend de mon maître.*

§ X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'était révolté contre les Perses. Actions du roi de Sparte en Égypte; sa mort. Révoltes de la plupart des provinces contre Artaxerxe.*

Plut. in Ageil. p. 616-618. Diod. l. 15, p. 397-401. Après la bataille de Mantinée, les deux partis, également las de la guerre, avaient fait avec tous les autres états de la Grèce une paix générale, sur le plan du roi de Perse, par laquelle on assurait à chaque ville la jouissance de ses lois et de sa liberté; et les Messéniens y furent compris, malgré tous les mouvements que se donnèrent les Lacédémoniens pour

l'empêcher. Le dépit qu'ils en eurent les sépara des autres Grecs. Ils furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Messénie. Cette résolution, dont Agésilas était l'auteur, le fit regarder avec raison comme un homme violent, opiniâtre, insatiable de gloire et de commandements, qui ne craignait point de replonger les sujets de la république dans des malheurs inévitables, par la nécessité où la disette d'argent la mettrait d'emprunter de grosses sommes et de faire de grosses impositions, au lieu de profiter de l'occasion favorable qu'il avait de conclure la paix et de faire finir tous ces maux.

Pendant que ceci se passait en Grèce, Tachos, qui était monté sur le trône de l'Égypte, ramassait autant de troupes qu'il pouvait pour se défendre contre le roi de Perse, qui songeait à attaquer de nouveau l'Égypte malgré le mauvais succès des efforts qu'il avait déja faits pour réduire ce royaume.

An. M. 3641. Av. J.C. 363. Xenoph. de Reg. Ages., p. 663. Corn. Nep. in Ages. c. 8.

Pour cet effet, Tachos envoya en Grèce, et obtint des Lacédémoniens un corps de leurs troupes, et Agésilas pour les commander : il lui promettait de le faire généralissime de ses troupes. Les Lacédémoniens étaient piqués de ce qu'Artaxerxe les avait forcés de comprendre les Messéniens dans la paix qu'ils venaient de conclure, et ils furent ravis d'avoir cette occasion de lui en marquer leur ressentiment. Chabrias, Athénien, se donna aussi à Tachos, mais de son chef, et sans être avoué de sa république.

Cette commission ne fit pas d'honneur à Agésilas. On trouvait indigne qu'un roi de Lacédémone, un grand capitaine comme lui, qui avait rempli la terre

du bruit de son nom, un homme plus qu'octogénaire, allât se mettre à la solde d'un Égyptien, et servir sous un Barbare qui s'était révolté contre son maître.

Dès qu'il fut abordé en Égypte, les principaux capitaines du roi et les premiers officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir et pour lui faire la cour. Les autres Égyptiens n'eurent pas moins d'empressement, à cause de la grande attente qu'avait excitée le nom et la réputation d'Agésilas. Ils accouraient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais, lorsqu'au lieu d'un grand et magnifique prince, selon l'idée que leur en avaient donnée ses belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat, aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, et qu'ils virent seulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, sans aucune apparence, et vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossière, il leur prit une envie démesurée de rire, et ils lui appliquèrent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos, et qu'il eut joint ses troupes à celles d'Égypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas général de toute cette armée comme il s'y était attendu, mais seulement des troupes étrangères; que Chabrias l'Athénien fut fait général des troupes de mer, et que Tachos retenait pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le seul déplaisir qu'il eut à essuyer.

Tachos prit la résolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théâtre de la guerre que d'attendre l'ennemi dans l'Égypte. Agésilas, qui en savait plus que lui, eut beau lui représenter que ses affaires n'étaient pas assez bien établies au-de-

dans pour s'éloigner ainsi de ses états, qu'il ferait beaucoup mieux d'y demeurer, et de se contenter de faire agir ses généraux hors de son pays, Tachos méprisa ce sage avis, et ne marqua pas de plus grands égards pour lui dans toutes les autres occasions. Agésilas fut si outré de toute cette conduite, qu'il se joignit aux Égyptiens qui s'étaient soulevés contre lui pendant son absence, et qui avaient mis Nectanébus, son cousin [1], à sa place. Agésilas, abandonnant ainsi le roi au secours duquel il avait été envoyé, et entrant au service du rebelle qui l'avait détrôné, alléguait pour sa justification qu'il était envoyé pour secourir les Égyptiens, et que, ceux-ci ayant pris les armes contre Tachos, il ne lui était pas permis de servir contre eux sans de nouveaux ordres de Lacédémone. Il y envoya des exprès, et les instructions qu'il reçut furent qu'il fît ce qu'il jugerait le plus avantageux pour sa patrie. Il n'hésita pas à se déclarer pour Nectanébus. Alors Tachos, obligé de sortir de l'Égypte, se retira à Sidon, d'où il se rendit à la cour de Perse. Artaxerxe, non content de lui pardonner sa faute, lui donna encore le commandement de ses troupes contre les rebelles.

Agésilas couvrait une action si lâche et si noire du voile de l'utilité publique. Mais, dit Plutarque, que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste et le seul véritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de perfidie et de trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens, faisant consister la plus grande partie du beau et de l'honnête dans ce qui est utile à leur patrie, dont ils se font une idole, ne connaissent d'au-

[1] Selon Diodore, c'était son propre fils; selon Plutarque, son cousin.

tre justice que ce qui leur paraît pouvoir servir à augmenter la grandeur de Sparte et à étendre sa domination. Je m'étonne qu'un auteur aussi judicieux que Xénophon ait cherché à pallier une telle conduite, en disant simplement qu'Agésilas s'attacha à celui des deux rois qui lui parut le plus affectionné à la Grèce.

Dans le même temps, un troisième prince, de la ville de Mendès, se mit sur les rangs, et voulut disputer la couronne à Nectanébus. Ce nouveau prétendant avait une armée de cent mille hommes pour soutenir ses prétentions. Agésilas conseilla de les charger avant qu'ils fussent exercés et disciplinés. En effet, si son avis eût été suivi, on aurait eu bon marché de gens levés à la hâte et sans expérience dans la guerre : mais Nectanébus se mit dans la tête qu'Agésilas ne lui donnait ce conseil que pour le trahir ensuite comme il avait trahi Tachos. Ainsi il laissa à son ennemi le temps d'exercer et de discipliner ses troupes, qui bientôt après l'obligèrent lui-même de se retirer dans une ville fermée de bonnes murailles, et qui avait une fort grande enceinte. Agésilas fut obligé de l'y suivre. Le prince mendésien les y assiégea. Alors Nectanébus voulait charger l'ennemi avant que les travaux qu'on commençait pour enfermer la ville fussent avancés, et pressait Agésilas de le faire. Celui-ci refusa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les soupçons qu'on avait pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage assez avancé, et qu'il ne restait plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes qu'en pouvaient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanébus qu'il était temps d'attaquer les ennemis; que leurs propres lignes les empêcheraient de l'enve-

lopper; et que l'entre-deux, encore vide, était justement ce qu'il lui fallait pour ranger ses troupes de manière qu'elles pussent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agésilas l'avait imaginée. Les assiégeants furent battus; et depuis ce temps-là Agésilas conduisit toutes les opérations de la guerre avec tant de succès, qu'il battit toujours le prince ennemi, et le fit enfin prisonnier.

L'hiver suivant, après avoir bien établi Nectanébus sur le trône, il se mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le poussèrent sur la côte d'Afrique, dans un endroit qu'on appelait *le port de Ménélas*, où il tomba malade, et mourut âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans. Il en avait régné quarante et un à Sparte; et de ces quarante et un il en avait passé plus de trente dans la réputation du plus grand et du plus puissant de tous les Grecs, et avait été regardé comme le chef et le roi de presque toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres. Ses dernières années ne soutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'était acquise; et l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce prince, où il lui donne la préférence sur tous les autres capitaines, a trop exagéré ses vertus et dissimulé ses défauts. An. M. 3643. Av. J.C. 361.

Le corps d'Agésilas fut transporté à Sparte. Ceux qui étaient auprès de lui, n'ayant point de miel, dont les Spartiates avaient coutume de couvrir les corps qu'ils voulaient embaumer, y substituèrent de la cire. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquième roi de sa famille depuis Agésilas.

Vers la fin de la guerre d'Égypte éclatèrent les révoltes de la plupart des provinces soumises aux Perses.

Artaxerxe Mnémon, sans le vouloir, y avait donné lieu. Ce prince, par lui-même, était bon, équitable, bienfaisant; il aimait les peuples et en était aimé. Il avait beaucoup de douceur dans le caractère, mais une douceur qui dégénérait en mollesse, sur-tout dans les dernières années de sa vie; qui lui donnait de l'éloignement pour toute application et tout travail; et qui par là rendait inutiles les bonnes qualités qu'il avait d'ailleurs, aussi-bien que ses bonnes intentions. Les satrapes et les gouverneurs de provinces, abusant de sa bonté et de la faiblesse de son grand âge, vexaient les peuples, les traitaient avec hauteur et dureté, les accablaient d'impôts, et faisaient tout ce qu'il fallait pour leur rendre le joug de la domination persane insupportable.

Le mécontentement devint général, et, après une longue patience, il éclata presque en même temps de tous côtés. L'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, et plusieurs autres provinces, se déclarèrent ouvertement et prirent les armes. Les principaux chefs qui entrèrent dans cette conspiration étaient: Ariobarzane, satrape de Phrygie; Mausole, roi de Carie; Oronte, gouverneur de Mysie; Autophradate, de Lydie. Datame, qui commandait en Cappadoce, et dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva aussi engagé. Par là tout d'un coup la moitié des sources des revenus de la couronne se trouva tarie; et le reste n'eût pas suffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils eussent agi de concert. Mais leur union ne dura guère, et ceux qui avaient été les

premiers et les plus zélés à secouer le joug furent aussi les premiers à le reprendre et à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le roi.

Les provinces de l'Asie Mineure, en se retirant de son obéissance, s'étaient confédérées, afin de se mieux défendre contre lui. Elles avaient choisi Oronte, gouverneur de Mysie, pour général de la confédération. Elles avaient aussi résolu qu'on prendrait vingt mille hommes de troupes étrangères pour joindre à celles du pays, et ce fut le même Oronte qui fut chargé de les lever. Mais quand il eut entre les mains l'argent nécessaire pour la levée de ces troupes et pour un an de paie, il garda l'argent pour lui, et livra au roi ceux qui le lui avaient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des chefs dans l'Asie Mineure, étant envoyé en Égypte [1] pour en tirer du secours, commit une perfidie et une trahison toute pareille. En effet, ayant apporté de ce pays-là cinq cents talents [2], et obtenu cinquante vaisseaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Asie Mineure, les principaux des révoltés, sous prétexte de leur rendre compte de sa négociation, les arrêta tous, les livra au roi pour faire sa paix, et garda l'argent qu'il avait rapporté d'Égypte pour la confédération. Ainsi cette formidable révolte, qui avait mis l'empire de Perse à deux doigts de sa ruine, se dissipa d'elle-même; ou, pour parler plus juste, elle fut suspendue pour quelque temps.

[1] Diodore dit que ce fut vers Tachos; mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanébus.

[2] Cinq cent mille écus. = 2,750,000 fr. — L.

§ XI. *Troubles à la cour d'Artaxerxe, au sujet de son successeur. Mort de ce prince.*

Plut. in Artax. p. 1024-1027. Diod. l. 15, pag. 400. Justin. l. 10, cap. 1 et 2.

La fin du règne d'Artaxerxe fut pleine de cabales. Tout le monde à sa cour prenait parti pour quelqu'un de ses fils, qui prétendait à sa succession. Il en avait cent cinquante de ses concubines, lesquelles étaient au nombre de trois cent soixante; et trois d'Atossa, sa femme légitime, Darius, Ariaspe et Ochus. Pour arrêter tous ces mouvements, il désigna Darius, qui était l'aîné, pour son successeur; et, afin d'ôter tout lieu de lui disputer son droit après sa mort, il lui permit dès-lors de prendre le titre de roi, et de porter la tiare royale [1]. Mais ce jeune prince voulait quelque chose de plus réel : d'ailleurs, le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ses concubines, qu'il lui avait demandée, le piqua vivement; et il fit une conspiration contre la vie de son père, où il engagea cinquante de ses frères.

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé plusieurs fois dans le volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une résolution si dénaturée, et cela pour un pareil sujet de mécontentement contre le roi, qui, ayant promis de lui donner en mariage une de ses filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, et les épousa lui-même. Ces incestes abominables étaient pour-lors permis en Perse, sans que la religion qu'on y professait réclamât contre.

[1] Cette tiare était un turban, ou une espèce de coiffure dont l'aigrette était droite. Les sept conseillers avaient aussi une aigrette; mais elle était couchée, et en avant. Tous les autres la portaient couchée, et en arrière.

Déja le nombre des conjurés était grand, et le jour pris pour l'exécution, lorsqu'un eunuque, bien instruit de tout, en donna avis au roi. Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce serait une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger, en négligeant d'approfondir l'avis; mais que c'en serait encore une plus grande d'y ajouter foi sans aucune preuve certaine et indubitable. Il s'en assura par ses propres yeux. On laissa venir les conjurés jusque dans la chambre du roi, puis ils furent arrêtés. Darius et tous ses complices furent punis comme ils le méritaient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencèrent tout de nouveau. Trois de ses frères se mirent sur les rangs: Ariaspe, Ochus, et Arsame. Les deux premiers prétendaient à la couronne par droit de naissance, parce qu'ils étaient fils de la reine; le troisième avait pour lui la faveur du roi, dont il était le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à se défaire de ses deux rivaux. Comme il était également cruel et rusé, il employa sa cruauté contre Arsame, ses ruses et ses finesses contre Ariaspe. Connaissant ce dernier pour un homme fort simple et fort crédule, il lui fit faire, par des eunuques du palais, qu'il avait gagnés, de si terribles menaces de la part du roi son père, que, s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avait été Darius, il s'empoisonna lui-même pour l'éviter. Il ne restait plus après cela qu'Arsame qui lui fit ombrage, parce que son père, aussi-bien que tout le monde en général, le regardait comme le plus digne du trône, à cause de son habileté et de ses

autres belles qualités. Il le fit assassiner par Harpate, fils de Tiribaze.

Cette perte, qui suivit l'autre de fort près, et la scélératesse qui les avait accompagnées toutes deux, causèrent une douleur mortelle à ce vieux roi. A son âge, il n'est pas surprenant qu'il ne se trouvât pas assez de force pour soutenir le poids d'une telle affliction; elle
An. M. 3643. Av. J. C. 361. l'accabla, et le mit au tombeau après un règne de quarante-trois ans, qui pourrait passer pour heureux s'il n'avait été troublé par beaucoup de révoltes. Le règne suivant ne le sera pas moins.

§ XII. *Causes des soulèvements et des révoltes qui arrivaient si fréquemment dans l'empire des Perses.*

J'ai eu soin, en rapportant les séditions arrivées dans l'empire des Perses, de marquer de temps en temps les abus qui y donnaient lieu; mais comme ces révoltes ont été plus fréquentes que jamais dans les dernières années, et qu'elles le seront encore, sur-tout sous le règne qui va suivre, j'ai cru qu'il était à propos de réunir ici sous un même point de vue les différentes causes de ces soulèvements, qui annoncent pour l'empire des Perses une prochaine décadence.

1. Après le règne d'Artaxerxe-Longue-Main, les rois de Perse s'abandonnèrent de plus en plus aux charmes de la volupté et du luxe, et à la douceur d'une vie indolente et désoccupée. Renfermés ordinairement dans leurs palais au milieu des femmes et d'une foule de courtisans flatteurs, ils se contentaient de goûter dans

une molle oisiveté le plaisir d'être les maîtres de tout; et ils faisaient consister leur grandeur dans l'éclat des richesses, et dans une somptueuse magnificence.

II. C'étaient d'ailleurs des princes sans grands talents pour le maniement des affaires, sans grande capacité pour le gouvernement, sans goût pour la gloire. Ne se sentant pas assez d'étendue d'esprit pour animer toutes les parties de ce vaste empire, ni assez de force pour en soutenir le poids, ils se déchargeaient sur leurs officiers du soin des affaires, des fatigues du commandement des armées, et des dangers qui accompagnent l'exécution des grandes entreprises; et leur ambition se bornait à porter seuls le titre fastueux de *grand-roi*, et de *roi des rois*.

III. Les premières charges de la couronne, les gouvernements des provinces, les commandements des armées, étaient ordinairement donnés à des gens sans service et sans mérite; c'était le crédit des favoris, les intrigues secrètes de la cour, les sollicitations des femmes du palais, qui décidaient du choix des sujets pour remplir les plus importantes places de l'empire, et qui faisaient tomber sur leurs créatures les récompenses dues aux officiers qui avaient le plus utilement servi l'état.

IV. Souvent ces courtisans, par une basse jalousie contre le mérite qui leur faisait ombrage, et qui leur reprochait leur peu d'habileté, éloignaient leurs rivaux des affaires, et rendaient leurs talents inutiles à l'état[1]: quelquefois même ils rendaient leur fidélité suspecte par d'artificieuses délations, les faisaient citer en juge-

[1] Pharnabaze. Tiribaze.

ment comme des criminels d'état, et forçaient les plus fidèles serviteurs[1] du roi, pour se défendre contre leurs calomniateurs, de chercher leur sûreté dans la révolte, et de tourner contre leur prince les armes qu'ils avaient si souvent fait triompher pour sa gloire et pour le service de l'empire.

v. Ces ministres, pour retenir les généraux dans leur dépendance, les gênaient par des ordres bornés, qui les mettaient dans la nécessité de laisser échapper les occasions de vaincre, et les empêchaient, par l'attente de nouveaux ordres, de pousser leurs avantages : souvent ils les rendaient responsables des mauvais succès, après les avoir laissé manquer de tout ce qui était nénessaire pour réussir.

vi. Les rois de Perse avaient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus et des anciens Perses, qui se contentaient de cresson pour nourriture, et d'eau pour boisson. Toute la noblesse avait été entraînée par la contagion de cet exemple. En conservant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faisaient durer pendant la plus grande partie du jour, et le prolongeaient jusque dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils se faisaient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

vii. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendaient depuis la mer Caspienne et le Pont-Euxin jusqu'à la mer Rouge et à l'Éthiopie, depuis les fleuves de l'Inde et du Gange jusqu'à la mer Égée, était un grand obstacle à l'attachement et à l'affection des peuples, qui n'avaient jamais la satisfaction de jouir de la

[1] Datame, etc.

présence de leurs maîtres; qui ne les connaissaient que par la pesanteur des impôts, par l'orgueil et l'avarice de leurs satrapes; et qui, en se transportant même à la cour pour y porter leurs demandes et leurs plaintes, ne pouvaient espérer de trouver accès auprès des princes, qui croyaient qu'il était de leur majesté de se rendre invisibles et inaccessibles.

VIII. Cette multitude de provinces assujetties aux Perses ne composait pas un empire uniforme, ni un corps d'état régulier, dont tous les membres fussent unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage et de religion; qui fussent animés d'un même esprit de gouvernement, et conduits par des lois semblables : c'était plutôt un assemblage confus, mal assorti, tumultuaire, et même forcé, de différents peuples, autrefois libres et indépendants, dont quelques-uns, arrachés de leur patrie et des sépulcres de leurs pères, se voyaient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuaient de se gouverner par des lois particulières et par une police propre. Ces différentes nations, qui non-seulement vivaient sans avoir de liaison ni de relation entre elles, mais qui conservaient une diversité d'usages et de culte, et souvent même une antipathie de caractères et d'inclinations, ne soupiraient qu'après la liberté et qu'après le rétablissement dans leur patrie. Tous ces peuples ne s'intéressaient donc point à la conservation d'un empire qui seul mettait un obstacle à de si vifs et de si justes desirs; et ils ne pouvaient s'affectionner à un gouvernement qui les traitait toujours en étrangers et en vaincus, et qui ne leur donnait jamais part à son autorité ni à ses priviléges.

IX. L'étendue de l'empire et l'éloignement de la cour obligeaient de donner aux vice-rois des provinces frontières une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement, pour lever et soudoyer des armées; pour imposer des tributs; pour juger les différends des villes, des provinces, et des rois vassaux; pour faire des traités avec les états voisins. Une puissance si étendue et presque indépendante, dans laquelle on les continuait plusieurs années sans les relever, et sans leur donner ni adjoints ni conseil pour délibérer sur les affaires, les accoutumait au plaisir de commander absolument et de régner: ils souffraient ensuite avec peine qu'on les retirât de leurs gouvernements, et souvent ils cherchaient à s'y maintenir par les armes.

X. Les gouverneurs de provinces, les généraux d'armée, et tous les autres officiers et ministres, se faisaient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles et dans leurs habillements, la pompe et l'éclat de la cour où ils avaient été élevés. Pour soutenir un faste si ruineux, et fournir à des dépenses qui passaient la fortune et les forces des particuliers, ils étaient réduits à vexer les sujets de leurs départements par des taxes arbitraires, par des concussions criantes, par le trafic honteux d'une vénalité publique qui faisait acheter à prix d'argent des places qui n'auraient dû être accordées qu'au mérite. Tout ce que la vanité prodiguait, tout ce que le luxe épuisait, était remplacé par les artifices et par la violence d'une avarice insatiable.

Ces excès, et beaucoup d'autres encore, qui demeuraient sans remède, et que l'impunité augmentait tous les jours, lassèrent enfin la patience des peuples, et

répandirent dans les esprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des états. Leurs justes plaintes, long-temps méprisées, en précipitèrent plusieurs dans une rébellion ouverte, et les portèrent à se rendre eux-mêmes la justice qui leur était refusée. Ils manquaient en cela contre la soumission et la fidélité que les sujets doivent à leurs souverains : mais le paganisme ne portait pas si loin ses lumières, et n'était pas capable d'une perfection si sublime, réservée à une religion qui enseigne que nul prétexte, nulle injustice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriser la rébellion contre le prince.

LIVRE TREIZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, SOUS LE RÈGNE D'OCHUS.

§ I. *Ochus monte sur le trône de Perse; ses cruautés. Révoltes de plusieurs peuples.*

Plus la mémoire d'Artaxerxe Mnémon était honorée et respectée dans tout l'empire, plus Ochus croyait avoir à craindre pour lui-même, persuadé qu'en lui succédant il ne trouverait pas des dispositions si favorables dans les peuples ni dans la noblesse, dont il venait de se rendre l'horreur par la mort de ses deux frères. Pour empêcher que cette haine ne lui fît donner l'exclusion, il gagna les eunuques et les autres qui se trouvaient auprès de la personne du roi, et fit cacher sa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, et scellant des décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie; et dans un de ces décrets il se fit proclamer roi par tout l'empire, toujours par ordre d'Artaxerxe. Après avoir gouverné ainsi près de dix mois, se croyant assez bien établi, il déclara enfin la

Polyæn. Strateg. 7. [c. 17].

An. M. 3644. Av. J.C. 360.

mort de son père, et monta sur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'histoire lui donne néanmoins plus communément celui d'Ochus; et c'est de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la suite de cette histoire.

Ochus fut le prince de sa race le plus cruel et le plus méchant. Ses actions le firent bientôt connaître. Dans fort peu de temps il remplit le palais et tout l'empire de meurtres. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre de la famille royale, et se débarrasser tout d'un coup de toutes les peines que les princes ou les princesses du sang pourraient lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun égard pour le sexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille; et, ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits-fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de flèches, uniquement parce que ces princes étaient fort estimés par les Perses pour leur probité et leur courage. Cet oncle est apparemment le père de Sisygambis, mère de Darius Codoman; car Quinte-Curce nous apprend qu'Ochus avait fait massacrer quatre-vingts frères de Sisygambis avec leur père en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'empire, tous ceux qui lui donnaient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la noblesse qu'il pouvait soupçonner être tant soit peu mécontent.

Justin. l. 10, cap. 3.

Valer. Max. lib. 9, c. 2.

Q.Curt. l. 10, cap. 5.

Les cruautés qu'Ochus avait exercées ne le délivrèrent pas de toute inquiétude. Artabaze, gouverneur d'une des provinces d'Asie, engagea dans son parti Charès, Athénien, qui commandait une flotte et un

An.M.3648. Av.J.C.356. Diod. l. 15, p. 433, 434.

corps de troupes grecques dans ces quartiers-là ; et avec son assistance il défit une armée du roi, de soixante et dix mille hommes, qu'on avait envoyée pour le réduire. Artabaze, en récompense d'un si grand service, donna à Charès de quoi payer tous les frais de l'armement. Le roi de Perse ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard. Ils étaient pour-lors occupés à la guerre des alliés. La menace que fit le roi de se joindre à eux avec une nombreuse flotte obligea les Athéniens de rappeler Charès.

An.M. 3651. Av.J.C. 353. Artabaze, abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à sa solde, avec Pammène pour les commander. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes thébaines, et à celui qui les commandait. Il fallait que Thèbes fût bien animée contre le roi de Perse pour envoyer à ses ennemis un secours si puissant dans le temps même qu'elle était occupée à la guerre contre les Phocéens. Peut-être était-ce un effet de sa politique, pour se rendre par là plus formidable, et pour faire acheter plus cher son alliance. Ce qui est certain, c'est que peu de temps après elle se réconcilia avec le roi, qui lui fit compter trois cents talents, c'est-à-dire trois cent mille écus. Artabaze, destitué de tout secours, succomba enfin, et fut obligé de se réfugier chez Philippe, en Macédoine.

Diod. ibid. p. 438.

Ochus, délivré d'un si dangereux ennemi, tourna toutes ses pensées du côté de l'Égypte, qui depuis long-temps s'était révoltée. Dans le même temps, il se passa en Grèce quelques événements assez remar-

quables, qui ont peu de liaison avec les affaires de la Perse. Je les insérerai ici; après quoi je reviendrai au règne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de son histoire.

§ II. *Guerre des alliés contre les Athéniens.*

Peu d'années après les révoltes de l'Asie Mineure dont je viens de parler, c'est-à-dire la troisième année de la cent-cinquième olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Byzance, se soulevèrent contre Athènes, dont jusque-là elles avaient dépendu. Elle employa, pour les réduire, et de grandes forces, et de grands capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce furent les [1] derniers des généraux athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne s'étant distingué par son mérite ni par sa réputation. An.M.3646. Av. J.-C.358

Chabrias s'était déja fait un grand nom, lorsque, envoyé au secours des Thébains contre ceux de Sparte, et se voyant abandonné dans le combat par les alliés, qui avaient pris la fuite, il soutint seul le choc des ennemis, ses soldats, par son ordre, s'étant serrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, et étendant en avant leurs piques: de sorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés; et Agésilas, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias dans l'attitude où il avait combattu. Cornel. Nep. in Chabr. c. 1.

Iphicrate était d'une fort basse naissance, ayant eu Liban. in



[1] « Hæc extrema fuit ætas imperatorum atheniensium, Iphicratis, Chabriæ, Timothei : neque post illorum obitum quisquam dux in illa urbe fuit dignus memoriâ. » (Corn. Nep. in *Timoth.*, cap. 4.)

Orat. Dem. contra Mid. pag. 655.

pour père un cordonnier. Mais, dans une ville libre comme Athènes, le mérite seul faisait la noblesse des citoyens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ses actions. S'étant signalé dans un combat naval où il n'était encore que simple soldat, il fut bientôt après employé avec distinction, et honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui suscita, son accusateur, l'un des descendants d'Harmodius, qui faisait valoir extrêmement le nom de ses ancêtres, lui ayant reproché la bassesse de sa naissance, *Oui*, répliqua-t-il, *la noblesse de ma famille commence en moi, et celle de la vôtre finit en vous.* Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace.

Plut. in Apophtheg. pag. 87.

Diod. l. 15, pag. 360. Cornel. Nep. in Iphicr. cap. 1.

On le met de pair avec les plus grands hommes de la Grèce[1], sur-tout pour ce qui regarde la science de la guerre et la discipline militaire. Il fit plusieurs changements utiles dans l'armure des soldats. Avant lui, les boucliers étaient fort longs et fort pesants, et par cette raison les chargeaient et les embarrassaient extrêmement; il les rendit plus courts et plus légers, de sorte que, sans découvrir le corps, ils lui donnaient plus de vitesse et d'agilité. Au contraire, il allongea les piques et les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi; il changea aussi les cuirasses, et, au lieu qu'auparavant elles étaient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine à concevoir comment de telles cuirasses pouvaient défendre les soldats et les mettre en sûreté contre les coups qu'on

[1] « Iphicrates, Atheniensis, non tam magnitudine rerum gestarum, quàm disciplinâ militari nobilitatus est. Fuit enim talis dux, ut non solùm ætatis suæ cum primis compararetur, sed ne de majoribus natu quidem quisquam anteponeretur. » (Corn. Nep.)

leur portait. Mais ce lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, était tellement préparé, qu'il se durcissait, et devenait impénétrable au fer aussi-bien qu'au feu. L'usage en était commun chez plusieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux disciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenait toujours en haleine : et en temps de paix ou de repos il leur faisait faire toutes les évolutions nécessaires, soit pour attaquer l'ennemi, ou pour se défendre; soit pour dresser des embuscades, ou pour les éviter; soit pour conserver leurs rangs dans la poursuite même des fuyards, et ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui souvent devient pernicieuse, ou pour se rallier à propos après un commencement de déroute. Ainsi, quand il s'agissait de donner un combat, au premier signal, tout se mettait en mouvement avec une promptitude et un ordre admirables. Les officiers et les soldats d'eux-mêmes se rangeaient en bataille, et jusque dans le feu de l'action ils prenaient leur parti comme l'aurait pu ordonner le plus habile général; mérite fort rare, à ce que j'entends dire, mais bien estimable, qui contribue, plus qu'on ne peut croire, au gain d'une bataille, et qui marque dans le chef une supériorité de génie non commune.

Timothée était fils de Conon, si célèbre par ses grandes actions et par les services importants qu'il rendit à sa patrie. Il ne dégénéra point [1] de la réputa-

[1] « Hic a patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. Fuit enim disertus, impiger, laboriosus, rei militaris peritus, neque minùs civitatis regendæ. » (CORN. NEP. cap. 1.)

« Timotheus, Cononis filius, quum belli laude non inferior fuisset quàm pater, ad eam laudem doctrinæ et ingenii gloriam adjecit. » (CIC. *de Offic.*, lib. 1, n. 116.)

tion de son père, soit pour le mérite guerrier, soit pour l'habileté dans le gouvernement; mais il y ajouta la gloire qui vient des talents de l'esprit, s'étant distingué particulièrement par le don de la parole et par le goût pour les sciences.

Plut. in Sylla, pag. 454.

Aucun capitaine n'éprouva moins que lui au commencement l'inconstance du sort des armes. Il n'avait qu'à tenter pour réussir; le succès suivait toujours ses vues et ses desirs. Un si rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalousie. Ses envieux, comme je l'ai déja observé, le firent peindre dormant, tandis que la Fortune, près de lui, prenait des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement : *Puisque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé?* Il prit ensuite la chose plus sérieusement; et, indigné contre ceux qui prétendaient ainsi rabaisser la gloire de ses actions, il protesta en public qu'il ne la devait qu'à lui-même, et non à la Fortune. Cette déesse, dit Plutarque, blessée d'un orgueil si fier et si insolent, l'abandonna entièrement dans la suite, et il n'eut plus aucun heureux succès. Voilà quels chefs furent employés dans la guerre des alliés.

Diod. lib. 16, pag. 412. Cornel. Nep. in Chabr. cap. 4.

L'ouverture de la guerre et de la campagne se fit par le siége de Chio. Charès commandait l'armée de terre, et Chabrias celle de mer. Tous les alliés s'empressèrent de porter du secours à cette île. Chabrias, ayant forcé l'entrée du port, y entra malgré l'effort des ennemis. Les autres galères n'osèrent pas l'y suivre, et l'abandonnèrent. Il fut bientôt enveloppé de toutes parts, et son vaisseau percé de coups. Il aurait pu se sauver à la nage vers la flotte athénienne, comme firent ses soldats; mais, par un principe de gloire mal

entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un général d'abandonner ainsi son vaisseau; et il préféra une mort, glorieuse selon lui, à une fuite honteuse.

Cette première entreprise ayant mal réussi, on fit de part et d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avaient équipé une flotte de soixante galères, et nommé Charès pour la commander; ils en armèrent encore soixante autres, sous le commandement d'Iphicrate et de Timothée. La flotte des alliés était de cent voiles. Après avoir ravagé plusieurs îles qui appartenaient aux Athéniens, et en avoir tiré un grand butin, ils s'attachèrent au siége de Samos. Les Athéniens, de leur côté, ayant réuni toutes leurs forces, assiégèrent Byzance. Les alliés accoururent aussitôt pour la défendre. Les deux flottes étant en présence, on se préparait au combat, lorsqu'il survint tout-à-coup une violente tempête; malgré laquelle Charès voulait qu'on s'avançât contre l'ennemi. Les deux autres chefs, plus prudents et plus expérimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hasarder le combat. Charès, indigné de voir qu'on ne se rendait point à son avis, prit les soldats à témoin qu'il ne tenait pas à lui qu'on ne battît les ennemis. C'était un homme naturellement vain, plein d'ostentation et d'estime de lui-même, qui exagérait ses services, méprisait ceux des autres, et rappelait à lui seul toute la gloire des bons succès. Il écrivit à Athènes contre ses deux collègues, les accusant de lâcheté et de trahison. Sur ses plaintes, le peuple [1], qui était léger, vif, soupçonneux, et naturellement jaloux à l'égard de quiconque se distinguait

[1] « Populus acer, suspicax, mobilis, adversarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat. » (Corn. Nep.)

par un crédit et un mérite éclatant, rappelle ces deux chefs, et leur fait leur procès.

La faction de Charès, qui était très-puissante à Athènes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condamné à une amende de cent talents [1] : digne récompense du noble désintéressement qu'il avait fait paraître dans une autre occasion, en rapportant à sa patrie, du butin pris sur l'ennemi, douze cents talents [2], sans en rien réserver pour lui-même. Il ne put pas soutenir plus long-temps la vue d'une ville ingrate; et, hors d'état, pauvre comme il était, de payer une si forte amende, il se retira à Chalcide [3]. Après sa mort, le peuple, touché de repentir, réduisit l'amende à dix talents, qu'il fit payer à son fils Conon pour rétablir une certaine partie des murs. Ainsi, par un événement assez bizarre, ces mêmes murs que son grand-père avait rebâtis des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athènes, les répara en partie de son propre bien.

Arist. Rhet. lib. 2, c. 23.

Iphicrate fut aussi appelé en jugement. Ce fut dans cette occasion qu'Aristophon, autre capitaine athénien, l'accusa d'avoir trahi et vendu la flotte qu'il commandait. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda : *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature? Non*, répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour cela? Quoi!* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Aristophon n'aurait pas fait, Iphicrate l'aurait pu faire?*

Polyæn. Strateg. l. 3. [c. 9, n. 9.]

Il ne se contenta pas d'employer pour sa défense la force des raisons, il appela aussi à son secours celle

[1] Cent mille écus. = 550,000 fr. — L.

[2] Douze cent mille écus. = 6,600,000 fr. — L.

[3] En Eubée. — L.

des armes. Instruit par le mauvais succès de son collègue, il vit bien qu'il ne fallait pas tant songer à convaincre ses juges qu'à les intimider. Il avait placé autour du lieu où ils étaient assemblés une troupe de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avaient soin de faire entrevoir de temps en temps. Ils ne purent résister à cette sorte d'éloquence pressante et victorieuse, et renvoyèrent l'accusé absous. Comme on lui reprochait dans la suite ce violent procédé, *J'aurais été bien fou*, disait-il, *si, réussissant à faire la guerre pour les Athéniens, j'eusse négligé de la faire pour moi-même.*

Charès, par le rappel de ses deux collègues, se trouva seul général de toute l'armée ; et il était en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athènes dans l'Hellespont, s'il eût su se défendre des promesses magnifiques d'Artabaze. Ce satrape, qui s'était révolté dans l'Asie Mineure contre le roi de Perse son maître, investi par soixante-dix mille hommes, et près de succomber par l'inégalité de ses forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne songeait qu'à s'enrichir, marcha aussitôt au secours d'Artabaze, le dégagea, et reçut une récompense proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès. Il avait non-seulement abandonné le service de la république pour une guerre étrangère, mais encore irrité le roi de Perse, qui par ses ambassadeurs menaça d'armer trois cents voiles en faveur des insulaires soulevés et ligués contre Athènes. Le crédit de Charès le sauva encore dans cette occasion, comme il l'avait déja fait en plusieurs autres semblables. Les Athéniens, intimidés par les menaces du roi, songèrent sérieusement à en prévenir les effets par une paix générale.

De Pace, seu Socialis.

C'est à quoi Isocrate, indépendamment de ces menaces, les avait vivement exhortés par un beau discours qui nous reste encore, où il leur donne d'excellents avis. Il leur reproche, avec beaucoup de liberté, comme Démosthène le fait dans presque toutes ses harangues, de se livrer aveuglément à la flatterie des orateurs qui entrent dans leurs passions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conseils les plus salutaires. Il s'applique sur-tout à refréner en eux ce desir violent d'augmenter leur puissance, et de dominer sur les peuples de la Grèce, qui avait été la source de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux temps, si glorieux pour Athènes, où leurs ancêtres, par un noble et généreux désintéressement, sacrifièrent tout pour maintenir la liberté commune et pour sauver la Grèce; et il les compare avec ces temps funestes où l'ambition de Sparte, et ensuite celle d'Athènes, avaient plongé successivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes : il leur représente que la solide grandeur d'un état ne consiste point à augmenter son domaine, ni à étendre au loin ses conquêtes, ce qui ne se peut guère faire sans violence et sans injustice, mais à gouverner sagement ses sujets et à les rendre heureux, à protéger ses alliés, à se faire aimer et respecter des voisins, et à se faire craindre des ennemis. « Un état, leur dit-il, ne peut « manquer de devenir l'arbitre de tous les états voisins « quand il sait réunir en soi deux grandes qualités, la « justice et la puissance, qui se prêtent un mutuel « secours et ne doivent point être séparées; car la puis« sance qui ne se conduit point par des motifs de jus« tice et de raison, se porte aux dernières violences

« pour accabler et écraser tout ce qui lui résiste; « comme aussi la justice, si elle est désarmée et im- « puissante, se trouve exposée à l'injure, et hors d'é- « tat de se défendre elle-même et de protéger les au- « tres. » La conclusion que tire Isocrate de tout ce raisonnement, c'est qu'Athènes, si elle veut être heureuse et tranquille, doit renfermer son domaine dans de justes bornes; ne point affecter d'avoir l'empire de la mer pour dominer sur tous les autres; conclure une paix qui laisse chaque ville, chaque peuple, dans la jouissance d'une pleine liberté; et se déclarer l'ennemie irréconciliable de quiconque osera troubler cette paix et renverser cet ordre.

La paix fut conclue en effet à ces conditions; et il fut arrêté que Rhodes, Byzance, Chio et Cos jouiraient d'une entière liberté. Ainsi se termina la guerre des alliés, après avoir duré trois ans. An. M. 3648. Av. J.C. 356.

§ III. *Démosthène rassure les Athéniens alarmés par les préparatifs de guerre que faisait Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mausole. Douleur extraordinaire d'Artémise, sa femme.*

Cette paix ne rassura pas les Athéniens par rapport au roi de Perse. Les grands préparatifs qu'il faisait leur donnaient de l'ombrage, et leur faisaient craindre que le but de ce formidable appareil ne fût d'attaquer la Grèce, et que l'Égypte ne fût un prétexte apparent dont le roi couvrait son véritable dessein.

Sur ce bruit, Athènes prit l'alarme; et les orateurs augmentèrent par leurs discours la frayeur du peuple, An. M. 3649. Av. J.C. 355.

et l'exhortèrent à prendre les armes sans délai, à prévenir le roi de Perse, en lui déclarant les premiers la guerre, et à faire une ligue avec tous les peuples de la Grèce contre l'ennemi commun. Démosthène parut alors pour la première fois en public, et monta sur la tribune aux harangues pour dire son avis. Il était âgé de vingt-huit ans. Je me réserve à en parler bientôt avec quelque étendue. Dans l'occasion dont il s'agit, plus sage que ces fougueux orateurs, et songeant dès-lors sans doute à ménager à sa république le secours des Perses contre Philippe, il n'osa pas, à la vérité, s'opposer de droit fil à l'avis qu'on avait proposé, de peur de se rendre suspect; mais, posant d'abord pour principe qu'il fallait regarder le roi de Perse comme l'ennemi perpétuel de la Grèce, il représenta qu'il était de la prudence, dans une affaire aussi importante que celle-ci, de ne rien précipiter; qu'il ne fallait pas, par une résolution prise à la hâte sur des bruits vagues et incertains, et par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un prince si puissant un juste sujet de tourner ses armes contre la Grèce; que ce qui était nécessaire pour le présent, c'était de songer à équiper une flotte de trois cents voiles (et il marque en détail [1] comment on doit s'y prendre), et de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne et vigoureuse résistance en cas qu'ils fussent attaqués; qu'alors tous les peuples de la Grèce, sans autre invitation, seraient assez avertis, par le danger commun, de se joindre à eux, et que le seul bruit de cet armement

Demosth. in Orat. de Classibus.

[1] J'ai rapporté ailleurs ce détail, qui est assez curieux, et fort propre à expliquer comment les Athéniens équipaient et faisaient subsister leurs flottes.

serait capable de faire perdre au roi de Perse l'envie d'attaquer la Grèce, supposé qu'il en eût formé le dessein.

Au reste, il n'est pas d'avis que, pour subvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à imposer une taxe sur les biens des particuliers, laquelle ne monterait pas à une grande somme, et ne serait pas suffisante pour les dépenses nécessaires. « Il faut, dit-il, « s'en reposer sur le zèle et sur la générosité de nos « citoyens. On peut dire que notre ville est presque « aussi riche, elle seule, que toutes les autres villes de « la Grèce ensemble. (Il avait marqué auparavant que « l'estimation des terres de l'Attique montait à six mille « talents, c'est-à-dire à dix-huit millions [1].) Quand on « verra le péril réel et prochain, il n'y aura personne « qui ne contribue de bon cœur aux frais de la guerre, « et qui soit assez insensé pour aimer mieux hasarder « de perdre, avec la liberté, tout son bien, que d'en « sacrifier une partie pour conserver sa patrie et pour « se conserver soi-même.

« Et il ne faut point craindre, comme quelques-uns « vous l'insinuent, que les grandes richesses du roi de « Perse le mettent en état de lever contre vous un « grand nombre de troupes auxiliaires, qui rendraient « son armée formidable. Nos Grecs, quand il s'agit de « marcher contre l'Égypte, ou contre Oronte et les autres « Barbares, servent volontiers sous les Perses, dans « l'espérance de s'enrichir; mais aucun, j'ose l'assurer, « aucun ne se résoudra jamais à porter les armes contre « la Grèce. »

[1] 33,000,000 francs. — L.

Cette harangue eut tout son effet. La manière adroite et délicate dont l'orateur s'y prit, en conseillant de différer l'imposition de la taxe, et laissant entrevoir qu'elle ne tomberait que sur les seuls riches, dont il loue le zèle, était fort propre à faire échouer cette affaire, qui n'avait de fondement que dans l'imagination échauffée de quelques orateurs, intéressés peut-être à la guerre qu'ils conseillaient.

An. M 3651. Av. J. C. 353. Diod. l. 15, pag. 401.

Deux années après, une entreprise des Lacédémoniens contre Mégalopolis, ville de l'Arcadie, donna encore lieu à Démosthène de signaler son zèle et de faire paraître son éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avaient fait entrer une nombreuse colonie tirée de différentes villes, et qui leur pouvait servir de place forte et de rempart contre Sparte, causait beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, et leur donnait de vives alarmes; ils résolurent donc de l'attaquer, et de s'en rendre maîtres. Les Mégalopolitains, qui apparemment avaient renoncé à l'alliance de Thèbes, eurent recours à Athènes, et implorèrent sa protection; les autres peuples intéressés y envoyèrent aussi leurs députés, et l'affaire fut débattue devant le peuple.

Demosth. Orat. pro Megalop.

Démosthène pose d'abord pour fondement de tout son discours, qu'il est de la dernière importance d'empêcher que ni Sparte ni Thèbes ne deviennent trop puissantes, et ne se mettent en état de faire la loi à toute la Grèce. Pour cela il est nécessaire de balancer leurs forces, et de conserver toujours entre elles un juste équilibre. Or, il est évident que, si l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémoniens, ils se rendront bientôt maîtres de Messène, deux villes voisines et puissantes,

qui tiennent Sparte en échec, et lui servent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, est donc le plus sûr moyen de conserver l'équilibre si nécessaire entre Sparte et Thèbes, parce que, quelque chose qu'il arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puissance, jointe à la nôtre, l'emportera toujours sur celle de chacun des deux autres peuples.

Une raison puissante combattait l'avis de Démosthène; c'était l'alliance qu'on avait actuellement avec les Lacédémoniens; car enfin, disaient les orateurs opposés à Démosthène, quelle idée aura-t-on d'Athènes, si elle change ainsi selon les temps? Et la justice permet-elle de compter pour rien la religion des traités? « Il « faut, répliquait Démosthène, dont je crois devoir ici « rapporter les paroles mêmes, il faut avoir toujours « en vue la justice [1], et la prendre pour règle de sa con- « duite; mais il faut aussi en même temps que la justice « se trouve jointe avec le bien et l'intérêt de l'état. » Notre maxime a toujours été d'aller au secours de ceux qui étaient opprimés. (Il cite pour exemples les Lacédémoniens eux-mêmes, les Thébains, les Eubéens.) Nous n'avons jamais varié dans ce principe : ainsi ce n'est pas sur nous que doit tomber le reproche de changement, mais sur ceux qui, par leurs injustices et leurs usurpations, nous obligent de nous déclarer contre eux.

J'admire le langage des politiques. A les entendre parler, c'est toujours la raison, c'est l'équité toute pure

[1] Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ καὶ πράττειν τὰ δίκαια· συμπαρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα καὶ συμφέροντα ἔςαι ταῦτα.

qui les conduit : à les voir agir, il est clair que l'intérêt seul ou l'ambition est leur règle et leur guide. Ce langage est un effet et un reste du respect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la justice. Il en est peu qui osent démentir ce sentiment par leurs discours, et qui le contredisent ouvertement; mais il en est peu aussi qui le suivent avec fidélité et constance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Grèce tant de traités d'alliance que dans le temps dont nous parlons, et jamais ils n'y furent moins respectés. Ce mépris de la religion des serments dans les états est une preuve de leur dépérissement, et souvent une marque et une cause de leur ruine prochaine.

Diod. p. 402. Les Athéniens, touchés par l'éloquent discours de Démosthène, envoyèrent au secours des Mégalopolitains trois mille hommes de pied, et trois cents chevaux, sous la conduite de Pammène [1]. Mégalopolis fut rétablie dans son premier état, et les habitants qui s'en étaient retirés pour retourner dans leur patrie furent obligés d'y revenir.

La paix qui avait terminé la guerre des alliés ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avaient lieu d'en attendre. Les Rhodiens, et ceux de Cos, qui avaient été déclarés libres par ce traité, ne firent que changer de maître. Mausole, roi de Carie, qui leur avait aidé à secouer le joug d'Athènes, leur imposa le sien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches et les puissants, il asservit le peuple, et le fit beaucoup souffrir. Il mourut la seconde année depuis le traité de paix, après avoir régné vingt-quatre ans. Artémise, sa femme, lui suc-

An. M. 3650. Av. J.C. 354. Diod. l. 16, p. 435.

[1] Ce Pammène est différent de celui de Thèbes dont il a été parlé ci-devant.

céda; et, comme elle était soutenue par tout le crédit du roi de Perse, elle maintint sa domination dans les îles nouvellement soumises.

En parlant ici d'Artémise, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémise qui vivait plus de cent trente ans auparavant sous Xerxès, et qui se distingua si fort par son courage et sa prudence dans le combat naval de Salamine. C'est une erreur où sont tombés par inadvertance plusieurs écrivains célèbres.

Celle-ci s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole, son mari. Elle lui fit bâtir, dans Halicarnasse, un superbe tombeau, que l'on appela *Mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, et a fait donner le nom de *Mausolée* à tout ce qui se fait dans ce genre de grand et de magnifique. Plin. l. 36, cap. 5.

Elle chercha aussi à éterniser le nom de Mausole par d'autres monuments qu'elle croyait plus durables que le marbre et le bronze, mais qui souvent ne résistent pas davantage à l'injure du temps : je parle des ouvrages d'esprit. Elle fit faire d'excellents panégyriques à l'honneur de son mari, et elle proposa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitterait le mieux. Le célèbre Isocrate, et Théopompe son disciple, parurent sur les rangs avec beaucoup d'autres. Aul. Gell. l. 10, c. 18. Plut. in Isocr. pag. 838.

Théopompe l'emporta sur tous, et il eut la faiblesse et la vanité de se vanter publiquement d'avoir remporté le prix sur son maître, préférant, comme il n'est que trop ordinaire, la gloire du bel-esprit à celle du bon cœur. Il avait représenté, dans son histoire, Mausole comme un prince d'une avarice sordide, et à qui tout moyen était bon pour amasser de l'argent. Il le peignit Euseb. Præpar. evangel. l. 10, c. 3. Suidas.

sans doute par des couleurs bien différentes dans son panégyrique, qui, sans cela, n'aurait pu plaire à la princesse.

Cic. Tuscul. Quæst. l. 3, n. 75. Val. Max. l. 4, c. 6.

Cette illustre veuve prépara à Mausole un autre tombeau que celui dont j'ai parlé. Ayant recueilli ses cendres, et fait broyer ses os, elle mettait tous les jours de cette poudre dans sa boisson, jusqu'à ce qu'elle eût tout bu, voulant par là faire de son propre corps le sépulcre de son époux. Elle ne lui survécut que deux ans, et sa douleur ne finit qu'avec sa vie.

Demosth. de Libert. Rhod. p. 145.

Vitruv. de Architect. l. 2, c. 8.

Au lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très-considérables. Il paraît, par une harangue de Démosthène, qu'on ne la regardait point à Athènes comme une veuve désolée, qui négligeât les affaires de son royaume. Mais nous avons sur ce point quelque chose de plus décisif. Vitruve nous dit qu'après la mort de Mausole les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flotte, et entrèrent dans le grand port d'Halicarnasse. La reine, avertie de leur dessein, avait ordonné aux habitants de se tenir sur les murailles, et, quand les ennemis seraient arrivés, de leur témoigner, par leurs cris et leurs battements de mains, qu'ils étaient prêts à leur livrer la ville. Les Rhodiens descendirent tous de leurs vaisseaux, se rendirent avec hâte dans la place, et laissèrent leur flotte vide. Pendant ce temps-là, Artémise fit sortir ses galères du petit port par une saignée, une ouverture qu'elle avait fait préparer exprès, entra dans le grand port, se saisit de la flotte ennemie qui était sans défense, et, y ayant fait monter ses soldats et

sa chiourme, elle se remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'issue pour se sauver, furent tous égorgés. La reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitants aperçurent de loin leurs vaisseaux ornés de couronnes de laurier, ils jetèrent de grands cris, et reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flotte victorieuse et triomphante. Elle l'était en effet, mais dans un autre sens qu'ils ne le pensaient. Artémise, n'ayant point trouvé de résistance, se rendit maîtresse de la ville, et fit mourir les principaux citoyens. Elle y fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentait la ville de Rhodes, et l'autre représentait Artémise qui marquait cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'osèrent jamais ôter de sa place ce trophée, parce que c'était une chose que la religion défendait, mais qu'ils l'environnèrent d'un édifice qui en dérobait la vue.

Tout cela, comme l'observe Bayle dans son Dictionnaire[1], ne sent point une veuve désolée et inconsolable, qui ne fait que gémir et soupirer; ce qui lui fait soupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la tristesse d'Artémise pourrait bien avoir été d'abord avancé sans fondement et hasardé par quelque écrivain, et ensuite copié par tous les autres.

J'aimerais assez, pour l'honneur d'Artémise, qu'on dît, et rien n'empêche de le croire, que, par une force et une grandeur d'ame dont son sexe fournit plusieurs exemples, elle sut joindre la douleur amère d'une veuve avec le courage agissant d'une reine, et que les affaires

[1] Ce dictionnaire renferme beaucoup de traits d'érudition, mais beaucoup de principes fort dangereux...

Tacit. lui tinrent lieu de consolation : *Negotia pro solatiis accipiens*.

An. M. 3653. Av. J. C. 351. Demosth. de Rhod. Lib. Les Rhodiens, traités par Artémise de la manière dont je l'ai dit, et ne pouvant plus souffrir cette dure et honteuse servitude, eurent recours aux Athéniens, et implorèrent leur protection. Ils s'en étaient rendus absolument indignes par leur révolte : cependant Démosthène ne laissa pas de parler au peuple en leur faveur. Il met d'abord leur faute dans tout son jour; il exagère leur injustice et leur perfidie; il semble entrer dans les justes sentiments de colère et d'indignation du peuple, et l'on dirait qu'il va se déclarer fortement contre les Rhodiens. Mais tout cela n'était qu'un artifice de l'orateur, qui cherchait à s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, et à y exciter des sentiments tout contraires de bonté et de compassion pour un peuple qui reconnaissait sa faute, qui avouait son indignité, et qui néanmoins venait avec confiance implorer sa protection. Il étale les grandes maximes qui dans tous les temps ont fait la gloire d'Athènes, d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, et de prendre la défense des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de se déclarer pour une ville qui favorise la démocratie, et de ne pas abandonner aux ennemis une île aussi puissante qu'est celle de Rhodes. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène, intitulé : *Pour la Liberté des Rhodiens*.

Strab. l. 14, pag. 656. La mort d'Artémise, qui arriva cette année-là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour successeur son frère Idriée, qui épousa sa propre sœur Ada, comme Mausole avait épousé Artémise. C'é-

rait la coutume dans la Carie que les rois épousassent ainsi leurs sœurs, et que les veuves succédassent à leurs maris, préférablement aux frères et même aux enfants du défunt.

§ IV. *Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, et ensuite contre l'Égypte.*

Ochus songeait sérieusement à réduire au devoir l'Égypte, qui depuis long-temps prétendait se maintenir dans l'indépendance. Lorsqu'il faisait de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprit le soulèvement de la Phénicie. Les peuples, opprimés par ceux que le roi de Perse envoyait pour les gouverner, résolurent de secouer un joug si dur, et firent une ligue avec Nectanébus, roi d'Égypte, contre lequel la Perse faisait marcher ses armées. Comme il n'y avait point d'autre passage pour cette invasion, que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanébus. Aussi, pour soutenir les rebelles, il envoya Mentor, Rhodien, à leur secours, avec quatre mille hommes de troupes grecques. Il voulait par là se faire une barrière de la Phénicie, et y arrêter les Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les gouverneurs de Syrie et de Cilicie, qu'on avait envoyés contre eux, et chassèrent tout-à-fait les Perses de la Phénicie.

An.M. 3653. Av. J.C. 351.

Diod. l. 16, pag. 439.

Les Cypriotes, qui n'étaient pas mieux traités qu'eux, voyant l'heureux succès qu'avait eu cette révolte, suivirent leur exemple, et entrèrent dans leur ligue avec l'Égypte. Ochus envoya ordre à Idriée, roi de Carie, de leur faire la guerre. Celui-ci équipa aussitôt une

Diod. ibid. p. 440, 441.

flotte, et l'envoya avec huit mille Grecs commandés par Phocion l'Athénien, et par Évagore qu'on croit avoir été le fils de Nicoclès. Il y a de l'apparence qu'il avait été chassé par Protagore, son oncle, et qu'il avait embrassé avec plaisir cette occasion de remonter sur le trône. La connaissance qu'il avait du pays, et les partisans qu'il y avait encore, l'auront fait choisir fort sagement par le roi de Perse pour y commander dans cette expédition. On fit une descente dans l'île : leur armée s'y grossit du double par les renforts qui leur vinrent de Syrie et de Cilicie. L'espérance de s'enrichir des dépouilles de cette île, qui était fort opulente, y attira beaucoup de troupes, et on forma le siége de Salamine par mer et par terre. L'île de Cypre avait en ce temps-là neuf villes assez considérables pour avoir chacune un petit roi; mais tous ces rois étaient pourtant sujets de la Perse. Dans cette occasion ils s'étaient tous unis pour secouer ce joug et se rendre indépendants.

Ochus, ayant remarqué que les guerres d'Égypte étaient toujours malheureuses par la mauvaise conduite des généraux qu'on y envoyait, résolut d'y aller lui-même en personne; mais auparavant il fit encore signifier aux peuples de la Grèce de mettre fin à leurs divisions, et de cesser de se faire la guerre les uns aux autres.

On est étonné, et avec raison, de voir la cour de Perse insister si fortement, et à tant de reprises, sur l'ordre qu'elle donne aux peuples de la Grèce de vivre en repos, et de s'en tenir religieusement aux articles de la paix d'Antalcide, dont le principal but était d'établir entre eux une ferme union. Elle avait employé autrefois une politique toute contraire. Depuis le mal-

heureux succès de son entreprise contre la Grèce, sous Xerxès, jugeant l'or et l'argent plus propres à la dompter que le fer, elle ne l'attaqua plus à forces ouvertes, mais par la voie des intrigues sourdes et cachées. Elle y faisait couler furtivement des sommes considérables, pour gagner ceux qui avaient le plus de crédit dans les grandes villes; elle avait une attention continuelle à les armer les unes contre les autres pour leur ôter le temps et le moyen de la venir attaquer elle-même. Son grand soin sur-tout était de se déclarer tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, pour maintenir entre elles une sorte d'équilibre qui mît chacune de ces républiques hors d'état de trop s'agrandir, et de se rendre par là formidable même à la Perse.

Elle garde ici une conduite tout opposée, en interdisant toute guerre aux peuples de la Grèce, et leur commandant à tous de garder la paix, sous peine, aux contrevenants, de s'attirer son indignation et ses armes. La Perse sans doute ne prit point une telle résolution au hasard, et elle avait ses raisons pour en user ainsi à l'égard des Grecs.

Son dessein pouvait être d'amollir peu-à-peu leurs esprits en désarmant leurs mains; d'émousser cette pointe de courage qui les piquait sans cesse par une noble émulation; d'éteindre en eux tout desir de gloire et de conquête; d'amortir par une longue inaction et par un loisir forcé cette activité qui leur était naturelle; enfin de les réduire au nombre de ces peuples qu'une vie douce et tranquille énerve, et à qui elle fait perdre cette ardeur martiale que les combats et les périls même ont coutume d'allumer.

Le roi de Perse qui régnait alors avait un intérêt

personnel, comme l'avait eu son prédécesseur, d'imposer cette loi aux peuples de la Grèce. L'Égypte depuis long-temps avait secoué le joug, et donnait de justes inquiétudes à l'empire. Ochus avait résolu d'aller en personne soumettre les rebelles. Il avait extrêmement à cœur cette expédition, et il ne négligeait rien de ce qui la pouvait faire réussir. La fameuse retraite des Dix-Mille, sans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avait laissé dans la Perse une grande idée du courage des Grecs. Ce prince comptait infiniment plus sur un petit corps de troupes grecques qu'il aurait à sa solde, que sur l'armée entière de ses Perses, quelque nombreuse qu'elle fût; et il sentait bien que les divisions intestines de la Grèce mettraient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de soldats dont il avait besoin.

Enfin, en bonne politique, il ne devait point s'engager dans l'Égypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laissait derrière lui, l'Ionie, sur-tout, et les autres provinces voisines. Or, le moyen le plus sûr de les contenir dans le devoir était de leur ôter toute espérance de pouvoir attendre du secours des Grecs, qui était leur ressource ordinaire dans les temps de révolte, sans quoi ils étaient peu en état de former de grandes entreprises.

Diod. l. 16, p. 441-443.

Quand Ochus eut pris toutes ses mesures et fait tous ses préparatifs, il se rendit sur les frontières de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cent mille hommes d'infanterie, et de trente mille de cavalerie, à la tête de laquelle il se mit. Mentor était à Sidon, avec les troupes grecques. La tête lui tourna à l'approche d'une si grande armée. Il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrir, non-seulement de lui li-

vrer Sidon, mais de le servir encore en Égypte, dont il connaissait fort bien le pays, et où il pouvait lui être très-utile. Ochus lui fit le parti qu'il voulut, et là-dessus il engagea Tenne, roi de Sidon, dans la même trahison, et, de concert, ils livrèrent la place à Ochus.

Les Sidoniens avaient mis le feu à leurs vaisseaux dès qu'ils avaient vu approcher les troupes du roi, afin de mettre tout le monde dans la nécessité de se bien défendre, en leur ôtant toute autre espérance de salut. Quand ils virent qu'ils étaient trahis, que l'ennemi était maître de la ville, et qu'il n'y avait plus moyen de se sauver ni par mer ni par terre, réduits au désespoir, ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu. Quarante mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, périrent de cette manière. Le sort de Tenne, leur roi, ne fut pas meilleur. Ochus, se voyant maître de Sidon, et n'ayant plus besoin de lui, le fit mourir; digne récompense de sa trahison, et preuve éclatante qu'Ochus ne lui cédait point en perfidie. Il y avait dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richesses immenses. Le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une somme fort considérable.

La terrible destruction de cette ville jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, qu'elle se soumit, et obtint du roi des conditions assez raisonnables. Ochus ne se rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne voulait pas perdre là le temps dont il avait besoin pour exécuter ses projets contre l'Égypte.

Avant que de se mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le

commencement de cette expédition, il avait fait demander des troupes en Grèce. Les Athéniens et les Lacédémoniens s'étaient excusés d'en fournir alors sur l'impossibilité où ils étaient de le faire, quelque envie qu'ils eussent, disaient-ils, d'entretenir une bonne correspondance avec le roi. Les Thébains lui envoyèrent mille hommes sous le commandement de Lacharès; ceux d'Argos, trois mille, sous celui de Nicostrate : le reste venait des villes d'Asie. Ces troupes le joignirent toutes précisément après la prise de Sidon.

Solin. c. 35. Euseb. in Chron. etc.

Il faut que les Juifs aient eu part à cette guerre des Phéniciens contre la Perse; car Sidon ne fut pas plus tôt prise, qu'Ochus entra en Judée, et y assiégea et emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paraît qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Égypte, et qu'il en envoya beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caspienne.

Diod. l. 16, p. 443, 444.

Ochus termina aussi alors la guerre de Cypre. Celle d'Égypte était si bien devenue son seul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf rois de Cypre, qui se soumirent à lui sous de certaines conditions, et furent tous conservés dans leurs petits états. Évagore demandait d'être rétabli dans le royaume de Salamine. On le convainquit d'y avoir commis des injustices criantes, et l'on fit voir qu'on ne l'avait pas détrôné injustement. Ainsi l'on confirma à Protagore la royauté de Salamine, et le roi donna à Évagore un gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduisit pas mieux, et s'en fit encore chasser. Il retourna à Salamine : on l'y arrêta, et on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès et son fils Évagore!

Après la réduction de l'île de Cypre et celle de la Phénicie, Ochus s'avança enfin du côté de l'Égypte. Diod. ibid. p. 444-450.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluse. De ce camp il fit trois détachements. Il donna à chacun un Grec et un Persan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès, Thébain, et Rosace, gouverneur de Lydie et d'Ionie; le second fut donné à Nicostrate, d'Argos, et à Aristazane, l'un des premiers officiers de la couronne; le troisième eut pour commandants Mentor le Rhodien, et Bagoas, un des eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ses ordres particuliers. Le roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avait choisi d'abord, pour attendre les événements, et être à portée de secourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourraient avoir.

Nectanébus s'attendait depuis long-temps à cette invasion, dont les préparatifs avaient fait assez de bruit. Il avait cent mille hommes sur pied, dont vingt mille étaient Grecs, vingt mille autres Libyens, et le reste étaient des troupes égyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontières, et avec le reste il se posta dans les passages pour disputer à l'ennemi l'entrée de l'Égypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poster devant Péluse, où il y avait cinq mille Grecs en garnison: Lacharès en forma le siége. Celui de Nicostrate, s'étant mis sur une escadre de quatre-vingts vaisseaux de la flotte de Perse, entra cependant dans une des bouches du Nil, et alla jusque dans le cœur de l'Égypte, où il débarqua, et se fortifia bien dans un camp dont la situation était fort avantageuse. Toutes les troupes d'Égypte qui se trouvèrent dans ces quartiers-là s'as-

semblèrent aussitôt sous Clinius, Grec de l'île de Cos, et se mirent en devoir de chasser l'ennemi. Il y eut une action des plus chaudes, où Clinius fut tué avec cinq mille de ses gens, et le reste fut entièrement rompu et dissipé.

Cette action fut décisive pour le succès de cette guerre. Nectanébus, craignant qu'après cette victoire Nicostrate ne remontât le Nil, et ne prît Memphis, la capitale du royaume, accourut en diligence pour la défendre, et abandonna les passages, qu'il était de la dernière importance de bien garder pour fermer l'entrée à l'ennemi. Quand les Grecs qui défendaient Péluse apprirent cette retraite précipitée, ils crurent tout perdu, et traitèrent avec Lacharès, à condition qu'on les renverrait en Grèce, avec tout ce qui leur appartenait, sans leur faire souffrir aucun mauvais traitement.

Mentor, qui commandait le troisième détachement, trouvant les passages débouchés et sans garde, entra dans le pays, et s'en rendit le maître sans aucune opposition : car, après avoir fait courir le bruit dans tout son camp qu'Ochus ordonnait de bien traiter tout ceux qui se soumettraient, et d'exterminer ceux qui feraient de la résistance, comme on avait détruit les Sidoniens, il laissa échapper tous ses prisonniers, afin qu'ils en portassent la nouvelle dans tout le pays d'alentour. Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes et dans leurs villages ce qu'ils avaient ouï dire dans le camp ennemi : la brutalité d'Ochus le fit croire; et la terreur fut si grande, que, dans les garnisons de toutes les villes, c'était à qui viendrait le plus tôt se soumettre, les Grecs aussi-bien que les Égyptiens.

Nectanébus, désespérant de se pouvoir défendre, ramassa ses meilleurs effets, et se sauva avec ses trésors en Éthiopie, d'où il ne revint jamais. C'est le dernier roi de race égyptienne qu'ait eu l'Égypte. Elle a toujours été depuis sous une domination étrangère, selon qu'Ézéchiel l'avait prédit.

An. M. 3654. Av. J.C. 350.

Ezech. 29, 14 et 15.

Ochus, ayant ainsi conquis entièrement l'Égypte, fit démanteler les villes, pilla les temples, et retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles de l'Égypte, et sur-tout de l'or et de l'argent, dont il emportait des sommes immenses. Il en laissa le gouvernement à Phérendate, Perse de la première qualité.

C'est ici que Manéthon finit ses Commentaires, ou son Histoire d'Égypte. Il était prêtre d'Héliopolis en Égypte, et avait écrit en grec l'histoire des différentes dynasties, depuis le commencement de cet état jusqu'au temps où nous sommes. Son histoire est souvent citée par Josèphe, Eusèbe, Plutarque, Porphyre, et par d'autres encore. Cet historien vivait sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; car c'est à lui qu'était dédié son ouvrage. Syncellus[1] nous en a conservé l'abrégé.

Syncell. pag. 256. Vosc. de Hist. græc. l. 1, c. 14.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanébus, fut la trop bonne opinion qu'il avait de lui-même. Il avait été porté sur le trône par Agésilas. Il y avait été soutenu ensuite par la valeur et la prudence de Diophante, Athénien, et de Lamius, Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avaient eu le commandement de ses armées et la direction de la guerre, avaient rendu ses armes victorieuses contre les Perses dans toutes les entreprises qui s'étaient formées contre lui. Il est fâcheux

[1] On appelle ainsi *George*, moine de Constantinople, qui fut *syncelle* ou vicaire du patriarche Tarase vers la fin du neuvième siècle.

qu'on en ignore le détail, et que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce prince, enflé de tant de succès, s'était imaginé dans la suite qu'il était devenu capable de conduire seul ses propres affaires, et avait renvoyé ceux à qui tous ces succès étaient dus. Il eut tout le temps de s'en repentir, et de reconnaître que la qualité de roi n'en donne pas le mérite.

An. M. 3655. Av. J. C. 349. Ochus récompensa fort généreusement les services que lui avait rendus Mentor le Rhodien dans la réduction de la Phénicie et la conquête de l'Égypte. Il avait déja renvoyé les autres Grecs comblés de présents, avant que de partir de l'Égypte. Pour Mentor, comme c'était à lui principalement qu'était dû le succès de toute l'expédition, non-seulement il lui fit présent de cent talents en argent [1], outre plusieurs bijoux de grand prix; il le fit encore gouverneur de toute la côte d'Asie, le chargea de la guerre contre quelques provinces qui s'étaient révoltées au commencement de son règne, et le déclara généralissime de toutes les troupes de ce còté-là.

Mentor se servit de sa faveur pour remettre bien dans l'esprit du roi son frère Memnon, et Artabaze qui avait épousé leur sœur. L'un et l'autre avaient porté les armes contre Ochus. On a déja vu la révolte d'Artabaze, et les victoires qu'il avait remportées sur les troupes du roi. A la fin pourtant il avait été accablé, et obligé de se réfugier auprès de Philippe, roi de Macédoine; et Memnon, qui avait eu part à ces guerres, avait aussi part à son exil. Depuis cette réconciliation, ils rendirent à Ochus et à ses succes-

[1] Cent mille écus. = 550,000 fr. — L.

seurs des services signalés, sur-tout Memnon, qui était un des hommes de ce temps-là qui avaient le plus de valeur, et qui entendaient le mieux l'art de la guerre. Mentor ne se démentit pas non plus, et répondit parfaitement à la confiance que le roi avait en lui; car à peine fut-il fixé dans son gouvernement, qu'il rétablit par-tout l'autorité du roi, et ramena à la soumission tout ce qui s'était révolté dans son voisinage. Il réduisit les uns par son habileté et par ses stratagêmes, et les autres par la force. En un mot, il sut si bien se servir de tous ses avantages, qu'enfin il les remit tous sous le joug, et rétablit les affaires du roi dans toutes ces provinces.

La première année de la 108e olympiade mourut Platón, le fameux philosophe d'Athènes. Je diffère à en parler ailleurs, pour ne point trop interrompre le fil de l'histoire. An. M 3656. Av. J.C. 348.

§ V. *Mort d'Ochus. Arsès lui succède, et à celui-ci Darius Codoman.*

Ochus, après la conquête de l'Égypte et la réduction des provinces révoltées de son empire, s'abandonna aux plaisirs et à la mollesse; et il y passa le reste de sa vie, laissant entièrement le soin des affaires à ses ministres. Les deux principaux étaient l'eunuque Bagoas, favori du prince, et Mentor le Rhodien, qui partagèrent le pouvoir entre eux, de manière que le premier eut toutes les provinces de la haute Asie, et le dernier toutes celles de la basse. Diod. l. 16, p. 490.

Après un règne de vingt-trois ans, Ochus mourut du poison que lui donna Bagoas son favori. Cet eunuque, An. M. 3666. Av. J.C. 338.

étant né en Égypte, avait toujours conservé de l'amour pour sa patrie et du zèle pour sa religion. Quand son maître en fit la conquête, il s'était flatté de pouvoir adoucir le sort de l'une, et de garantir l'autre d'insulte: mais il ne put retenir la brutalité de ce prince, et il se fit à l'égard de l'une et de l'autre mille choses que cet eunuque vit avec une extrême douleur, et dont le ressentiment lui resta toujours dans le cœur.

Ochus, non content d'avoir démantelé les villes, pillé les maisons et les temples, comme on l'a déja vu, avait encore emporté toutes les archives, qui étaient déposées et gardées religieusement dans les temples des Égyptiens; et, pour se moquer de leur religion, il avait fait tuer le dieu Apis, c'est-à-dire le taureau sacré qu'ils adoraient sous ce nom. Ce qui donna lieu à cette dernière action, c'est qu'Ochus étant aussi paresseux et pesant qu'il était cruel, les Égyptiens, à cause de cette première qualité, lui avaient donné le surnom choquant de l'animal stupide auquel ils trouvaient qu'il ressemblait. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur ferait bien sentir qu'il n'était point un âne, mais un lion, et que cet âne qu'ils méprisaient tant mangerait leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, et le fit apprêter ensuite par son cuisinier, et servir aux officiers de sa maison. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la suite, et les renvoya dans les endroits où elles avaient coutume d'être gardées; mais l'affront que l'on avait fait à sa religion ne se pouvait réparer, et l'on croit que ce fut proprement ce qui coûta la vie à son maître.

AElian. l. 4, cap. 8.

Plut. de Isid. et Osir. pag. 363.

Sa vengeance ne s'en tint pas là. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du roi; et, pour se venger

AElian. l. 6, cap. 8.

de ce qu'il avait fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnait haché en petits morceaux; et, pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symboles naturels de sa cruauté. Apparemment que quelque nouveau sujet avait réveillé dans le cœur de ce monstre son ancien ressentiment; sans quoi il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son maître et de son bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui était alors tout le pouvoir, mit sur le trône Arsès, le plus jeune de tous les fils du feu roi, et fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement et sans rival de l'autorité qu'il avait usurpée. Il ne donnait à Arsès que le nom de roi, et se réservait tout le pouvoir du gouvernement. Mais, s'apercevant que ce jeune prince commençait à démêler sa scélératesse, et qu'il prenait des mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, et détruisit toute sa famille avec lui. Arsès avait régné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arsès, le remplit en y mettant Darius, le troisième du nom qui ait régné en Perse. Son véritable nom était Codoman. Il sera beaucoup parlé de lui dans la suite. An. M. 3668. Av. J.C. 336.

Darius commença à régner la même année qu'Alexandre-le-Grand.

On voit ici clairement le funeste effet de la mauvaise politique des rois de Perse, qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnaient toute leur autorité à un eunuque. Bagoas pouvait avoir plus d'habileté et d'intelligence que les autres, et par là mériter quel-

que distinction. Il est du devoir d'un prince éclairé de distinguer le mérite; mais un prince éclairé doit toujours demeurer pleinement le maître, le juge, et l'arbitre de tout. Un prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avaient servi de degrés pour monter sur le trône, et qui s'y était maintenu par de pareilles voies, méritait d'avoir un ministre tel que Bagoas, qui le disputait à son maître en perfidie et en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il voulait ne le pas craindre, il ne fallait pas avoir l'imprudence de le rendre formidable en le rendant tout-puissant.

Comme Démosthène jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe et d'Alexandre, qui fera la matière des deux livres suivants, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux lecteurs, et de leur faire connaître par quels moyens il cultiva et jusqu'à quel degré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe et d'Alexandre, et le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'aurait pu faire toute la bravoure militaire.

§ VI. *Abrégé de la vie de Démosthène jusqu'au temps où il commence à paraître avec éclat dans la tribune aux harangues contre Philippe, roi de Macédoine.*

An. M. 3623.
Av. J.C. 381.

Démosthène, né deux ans après Philippe [1], et deux cent quatre-vingts avant Cicéron, eut pour père, non

[1] La quatrième année de la 99e olympiade. = C'est la date donnée par Denys d'Halicarnasse (*Epist. ad Ammæum*, p. 120, ed. Sylburg.). Corsini a fixé la naissance de Démosthène à la 4e année de la 98e olympiade, en 384 avant J. C. — L.

un forgeron crasseux et enfumé, comme il semble que Juvénal le veut faire entendre[1], mais un homme assez riche, et qui faisait valoir des forges. Ce n'est pas que la naissance la plus basse pût faire tort à la réputation de Démosthène. Ses ouvrages sont un titre de noblesse supérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démosthène nous apprend lui-même que son père employait à ses forges trente esclaves, qui valaient chacun trois mines[2], c'est-à-dire cinquante écus, excepté deux, qui étaient sans doute les plus habiles, et conduisaient tout l'ouvrage; ils étaient estimés chacun cent écus[3]. On sait que les esclaves faisaient partie du bien des Anciens. Ces forges, tous frais rabattus, rapportaient chaque année trente mines, c'est-à-dire quinze cents livres[4]. A cette première manufacture, destinée à fabriquer des épées et d'autres armes pareilles, il en joignait une autre où l'on travaillait à faire des lits et des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui rapportait par an douze mines[5]. Celle-ci n'occupait que vingt esclaves; et leur prix n'était, pour chacun, que deux mines, ou cent livres.

Plut. in Demosth. p. 847-849.

In Orat. 1, contra Aphob. pag. 896.

Le père de Démosthène laissa de bien, en mourant, quatorze talents[6]. Son fils n'avait alors que sept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs intéressés et avares, qui ne songeaient qu'à profiter de

[1] Quem pater ardentis massæ fuligine lippus,
A carbone, et forcipibus, gladiosque parante
Incude, et luteo Vulcano ad rhetora misit.
(JUVEN. *Sat.* 10 [v. 130-133.]).

[2] 274 fr. 90 c. — L.

[3] 5 ou 600 drachmes : 458 ou 550 fr. — L.

[4] 2,750 francs. — L.

[5] 600 livres. = 1,100 fr. — L.

[6] Quatorze mille écus. = 77,000 francs. — L.

son bien. Ils poussèrent leur sordide avarice jusqu'à refuser aux maîtres de leur pupille le juste honoraire qui leur était dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de soin que le demandait un naturel aussi excellent que le sien; outre que la faiblesse de sa complexion et la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimait uniquement, ne permettaient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

L'école d'Isocrate [1], d'où sortirent tant de grands hommes, était pour-lors à Athènes la plus renommée. Mais, soit que l'avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisait payer fort cher [2], soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fût point dès-lors de son goût, il étudia sous Isée, dont le caractère était la force et la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhétorique que le premier enseignait [3]. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène : il lut avec grand soin ses ouvrages, et reçut même de ses leçons; et il est aisé de reconnaître dans les écrits du disciple [4] le style noble et sublime du maître.

Aul. Gell. l. 3, cap. 13.

Mais il quitta bientôt l'école d'Isée et celle de Platon pour passer à une autre, où les premières le condui-

[1] « Isocrates... cujus e ludo, tanquam ex equo trojano, innumeri principes exierunt. » (*De Orat.*, n. 94.)

[2] Dix mines, 500 livres. = 916 francs. — L.

[3] Plutarque dit que Callias de Syracuse lui donna en secret communication du *Traité Oratoire* d'Isocrate (in *Demosth.* § 5). — L.

[4] « Lectitavisse Platonem studiosè, audivisse etiam Demosthenes dicitur : idque apparet ex genere et granditate sermonis. » (Cic. *in Bruto*, n. 121.)

« Illud jusjurandum per cæsos in Marathone ac Salamine propugnatores reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)

saient, je veux dire pour fréquenter le barreau; et voici ce qui y donna lieu. L'orateur Callistrate devait plaider en pleine audience la cause de la ville d'Orope, située entre la Béotie et l'Attique. Chabrias ayant porté les Athéniens à marcher au secours des Thébains, qui étaient fort pressés, ils y coururent, et les délivrèrent. Les Thébains, oubliant ce grand service, enlevèrent aux Athéniens la ville d'Orope, qui était sur leurs frontières. Il tomba même quelque soupçon sur Chabrias, et ce général fut accusé de trahison. Callistrate fut choisi pour plaider contre lui. La réputation de l'orateur et l'importance de la cause excitèrent la curiosité, et firent grand bruit dans la ville. Démosthène, âgé pour-lors de seize ans, pressa vivement ses maîtres de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur fut écouté avec une grande attention; et, ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressaient à l'envi de lui prodiguer les louanges et les applaudissements. Le jeune homme fut extrêmement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet; et, ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, renonça à toute autre étude et à tout autre plaisir, et, tant que Callistrate demeura à Athènes, il s'attacha à lui, et profita de ses conseils.

Demosth. in Mid. p. 613.

An. M. 3639. Av. J.C. 365.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hasarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal.



Il avait une voix faible, la langue embarrassée, et la respiration fort courte; et cependant ses périodes étaient si longues, qu'il était souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé, et résolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il se croyait incapable. Un de ses auditeurs, qui, au travers de ses défauts, avait aperçu en lui un excellent fonds de génie et une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flatteuse d'une si glorieuse ressemblance, et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournait la tête baissée et plein de confusion, un des plus excellents acteurs de ce temps, nommé Satyrus, qui était son ami, le rencontra; et, ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui dit que le mal n'était point sans remède, et que tout n'était pas si désespéré qu'il le croyait. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle; ce qu'il fit sur-le-champ. Satyrus, les ayant répétés après lui, leur donna tout une autre grace par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Il sentit bien ce qui lui manquait, et il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avait dans la langue, et pour se perfectionner dans la prononciation dont son ami lui avait fait connaître le prix, paraissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayait à un point, qu'il ne pouvait exprimer certaines lettres,

Cic. de Orat., lib. I, n. 260, 261.

entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudiait [1]; et il avait l'haleine si courte, qu'il ne pouvait suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, et cela même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisaient point son haleine. Il fit plus : il allait sur le bord de la mer, et, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, il y prononçait des harangues pour s'apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées. Quint. l. 10, cap. 3.

Démosthène ne prit pas moins de soin du geste que de la voix ; il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamait avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avait contracté par une mauvaise habitude, qui était de hausser continuellement les épaules, il s'exerçait debout dans une espèce de tribune fort étroite où pendait une hallebarde, afin que, si dans la chaleur de l'action ce mouvement venait à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui servît d'avertissement et de punition tout ensemble. Id. lib. 11, cap. 3.

Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller. C'est qu'il en connaissait bien le prix et l'importance. Aussi [2], quand

[1] La rhétorique.

[2] « Actio in dicendo una dominatur. Sine hac, summus orator esse in numero nullo potest : mediocris,

on l'interrogea à trois différentes reprises sur la qualité qu'il jugeait la plus nécessaire à l'orateur, il ne dit autre chose sinon que c'était la prononciation, voulant insinuer, par cette réponse répétée jusqu'à trois fois, que cette qualité était celle dont le défaut pouvait le moins se couvrir et qui était la plus capable de couvrir les autres, et que la prononciation seule pouvait faire valoir extrêmement un orateur même médiocre, au lieu que sans elle le plus habile ne pouvait point espérer d'avoir jamais aucun succès. Il fallait qu'il en fît grand cas, puisque, pour s'y perfectionner et pour recevoir les leçons de Néoptolème, le plus habile comédien qui fût alors, il consacra jusqu'à dix mille dragmes [1], quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Son application à l'étude n'était pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistait encore du temps de Plutarque, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables dont ses envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. « On voit bien, « répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas coûté « tant de peines. » Il se levait extrêmement matin [2], et il avait coutume de dire qu'il était bien fâché quand

hâc instructus, summos sæpè superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, quum rogaretur quid in dicendo esset primum; huic secundas, huic tertias. »(Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 213.)

[1] Cinq mille liv. = 9,166 fr.—L.

[2] « Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui dolere se aiebat, si quandò opificum antelucanâ victus esset industriâ. » (Id. in *Tusc. Quæst.* lib. 4, n. 44.)

un ouvrier l'avait devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre plus familier le style de ce grand homme. Lucian. advers. Indoct. p. 639.

Démosthène, après avoir exercé son talent pour la parole dans quelques causes particulières, se produisit au grand jour, et parut sur la tribune aux harangues pour y traiter des affaires publiques. La suite nous montrera avec quel succès il le fit. Au jugement de Cicéron [1], ce succès alla si loin, qu'il se faisait un concours de toute la Grèce à Athènes pour entendre parler Démosthène; et il ajoute qu'avec un mérite comme le sien, la chose ne pouvait pas être autrement. Je n'examine point ici le caractère de son éloquence, je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue; je n'en considère que les effets merveilleux. Manière d'enseigner.

Si l'on en croit Philippe, et sur cette matière c'est un témoin certainement digne de foi et non récusable, l'éloquence de Démosthène lui faisait plus de tort, elle seule, que toutes les troupes et toutes les flottes des Athéniens. Ses harangues, disait-il, étaient comme des machines de guerre et des batteries dressées de loin contre lui, par lesquelles il renversait tous ses projets, et ruinait toutes ses entreprises, sans qu'il fût possible d'en arrêter l'effet; car moi-même (c'est Philippe qui parlait ainsi), si j'avais assisté à l'assemblée, et que j'eusse entendu haranguer ce véhément orateur, j'aurais conclu tout le premier qu'il fallait me déclarer Lucian. in Encom. Demosthen. p. 940, 941.

[1] « Ne illud quidem intelligunt, non modò ita memoriæ proditum esse, sed ita necesse fuisse, quum Demosthenes dicturus esset, ut concursus, audiendi causâ, ex tota Græciâ fierent. » (Id. in *Bruto*, n. 289.)

la guerre. Nulle ville ne paraissait imprenable à ce prince, pourvu qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or; mais il avouait avec douleur qu'à cet égard Démosthène était invincible, et qu'il l'avait toujours trouvé inaccessible à ses présents. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, frissonnait encore de crainte à la vue du danger extrême où cet orateur, par la puissante ligue dont il avait été l'ame et le mobile, l'avait exposé lui et son royaume.

Lucian. in Encom. Demosthen. p. 934-936.

Antipater en parlait de même. Je ne compte pour rien, disait-il, ni le Pirée, ni les galères, ni les armées des Athéniens. Et qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de jeux, de festins, de bacchanales? Démosthène seul nous alarme. Sans lui, les Athéniens ne différeraient en rien des peuples de la Grèce les moins estimables. Lui seul les excite, les anime, les tire de leur sommeil et de leur léthargie, leur met les armes et les rames à la main presque malgré eux; et, ne cessant de leur représenter les célèbres journées de Marathon et de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ses discours enflammés, et leur inspire un courage et une audace incroyables. Rien n'échappe à ses yeux clairvoyants, ni à sa prudence. Il prévoit tous nos desseins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets; et, si Athènes le croyait en tout et suivait ses conseils, nous serions perdus sans ressource. Rien ne peut tenter ni affaiblir son amour pour la patrie. Tout l'or de Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui que celui de Perse n'en trouvait autrefois auprès d'Aristide.

C'est le glorieux témoignage que la nécessité d'une juste défense l'oblige de se rendre à lui-même dans le

beau discours contre Eschine, son accusateur et son ennemi déclaré. « Pendant que tous les orateurs s'étaient « laissé corrompre aux présents de Philippe et d'A- « lexandre, on sait, dit-il, que ni conjonctures délica- « tes, ni paroles engageantes, ni promesses magnifiques, « ni espérance, ni crainte, ni faveur, ni rien au monde « n'a jamais pu m'induire à rien relâcher de ce que j'es- « timais favorable, soit aux droits, soit aux avantages « de la patrie. » Il ajoute qu'au lieu que les mercenaires, en proposant leurs avis, se déclaraient toujours pour celui qui les payait le mieux, semblables en cela à la balance, qui penche toujours du côté qu'elle reçoit le plus, lui, dans tous les conseils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vue que l'intérêt et la gloire de la patrie, et qu'il s'est toujours conservé invincible et incorruptible à l'or de Macédoine. La suite fera voir s'il se soutint jusqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voilà quel était l'orateur qui va désormais monter sur la tribune aux harangues, ou plutôt l'homme d'état qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, et qui sera l'ame et le mobile de toutes les grandes entreprises qu'Athènes formera contre Philippe.

LIVRE QUATORZIÈME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

AVANT-PROPOS.

Les règnes de Philippe, roi de Macédoine, et d'Alexandre son fils, qui font la matière des livres XIV et XV, contiennent l'espace de trente-six ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze, et s'étendent depuis la première année de la 105e olympiade ou l'an du monde 3644, jusqu'à la première année de la 114e olympiade ou l'an du monde 3680.

Les rois qui régnaient alors en Perse sont, Artaxerxe, Ochus, Arsès, et Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons, de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'historien Josèphe, livre XI, chap. 7 et 8 des Antiquités judaïques, sous les grands-prêtres Jean ou Johanan, et Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire, avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans, par rapport à l'histoire romaine, s'étend depuis la 393e année de la fondation de Rome jusqu'à la 429e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome, pendant cet

espace de temps, sont : Appius Claudius, dictateur; T. Quinctius Capitolinus, Tit. Manlius Torquatus, L. Papirius Cursor, M. Valérius Corvinus, Q. Fabius Rullus, le premier Décius, qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe et d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il serait à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entière et de suite par quelque auteur ancien, ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté et d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de Démosthène et des interprètes qui ont travaillé sur cet orateur, et, en particulier, des notes de M. de Tourreil, et de celles de Lucchesini [1], noble patricien de Lucques, qui sont fort savantes.

Pour ce qui regarde Alexandre, sans parler de Diodore de Sicile et de Justin, Quinte-Curce, Plutarque et Arrien le font suffisamment connaître. Ce dernier, disciple d'Épictète, était de Nicomédie en Bithynie. Il vivait sous l'empereur Adrien et sous les deux Antonins. Il était homme de guerre aussi-bien que philosophe et historien; et l'on s'en aperçoit bien dans les descriptions de combats, qui sont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son style est simple, sans ornements, et presque sans réflexions : mais cette simplicité l'emporte infiniment sur la parure de l'historien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en sept livres, à l'imitation de Xénophon, qui a écrit celles du jeune Cyrus en autant de livres; ce qui, joint à quelque

[1] Ces notes sont imprimées à Rome en 1732.

ressemblance de style, lui a fait quelquefois donner le nom de *nouveau Xénophon*. Son Histoire des Indes, renfermée en un seul livre, paraît être en quelque sorte la suite et la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même histoire en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous, mais ont été suppléés par Freinshémius. On ne sait point précisément dans quel temps cet historien a vécu, et c'est le sujet d'une grande dispute parmi les savants, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan [1]. Son style est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées et de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, et qui sentent le déclamateur. Ses pensées ingénieuses, et souvent très-solides, ont néanmoins un éclat et un brillant affecté, qui ne paraît pas marqué au coin du siècle d'Auguste. Il serait assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des auteurs latins, n'eût fait aucune mention d'un historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avait vécu avant lui. Quoi qu'il en soit, car je laisse aux savants à décider cette question, j'ai fait grand usage de cet auteur, et de l'excellente version que nous en a donnée M. de Vaugelas.

§ I. *Naissance et enfance de Philippe. Commencement de son Règne. Ses premières conquêtes. Naissance d'Alexandre.*

La Macédoine était un royaume héréditaire, situé

[1] L'opinion qui place Quinte-Curce sous le règne de Claude est la plus répandue (STE-CROIX, *Examen crit. des Hist. d'Alexandre*, p. 104). — L.

dans l'ancienne Thrace, et borné au midi par les montagnes de la Thessalie, à l'orient par la Bottie et la Piérie [1], au couchant par les Lyncestes, au septentrion par la Mygdonie et par la Pélagonie. Mais, quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace et de l'Illyrie, ce royaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Édesse d'abord en fut la capitale; puis elle céda cet honneur à Pella, célèbre par la naissance de Philippe et d'Alexandre.

Philippe, dont l'histoire va nous occuper, était fils d'Amyntas II, que l'on comptait pour le seizième roi de Macédoine depuis Caranus, qui avait fondé ce royaume, il y avait quatre cent trente ans, c'est-à-dire l'an du monde 3210, et avant Jésus-Christ 794. L'histoire de tous ces rois est assez obscure, et ne renferme presque que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces, et d'autres peuples voisins.

Les rois de Macédoine prétendaient descendre d'Hercule par Caranus, et par conséquent être Grecs d'origine. Démosthène néanmoins les traite souvent de Barbares, sur-tout en parlant de Philippe. Il est vrai que les Grecs donnaient ce nom à toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens. Alexandre, roi de Macédoine du temps de Xerxès, se vit exclu, comme Barbare, des jeux olympiques, et ne parvint enfin à y entrer qu'après avoir fait ses preuves qu'il était originaire d'Argos. Le même Alexandre, lorsqu'il passa du camp des Perses à celui des Grecs pour avertir ces derniers que Mardonius avait résolu de les

Herod. l. 5, cap. 22.

Id. lib. 9, c. 44.

[1] La Bottiée et la Piérie étaient deux provinces de la Macédoine, situées, non pas à l'orient, mais au sud, voisines de la Thessalie. — L.

surprendre à la pointe du jour, justifia sa perfidie par son ancienne origine, qu'il rapportait aux Grecs.

Les anciens rois de Macédoine ne dédaignaient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'alliés, selon que leur intérêt le demandait.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athènes, devenir sous Philippe l'arbitre de la Grèce, et sous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Asie.

An. M. 3606. Av. J.C. 398. (1) Diod. l. 14, p. 307 et 341.

Amyntas, père de Philippe, commença à régner la troisième année de la 96e olympiade. Dès l'année suivante, attaqué vivement par les Illyriens[2], et dépouillé d'une grande partie de son royaume, qu'il n'espérait presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avait eu recours aux Olynthiens, et, pour se les attacher davantage, leur avait cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédait dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui était de la race royale, soutenu par les Athéniens, et profitant des troubles qui s'étaient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyntas fut rétabli sur le trône par les

An. M. 3621. Av. J.C. 383.

Thessaliens. Pour-lors il voulut rentrer en possession des terres que le seul mauvais état de ses affaires l'avait obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'était pas en état de la soutenir seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, et sur-tout les Athéniens, lui envoyèrent du secours, et l'aidèrent à rabattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçait d'une

[1] La 3e année de la 96e olympiade répond à l'an 394 avant J.-C.; 3610 de la création du Monde. — L.

[2] Réunis sous les ordres de Bardylis, chef renommé par sa bravoure et son équité (Cic. *Offic.* II, 11). — L.

ruine totale et prochaine. Ce fut pour-lors qu'Amyntas, dans une assemblée des Grecs où il avait envoyé son député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenait de droit. Cette liaison étroite dura encore, après sa mort, avec la reine Eurydice, sa veuve, comme on le verra bientôt. AEschin. de fals. Legat., p. 400.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année que ce prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le père d'Alexandre-le-Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme Cicéron [1] le dit du père de Caton d'Utique. An. M. 3621. Av. J.C. 383.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans. Il laissa trois enfants légitimes, qu'il avait eus d'Eurydice, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé *Ptolémée*. An. M. 3629. Av. J.C. 375. (2) Diod. p. 373. Justin. l. 7, c. 4.

Alexandre, par le droit d'aînesse, succéda à son père. Il eut, dès le commencement de son règne, une rude guerre à essuyer contre les Illyriens, voisins et ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains, pour ôtage, Philippe son frère cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoyé. Alexandre ne régna qu'un an [3].

Le trône appartenait de droit à Perdiccas son frère, devenu l'aîné par sa mort; mais Pausanias, prince de la famille royale, qui avait été exilé, le lui disputa, et An. M. 3630. Av. J.C. 374. AEsch. de fals. Legat., p. 399, 400.

[1] « M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater. Ut enim cæteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, n. 66.)

[2] Amyntas était monté sur le trône en 394 : sa mort doit être de l'année 370. — L.

[3] Il fut assassiné au retour de son expédition en Thessalie. — L.

il était soutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureusement pour le nouveau roi, Iphicrate pour-lors se trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avaient envoyé avec une petite flotte, non encore pour assiéger Amphipolis, mais pour reconnaître les lieux et préparer tout ce qui était nécessaire pour ce siége. Eurydice, ayant appris son arrivée, le pria de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais et qu'il se fut assis, cette reine désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfants, Perdiccas et Philippe [1], met le premier entre les bras, et l'autre sur les genoux d'Iphicrate, et pour-lors lui tient ce discours : « Iphi-« crate, souvenez-vous qu'Amyntas, père de ces mal-« heureux orphelins, aima toujours votre patrie et vous « adopta pour son fils. Ce double lien vous impose une « double obligation. L'amitié de ce roi pour Athènes « veut que vous nous reconnaissiez publiquement pour « vos amis, et la tendresse de ce père pour votre per-« sonne vous demande un cœur de frère pour ces jeunes « princes. » Iphicrate, touché du spectacle et du discours, chassa l'usurpateur et rétablit le souverain légitime.

Plut. in Pelop. p. 292.

Perdiccas [2] ne fut pas long-temps tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt son repos : c'était Ptolémée son frère, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peut-

[1] Philippe alors n'avait pas moins de neuf ans.

[2] Plutarque suppose que ce fut Alexandre à qui Ptolémée disputa l'empire : ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eschine, qui, étant contemporain, est plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir substituer Perdiccas à Alexandre.

être était-il l'aîné, et prétendait-il qu'en cette qualité il devait régner. Les deux frères s'en rapportèrent au jugement de Pélopidas, général des Thébains, plus respecté encore pour sa probité que pour sa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas; et, ayant cru devoir prendre des assurances de côté et d'autre pour faire observer les articles du traité accepté par les deux concurrents, entre les autres ôtages, il emmena avec lui Philippe à Thèbes [1], où il demeura pendant plusieurs années. Il avait alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pélopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance et digne de la ville où il allait être conduit. Il le remit entre les mains d'Épaminondas, qui avait chez lui un célèbre pythagoricien pour élever son fils [2]. Philippe profita bien des leçons de ce philosophe, et encore plus de celles d'Épaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvait avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain était en même temps et grand philosophe, c'est-à-dire homme sage et vertueux, et grand capitaine, et grand homme d'état. Philippe se faisait honneur d'avoir été son disciple et son élève, et se le proposait pour modèle; heureux s'il avait su le copier parfaitement! Peut-être prit-il de lui son activité à la guerre et sa promptitude à profiter des

[1] « Thebis triennio obses habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe severitatis antiquæ, et in domo Epaminondæ summi et philosophi et imperatoris, deposuit. » (JUSTIN. lib. 7, c. 5.) Philippe demeura à Thèbes, non trois ans seulement, mais neuf ou dix.

[2] Il se nommait *Nausithoüs*. — L.

occasions, ce qui n'était qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais, pour sa tempérance, sa justice, son désintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendaient véritablement grand, c'étaient des vertus que Philippe n'avait point reçues de la nature, et qu'il n'acquit point par l'imitation.

Thèbes ne savait pas alors qu'elle formait et nourrissait dans son sein le plus dangereux ennemi de la Grèce. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thèbes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, et plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étaient sur le point de rentrer dans le royaume avec de plus grandes forces : les Péoniens l'infestaient par des courses continuelles : les Thraces prétendaient placer sur le trône Pausanias, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions : les Athéniens portaient Argée, que leur général Mantias avait ordre de soutenir avec une bonne flotte et avec un corps de troupes considérable. La Macédoine alors avait besoin d'un homme, et elle n'avait qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque temps sous le nom de *tuteur du jeune prince;* mais bientôt les sujets, justement alarmés, pour se donner l'oncle, déposèrent le neveu; et, à la place de l'héritier que la nature appelait, ils mirent celui que demandait la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses lois, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta

Diod. l. 16, p. 407. Justin. l. 7, cap. 5.

sur le trône la première année de la 105e olympiade. An.M.3644.
Il avait alors vingt-quatre ans. Av.J.C.360. Diod. l. 16, p. 407-413.

Le nouveau roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit et remédie à tout, relève les courages abattus, rétablit et discipline les troupes. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point, sachant que tout le succès de son entreprise en dépendait. (AElian. l. 14, cap. 49.) Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager : il le fit châtier rudement. Un autre qui devait se tenir sous les armes les posa : il le punit de mort sans miséricorde.

Dès-lors il établit la phalange macédonienne, qui devint depuis si fameuse, la meilleure et la mieux disciplinée qu'on eût vue jusque-là, et qui pouvait le disputer aux Grecs de Marathon et de Salamine. On dit qu'il en forma le plan, ou du moins le perfectionna, sur l'idée qu'il en avait prise dans Homère. Ce poëte (Iliad. 13, v. 130.) peint l'union des chefs grecs sous l'image d'un bataillon dont les soldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Je croirais plutôt que Philippe forma l'idée de la phalange sur les leçons d'Épaminondas et sur la cohorte sacrée des Thébains. Il traitait avec distinction ces fantassins d'élite, les honorait du nom de ses *camarades* [1], et par cette marque d'honneur et de confiance les engageait à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, et à affronter sans crainte les plus grands dangers. Ces sortes de familiarités coûtent peu au souverain, et lui valent beaucoup. J'insérerai à la fin de ce paragraphe une description plus étendue de la pha-

[1] Πεζέταιρος signifie, mot à mot, *camarade fantassin.*

lange et de l'usage qu'on en faisait dans les bataill·. Je tirerai de Polybe cette description, dont la longueur couperait trop ici l'histoire, mais qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plaisir, sur-tout par les judicieuses réflexions d'un homme aussi habile dans le métier de la guerre qu'était cet historien.

Un des premiers soins de Philippe fut de négocier une paix captieuse avec les Athéniens, dont il redoutait la puissance, et qu'il ne voulait point s'attirer sur les bras dans le commencement d'un règne encore mal affermi. Il envoie donc des ambassadeurs à Athènes, n'épargne ni les promesses ni les protestations d'amitié, et vient à bout de conclure un traité dont il sut faire tout l'usage qu'il s'était proposé.

Aussitôt après on le voit agir bien moins en roi de vingt-quatre ans qu'en politique consommé dans l'art de la dissimulation, et qui, sans le secours de l'expérience, comprenait déja que savoir perdre à propos c'est gagner. Il s'était emparé d'Amphipolis, ville située sur les confins de son royaume, et par conséquent fort à sa bienséance. Il ne pouvait la garder non-seulement sans trop affaiblir son armée, mais encore sans irriter les Athéniens, qu'il avait intérêt de ménager, et qui la revendiquaient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne voulait pas céder à ses ennemis une clef de ses états. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de se gouverner en république; et de la mettre ainsi aux mains avec ses anciens maîtres. En même temps il désarme les Péoniens à force de présents et de promesses, se réservant à les attaquer ensuite, après qu'il aurait désuni ses ennemis, et qu'il les aurait affaiblis par cette désunion.

Polyæn. Strateg. l. 4, c. 2, n. 17.

Cette souplesse, cette dextérité, l'affermirent sur le trône, et bientôt il se trouva sans concurrents : il ferme l'entrée du royaume à Pausanias; puis marche contre Argée, l'atteint sur le chemin d'Ége à Méthone, le défait, lui tue bien du monde, et fait beaucoup de prisonniers; attaque les Péoniens, et les réduit sous son obéissance; tourne ensuite ses armes contre les Illyriens, les taille en pièces, et les oblige de lui restituer toutes les places qu'ils occupaient en Macédoine.

A peu près dans ce même temps-là, les Athéniens montrèrent beaucoup de générosité à l'égard des habitants de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe séparait de la Béotie, fut ainsi appelée à cause de ses grands et beaux pâturages. Elle se nomme aujourd'hui *Négrepont*. Les Athéniens l'avaient eue sous leur domination, et ils avaient établi des colonies dans ses deux principales villes, Érétrie et Chalcide. Thucydide dit que, dans la guerre du Péloponnèse, la révolte de l'Eubée consterna les Athéniens, parce qu'ils en retiraient plus que de l'Attique. Depuis ce temps-là l'Eubée fut en proie aux factions. Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le secours de Thèbes, et l'autre celui d'Athènes. Les Thébains d'abord ne rencontrèrent point d'obstacle, et firent sans peine triompher leur faction. A l'arrivée des Athéniens tout changea de face. Quoique fort mécontents de l'Eubée, qui leur avait fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvait, et oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promptement par terre et par mer, que, dans l'espace de peu de jours, ils obligèrent les Thébains de se retirer. Alors, maîtres absolus de l'île, ils rendirent aux habitants leurs villes et leur liberté, per-

An.M. 3646. Av. J.C. 358.

Vell. Paterc. l. 1, c. 4. Thucyd. l. 8, p. 613.

Demosth. pro Ctesiph. p. 489. AEschin. contra Ctesiph. p. 441.

suadés[1], dit Eschine en leur faisant ce récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirèrent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples; et c'est ce qui donna lieu

An. M. 3646. à *la Guerre des Alliés*, dont j'ai parlé ailleurs.

Jusqu'ici Philippe, dans les premières années de son règne, s'était occupé à écarter ses concurrents pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, et à les mettre hors d'état, par ses fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son royaume.

Il va maintenant paraître sous un autre caractère. Sparte et Athènes, après s'être long-temps disputé l'empire de la Grèce, s'étaient affaiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affaiblissement avait donné occasion à Thèbes de s'élever à la première autorité; et Thèbes, s'étant affaiblie elle-même par ses guerres contre Sparte et Athènes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour l'empire de la Grèce. Maintenant donc, en qualité de politique et de conquérant, il songe à étendre ses frontières, à assujettir ses voisins, à affaiblir ceux qu'il ne peut encore dompter; à entrer dans les affaires de la Grèce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher à s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein,

[1] Οὐχ ἡγούμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιστευθῆναι.

il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présents, ni les promesses. Négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moyens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet : l'utilité seule en règle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractère, dans toutes les démarches qui vont suivre; jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisième et dernier caractère, qui est celui de se préparer à attaquer le grand-roi de Perse, et à se rendre le vengeur de la Grèce en renversant un empire qui l'avait voulu subjuguer autrefois, et qui en était toujours demeuré l'ennemi irréconciliable par des attaques ouvertes ou par de secrètes intrigues.

On a vu que Philippe, au commencement de son règne, s'était déja emparé d'Amphipolis, parce qu'elle était fort à sa bienséance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens, qui la revendiquaient comme une de leurs colonies, il l'avait déclarée ville libre. Dans le temps où nous sommes, ne craignant plus si fort les obstacles de la part d'Athènes, il reprit son ancien dessein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitants, menacés d'un prompt siége, envoyèrent aux Athéniens des ambassadeurs pour leur offrir de se remettre eux et leur ville sous la protection d'Athènes, et pour les prier d'accepter les clefs d'Amphipolis. Ils rejetèrent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas si délicat. Il assiégea et prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avait dans la ville, et en fit une des plus fortes barrières de son royaume. Démosthène, dans ses harangues, reproche souvent aux Athéniens cette non-

Demosth. Olynth. 1, pag. 2.

An. M. 3646. Av. J.C. 358. Diod. p. 412.

chalance, en leur représentant que, s'ils avaient usé de diligence pour-lors comme ils devaient, ils auraient sauvé une ville alliée, et se seraient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Diod. p. 412. Philippe avait promis de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens, et il les avait endormis par cette promesse ; mais il ne se piquait pas d'exactitude à garder sa parole, et la bonne foi n'était pas sa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de Pydne [1] et de Potidée [2]. Les Athéniens avaient une garnison dans la dernière ; il la renvoya sans la maltraiter, et céda cette ville aux Olynthiens pour se les attacher.

Id. p. 413. De là il vient occuper Crénides, que les Thasiens avaient bâtie depuis deux ans, et qu'il appela dès-lors de son nom *Philippes*. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus et de Cassius, qu'il ouvrit et fouilla des mines d'or, qui chaque année lui rapportaient plus de mille talents [3], c'est-à-dire plus de trois millions, somme très-considérable pour ces temps-là. Ainsi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine, et Philippe y fit battre le premier à son nom la monnaie d'or [4], qui dura plus que sa monarchie. La

[1] *Pydne*, ville de Macédoine, située sur le golfe appelé anciennement *sinus thermaicus*, et maintenant *golfo di Salonichi*.

[2] *Potidée*, autre ville de Macédoine, sur les confins de l'ancienne Thrace. Elle n'était éloignée d'Olynthe que de 60 stades, ou trois lieues.

[3] 5,500,000 francs. — L.

[4] Gratus Alexandro regi Magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus et malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
(HORAT. l. 2, *Epist. ad August.* [*Epist.* 1, v. 232].)

.................Hic sunt numerati aurei
Trecenti nummi, qui vocantur Philippei.
(PLAUT. in *Pœn.*)

= Les Romains frappèrent très-peu de monnaie d'or avant Jules-César ; ils se servaient des *Philippes*, qui furent apportés à Rome en grande abondance, à l'époque des guerres de Macédoine (Voyez mes *Considérations sur les monnaies grecques et romaines*, p. 72). — L.

supériorité des finances donne de grands avantages. Personne ne les connut mieux que lui et ne les négligea moins. Il entretint de ce fonds un puissant corps de troupes étrangères, et s'acquit des créatures presque dans toutes les villes de la Grèce.

Démosthène dit que dans les beaux temps de la Grèce *On mettait l'or et l'argent au nombre des armes défendues*. Philippe pensait, parlait et agissait tout autrement. On a prétendu que l'oracle de Delphes, qu'il consultait, lui répondit un jour: Philipp. 3, p. 92. Suidas.

Sers-toi d'armes d'argent, et tu dompteras tout [1].

Le conseil de la Pythie devint sa règle, et il s'en trouva bien. Il se vantait d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il n'enfonçait jamais une porte qu'il n'eût tâché de l'ouvrir, et ne reconnaissait point pour imprenable toute forteresse où pouvait monter un mulet chargé d'argent. On a dit de lui qu'il était plus marchand que conquérant [2]; que ce n'était point Philippe, mais son or, qui subjuguait la Grèce [3]; et qu'il en acheta les villes plutôt qu'il ne les força. Il avait des pensionnaires dans toutes les républiques de la Grèce, et tenait à ses gages ceux qui y avaient le plus de part aux affaires. Aussi il

[1] Ἀργυρέαις λόγχαισι μάχου, καὶ πάντα κινήσεις. [ou νικήσεις, *Diogenian. Centur.* II, 81.]

[2] ...... Callidus emptor Olynthi. (Juv. [XII, 47.])

« Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. » (Val. Max. lib. 7, cap. 2.)

= Claudien dit également :

..... Pellæo libertas concidit auro. [XV, 268.] — L.

[3] ...... Diffidit hostium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
Reges muneribus.
(Horat. l. 3, od. 16 [v. 13].)

= Les éditions de Rollin portent *hostium*. C'est une faute; il faut lire *urbium*. — L.

s'applaudissait moins du succès d'une bataille que de celui d'une négociation, où il savait bien que ses généraux ni ses soldats n'avaient rien à prétendre.

Philippe avait épousé Olympias, fille de Néoptolème. Celui-ci était fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Épire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé *le Grand*, qui vint au monde à Pella, capitale de la Macédoine, la première année de la 106[e] olympiade. Philippe, alors absent de son royaume, apprit en même temps, si l'on en croit Plutarque [1], trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avait été couronné dans les jeux olympiques; que Parménion, l'un de ses généraux, avait remporté une grande victoire contre les Illyriens; et qu'il lui était né un fils. Ce prince, effrayé d'un si rare bonheur, que les païens croyaient annoncer souvent une triste catastrophe, s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens, envoie-moi au plus tôt quelque légère disgrace.*

An. M. 3648. Av. J.C. 356. Plut. in Alex. pag. 666. Justin. l. 12, cap. 16. Plut. in Apophth. p. 187.

Aul. Gell. lib. 19, c. 3.

On peut juger du soin et de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce prince, par la lettre qu'il écrivit, peu de temps après sa naissance, à Aristote, pour lui marquer dès-lors qu'il le choisissait pour le précepteur de son fils. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, et un roi digne de la Macédoine.* Que de pensées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand prince et d'un bon père!

[1] Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée; mais cette ville avait été prise deux ans auparavant.

Je les laisse aux réflexions du lecteur, et je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers même, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, et le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent : car un fils tient lieu à chaque père d'un Alexandre [1]. Il paraît que Philippe [2] mit de bonne heure Aristote [3] auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencements, et que le plus habile homme ne l'est pas trop pour bien enseigner les principes.

Description de la Phalange macédonienne.

La phalange macédonienne [4] était un corps d'infanterie composé de seize mille hommes pesamment armés, et que l'on avait coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épée, ils avaient pour armes un bouclier, et une pique appelée par les Grecs *sarisse*. Cette pique avait quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire vingt et un pieds [5]; car la coudée est d'un pied et demi.

Polyb. l. 17, p. 764-767, et lib. 12, p. 664. Ælian. de instruend. Aciebus.

[1] « Fingamus Alexandrum dari nobis, impositum gremio, dignum tantâ curâ infantem (quanquam suus cuique dignus est). » (QUINT. lib. I, cap. I.)

[2] « An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima litterarum elementa tradi ab Aristotele summo ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia a perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset? » (Id. ibid.)

[3] Denys d'Halicarnasse semble marquer qu'Aristote ne fut pas si tôt appelé auprès d'Alexandre.

[4] « Decem et sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui phalangitæ appellabantur. Hæc media acies fuit in fronte, in decem partes divisa. » (TIT. LIV. lib. 37, n. 40.

[5] Quatorze coudées grecques valent 6 mètres $\frac{1}{2}$, la coudée étant de 461 millimètres. — L

La phalange se divisait ordinairement en dix corps, dont chacun était composé de seize cents hommes, rangés sur cent de front, et seize de profondeur. Quelquefois on doublait ou on dédoublait ce dernier nombre selon l'exigence des cas, de sorte que la phalange n'avait quelquefois que huit de profondeur, et d'autres fois en avait trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire et réglée était de seize.

L'espace qu'on laissait à chaque soldat dans les marches était de six pieds, ou, ce qui est la même chose, de quatre coudées, et les rangs étaient aussi à six pieds l'un de l'autre. Quand on menait la phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le soldat n'occupait que trois pieds, et les rangs se rapprochaient à proportion. Enfin, quand il s'agissait de recevoir seulement l'ennemi et de lui résister, la phalange se pressait encore davantage, et chaque soldat n'occupait qu'un pied et demi.

On voit aisément par là l'espace différent qu'occupait, dans ces trois cas, le front de la phalange, en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle avait mille hommes de front. Cet espace, dans le premier cas, était de six mille pieds, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire une demi-lieue. Dans le second cas, cet espace diminuait de la moitié, et ne tenait que cinq cents toises [1]. Et, dans le troisième, il diminuait encore d'une autre moitié, et ne tenait que deux cent cinquante toises [2].

Polybe examine la phalange dans le cas où elle mar-

[1] Cinq stades.

[2] Deux stades et demi.

che contre l'ennemi pour l'attaquer. Chaque soldat pour-lors occupait trois pieds en largeur, et autant en profondeur. Nous avons vu que la pique dont il était armé avait quatorze coudées de long. L'espace entre les deux mains, et ce qui débordait de la pique au-delà de la droite, en occupait quatre; par conséquent la pique s'avançait de dix coudées au-delà du corps de celui qui la portait. Cela posé, la pique des soldats placés au cinquième rang, que j'appellerai les cinquièmes et ainsi du reste, passait le premier rang de deux coudées; celle des quatrièmes, de quatre; celle des troisièmes, de six; celle des seconds, de huit; enfin la pique des premiers s'avançait de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combien la phalange, cette grosse et lourde machine, hérissée de piques, comme on vient de le voir, devait avoir de force quand elle s'ébranlait toute ensemble pour attaquer l'ennemi, piques baissées, et pour tomber sur lui de tout son poids. Les soldats placés au-delà du cinquième rang tenaient leurs piques élevées en haut, mais un peu inclinées sur les rangs qui les précédaient, formant par là une espèce de toit, qui, sans parler de leurs boucliers, les mettait en sûreté contre les traits qu'on leur lançait de loin et qui retombaient sur eux sans leur faire aucun mal.

Les soldats placés dans tous les autres rangs qui suivaient le cinquième ne pouvaient, à la vérité, combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques; mais ils ne laissaient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédaient; car, les soutenant par-derrière de tout le poids de leur corps, et

appuyant contre le dos, ils ajoutaient une force et une impétuosité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi : ils leur donnaient une fermeté et une consistance immobile pour résister à l'attaque, et en même temps ils leur ôtaient tout moyen et toute espérance de fuir en arrière; de sorte qu'il fallait nécessairement ou vaincre, ou périr.

Aussi Polybe avoue que, tant que la phalange conservait son état et son arrangement de phalange, c'est-à-dire tant que les soldats et les rangs demeuraient serrés comme on l'a dit, il n'était pas possible ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer et de la rompre. Et il le démontre d'une manière sensible. Les soldats romains, dit-il (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit), occupent chacun, dans une bataille, trois pieds. Et, comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droite et à gauche en se défendant, soit pour frapper d'estoc et de taille avec leurs épées, on ne peut laisser entre eux moins d'intervalle que trois pieds. Ainsi chaque soldat romain occupe six pieds, c'est-à-dire le double d'espace d'un phalangite [1], et par conséquent en a seul en tête deux du premier rang, et par conséquent aussi dix piques à soutenir, selon ce qui a été dit ci-devant. Or, un seul soldat ne peut ni briser dix piques, ni les enfoncer.

Liv. lib. 32, n. 17. C'est ce que Tite-Live marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment, dans le siége

[1] On a remarqué auparavant que le phalangite n'occupe que trois pieds quand il marche contre l'ennemi, et la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas, un seul soldat romain avait vingt piques à soutenir.

d'une ville, les Romains furent repoussés par les Macédoniens. Le consul [1], dit-il, fit marcher ses cohortes pour enfoncer, s'il se pouvait, la phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains, ayant inutilement lancé leurs javelots contre les Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvraient comme un toit et comme une *tortue*; les Romains, dis-je, tirèrent leur épée : mais ils ne pouvaient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis; et, s'ils venaient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenait lieu de pointe, et cette haie de piques, dont le front de la phalange était armé et hérissé, subsistait toujours.

Paul Émile avoua que dans la bataille contre Persée, dernier roi de Macédoine, ce rempart d'airain, et cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avaient rempli d'étonnement et de crainte. Il ne se souvenait point, disait-il, d'avoir jamais vu un spectacle si capable d'effrayer; et, depuis ce temps-là, il parlait souvent de l'impression que cette terrible vue fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire.

Plut. in Paul. AEmil. p. 265.

Il s'ensuit de tout ce qui vient d'être dit, que la

[1] « Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum (phalangem ipsi vocant), si possent, vi perrumperent, emittebat... Ubi conferti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones objecissent, velut in constructam densitate clypeorum testudinem, Romani, pilis nequidquam emissis, quum strinxissent gladios, neque congredi propiùs, neque præcidere hastas poterant; et, si quam incidissent aut præfregissent, hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integrarum hastarum, velut vallum explebat. »

phalange macédonienne était invincible; cependant l'histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur phalange, ont été vaincus et subjugués par les Romains. Elle était invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeurait phalange: mais c'est ce qui arrivait rarement; car, pour cela, il lui fallait un terrain plat et uni, qui eût beaucoup d'étendue, où il ne se trouvât ni arbre, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or, est-il bien ordinaire de trouver un terrain de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades[1] ou plus d'étendue? car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entière, dont la phalange ne fait qu'une partie.

Mais supposons qu'on trouve un terrain aussi commode qu'on peut le souhaiter (c'est toujours Polybe qui raisonne), de quel usage sera ce corps de troupes rangé en phalange, si l'ennemi, au lieu de s'en approcher et de présenter la bataille, fait des détachements pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois? Que s'il accepte la bataille, le général n'a qu'à ordonner à une partie de son front, au centre, par exemple, de se laisser exprès enfoncer, et de prendre la fuite, pour donner lieu aux phalangites de la poursuivre. En ce cas voilà la phalange rompue, et une grande ouverture qui y est faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les phalangites en flanc à droite et à gauche, pendant que ceux qui sont à la poursuite des ennemis pourront être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe me paraît fort clair, et

[1] Trois quarts de lieue, ou une lieue, ou plus encore.

en même temps fort propre à donner une juste idée de la manière de combattre des Anciens; ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, et en fait une partie essentielle.

Discours sur l'Histoire universelle.

On voit par là, comme M. Bossuet le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la phalange macédonienne[1], formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts et qui ne pouvait se mouvoir que tout d'une pièce, et l'armée romaine, distinguée en petits corps, et par cette raison plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvements. La phalange ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle (c'est ainsi que s'explique Polybe), c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et, pour ainsi dire, faits exprès; et que, faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement: joint, qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier; au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode. On l'unit et on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, et se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachements, aux ralliements, à toute sorte d'évolutions, qu'elle fait ou tout entière ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin, elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange.

[1] « Statarius uterque miles, ordines servans; sed illa phalanx immobilis, et unius generis : romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti quacumquè opus esset, facilis jungenti. » (TIT. LIV. lib. 9, n. 19.)

« Erant pleraque sylvestria circà, incommoda phalangi, maximè Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis velut vallum ante clypeos objecit (quod ut fiat, libero campo opus est), nullius admodùm usùs est. » (Id. lib. 31, n. 39.)

Plut. in Paul. AEmil. p. 265, 266. Tit. Liv. l. 44, n. 41.

C'est ce qui fit remporter à Paul Émile la célèbre victoire contre Persée[1]. Il avait d'abord fait attaquer de front la phalange; mais les Macédoniens, serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, et présentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus, ni être entamés. Mais enfin, l'inégalité du terrain et la grande étendue du front de bataille ne permettant pas aux Macédoniens de continuer par-tout cette haie de boucliers et de piques, Paul Émile remarqua que la phalange était forcée de laisser des ouvertures et des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front et d'un commun effort, mais par troupes détachées et par différents endroits tout à-la-fois. Dans un moment la phalange fut rompue; et toute sa force, qui ne consistait que dans son union et dans l'impression qu'elle faisait toute ensemble, s'évanouit; et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Lib. 12, pag. 663.

Le même Polybe, dans le douzième livre que j'ai déja cité, décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie. Il donne à un escadron huit cents chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front et sur huit de hauteur. Un tel escadron occupait par son front un

[1] « Secunda legio immissa dissipavit phalangem : neque ulla evidentior causa victoriæ fuit, quàm quòd multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbârunt primò, deindè disjecerunt phalangem ; cujus confertæ, et intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longitudine et gravitate hastam cogas, confusâ strue implicantur : si verò ab latere, aut ab tergo, aliquid tumultûs increpuit, ruinæ modo turbantur. Sicut tum adversùs catervatim irruentes Romanos, et interruptâ multifariam acie, obviam ire cogebantur : et Romani, quacumquè data intervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universâ acie in frontem adversùs instructam phalangem concurrissent.... induissent se hastis, nec confertam aciem sustinuissent. » (Tit. Liv.)

stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pied d'une toise ou six pieds par cavalier, espace qui lui était nécessaire pour faire ses évolutions et ses ralliements. Dix escadrons, qui font huit mille chevaux, occupaient dix fois autant d'espace, c'est-à-dire dix stades ou mille toises, ce qui fait à peu près une demi-lieue.

On peut juger, par ce qui vient d'être dit, du terrain qu'occupait une armée, suivant le nombre d'infanterie et de cavalerie dont elle était composée.

§ II. *Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.*

La discorde qui tenait continuellement les Grecs dans les dispositions prochaines à une rupture ouverte, se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens. Ceux-ci habitaient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisèrent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui était les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour crièrent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. La guerre qui survint à ce sujet s'appela *la Guerre sacrée*, comme entreprise par un motif de religion, et dura dix ans. On dénonça les profanateurs aux amphictyons, qui composaient les états-généraux de la Grèce. L'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacriléges, et condamnés à une grosse amende.

An.M. 3649. Av.J.C. 355.

Diod. l. 16, p. 425-433.

Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux et fort accrédité, ayant prouvé par des vers d'Homère qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenait aux Phocéens, les révolte contre ce décret les détermine à prendre les armes, et est

Iliad. l. 2, v. 516.

déclaré général. Il se rend aussitôt à Sparte pour engager les Lacédémoniens dans son parti. Ils étaient fort mécontents d'une sentence qu'avaient portée contre eux les amphictyons, à la sollicitation des Thébains, par laquelle ils avaient été condamnés aussi à une amende, pour s'être emparés par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes. Archidamus, l'un des rois de Sparte, reçut fort bien Philomèle. Il n'osa pourtant pas encore se déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent et de lui fournir secrètement des troupes; ce qu'il exécuta.

Philomèle, de retour, lève des soldats, et commence par attaquer le temple de Delphes, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître, les habitants du pays ayant fait une faible résistance. Les Locriens, peuple voisin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, et furent battus en plusieurs rencontres. Philomèle, animé par ces premiers succès, augmente de jour en jour ses troupes, et se met en état de soutenir vigoureusement son entreprise. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le décret des amphictyons qui condamnait les Phocéens, fait savoir dans tout le pays qu'il n'a pas dessein de toucher aux richesses du temple, et qu'il ne songe qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits et leurs anciens priviléges. Il avait besoin de se fortifier de l'autorité du dieu qui présidait à Delphes, et d'avoir pour lui une réponse favorable de l'oracle. La prêtresse refusait de lui prêter son ministère; mais, intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra; et il ne manqua pas d'en donner avis à tous les peuples voisins.

An. M. 3650. Av. J C. 354. L'affaire devint fort sérieuse. Les amphictyons s'étant

assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on ferait la guerre aux Phocéens. Presque tous les peuples de la Grèce entrèrent dans cette querelle, et prirent parti pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, et plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour le dieu. Sparte, Athènes et quelques autres villes du Péloponnèse se joignirent aux Phocéens. Philomèle, jusque-là, n'avait point encore touché aux trésors du temple; mais, devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvaient être mieux employées qu'à sa défense, car il couvrait de ce beau nom son entreprise sacrilége; et, à la faveur de cette nouvelle ressource, ayant doublé la paie des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

Il se donna plusieurs combats, et le succès balança quelque temps entre les deux partis. On sait combien les guerres de religion sont à craindre, et à quels excès un faux zèle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre, ayant fait plusieurs prisonniers, les condamnèrent tous à mort comme sacriléges et excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci avaient remporté d'abord quelques avantages; mais, ayant été vaincus dans un grand combat, Philomèle leur chef, se voyant poussé sur une hauteur d'où il n'y avait point d'issue, après s'être long-temps défendu avec un courage invincible, se précipita la tête en bas du haut d'un rocher, pour éviter les tourments auxquels il avait sujet de s'attendre, s'il était tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque son frère lui succéda, et prit le commandement des troupes.

Ce nouveau chef eut bientôt mis sur pied une nou- An. M. 3651. Av. J.C. 353.

velle armée, la solde avantageuse qu'il proposait lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi, à force d'argent, plusieurs des chefs qui étaient dans l'autre parti, et les obligea ou à se retirer, ou à agir mollement. Par ce moyen il remporta plusieurs avantages.

Dans ce mouvement général de la Grèce, armée en faveur des Phocéens ou des Thébains, Philippe avait cru devoir demeurer neutre. Il était de la politique de ce prince ambitieux, d'ailleurs peu touché de la religion et des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avait rien à gagner pour lui, et de profiter d'une occasion où toute la Grèce, occupée d'une grosse guerre, et devenue distraite sur ses démarches, lui laissait une entière liberté d'étendre ses frontières, et de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il était bien aise aussi de voir les deux partis s'affaiblir et se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité et d'avantage.

An. M. 3651. Av. J. C. 353. Diod. p. 434.

Voulant s'assujettir la Thrace, et assurer les conquêtes qu'il y avait déja faites, il songea à se rendre maître de Méthone, petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétait, et mettait obstacle à ses desseins, quand elle se trouvait entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit, et la rasa. C'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une aventure fort singulière. Aster, d'Amphipolis, s'était offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquait pas les oiseaux, lors même qu'ils volaient le plus vite. Philippe lui répondit : *Eh bien, je vous prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre*

Suidas, voce Κάρανος.

aux étourneaux. La raillerie piqua au vif l'arbalétrier. Souvent un bon mot coûte bien cher, et ce n'est pas un petit mérite que de savoir contenir sa langue. Aster, s'étant jeté dans la place, tira contre lui une flèche où il y avait écrit, *A l'œil droit de Philippe*, et lui prouva cruellement qu'il savait bien tirer, car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoya la même flèche avec cette inscription : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville*; et il lui tint parole.

Un habile chirurgien tira la flèche de l'œil de Philippe avec tant d'adresse et de délicatesse, qu'il ne resta aucune trace de la plaie; et, ne pouvant lui sauver l'œil, du moins il lui sauva la difformité. Ce prince néanmoins, depuis, eut toujours la faiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échappait à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *cyclope*, ou seulement le mot d'*œil*. On ne rougit pourtant guère d'un défaut honorable. Une femme lacédémonienne pensait plus en homme, lorsque, pour consoler son fils, qu'une blessure glorieuse avait rendu boiteux, elle lui disait: *Va, mon fils, tu ne saurais plus faire un pas qui ne te fasse souvenir de ta valeur*.

Plin. lib. 7, cap. 37.

Demetr. Phaler. de Elocut. c. 3.

Après la prise de Méthone, Philippe, toujours attentif ou à affaiblir ses ennemis par de nouvelles conquêtes, ou à s'attacher de nouveaux amis par des services importants, marcha en Thessalie, qui avait imploré son secours contre les tyrans. La mort d'Alexandre de Phères semblait avoir assuré la liberté du pays; mais les frères de Thébé, sa femme, qui l'avaient massacré de concert avec elle, las d'avoir joué quelque temps le personnage de libérateurs, firent revivre sa tyrannie, et accablèrent les Thessaliens d'un nou-

Diod. p. 432-435.

veau joug. Lycophron, l'aîné des trois frères, qui avait succédé à Alexandre, s'était fortifié de la protection des Phocéens. Onomarque, leur chef, lui mena un gros corps de troupes, et remporta d'abord contre Philippe un avantage assez considérable; mais, dans une seconde action, il fut entièrement vaincu, et son armée mise en déroute. Les fuyards furent poursuivis jusqu'au bord de la mer. Plus de six mille hommes demeurèrent sur la place, du nombre desquels était Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence; et trois mille prisonniers qu'on avait faits furent précipités dans la mer, par ordre de Philippe, comme des sacriléges et des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phères, et, par sa retraite, laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la phalange macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires et à celles de son fils.

Phaylle, qui avait succédé à son frère Onomarque, trouvant les mêmes ressources que lui dans les richesses immenses du temple, leva une armée nombreuse; et, soutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, et des autres alliés, qu'il payait grassement, il passa dans la Béotie, et attaqua les Thébains. Les avantages et les pertes furent long-temps balancés de part et d'autre; mais enfin Phaylle, saisi d'une maladie subite et violente, après avoir souffert de cruels tourments, finit sa vie d'une manière digne de ses impiétés et de ses sacriléges. On mit à sa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; et on lui

..na pour conseil Mnaséas, qui avait beaucoup d'expérience, et était fort attaché à sa famille.

Le nouveau chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, et enrichit tous ses amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, et nommèrent des commissaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avaient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé; et il se trouva, par l'enquête exacte que l'on fit, que, depuis le commencement de la guerre, on avait tiré du temple plus de dix mille talents [1], c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnaie.

Philippe, après avoir délivré la Thessalie, songea à porter ses armes dans la Phocide. Voici la première tentative qu'il fait pour mettre le pied dans la Grèce, et pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les rois de Macédoine avaient toujours été exclus comme étrangers. Dans ce dessein, sous prétexte de passer en Phocide, et d'y aller punir les Phocéens sacriléges, il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnait une entrée libre dans la Grèce, et sur-tout dans l'Attique. Les Athéniens, au bruit de cette marche, qui pouvait avoir d'étranges suites et pour eux et pour toute la Grèce, accoururent aux Thermopyles, et se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa pas même entreprendre de forcer; ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

An.M.3652.
Av.J.C.352.

[1] Environ 55,000,000 francs. — L.

§ III. *Démosthène, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, et les anime contre ce prince. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthène tâche, par ses harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de faibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place.*

Comme la suite va nous montrer Philippe aux prises avec les Athéniens, et que, par les vives exhortations et les sages conseils de Démosthène, ils deviendront ses plus grands ennemis et les plus puissants obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paraît pas hors de propos, avant que d'entrer en matière, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athènes et de la disposition actuelle de ses citoyens.

Il ne faut pas juger du caractère des Athéniens dans le temps dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du temps des batailles de Marathon et de Salamine, de la vertu desquels ils avaient extrêmement dégénéré. Ce n'étaient plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voyait plus le même zèle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuyer les fatigues de la guerre sur terre et sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des généraux d'armée et des magistrats à qui ils confiaient l'administration de l'état.

A ces dispositions si utiles et si glorieuses avaient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeaient sur des troupes mercenaires, la dissipation du trésor public en jeux et en spectacles, le goût pour les flatteries de leurs orateurs, et la malheureuse facilité d'accorder les charges à la brigue et à la cabale, tous avant-coureurs ordinaires de la ruine des états. Voilà ce qu'était Athènes, lorsque le roi de Macédoine commença à attaquer la Grèce.

Nous avons vu que Philippe, après plusieurs conquêtes, avait fait une tentative inutile pour s'avancer jusque dans la Phocide, parce que les Athéniens, justement alarmés du péril qui les menaçait, lui avaient fermé le passage des Thermopyles. Démosthène, profitant d'une si favorable disposition, monte sur la tribune aux harangues, pour tracer à leurs yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de Philippe, et pour les convaincre de l'absolue nécessité qu'elle leur impose d'user des plus promptes précautions. Or, comme le succès de ses armes et la rapidité de ses progrès répandaient dans Athènes une espèce de terreur fort approchante du désespoir, l'orateur, par un artifice merveilleux, s'attache d'abord à relever les courages abattus, et rejette uniquement sur leur mollesse et sur leur nonchalance la cause de leurs désastres; car, si jusque-là ils s'étaient acquittés exactement de leur devoir, et que, malgré toute leur activité et tous leurs efforts, Philippe l'eût emporté sur eux, il ne leur resterait plus en effet de ressource ni d'espérance. Mais, et dans ce discours-ci, et dans ceux qui suivront, Démosthène insiste fortement sur

An. M. 3652.
Av. J.C. 352.

Demosth. 1. Philipp.



cette réflexion, que la négligence des Athéniens est l'unique cause de l'agrandissement de Philippe, et que c'est elle qui le rend hardi, entreprenant, et plein d'une insolente fierté, qui va jusqu'à insulter aux Athéniens.

« Voyez, leur dit Démosthène en parlant de Philippe, à quel point monte l'arrogance du personnage, « qui ne vous donne point le choix ou de l'action, ou « du repos, mais qui use de menaces, et, selon le bruit « commun, tient les discours les plus insolents; et, non « content de ses premières conquêtes, incapables de « le satisfaire, il se porte chaque jour à quelque nouvelle entreprise. Vous attendez peut-être que quelque nécessité vous force d'agir. En est-il une plus « grande pour des hommes libres que la honte et l'infamie? Voulez-vous donc vous promener éternellement dans la place publique en vous demandant les « uns aux autres, *Dit-on quelque chose de nouveau?* Eh! « quoi de plus nouveau qu'un homme de Macédoine, « vainqueur des Athéniens, et souverain arbitre de la « Grèce? *Philippe est mort*, dit l'un. *Non, il n'est que* « *malade*, répond l'autre [1]. Mort ou malade, que vous « importe, Athéniens? A peine le ciel vous en aurait-il « délivrés, qu'à vous comporter de la sorte vous vous « feriez bien vite vous-mêmes un autre Philippe; puis-

[1] La blessure qu'il avait reçue à Méthone avait donné lieu à tous ces bruits.

= Il est plus vraisemblable que ces bruits avaient pris naissance à l'époque du siége d'*Heræum*, ville de Thrace : Philippe tomba dangereusement malade pendant le siége, la 4[e] année de la 106[e] olympiade; les Athéniens, qui avaient équipé une flotte, commandée par Charidème, se désistèrent de l'expédition, sur la nouvelle que Philippe était très-malade, et même, selon quelques-uns, qu'il était mort. C'est ce que Démosthène leur reproche vivement dans la troisième Olynthiaque (p. 29, l. 22, ed. *Reisk.*). — L.

« que celui-ci doit ses accroissements bien moins à sa « force qu'à votre indolence. »

Démosthène ne s'en tint pas à de simples remontrances, ni à des avis généraux; il proposa un projet qui lui paraissait propre à arrêter les entreprises de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flotte de cinquante galères, et qu'ils prennent une ferme résolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galères légèrement armées, pour servir d'escorte aux convois de la flotte et aux vaisseaux de transport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de son temps le général élu par la faction la plus puissante ne formait l'armée que d'un assemblage confus d'étrangers et de mercenaires qui servaient mal, il demande qu'on lève seulement deux mille hommes de troupes choisies, dont il y en aura cinq cents Athéniens, et le reste tiré des alliés; avec deux cents cavaliers, dont cinquante aussi seront Athéniens.

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde seulement les munitions de bouche et la subsistance des troupes, indépendamment de leur solde, ne devait coûter par an guère plus de quatre-vingt-dix talents [1] (quatre-vingt-dix mille écus [2]), savoir: quarante talents pour dix galères d'escorte, à raison de vingt mines [3] (mille livres) par mois pour chaque galère: autres quarante talents pour les deux mille hommes de pied, à dix dragmes [4] (cinq livres) par mois pour chaque fantassin; lesquelles cinq livres par

[1] Le talent valait mille écus. = 5,500 fr. — L.

[2] 495,000 francs. — L.

[3] 1833 fr. — L.

[4] 9 fr. 17 c. — L.

mois font un peu plus de trois sous et un liard par jour [1] : enfin douze talents pour les deux cents chevaux, à trente dragmes [2] (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval; lesquelles quinze livres par mois font dix sous par jour [3]. J'entre dans ce détail exprès pour faire connaître sur quel pied pour-lors on faisait la dépense de la guerre. Démosthène ajoute que, si quelqu'un s'imagine que les seules munitions de bouche ne soient pas une grande avance, il n'en juge pas sainement : car il est persuadé que, pourvu que les troupes ne manquent point de provisions, la guerre leur fournira tout le reste; et que, sans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux alliés, elles trouveront à se payer de leur solde entière.

Comme on pouvait s'étonner qu'il se restreignît à un si petit nombre de troupes, il en rend raison : c'est que l'état présent de la république ne permet pas aux Athéniens d'opposer à Philippe des forces capables de l'attaquer en rase campagne, mais qu'ils doivent nécessairement se réduire à de simples courses. Ainsi son dessein est que ce petit corps d'armée voltige sans relâche vers les frontières de la Macédoine, et y tienne en respect l'ennemi, l'observe, le harcèle, et le serre de près, afin qu'il ne concerte pas librement ses entreprises, et n'exécute pas à son aise tout ce qu'il voudra tenter.

On ne sait pas quel fut le succès de cette harangue. Il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens, qui n'étaient point attaqués personnellement, s'endormirent, par la nonchalance qui leur était naturelle, sur

[1] Par jour 37 cent. ou plus de 7 sous. — L.

[2] 27 fr. 50 c. — L.

[3] 92 centimes par jour. — L.

les progrès de Philippe. Les divisions de la Grèce lui étaient fort favorables. Athènes et Lacédémone, d'un côté, ne songeaient qu'à humilier Thèbes leur rivale: de l'autre, les Thessaliens pour se délivrer de leurs tyrans, les Thébains pour se maintenir la supériorité que les batailles de Leuctres et de Mantinée leur avaient acquise, se dévouaient absolument à Philippe, et, sans le vouloir, l'aidaient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, sut bien profiter de toutes ces dissensions. Ce roi, pour la sûreté de ses frontières, n'avait rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace; et il ne le pouvait guère qu'aux dépens d'Athènes, qui, depuis la défaite de Xerxès, avait en ce pays-là plusieurs colonies, outre divers états alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninsule de Pallène, était une de ces colonies. Elle avait eu de grands démêlés avec Amyntas, père de Philippe : elle avait même traversé ce dernier à son avénement à la couronne. Cependant, comme il était encore mal affermi sur son trône, il usa d'abord de dissimulation, et rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque temps après, il céda Potidée, place importante, qu'il avait conquise avec eux et pour eux sur les Athéniens. Quand il se vit en état de faire éclore son dessein, il prit ses mesures pour former le siége d'Olynthe. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, et sollicitèrent l'envoi d'un prompt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des orateurs dans la tribune. Ils y montèrent chacun à leur tour, et leur tour venait

plus tôt ou plus tard selon leur âge. Démosthène, qui n'avait que trente-quatre ans, ne parla qu'après que ses anciens eurent long-temps agité la matière.

2. Olynth. Dans ce discours [1], l'orateur, pour mieux aller à ses fins, épouvante et rassure alternativement les Athéniens. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté, c'est un ambitieux que l'empire du monde entier ne rassasierait pas; un superbe, qui regarde tous les hommes, et même ses alliés, comme autant de sujets ou d'esclaves, et qui par cette raison s'irrite de l'obéissance trop lente comme de la révolte déclarée; un politique vigilant, qui, toujours attentif à se prévaloir des imprudences et des fautes d'autrui, saisit avidement les conjonctures avantageuses; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, et qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connaître ni moments de repos, ni différences de saisons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, et se précipite au milieu des hasards; un corrupteur, qui, la bourse à la main, marchande, trafique, achète, et ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, et pour qui elle paraît avoir oublié son inconstance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un imprudent, qui mesure ses vastes pro-

[1] La harangue que Démosthène prononça pour-lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais M. de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse [*Epist. ad Amm.*, t. VI, p. 725, ed. *Reisk.*], qui doit être ici d'un grand poids, dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthène, et place celle-ci à la tête des Olynthiennes. Quoique je suive son sentiment, je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.

jets, non à ses forces, mais à son ambition seule; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui-même le tombeau de sa propre grandeur, et ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les plus ruineux de tous les fondements, la mauvaise foi et la scélératesse; un usurpateur, haï universellement au-dehors, qui a soulevé tous les peuples contre lui en foulant aux pieds toutes les lois humaines et divines; un tyran, détesté jusque dans le sein de ses états, où, par l'infamie de ses mœurs et par ses autres vices, il a lassé la patience de ses capitaines, de ses soldats, et généralement de tous ses sujets; enfin un parjure et un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, et que les dieux vont frapper par la main de quiconque voudra servir leur courroux et seconder leur vengeance.

Voilà le double portrait de Philippe que trace M. de Tourreil, en réunissant tous les traits répandus dans la harangue de Démosthène dont il s'agit : par où l'on voit avec quelle liberté on parlait à Athènes contre un prince si puissant.

Notre orateur, après avoir ainsi représenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aisé à vaincre, conclut que l'unique et sûr moyen d'abattre un tel ennemi, c'est de réformer les abus nouveaux, de rappeler l'ancien ordre, de pacifier les dissensions domestiques, et d'étouffer les cabales incessamment renaissantes; en sorte que tout se réunisse au seul point de l'intérêt public, et qu'à frais communs, chacun, selon ses talents et ses facultés, concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Suid. in voce Δημάδης. Démade, corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthène. On envoya, sous la conduite du général Charès, trente galères et deux mille hommes au secours des Olynthiens, qui dans ce besoin pressant, où toute la Grèce généralement était intéressée, ne purent rien obtenir que de la seule république d'Athènes.

An. M. 3655. Av. J.C. 349. Ce secours n'interrompit ni les desseins ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide[1], s'empare de plusieurs places, emporte et rase la forteresse de Gire, et jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe alors, serrée de plus près, et menacée des derniers malheurs, envoya aux Athéniens une seconde ambassade, et sollicita de nouveaux secours. Démosthène appuie fortement la demande, et prouve qu'autant par honneur que par intérêt les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'olynthienne comptée ordinairement la troisième.

L'orateur, toujours animé d'un zèle vif et ardent pour la sûreté et la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vue des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux, s'ils persévèrent dans leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athènes avec toutes ses forces.

Le principal embarras roulait sur le moyen de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étaient divertis ailleurs, et employés à la célébration des jeux publics.

[1] Rollin veut dire *dans la Chalcidique*. — L.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Égine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur trésor mille talents [1] chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteraient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux réglements. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer, en temps de paix, les mille talents, et de le défrayer par là aux spectacles en donnant à chaque citoyen deux oboles [2], sauf à reprendre ce fonds en temps de guerre. La proposition fut agréée et la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénère tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appelée par Démade *une glu où les citoyens allaient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Éubule, un des principaux chefs de la faction opposée à Démosthène, fit défendre, sous peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avait prêté aux jeux et aux plaisirs : on punit même Apollodore pour avoir ouvert et appuyé l'avis contraire.

Cette folle dissipation eut d'étranges suites. On ne pouvait la réparer que par des impositions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuait de vives querelles, et mettait dans les préparatifs de guerre une lenteur qui, sans épargner la dépense, en ruinait tout

[1] 5,500,000 fr. — L.

[2] Ces jeux, outre les deux oboles qu'on distribuait à chacun des assistants, entraînaient beaucoup d'autres dépenses.

le fruit. Comme les artisans et les gens de marine, qui composaient plus des deux tiers du peuple d'Athènes, ne contribuaient point de leur bien, et n'avaient qu'à payer de leur personne, le poids des taxes tombait uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquaient pas de murmurer, et de reprocher aux autres que les deniers publics se consumaient en fêtes, en comédies, et en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentait le maître, se mettait peu en peine de leurs plaintes, et n'était pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédaient, à son exclusion, les emplois et les dignités : d'ailleurs il s'agissait de la vie, si l'on osait seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une manière sérieuse et dans les formes.

Démosthène hasarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette matière; mais il le fit avec beaucoup d'art et de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pied une armée pour arrêter les entreprises de Philippe, il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever et entretenir ces troupes, que celui qui était destiné aux distributions du théâtre. Il demande qu'on nomme des commissaires, non pour établir de nouvelles lois, il n'y en avait déja que trop, mais pour examiner et abolir celles qui se trouveraient contraires au bien de la république. Il n'encourait pas la peine capitale portée par ces lois, parce qu'il n'en demandait pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des commissaires pour en faire l'examen. Il laissait seulement entrevoir la nécessité qu'il y avait d'abolir une loi qui faisait gémir les plus zélés citoyens, et les

réduisait à l'alternative, ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidèle et courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide et prévaricateur.

Il paraît que ces remontrances n'eurent pas le succès qu'elles méritaient, puisque, dans l'olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la première, l'orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, et jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athènes, demanda, par une troisième ambassade, des troupes composées, non de mercenaires et d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincère ardeur pour l'intérêt et de leur propre gloire et de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthène, les Athéniens envoyèrent une seconde fois Charès avec un secours de dix-sept galères, de deux mille hommes de pied, et de trois cents cavaliers, tous citoyens d'Athènes, tels qu'Olynthe les desirait.

Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe. Le secours et les efforts d'Athènes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques; car deux de ses citoyens, Euthycrate et Lasthène, qui étaient les premiers de la ville, et actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la brèche que ses largesses avaient faite. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitants, vend l'autre, et ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimait la trahison, et n'aimait pas les traîtres. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée macédonienne, fit honte à

An. M. 3656. Av. J.C. 348. Diod. l. 16, p. 450-452.

Plut. in Apophtheg. pag. 178.

Euthycrate et à Lasthène de leur perfidie. Ils en demandèrent justice à Philippe, qui les paya de cette ironie, plus sanglante que l'injure même : *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

La prise de cette ville lui causa une grande joie. C'était une des places les plus importantes pour lui, et dont les forces pouvaient le plus balancer sa puissance. Elle avait, quelques années auparavant, résisté pendant un assez long temps aux forces de la Macédoine et de Lacédémone jointes ensemble; et Philippe l'avait enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte.

Diod. l. 15, pag. 341.

Il donna des spectacles, et fit célébrer des jeux publics avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas et de festins où il se rendait populaire, et comblait tous les conviés de présents et de marques d'amitié.

§ IV. *Philippe se déclare pour ceux de Thèbes contre les Phocéens, et commence ainsi à prendre part à la guerre Sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix et de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthène. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, et termine la guerre Sacrée. Il est admis dans le Conseil Amphictyonique.*

An. M 3657. Av. J. C. 347.

Les Thébains, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenaient depuis long-temps contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déja remarqué, il avait

gardé une espèce de neutralité par rapport à la guerre sacrée, et il semblait attendre, pour se déclarer, que les deux partis se fussent mutuellement affaiblis par la longueur d'une guerre qui les épuisait également. Les Thébains pour-lors avaient beaucoup rabattu de cette fierté et de ces ambitieuses prétentions que leur avaient inspirées les victoires d'Épaminondas. Aussitôt donc qu'ils recherchèrent l'alliance de Philippe, ce prince résolut d'épouser la querelle de cette république contre les Phocéens. Il n'avait point perdu de vue le projet qu'il avait formé de se ménager une entrée dans la Grèce pour y dominer. Pour faire réussir son dessein, il devait se déclarer pour l'un des deux partis qui partageaient alors toute la Grèce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens et des Spartiates. Il n'était pas assez insensé pour se flatter que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Grèce. Il ne lui restait donc qu'à embrasser le parti des Thébains, qui venaient d'eux-mêmes s'offrir à lui, et à qui sa puissance devenait nécessaire pour se soutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'hésita donc point à se déclarer pour eux. Mais, pour donner une couleur avantageuse à ses armes, outre la reconnaissance dont il affectait de se piquer pour Thèbes, où il avait été élevé, il prétendait se faire honneur de son zèle pour le dieu outragé, et était bien aise de se faire la réputation d'un prince religieux, qui embrassait vivement les intérêts du dieu et du temple de Delphes, afin de s'attirer par là l'estime et l'amitié des Grecs. Les politiques font usage de tout, et cherchent à couvrir les entreprises les plus injustes du voile de la probité, et quelquefois même de la religion, quoi-

que souvent, dans le fond, ils ne fassent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Demosth. Orat. de falsa Legatione.

Philippe n'avait rien plus à cœur que de s'assurer des Thermopyles, qui lui ouvraient un passage dans la Grèce, de s'approprier tout l'honneur de la guerre sacrée, de paraître y avoir tranché en maître, et de présider enfin aux jeux pythiques. Il voulait porter du secours aux Thébains, et par leur moyen se r maître de la Phocide : mais, pour mettre en exéc cette double vue, il fallait en dérober la connaissance aux Athéniens, qui étaient actuellement déclarés contre Thèbes, et qui depuis long-temps étaient alliés des Phocéens. Il s'agissait donc de leur faire prendre le change, en leur montrant un autre objet; et c'est à quoi la politique de Philippe réussit merveilleusement.

Les Athéniens, qui commençaient à se lasser d'une guerre qui leur était fort onéreuse et peu utile, avaient chargé Ctésiphon et Phrynon de sonder les intentions de Philippe, et de le pressentir sur la paix. Ils rapportèrent que Philippe ne s'en éloignait pas, et témoignait même beaucoup de bonne volonté pour la république. Sur quoi l'on résolut d'envoyer une ambassade solennelle pour s'instruire de la vérité plus à fond, et pour avoir les derniers éclaircissements que demandait une semblable négociation. Eschine et Démosthène furent du nombre des dix ambassadeurs, qui en ramenèrent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix s'acquittèrent fidèlement de leur commission, et en rendirent un fort bon compte. On les renvoie aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, et de la cimenter par la religion des serments. Alors Démosthène, qui dans la première ambassade

avait rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, et leur avait promis qu'il reviendrait les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, et conseille cependant à ses collègues de s'embarquer au plus tôt, comme la république l'avait ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe par-tout où il serait. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a recommandée, marchent à pas d'ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrêtent trois mois entiers, et donnent le temps à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace. Enfin, s'étant abouchés avec le roi de Macédoine, ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Celui-ci, content de les avoir endormis par un projet de traité, en différait de jour en jour la ratification. Il avait trouvé le moyen de corrompre à force de présents tous les ambassadeurs, à l'exception de Démosthène, qui, se trouvant seul, s'opposait en vain à ses collègues.

Cependant Philippe faisait toujours avancer ses troupes. Étant arrivé à Phères en Thessalie, il ratifie enfin le traité de paix, où il refuse de comprendre les Phocéens. Quand on eut appris à Athènes que Philippe avait signé le traité, cette nouvelle y répandit beaucoup de joie, sur-tout parmi les personnes qui avaient de l'éloignement pour la guerre et qui en redoutaient les suites. Isocrate était de ce nombre. C'était un citoyen zélé pour le bien public, et plein de bonnes intentions. La faiblesse de sa voix, jointe à une timidité naturelle, l'avait empêché de se produire en public, et de monter, comme les autres, sur la tribune

Isocr. Orat. ad Philip.

aux harangues. Il avait ouvert à Athènes une école où il donnait des leçons sur la rhétorique et formait les jeunes gens à l'éloquence; et il le faisait avec un grand succès et une grande réputation. Il n'avait pas néanmoins renoncé entièrement au soin des affaires publiques; et le service que les autres rendaient de vive voix à la patrie dans les assemblées, il tâchait de le lui rendre par des écrits où il exposait ses sentiments; et ces écrits devenaient bientôt publics, et étaient lus avec beaucoup d'empressement.

Dans l'occasion dont il s'agit, il en fit un assez long, qu'il adressa à Philippe, avec qui il était en liaison, mais de la manière qui convient à un bon et fidèle citoyen. Il était alors fort âgé, et avait au moins quatre-vingt-huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venait de conclure pour concilier entre eux tous les peuples de la Grèce, et à porter ensuite la guerre contre le roi des Perses. Il s'agissait de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendaient; savoir, Athènes, Sparte, Thèbes, Argos. Il avoue que, si Sparte ou Athènes étaient dominantes comme autrefois, il n'aurait garde de faire une telle proposition, qui ne serait point certainement de leur goût, et que la fierté de ces deux républiques, nourrie et augmentée par d'heureux succès, rejetterait avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Grèce, fatiguées et épuisées par de longues guerres, et humiliées chacune à leur tour par des revers fâcheux, ont un intérêt égal à poser les armes et à vivre en paix, selon l'exemple qu'Athènes avait commencé à leur en

donner, c'est l'occasion du monde la plus favorable à Philippe de concilier ensemble toutes les villes de la Grèce.

S'il avait le bonheur de réussir dans un tel projet, un succès si glorieux et si avantageux l'éléverait au-dessus de tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dans la Grèce. Mais le dessein et le projet seul, quand il n'aurait pas tout l'effet qu'il en peut attendre, lui attirerait infailliblement l'estime, l'affection et la confiance de tous les peuples de la Grèce, avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes et à toutes les conquêtes dont il pourrait se flatter.

Il est vrai que plusieurs personnes, prévenues contre Philippe, le représentent et le décrient comme un prince artificieux qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles, mais qui, dans le fond, n'a d'autre vue que d'opprimer la Grèce et de s'en rendre maître. Isocrate, soit trop facile crédulité, soit desir de gagner Philippe, suppose que des bruits si injurieux n'ont aucun fondement, n'étant pas vraisemblable qu'un prince qui fait gloire de descendre d'Hercule, le libérateur de la Grèce, songeât à l'envahir et à s'en rendre le tyran. Mais ce sont ces bruits-là mêmes, si capables de noircir son nom et de ternir toute sa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fausseté aux yeux de toute la Grèce par des preuves non suspectes, en laissant et maintenant chaque ville dans la possession de ses lois et de sa liberté, en écartant avec soin tout soupçon de partialité, en n'épousant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble désintéressement et par un amour inaltérable de la justice, enfin en n'ambitionnant que la qualité de pacifi-

cateur de la Grèce, titre infiniment plus glorieux que celui de vainqueur et de conquérant.

C'est dans les états du roi de Perse qu'il doit aller chercher et mériter ces derniers titres. La conquête lui en est ouverte et assurée, s'il vient à bout de pacifier la Grèce. Il doit se souvenir qu'Agésilas, avec les seules troupes de Sparte, fit trembler le trône persan, et l'aurait certainement renversé, sans les divisions domestiques de la Grèce qui l'y rappelèrent. La victoire signalée des Dix-Mille, sous Cléarque, et leur retraite triomphante à la vue d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit attendre des Macédoniens et des Grecs réunis ensemble, et commandés par Philippe, contre un prince inférieur en tout à celui que Cyrus allait attaquer.

Isocrate finit en témoignant qu'il paraît que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès que pour le mettre en état de former et d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ses avis à trois points : gouverner son propre empire avec sagesse et justice, pacifier les peuples voisins et la Grèce entière sans y rien prétendre pour soi. porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout temps des Grecs, et qui avait souvent juré leur perte. Il faut l'avouer, voilà un plan bien magnifique, et bien digne d'un grand prince : mais Isocrate connaissait mal Philippe, s'il l'en croyait capable. Il n'avait ni l'équité, ni la modération, ni le désintéressement que demandait un tel projet. Il songeait réellement à passer dans la Perse, et sentait bien qu'auparavant il fallait s'assurer de la Grèce; mais c'était par la force, et non par des bienfaits, qu'il voulait s'en

assurer. Il ne songeait point à gagner les peuples ni à les persuader, mais à les abattre et à les dompter. Comme, de son côté, il ne faisait aucun cas des alliances et des traités, il mesurait les autres sur lui-même, et voulait les retenir par des liens plus forts, selon lui, que ceux de l'amitié, de la reconnaissance et de la bonne foi.

Démosthène, qui était plus au fait des affaires qu'Isocrate, jugeait plus sainement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade, il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours ni la conduite du roi de Macédoine, et qu'on a tout à craindre de sa part. Eschine, au contraire, qui était entièrement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses et dans le procédé de ce prince que candeur et bonne foi. Il avait promis que l'on repeuplerait Thespies et Platée malgré l'opposition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserverait, et ne leur ferait aucun mauvais traitement; qu'il rétablirait l'ordre dans Thèbes; qu'Orope demeurerait en propre aux Athéniens; et que, pour équivalent d'Amphipolis, on leur livrerait l'Eubée. Démosthène eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchait à se rendre maître absolu de la Phocide, et que de la lui abandonner c'était trahir l'état et lui livrer la Grèce entière, il ne fut point écouté; et le discours d'Eschine, qui répondait de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

Toutes ces délibérations donnèrent le temps à ce prince de s'emparer des Thermopyles, et d'entrer dans la Phocide. Jusque-là on n'avait pu réduire les Phocéens à la raison. Philippe n'eut qu'à se montrer; la

An. M. 3658.
Av. J.C. 346.

Diod. l. 16, pag. 455.

terreur de son nom jeta par-tout l'épouvante. Supposant qu'il marchait contre des sacriléges, et non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, et les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeaient l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demandent la paix, et se livrent à la merci de Philippe, qui permet à Phalécus, leur chef, de se retirer dans le Péloponnèse avec les huit mille hommes qu'il avait pris à sa solde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en coûtât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue et sanglante guerre qui avait épuisé les forces des deux partis. Cette victoire lui fit un honneur incroyable dans toute la Grèce [1]. Il n'y était parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardait comme le vengeur du sacrilége et le protecteur de la religion; et l'on mettait presque au nombre des dieux celui qui en avait défendu la majesté avec tant de courage et de succès.

Philippe, pour ne paraître rien faire de son autorité privée dans une affaire qui concernait toute la Grèce, assemble le conseil des amphictyons, et les établit, pour la forme, souverains juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces juges dévoués à ses volontés, il ordonne qu'on ruinera les villes de la Phocide; qu'on les réduira toutes en bourgs de soixante feux, et que les bourgs seront placés à une certaine distance l'un de l'autre; que l'on proscrira irrémissible-

[1] « Incredibile, quantùm ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem sacrilegii, illum ultorem religionum. Dignum itaque qui diis proximus haberetur per quem deorum majestas vindicata sit. » (JUSTIN.)

ment les sacriléges, et que les autres ne demeureront possesseurs de leurs biens qu'à la charge d'un tribut annuel, qui s'exigera jusqu'à la restitution entière des sommes enlevées du temple de Delphes. Philippe ne s'oublia pas dans cette occasion. Après avoir soumis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui transportât le droit de séance au conseil amphictyonique, dont on les avait déclarés déchus. Les amphictyons, dont il venait de servir la vengeance, n'osèrent le refuser, et l'agrégèrent à leur corps; ce qui était pour lui d'une grande importance, comme la suite le fera voir, et d'une très-dangereuse conséquence pour tout le reste de la Grèce. Ils donnèrent aussi à Philippe l'intendance des jeux pythiques, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, parce que les Corinthiens, qui l'avaient eue jusque-là, s'en étaient rendus indignes par la part qu'ils avaient prise au sacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athènes la manière dont les Phocéens avaient été traités, on comprit, mais trop tard, le tort qu'on avait eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthène, et de s'être livré aveuglément aux vaines promesses d'un traître qui avait vendu sa patrie. Outre la honte et la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédération à l'égard des Phocéens, ils reconnurent qu'en abandonnant leurs alliés ils avaient trahi leurs propres intérêts : car Philippe, maître de la Phocide, l'était devenu des Thermopyles; ce qui lui ouvrait les portes et lui donnait les clefs de la Grèce. Les Athéniens donc, justement alarmés pour eux-mêmes, ordonnèrent qu'on retirerait les femmes et les enfants de la campagne dans la ville, qu'on réta- Demosth. de falsa Legat. pag. 312.

blirait les murs, et qu'on fortifierait le Pirée, pour se mettre en état de défense en cas d'invasion.

Ils n'avaient point eu de part au décret qui avait reçu Philippe au nombre des amphictyons. Peut-être s'absentèrent-ils pour ne pas l'autoriser par leur présence; ou, ce qui paraît plus vraisemblable, Philippe, en vue d'éloigner les obstacles et d'éviter les traverses qu'il pouvait rencontrer dans l'exécution de son dessein, assembla tumultuairement les seuls amphictyons qui lui étaient dévoués. Enfin il mena si bien son intrigue, qu'il obtint ce qu'il desirait. On pouvait contester cette élection comme clandestine et comme irrégulière. Il en demanda la confirmation aux peuples qui, en qualité de membres de ce corps, avaient droit ou de rejeter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athènes reçut l'invitation circulaire. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer sur la demande de Philippe, plusieurs étaient d'avis qu'on n'y eût aucun égard. Démosthène fut d'un avis contraire. Il n'approuvait point du tout la paix qu'on avait conclue avec Philippe : mais il ne croyait pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture présente; ce qui ne pouvait se faire sans susciter contre Athènes le nouvel amphictyon et ceux qui l'avaient élu. Il conseille donc de ne point s'exposer hors de saison aux suites dangereuses du refus opiniâtre de condescendre au décret presque unanime des amphictyons, et proteste qu'il faut sensément, de crainte de pis, céder au temps, c'est-à-dire consentir à ce qu'on ne peut empêcher. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène, intitulé *Harangue sur la Paix*. Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi

§ V. *Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie et la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens et les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnèse. Athènes, s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée; Phocion l'en chasse. Caractère de ce célèbre Athénien. Philippe forme le siége de Périnthe et de Byzance. Les Athéniens, animés par les harangues de Démosthène, envoient du secours à ces deux villes, sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe.*

Quand Philippe eut réglé tout ce qui regardait le culte du dieu et la sûreté du temple de Delphes, il retourna en Macédoine, comblé de gloire, et remportant la réputation de prince religieux et d'intrépide conquérant. Diodore remarque que tous ceux qui avaient pris part à la profanation et au pillage du temple périrent misérablement, et firent une fin tragique.

An.M. 3660. Av.J.C. 344. Diod. l. 16, pag. 456.

Philippe, content de s'être ouvert une entrée dans la Grèce par la prise des Thermopyles, d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des juges de la Grèce par la nouvelle qualité d'amphictyon, de s'être acquis l'estime et les louanges de tous les peuples par son zèle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arrêter pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grèce en découvrant trop tôt les vues d'ambition qu'il avait sur elle; et, afin de dissiper ses

Id. ibid. p. 463.

soupçons et de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Illyrie pour étendre ses frontières de ce côté-là, et pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premières années de son règne, il y avait déja enlevé plusieurs places aux Athéniens. Il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas marque qu'avant la prise d'Olynthe il s'était rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide [1], qui faisait partie de la Thrace. La Chersonèse était aussi fort à sa bienséance. C'était une presqu'île fort riche, où il y avait plusieurs villes puissantes et d'excellents pâturages. Elle avait autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitants se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lysandre eut pris Athènes, et retournèrent sous la domination de leurs premiers maîtres quand Conon, fils de Timothée, eut relevé sa patrie. Cotys, roi de Thrace, conquit ensuite la Chersonèse sur les Athéniens; et ils y rentrèrent enfin par la cession de Cersoblepte, fils de Cotys, qui, se trouvant trop faible pour la défendre contre Philippe, la leur abandonna, la quatrième année de l'olympiade 106[e], en se réservant néanmoins Cardie, qui était la ville la plus considérable de la presqu'île, et qui en formait comme la porte et l'entrée. Quand Philippe eut dépouillé Cersoblepte de son royaume, ce qui arriva la seconde année de l'olympiade 109[e], ceux de Cardie, dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens, qui revendiquaient leur ville dont ils avaient été autrefois les maîtres, se jetèrent entre les bras de

In voce Κάρανος.

Diod. l. 16, pag. 434.

Id. ibid. p. 464.

An. M. 3661. Av. J.C. 343.

[1] La *Chalcidique*. — L.

Philippe, qui ne manqua pas de les prendre sous sa protection.

Diopithe, chef de la colonie que les Athéniens avaient envoyée dans la Chersonèse, regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre sa république, sans en attendre l'ordre, et bien persuadé qu'on ne le désavouerait point, se jette brusquement sur les terres de ce prince, dans la Thrace maritime, pendant qu'il était occupé dans la haute Thrace à une guerre importante, les pille avant qu'il puisse revenir pour lui faire tête, les saccage, et remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Chersonèse. Philippe, hors d'état de s'en faire raison par la voie qu'il eût voulu, se contenta de s'en plaindre amèrement par ses lettres aux Athéniens. Les pensionnaires qu'il avait dans Athènes firent leur devoir. Ces langues vénales eurent soin de répandre leur venin sur une conduite, sinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le défèrent comme auteur de la guerre, l'accusent d'exaction et de piraterie, sollicitent et pressent son rappel, et poursuivent avec chaleur sa condamnation.

An. M. 3662.
Av. J.C. 342.
Liban. in Demosth. pag. 75.

Démosthène, qui, dans cette conjoncture, voyait l'intérêt public inséparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit sa défense. C'est ce qui fait le sujet de la harangue *sur la Chersonèse*. Ce Diopithe était père de Ménandre, fameux poète comique, que Térence a fidèlement copié.

Diopithe était accusé de vexer les alliés par des exactions injustes. C'est à quoi Démosthène s'arrête le moins, parce que c'était un fait personnel. Il ne laisse pas de l'excuser, en passant, par l'exemple de tous les

généraux, à qui les îles et les villes de l'Asie Mineure payaient de certaines contributions volontaires, par lesquelles elles achetaient la sûreté de leurs marchands, à qui l'on fournissait des escortes pour les défendre contre les pirates. Il est vrai qu'on peut exercer des violences, et rançonner mal à propos les alliés; mais alors un simple décret, une dénonciation dans les formes, la galère [1] destinée au transport du général révoqué, cela suffit pour arrêter les abus. Il n'en est pas de même des entreprises de Philippe : ce n'est pas par des menaces ni par des décrets qu'on les peut arrêter; il faut des levées d'hommes, des troupes, des galères.

« Vos orateurs vous crient sans cesse qu'il faut opter « entre la paix et la guerre. Philippe ne nous en laisse « pas l'option, lui qui tous les jours forme de nouvelles « entreprises contre nous. Et peut-on douter qu'il ne « soit l'infracteur de la paix, à moins qu'on ne pré- « tende que nous n'aurons point lieu de nous plaindre « de lui tant qu'il n'attentera rien sur l'Attique ni sur « le Pirée ? Mais il ne sera pas temps pour-lors de « nous y opposer; et c'est dès-à-présent qu'il faut pré- « parer de fortes barrières contre ses desseins ambi- « tieux. Vous devez poser comme un principe certain, « Athéniens, que c'est à vous qu'il en veut, qu'il vous « regarde comme ses plus dangereux ennemis, que « votre ruine seule peut le mettre en repos et assurer « ses conquêtes; et que tout ce qu'il ourdit et trame « aujourd'hui, il ne le trame et ne l'ourdit qu'en vue « de tomber sur vous, et de réduire Athènes en servi- « tude. Aucun de vous, en effet, pourrait-il pousser

[1] Elle s'appelait πάραλος.

« la simplicité jusqu'à croire que Philippe soit si âpre « pour de misérables bicoques dans la Thrace, (car « quel autre nom donner aux places qu'il y attaque « maintenant?) qu'afin de les acquérir, il affronte tra« vaux, saisons, dangers; et que pour les ports, pour « les arsenaux, pour les galères, pour les mines d'ar« gent, pour les immenses revenus d'Athènes, il n'ait « que de l'indifférence, qu'il ne les ambitionne en « aucune sorte, et qu'il vous en laissera jouir paisi« blement?

« Que conclure de tout ce qui a été dit? Que, loin « de dissiper l'armée que nous avons en Thrace, il faut « l'augmenter et la fortifier par de nouvelles levées, « afin que, comme Philippe en a toujours une toute « prête pour opprimer et pour asservir les Grecs, vous « aussi, de votre côté, vous en ayez toujours une « toute prête pour les défendre et pour les sauver. » Il y a lieu de croire que l'avis de Démosthène fut suivi.

La même année que cette harangue fut prononcée, mourut Arymbas, roi des Molosses ou d'Épire, fils d'Alcétas. Il avait un frère appelé *Néoptolème*, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptolème, par le crédit de son gendre, était parvenu à partager la royauté avec son frère aîné, à qui seul elle appartenait de droit. Cette première injustice fut suivie d'une plus grande; car, après la mort d'Arymbas[1], Philippe fit si bien, par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chassèrent Éacidas, fils et successeur légitime d'Arymbas, et qu'ils établirent Alexandre, fils

Diod. l. 16, pag. 465.

[1] Justin, liv. 8, ch. 6, et liv. 17, c. 3, tronque la généalogie de ce prince, et confond cette succession.



de Néoptolème, seul roi de l'Épire. Ce prince, non-seulement beau-frère, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille, nommée *Cléopatre*, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre en Italie, où il mourut; après quoi Éacidas remonta sur le trône de ses aïeux, régna seul en Épire, et transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire romaine, et cousin issu de germain du grand Alexandre par leur bisaïeul commun Alcétas.

Demosth. in 2. Philipp. Liban. in Demosth.

Philippe, après ses expéditions dans l'Illyrie et dans la Thrace, tourna ses vues du côté du Péloponnèse. Cette contrée de la Grèce était alors dans de terribles agitations. Lacédémone, sans autre droit que celui du plus fort, s'érigeait en souveraine. Argos et Messène opprimées eurent recours à Philippe. Il venait de conclure la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs orateurs gagnés par ce prince, avaient cru qu'il allait se détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut subjugué la Phocide, il partagea avec eux sa conquête. Les Thébains embrassèrent avec joie l'occasion favorable qui se présentait de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnèse, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessait de fomenter les divisions et d'entretenir la guerre. Ils sollicitaient Philippe de s'unir avec eux et avec les Messéniens et les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

Ce prince entendit volontiers à la proposition d'une alliance qui s'accordait avec ses vues. Il proposa aux amphictyons, ou plutôt il leur dicta le décret qui ordonnait que Lacédémone laisserait jouir Argos et Messène d'une indépendance entière, comme le portait un traité récemment conclu; et, sous ombre de ne pas

commettre l'autorité des états-généraux de la Grèce, il fit en même temps marcher de ce côté-là un gros corps de troupes. Lacédémone, justement alarmée, réclama le secours des Athéniens, et pressa fortement par une ambassade la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta par ses ambassadeurs aux Athéniens qu'ils auraient tort de se déclarer contre lui : que, s'il n'avait point rompu avec Thèbes, il n'avait rien fait en cela contre les traités; que, pour manquer à sa parole, il fallait l'avoir engagée, et que les traités mêmes faisaient foi qu'il n'avait rien promis à cet égard. Il disait vrai, à s'en tenir aux articles exprimés et aux conventions publiques : mais Eschine, dans l'assemblée, avait donné de vive-voix cette parole en son nom. Les ambassadeurs de Thèbes, d'Argos et de Messène, pressaient aussi de leur côté les Athéniens très-vivement, et leur reprochaient de n'avoir déja que trop favorisé sous main les Lacédémoniens, ennemis de Thèbes, et tyrans du Péloponnèse.

Démosthène, insensible à toutes ces sollicitations et uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la tribune aux harangues pour appuyer la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutune, leur nonchalance et leur paresse. Il expose les desseins ambitieux de Philippe, qui va toujours en avant, et ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Grèce : « Vous excellez, « leur dit-il, vous et lui, dans ce qui fait l'objet de « votre application et de vos soins : vous parlez mieux « que lui, et il agit mieux que vous. L'expérience du 2. Philipp.



« passé devrait au moins vous ouvrir les yeux, et vous « rendre à son égard plus circonspects et plus soup« çonneux : mais elle ne fait que vous endormir. Ac« tuellement il fait défilèr des troupes vers le Pélopon« nèse, et il y envoie de l'argent; et l'on attend à toute « heure qu'il arrive en personne à la tête d'une puis« sante armée. Vous croyez-vous donc en sûreté quand « il se sera rendu maître de tout ce qui vous envi« ronne? L'art a inventé, pour la garde et pour le salut « des villes, diverses défenses de toute espèce, rem« parts, murailles, fossés et autres ouvrages sembla« bles; mais la nature ceint et environne les sages « d'un boulevard commun, qui les couvre de tous cô« tés, et qui pourvoit au bien et au salut des états. « Quel est donc ce boulevard? C'est la défiance. » Il conclut en exhortant les Athéniens à se réveiller de l'assoupissement où ils sont, à secourir promptement les Lacédémoniens, et sur-tout à punir sans délai les traîtres domestiques, qui, par de faux rapports, joints à des assurances captieuses, ont trompé le peuple et causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens et Philippe; ce qui laisse lieu de croire que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnèse pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras. Mais il ne demeura pas en repos, et tourna ses vues d'un autre côté. Depuis long-temps Philippe regardait l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à favoriser les desseins qu'il méditait contre la Grèce, et dès les premières années de son règne il avait déja fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oubliait rien actuellement pour s'emparer de cette île, qu'il appelait

les Entraves de la Grèce. Les Athéniens au contraire avaient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvait joindre au continent de la Béotie; mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif et vigilant sur ses intérêts, pratiquait des intelligences dans l'île, et gagnait à force de présents ceux qui y avaient le plus d'autorité. A la prière de quelques-uns des habitants, il fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthmos, place de l'Eubée très-importante, et établit dans la contrée trois tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, et qui en possédait la quatrième partie, et y établit cinq tyrans, qui, sous son nom, y exerçaient un empire souverain. Demosth. 3 Philipp. p. 93.

Sur cela Plutarque d'Érétrie députa vers les Athéniens, et les conjura de venir délivrer cette île, qui était près de se livrer tout entière au Macédonien. Les Athéniens lui envoyèrent quelques troupes, sous la conduite de Phocion. Ce général s'était déja fait beaucoup de réputation; et il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires, tant dehors que dedans. Il avait étudié dans l'Académie sous Platon, et ensuite sous Xénocrate, et avait formé dans cette école ses mœurs et sa vie sur le modèle de la plus austère vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics; quand il allait à la campagne ou qu'il était à l'armée, il marchait toujours nu-pieds[1] et sans manteau, à moins Plut. in Phoc. p. 746, 747. Id. ibid. p. 743-745.

[1] Socrate marchait assez ordinairement de la sorte.

qu'il ne fît un froid excessif et insupportable; de sorte que les soldats disaient en riant : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Il savait que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministère. Il s'y appliqua particulièrement, et ce fut avec un grand succès. Persuadé qu'il en est des paroles comme des monnaies, dont les plus estimées sont celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinsèque, il s'était fait un style vif, serré, concis, qui faisait entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour, paraissant rêveur dans une assemblée où il se préparait à parler, on lui en demanda la cause. *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il était fort en raisonnement, et par là venait à bout d'abattre et de renverser la plus haute éloquence; d'où vient que Démosthène, qui en avait souvent fait l'épreuve, quand il paraissait pour haranguer, disait : *Voilà la coignée* qui détruit tout l'effet *de mes paroles.* Il nous semblerait qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répète souvent les mêmes choses, et que, pour les rendre plus intelligibles, on leur donne plus d'étendue. Mais il n'en était pas ainsi des Athéniens. Vifs, pénétrants, amateurs du sens sous-entendu, ils se piquaient d'entendre à demi-mot un orateur, et l'entendaient en effet. Phocion les servait à leur gré, et sur cet article l'emportait même sur Démosthène : c'est beaucoup dire.

Phocion, voyant que ceux qui se mêlaient alors du gouvernement avaient fait un partage du militaire et

du civil; que les uns, comme Eubule, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hypéride, se bornaient à haranguer le peuple et à proposer des décrets; que les autres, comme Diopithe, Léosthène et Charès, s'avançaient par les emplois de la guerre, il aima mieux imiter la manière de gouverner de Solon, d'Aristide, de Périclès, qui avaient su réunir les deux talents, et joindre à la science politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue le repos et la paix, comme le but de tout gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non-seulement qu'aucun des capitaines de son temps, mais encore qu'aucun de ceux qui avaient été avant lui. Il fut chargé du commandement quarante-cinq fois, sans que jamais il l'eût demandé ni brigué; et ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des armées. On était étonné qu'austère comme il était, et ennemi de toute flatterie, il eût su fixer, pour ainsi dire, en sa faveur la légèreté et l'inconstance naturelle aux Athéniens, quoique souvent il s'opposât avec force à leurs volontés et à leurs caprices, sans se mettre en peine de ménager leur délicatesse. L'idée que l'on avait de sa probité et de son zèle pour le bien public étouffait tout autre sentiment; et c'est, selon Plutarque, ce qui rendait ordinairement son éloquence si efficace et si victorieuse.

J'ai cru qu'il était bon de faire un peu connaître Phocion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Ce fut lui que les Athéniens mirent à la tête des trou- An. M. 3663.
pes qu'ils envoyèrent au secours de Plutarque d'Éré- Av. J.C. 341.
trie. Ce traître paya d'ingratitude ses bienfaiteurs, leva l'étendard contre eux, et conspira ouvertement à



repousser ceux qu'il avait appelés. La perfidie imprévue ne déconcerta point Phocion. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, et chassa Plutarque d'Érétrie.

Après ce grand succès, il s'en retourna. Il ne fut pas plus tôt parti, que tous les alliés regrettèrent sa bonté et sa justice. Ennemi déclaré de toute violence et de toute concussion, il savait ménager les esprits avec art, et, en se faisant craindre, il avait le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias, qui le chargeait d'aller, avec dix vaisseaux légers, lever le tribut que certaines villes alliées d'Athènes lui payaient tous les ans. *A quoi bon*, dit-il, *une telle escorte; trop nombreuse si je n'ai qu'à visiter des alliés, et trop faible si j'ai à combattre des ennemis?* Les Athéniens connurent bien, par les suites, de quel secours avaient été pour eux, dans l'expédition de l'Eubée, la grande capacité, la valeur et l'expérience de Phocion; car Molossus, qui lui succéda, et qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Demost. pro Ctesiph. p. 486, 487.

Philippe, qui ne perdait point de vue le dessein qu'il avait conçu de se rendre maître de la Grèce, changea d'attaque, et chercha le moyen de dresser une autre batterie contre Athènes. Il savait que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avait besoin, plus qu'aucune autre, de blés étrangers. Pour disposer souverainement de leur transport, et affamer Athènes s'il le pouvait, il marche vers la Thrace, d'où cette ville tirait la meilleure partie de ses vivres, dans le dessein d'assiéger Périnthe et Byzance. Pour contenir

An. M. 3664. Av. J.C. 340.

son royaume dans le devoir pendant son absence, il y laissa son fils Alexandre avec un souverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune prince donna dès-lors des preuves de son courage, ayant vaincu quelques peuples voisins sujets de Macédoine, qui avaient regardé l'absence du roi comme un temps fort propre à exécuter le dessein qu'ils avaient formé de se révolter. Cet heureux succès des premières expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie à son père, et lui montra ce qu'il en devait attendre. Mais, craignant qu'attiré par cette amorce dangereuse, il ne se livrât inconsidérément à son ardeur et à sa vivacité, il l'appela auprès de lui, pour devenir lui-même son maître, et le former au métier de la guerre.

Démosthène cependant ne cessait de crier contre l'indolence des Athéniens, que rien n'était capable de tirer de leur sommeil léthargique, et contre l'avarice des orateurs, qui, gagnés par les présents de Philippe, amusaient le peuple sous le spécieux prétexte d'une paix qu'on avait jurée avec lui, et qu'il violait ouvertement tous les jours par de nouvelles entreprises qu'il formait contre la république. C'est ce qui fait le sujet de ses harangues appelées *Philippiques*.

« D'où vient, leur dit-il, qu'autrefois tous les Grecs « embrassaient avec tant d'ardeur la liberté, et que « maintenant ils courent tous à la servitude? C'est qu'il « régnait alors dans l'esprit des peuples ce qui de nos « jours n'y règne plus; ce qui triompha de l'opulence « des Perses; ce qui maintint la Grèce libre; ce qui « dans nulle occasion, soit sur terre, soit sur mer, ne « se démentit jamais, mais qui étouffé maintenant « dans tous les cœurs a ruiné généralement toutes nos 3. Philipp. pag. 90.

« affaires et bouleversé de fond en comble la constitu-
« tion de la Grèce : c'est cette haine commune, cette
« détestation générale qu'ils avaient conçue contre tout
« homme assez lâche pour se vendre à qui voulait
« asservir la Grèce, ou même la corrompre. Alors,
« accepter des présents, c'était un crime capital,
« puni de mort irrémissiblement; ni vos orateurs, ni
« vos généraux, n'exerçaient ce honteux et criminel
« trafic, qui maintenant est si commun dans Athènes,
« où tout est mis à prix, et où tout se vend à l'encan.

4. Philipp. pag. 102. « Dans ces heureux temps régnait une union par-
« faite parmi les Grecs, fondée sur l'amour du bien
« public, et sur le desir de conserver et de défendre
« la liberté commune. Maintenant les peuples se dé-
« tachent les uns des autres, et se livrent à des jalou-
« sies et à des défiances réciproques. Tous (je n'en
« excepte aucun), Argiens, Thébains, Corinthiens,
« Lacédémoniens, Arcadiens, et nous comme les au-
« tres, tous se forment des intérêts à part. Et voilà ce
« qui rend notre ennemi si puissant.

Ibid. p. 97. « Le salut de la Grèce consiste donc à nous réunir
« tous contre l'ennemi commun, si cela est possible.
« Mais au moins, pour ce qui nous regarde en parti-
« culier, il faut graver profondément dans vos esprits
« ce principe incontestable, qu'actuellement Philippe
« vous attaque, qu'il a rompu la paix, que, par la
« prise de toutes les places qui vous environnent, il
« s'ouvre et se prépare un chemin jusqu'à vous, et
« qu'il nous regarde comme ses ennemis mortels,
« parce qu'il sait bien que nous sommes les seuls ca-
« pables de nous opposer au dessein ambitieux qu'il a
« de tout envahir.

« Il faut en effet nous y opposer de toutes nos forces, « et pour cela embarquer au plus tôt, et sans perdre « de temps, le secours dont la Chersonèse et Byzance « ont besoin, fournir sur le lieu à vos généraux tout « ce qui leur manque, enfin concerter les moyens de « sauver la Grèce menacée du dernier péril. Quand « tous les autres Grecs présenteraient la tête au joug, « vous, Athéniens, vous devriez toujours combattre « pour la liberté. Après de tels préparatifs, faits aux « yeux de toute la Grèce, excitons tous les autres « peuples à nous seconder; notifions par-tout nos ré- « solutions, et envoyons des ambassadeurs dans le « Péloponnèse, à Rhodes, à Chio, et sur-tout au roi « de Perse, car il est de son intérêt aussi bien que du « nôtre d'empêcher les progrès de cet homme. »

3. Philipp. pag. 88.

Ibid. pag. 94, 95.

La suite fera voir que les avis de Démosthène furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le temps qu'il parlait ainsi, Philippe marchait vers la Chersonèse. Il ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace. Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoyer du secours, les orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flotte. C'était un général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, et pour son peu de capacité; mais la brigue lui tint lieu de mérite, et la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages et les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venait de faire. Eh! que pouvait-on attendre d'un général non moins incapable que voluptueux, qui, dans ses expéditions militaires, traînait après lui des bandes de musiciens et de joueurs d'in-

Plut. in Phoc. p. 747.

Athen. l. 12, pag. 530.

struments, qu'il avait à ses gages, et qu'il défra
aux dépens des troupes? Les villes même au sec
desquelles il était envoyé ne voulurent pas le rece
dans leurs ports; mais, suspect à tout le monde
était forcé d'aller rôdant le long des côtes, rançonn
les alliés, et méprisé des ennemis.

Diod. l. 16, p. 466-468.

Cependant Philippe poussait vivement le siége
Périnthe. Il avait trente mille hommes de trou
choisies, et des machines de guerre de toutes sortes
sans nombre. Il avait élevé des tours de quatre-vin
coudées de hauteur, et qui surpassaient beauco
celles des Périnthiens. Il battait donc leurs murail
avec avantage. D'un côté, il en ébranlait les fond
ments par des mines souterraines; de l'autre, il
renversait des pans entiers à grands coups de bélier
La résistance des assiégés n'était pas moins vigoureus
Quand une brèche était faite, on était tout étonné
trouver derrière une autre muraille tout récemmen
construite. Ceux de Byzance leur envoyaient tous le
secours dont ils avaient besoin. Les satrapes d'Asie
par ordre du roi des Perses, à qui nous avons vu qu
les Athéniens avaient eu recours, y firent aussi en
trer des troupes. Philippe, pour ôter aux assiégés les
ressources qu'ils tiraient de Byzance, alla lui-même
former en personne le siége de cette importante place
laissant la moitié de son armée pour continuer celui
de Périnthe.

Il voulait paraître garder au-dehors toutes sortes d
ménagements avec les Athéniens, dont il redoutait la
puissance, et qu'il tâchait d'endormir par de belles
paroles. Dans le temps dont nous parlons, pour se
précautionner contre leur mauvaise volonté, il leur

…it une lettre où il tâche de les étourdir, à force de …proches sur leurs contraventions aux traités, qu'il …vante d'avoir observé fort religieusement, et où il …it, avec toute la finesse de l'art (car il était fort élo…ent), mêler les plaintes et les menaces les plus pro…es à retenir les hommes, soit par la honte, soit par … crainte. Cette lettre paraît un chef-d'œuvre dans …riginal. Il y règne une vivacité majestueuse et per…uasive; une force et une justesse de raisonnement …utenues jusqu'au bout; une exposition de faits sim…le, et chacun suivi de sa conséquence naturelle; une …onie délicate; enfin ce style noble et concis qui con…ient si bien aux têtes couronnées. On pourrait appli…uer ici à Philippe ce qui a été dit de César, *qu'il se …ervait aussi-bien de la plume que de l'épée* [1].

La lettre est trop longue, et d'ailleurs trop remplie …e faits particuliers, mais importants, pour la pouvoir …onner ici par extraits, et en faire un abrégé suivi. …'en rapporterai seulement un endroit, qui suffira …our juger du reste.

« Au temps de nos ruptures les plus déclarées, dit « Philippe aux Athéniens, vous vous contentiez de « lâcher contre moi vos armateurs, d'arrêter et de « vendre les négociants qui venaient trafiquer dans « mes états, de favoriser quiconque me traversait, « d'infester par vos courses les terres de mon obéis« sance. Mais aujourd'hui vous poussez l'injustice et la « haine jusqu'à envoyer même au Perse des ambas« sadeurs pour l'engager à me déclarer la guerre. Et « c'est ce qui doit paraître bien étonnant; car, avant

[1] « Eodem animo dixit, quo bellavit. » (QUINT. lib. 10, cap. 1.)

« qu'il eût subjugué l'Égypte et la Phénicie, vous « aviez solennellement résolu que, s'il lui arrivait de « tenter quelque nouvelle entreprise, vous m'inviteriez « indistinctement avec tous les autres Grecs à réunir « nos forces contre lui. Et néanmoins, en ce jour, vous « poussez votre haine jusqu'à négocier avec lui une « alliance contre moi. Jadis vos pères, comme je l'en- « tends dire, imputaient aux fils de Pisistrate comme « un crime irrémissible, d'avoir appelé le Perse contre « les Grecs; et vous cependant, vous ne rougissez pas « de vous permettre ce que vous ne cessâtes de con- « damner en la personne de vos tyrans. »

La lettre de Philippe valait un bon manifeste, et donnait aux pensionnaires qu'il avait dans Athènes beau jeu pour le justifier dans l'esprit d'un peuple fort disposé à se soulager des inquiétudes politiques, et plus ennemi de la dépense et du travail que de l'usurpation et de la tyrannie. L'ambition démesurée de Philippe, et le zèle éloquent de Démosthène, étaient continuellement aux prises. Il n'y avait entre eux ni paix, ni trève. L'un avait grand soin de couvrir d'un prétexte spécieux ses entreprises et ses infractions; l'autre, d'en développer les véritables motifs à un peuple dont les résolutions et les mouvements influaient beaucoup sur la destinée de la Grèce. Ici Démosthène comprit l'importance d'effacer au plus tôt les premières impressions que la lecture de cette lettre pouvait faire sur l'esprit des Athéniens. Ce zélé républicain remonte précipitamment dans la tribune, y prend d'abord le ton affirmatif, qui souvent fait plus de la moitié de la preuve, et quelquefois la preuve entière, aux yeux de la multitude; attache aux plaintes amères de Phi-

lippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes; et, pour encourager ses citoyens, pour les remplir de confiance dans la résolution qu'il leur inspire, il les assure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe : dieux, Grecs, Perses, Macédoniens, et Philippe lui-même. Démosthène, dans cette harangue, se dispense des règles de la réfutation exacte; il élude le combat de faits, qui pourrait paraître désavantageux, tant Philippe les avait bien arrangés et fortifiés de preuves qui paraissaient sans réplique.

Voici la conclusion que cet orateur tire de tous ses « raisonnements : « Convaincus de ces vérités, Athé« niens, et fortement persuadés qu'il ne nous est plus « permis de dire que nous avons la paix, car Philippe « vient de nous déclarer la guerre par sa lettre, et il « y a long-temps que, par sa conduite, il nous la fait, « vous devez ne ménager ni le trésor de l'état, ni le « bien des particuliers, mais, lorsque l'occasion le de« mandera, vous rendre tous en diligence sous vos en« seignes, et mettre à votre tête de meilleurs généraux « qu'auparavant, car il ne faut pas qu'aucun de vous « s'imagine que les mêmes hommes qui ont ruiné vos « affaires pourront les relever et les rétablir. Songez « quelle infamie c'est qu'un homme sorti de Macédoine « méprise les périls au point que, pour agrandir son « empire, il se jette au fort de la mêlée, et qu'il en « sorte criblé de blessures : et que des Athéniens, à « qui, de droit héréditaire, il appartient de n'obéir « à personne, et de faire la loi aux autres les armes « à la main; que des Athéniens, dis-je, par découra« gement et par nonchalance, dégénèrent de la gloire

« de leurs ancêtres, et abandonnent les intérêts de leur « patrie. »

Plut. in Phoc. p. 748.

Dans le temps même qu'on examinait cette affaire, on apprit la manière indigne dont Charès avait été reçu par les alliés, ce qui excita un murmure général parmi le peuple; et, transporté d'indignation, il se repentit fort d'avoir envoyé du secours à Byzance. Alors Phocion, se levant, dit « qu'il ne fallait point « se mettre en colère contre la défiance des alliés, « mais contre la conduite des généraux qui y donnaient « lieu; car ce sont ceux-ci qui vous rendent odieux et « formidables à ceux même qui ne sauraient se sauver « sans votre secours. » En effet, Charès, comme nous l'avons déja dit, était un capitaine sans valeur et sans science militaire; tout son mérite consistait à s'être rendu puissant auprès du peuple par un air de confiance et de hardiesse; sa présomption lui cachait son incapacité, et une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

An. M. 3665. Av. J.C. 339.

Le peuple, frappé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, et ordonna que Phocion allât lui-même, avec de nouvelles forces, au secours des alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance. La réputation de Phocion était déja fort grande, non-seulement pour sa bravoure et son habileté dans l'art militaire, mais encore plus pour sa probité et son désintéressement. Les Byzantins lui ouvrirent leurs portes avec joie, et logèrent ses soldats dans leurs propres maisons, comme s'ils eussent été leurs frères et leurs enfants. Les soldats et les officiers athéniens, touchés de la confiance qu'on avait en leur

bonne foi, se montrèrent très-sages, très-modestes, et entièrement irréprochables dans leur conduite. Ils ne se firent pas moins admirer par leur courage; et dans toutes les attaques qu'ils eurent à soutenir on vit des soldats intrépides, et que la vue même du danger animait. La prudence de Phocion, secondée par la valeur de ses troupes, obligea bientôt Philippe d'abandonner son entreprise sur Byzance et Périnthe. Il y perdit beaucoup de sa réputation; car jusque-là il avait passé pour invincible, et rien n'avait osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avait mis garnison, et, ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que, des troupes s'étant assemblées pour arrêter ses courses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

Diod. l. 16, p. 468.

Les Byzantins et les Périnthiens marquèrent au peuple d'Athènes leur reconnaissance par un décret très-honorable, que Démosthène nous a conservé dans une de ses harangues, et dont je rapporterai ici la teneur dans son entier. « Sous le pontife Bosphoricus [1], Da-
« magète, après avoir demandé au sénat la permission
« de parler, a dit en pleine assemblée : Attendu qu'aux
« temps passés la bienveillance constante du peuple
« d'Athènes envers les Byzantins et les Périnthiens,

Demosth. pro Ctesiph. p. 487, 488.

[1] C'était apparemment le premier magistrat.

= Le décret commence ainsi : Ἐπὶ ἱερομνάμονος Βοσπορίχω, le mot *Hiéromnamon* ou *Hiéromnémon* désigne en cet endroit le *souverain Pontife*, dont le nom était placé en tête de tous les décrets de Byzance, comme on en peut juger par un autre décret de cette ville, conservé par Polybe (IV, 52, 2). Une médaille, moyen bronze, donne le titre d'*Hiéromnémon* à Lucius Verus. Ce mot répond à celui d'*Hiérapole*, *Hiérothyte*, *Pronomnémon*, etc., qu'on trouve souvent dans les décrets des autres villes grecques. — L.

« unis entre eux et d'alliance et d'origine, ne se dé-
« mentit jamais en aucun cas; que cette bienveillance,
« déja signalée tant de fois, a tout récemment éclaté
« lorsque Philippe de Macédoine, armé pour la des-
« truction entière de Byzance et de Périnthe, battait
« nos murailles, brûlait nos campagnes, coupait nos
« forêts : qu'en ce temps de calamité ce peuple bien-
« faisant nous a secourus avec une flotte de six-vingts
« voiles, chargée de vivres, d'armes et de troupes;
« qu'il nous a sauvés des derniers périls; qu'enfin il
« nous a rétablis dans la paisible possession de notre
« gouvernement, de nos lois et de nos tombeaux;
« les Byzantins et les Périnthiens, par un décret,
« accordent aux Athéniens la liberté de s'établir
« dans les états de Périnthe et de Byzance, de s'y
« marier, d'y acquérir des terres, et d'y jouir de toutes
« les prérogatives de citoyen; leur octroient de plus
« une place distinguée aux spectacles, et le droit de
« séance, soit dans le corps du sénat, soit dans l'as-
« semblée du peuple, auprès des pontifes; entendent
« que tout Athénien qui voudra se domicilier dans
« l'une ou l'autre ville jouisse d'une entière exemption
« d'impôts et d'autres charges de l'état : que sur le port
« l'on érige trois statues, de seize coudées chacune,
« qui représenteront le peuple d'Athènes couronné par
« le peuple de Byzance et par le peuple de Périnthe;
« que d'ailleurs on envoie des présents aux quatre jeux
« solennels de la Grèce, et qu'on y proclame la cou-
« ronne que nous avons décernée au peuple d'Athènes:
« en sorte que la même cérémonie apprenne à tous
« les Grecs et la magnanimité des Athéniens, et la re-
« connaissance des Périnthiens et des Byzantins. »

Les peuples de la Chersonèse firent un décret pareil, dont voici la teneur : « Entre les peuples que la « Chersonèse comprend, les habitants de Seste, d'É-« léonte, de Madyte et d'Alopéconnèse, décernent au « peuple et au sénat d'Athènes une couronne d'or de « soixante talents [1], et dressent deux autels, savoir : « l'un à la déesse de la reconnaissance; et l'autre aux « Athéniens, pour avoir, par le plus insigne de tous « les bienfaits, affranchi du joug de Philippe les peu-« ples de la Chersonèse, et les avoir rétablis dans la « possession de leur patrie, de leurs lois, de leur li-« berté, et de leurs temples : bienfait dont ils garde-« ront éternellement la mémoire, et qu'ils ne cesseront « jamais de reconnaître selon toute l'étendue de leur « pouvoir : ce qu'en plein sénat ils ont unanimement « résolu. »

Philippe, après avoir été obligé de lever le siége de Byzance, marcha contre Athéas, roi des Scythes, dont il avait reçu quelque mécontentement personnel, et mena son fils avec lui dans cette expédition. Quelque nombreuse que fût l'armée des Scythes, il en vint facilement à bout. Le butin fut considérable. Il consistait, non en or ou en argent, dont cette nation avait le bonheur d'ignorer l'usage et le prix, mais en bétail, en chevaux, et en un grand nombre de femmes et d'enfants. Justin. l. 9, cap. 2, 3.

A son retour de la Scythie, les Triballes, peuple de la Mœsie, lui disputèrent le passage, prétendant avoir leur part au butin qu'il emmenait. Il en fallut venir aux mains. Le combat fut rude et fort sanglant, et il

[1] Soixante mille écus. = 330,000 fr. — L.

y demeura beaucoup de monde sur la place, de part et d'autre. Le roi même y fut blessé à la cuisse, et, du même coup, son cheval fut tué sous lui. Alexandre accourut au secours de son père, et, le couvrant de son bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venaient se jeter sur lui.

§ VI. *Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le conseil des amphictyons généralissime des Grecs. Il s'empare d'Élatée. Les Athéniens et les Thébains, alarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthène fait rejeter. La bataille se donne à Chéronée, et Philippe y remporte une célèbre victoire. Procès intenté à Démosthène par Eschine. Celui-ci est condamné, et se retire en exil à Rhodes.*

An. M. 3666. Av. J.C. 338. Plut. in Phoc. p. 748.

L'attaque de Byzance avait été regardée à Athènes comme une rupture absolue et une déclaration de guerre ouverte. Le roi de Macédoine, qui en craignait les suites, et qui redoutait extrêmement la puissance des Athéniens, dont il s'était gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement et de paix pour calmer leur émotion et leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, et qui craignait l'incertitude des événements de la guerre, était d'avis qu'on acceptât ses offres; mais Démosthène, qui avait mieux étudié le caractère de Philippe, et qui était persuadé que, selon sa coutume, il ne songeait qu'à amuser et à

tromper les Athéniens, les empêcha de prêter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce prince avait un pressant intérêt de terminer au plus tôt cette guerre, qui le tenait dans une grande inquiétude, et le désolait sur-tout par les courses fréquentes des armateurs athéniens qui infestaient la mer voisine de ses états : ils interrompaient absolument tout le commerce; ils empêchaient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissait dans la Macédoine, et qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquait à ce royaume. Philippe sentait qu'il lui serait impossible de mettre fin à cette guerre, et de se délivrer des incommodités qu'elle lui causait, qu'en soulevant les Thessaliens et les Thébains contre Athènes : il ne pouvait l'attaquer avec avantage ni par mer ni par terre; ses forces maritimes en ce temps-là étaient inférieures à celles de cette république; et le chemin pour s'avancer par terre vers l'Attique lui demeurait fermé tant que les Thessaliens ne s'attacheraient point à sa suite, et que les Thébains ne lui ouvriraient point un passage. Si, pour les engager à se déclarer contre Athènes, il n'eût allégué que l'unique motif de son inimitié particulière, il comprenait bien qu'il n'ébranlerait personne; que si, sous le prétexte spécieux d'épouser leur querelle commune, il pouvait une fois les déterminer à l'élire pour chef, il espérait de les entraîner plus facilement, ou par la persuasion, ou par la fraude.

Demosth. pro Ctesiph. p. 497, 498.

Voilà quel était son but et son dessein, dont il lui importait infiniment de ne laisser entrevoir aucune trace, et de ne point faire naître contre lui le plus léger soupçon. Il avait dans toutes les villes des pension-

naires à gages qui lui donnaient avis de tout, et qui le servaient fort utilement : aussi les payait-il bien. Par leur moyen il suscita une querelle aux Locriens Ozoles, appelés autrement *les Locriens d'Amphisse*, du nom de la ville d'Amphisse, leur capitale. Leur pays était entre l'Étolie et la Phocide. On les accusa d'avoir profané une terre sacrée en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui était tout près du temple de Delphes. Nous avons vu qu'un pareil sujet de plainte avait donné lieu à la première guerre Sacrée. L'affaire devait être portée au tribunal des amphictyons. S'il y eût employé en sa faveur quelque agent connu ou suspect, il voyait bien qu'à coup sûr les Thébains et les Thessaliens soupçonneraient sa manœuvre, et que tous indubitablement se tiendraient sur leurs gardes.

Il s'y prit d'une manière plus fine en conduisant sourdement son dessein par des souterrains qui en dérobaient toute connaissance. Par le moyen des pensionnaires qu'il avait à Athènes, il avait fait nommer pour pylagore Eschine, qui lui était entièrement vendu. On appelait ainsi ceux que les villes grecques députaient à l'assemblée des amphictyons [1]. Dès qu'il y

[1] L'assemblée était composée des *Hiéromnémons*, des *Pylagores* et des *Théores*.

Les *Hiéromnémons*, dont le nombre était égal à celui des villes amphictyoniques, s'occupaient spécialement de tout ce qui concernait la religion; ils examinaient les comptes des intendants du temple, réglaient l'ordre et le temps des sacrifices, et étaient chargés d'instruire toutes les affaires relatives au temple de Delphes : c'est parmi eux qu'on choisissait le président de l'assemblée des Amphictyons.

Les *Pylagores*, au contraire, avaient dans leurs attributions spéciales les affaires qui regardaient le Droit public ; ils récompensaient les services rendus à la Grèce, et proposaient de condamner à des amendes ceux qui avaient violé le Droit des Gens. En général, chaque ville n'envoyait qu'un pylagore : toutefois, dans certaines occasions importantes, une ville pouvait en

fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe, qu'on se défiait moins d'un citoyen d'Athènes, ouvertement déclarée contre ce prince. Sur ses remontrances, on ordonna une descente sur les lieux pour visiter la terre dont les Amphissiens avaient été jusque-là regardés comme possesseurs légitimes, et qu'on les accusait maintenant d'avoir usurpée par un impie sacrilége.

Pendant que les amphictyons visitaient la campagne litigieuse, les Locriens tombent sur eux à l'improviste, les accablent d'une grêle de traits, et les obligent de prendre la fuite. Un attentat si déclaré alluma la haine et la guerre contre ces Locriens. Cottyphe, un des amphictyons, mit en campagne l'armée qu'ils destinaient à châtier les mutins. Comme plusieurs avaient manqué au rendez-vous, elle se retira sans avoir rien fait. Dans l'assemblée suivante des amphictyons, l'affaire fut remise sérieusement en délibération. C'est là que les orateurs, gagnés déja auparavant par Philippe, prouvèrent aux députés, par un discours étudié, qu'il fallait ou qu'ils se cotisassent eux-mêmes pour soudoyer des étrangers et châtier les réfractaires, ou qu'ils élussent Philippe pour leur général. Les députés, pour épargner à leurs républiques la dépense, les fatigues et les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un

envoyer plusieurs; mais ils manifestaient leur opinion par un vote collectif.

Les *Théores* n'avaient pas voix en toute circonstance. On distinguait le *Synedrium*, composé seulement des Hiéromnémons et des Pylagores, et où les Théores n'avaient que voix *consultative;* et l'*Ecclésie*, où les Théores avaient voix *délibérative*. Il dépendait du président de convoquer l'une ou l'autre de ces deux assemblées.

Ces dispositions ont été développées dans un Mémoire que j'ai composé, et qui est inséré au tome IV du Recueil de l'Académie des Inscriptions, nouvelle série. — L.

décret public, *on envoie à Philippe de Macédoine des ambassadeurs, qui, au nom d'Apollon et des amphictyons, réclament son assistance, le pressent de ne pas négliger les intérêts de ce dieu, dont se jouent les impies amphissiens; et lui notifient qu'à ce dessein tous les Grecs, agrégés au corps des amphictyons, l'élisent leur général avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.*

C'était à quoi Philippe aspirait depuis long-temps, et où tendaient tous ses desseins et toutes les batteries qu'il avait dressées jusque-là. Il ne perd donc point de temps. Il assemble incontinent ses troupes; et, sous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, après quelques légères expéditions, oubliant et Cyrrhéens et Locriens, qui n'avaient servi que de prétexte à son voyage, et dont il se souciait peu, il s'empare d'Élatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, et la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencèrent à ouvrir les yeux, et virent ce qu'ils avaient à craindre.

Demosth. pro Ctesiph. p. 501-504. Diod. l. 16, p. 474-477.

Cette nouvelle, étant arrivée à Athènes vers le soir, y répandit la frayeur. Le lendemain, dès le matin, on convoque l'assemblée. Le héraut, selon la coutume, demande à haute voix: *Qui veut monter dans la tribune?* Personne ne se présente. Il répète à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se lève, quoique tous les généraux et tous les orateurs fussent présents, et qu'à cris reduoblés la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car, dit Démosthène, de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du héraut crie au nom des lois, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence

général, causé par l'alarme où l'on était, Démosthène, animé par la vue même d'un danger si pressant, monte dans la tribune, et travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, et à leur inspirer des sentiments conformes à la conjoncture présente et aux besoins de l'état. Aussi habile politique que grand orateur, il forme sur-le-champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans et au-dehors, sur terre et sur mer.

Ils étaient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croyaient attachés inséparablement à Philippe d'inclination et d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, et que la prise d'Élatée leur a appris ce qu'ils en doivent attendre. D'un autre côté, ils regardaient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens et leurs plus dangereux ennemis, et ne pouvaient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étaient menacés. Il est vrai qu'il y avait toujours eu une haine déclarée entre les Thébains et les Athéniens; et elle allait si loin, que, Pindare ayant loué dans un de ses ouvrages la ville d'Athènes [1], les Thébains le condamnèrent à une grosse amende. Démosthène, malgré des préventions si fortement enracinées dans les esprits, se déclare pourtant en leur faveur, et prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt, et qu'ils ne peuvent rien faire de plus

[1] Il avait appelé Athènes *une ville florissante et célèbre, le rempart de la Grèce* : Λιπαραὶ καὶ ἀοίδιμοι, Ἑλλάδος ἔρεισμα, κλειναὶ Ἀθῆναι. Les Athéniens, non contents de dédommager ce poëte, et de lui envoyer de quoi payer l'amende, lui érigèrent une statue.

agréable à Philippe que de lui abandonner Thèbes, dont la ruine lui ouvrira un chemin assuré vers Athènes.

Démosthène leur développe ensuite les vues que Philippe a eues en s'emparant de cette place : « Que veut-« il donc ? et pourquoi a-t-il envahi Élatée ? Il veut, « d'un côté, par la montre d'une armée, et par l'ap-« proche des attirails de guerre autour de Thèbes, en-« courager sa faction, lui inspirer plus d'audace ; d'autre « part, frapper du contre-coup la faction opposée, et « l'étourdir tellement, qu'il soit en état de la subju-« guer, ou par la terreur, ou par la force. Philippe « vous prescrit, par son exemple, le plan que vous « devez suivre. Assemblez sous Éleusis un corps d'A-« théniens en âge de servir, et soutenez-les par votre « cavalerie. Par cette démarche, vous apprendrez à « toute la Grèce que vous avez les armes à la main, « et vous inspirerez aux partisans que vous avez à « Thèbes une égale confiance pour faire valoir leurs « raisons, et pour tenir tête au parti opposé, lorsqu'ils « verront qu'ainsi que ceux qui vendent leur patrie à « Philippe ont dans Élatée des troupes toutes prêtes à « les appuyer au besoin, de même ceux qui veulent « combattre pour la liberté vous ont à leur porte tout « prêts à les défendre en cas d'attaque. » Démosthène ajouta qu'il fallait sur-le-champ envoyer des ambassadeurs vers les peuples de la Grèce, et sur-tout vers les Thébains, pour les engager à former une ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage, si salutaire, fut suivi dans tous ses chefs ; et en conséquence on forma un décret où, après avoir rapporté les différentes entreprises par lesquelles Philippe avait donné atteinte à la paix, on continue

ainsi : « C'est pourquoi le sénat et le peuple d'Athènes, « attentifs à la magnanimité de leurs ancêtres, qui pré« féraient la liberté de la Grèce au salut de leur propre « patrie, ont résolu qu'après avoir fait des prières et « des sacrifices pour invoquer les dieux et les demi« dieux tutélaires d'Athènes et de l'Attique, on mette « en mer deux cents voiles; qu'au plus tôt l'amiral de « leur flotte aille croiser en-deçà des Thermopyles, « tandis qu'avec un bon corps d'infanterie et de cava« lerie les généraux de terre iront camper aux envi« rons d'Éleusis : que l'on envoie aussi des ambassa« deurs aux autres Grecs, à commencer d'abord par « les Thébains, car ce sont eux que Philippe menace « de plus près; qu'on les exhorte à ne redouter en au« cune sorte Philippe, mais à maintenir avec courage « leur indépendance particulière et la liberté commune « de toute la Grèce; et qu'on leur déclare que, si « autrefois quelque mécontentement a refroidi l'amitié « réciproque entre eux et nous, le peuple d'Athènes, « oubliant le passé, les assistera maintenant et d'hom« mes, et d'argent, et de traits, et de toute sorte d'ar« mes, convaincu que les Grecs naturels peuvent avec « honneur s'entre-disputer la prééminence, mais qu'ils « ne peuvent, sans flétrir la gloire des Grecs et sans « déroger à la vertu de leurs ancêtres, se laisser dé« pouiller de cette prééminence par un étranger, ni « consentir à un si honteux asservissement. »

Démosthène, qui était à la tête de l'ambassade, partit sur-le-champ pour Thèbes; et il n'y avait pas de temps à perdre, car en deux jours Philippe pouvait arriver dans l'Attique. Ce prince envoya aussi ses am- Plut. in Demosth. p. 853, 854.

29.

bassadeurs à Thèbes. Python[1] tenait parmi eux la première place, et se distinguait tellement par son éloquence vive et persuasive, à laquelle il était difficile de résister, qu'auprès de lui les autres députés ne faisaient que bégayer : mais il trouva ici son maître. Aussi Démosthène, dans une harangue où il rapporte les services qu'il a rendus à la république, fait sonner celui-ci fort haut, et place à la tête de ses exploits politiques l'heureux succès de cette importante négociation.

Orat. pro Corona, p. 509.

Ibid.

Il était d'une extrême conséquence pour Athènes d'attirer dans la ligue les Thébains, qui étaient voisins de l'Attique et la couvraient, qui avaient des troupes très-aguerries, et qui, depuis les célèbres victoires de Leuctres et de Mantinée, tenaient le premier rang parmi les peuples de la Grèce pour la bravoure et la science militaire. La chose n'était pas aisée, tant à cause des grands services qu'ils avaient reçus encore tout récemment de Philippe, pendant la guerre de la Phocide, qu'à cause de l'antipathie ancienne et déclarée entre Thèbes et Athènes.

Les députés de Philippe parlèrent les premiers. Ils exposèrent et mirent dans tout leur jour, et les bienfaits dont Philippe avait comblé les Thébains, et les maux sans nombre qu'Athènes leur avait fait souffrir. Ils leur représentèrent vivement les grands avantages qu'ils pouvaient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, et la puissance, passeraient dans leur ville; au lieu qu'en se liguant avec Athènes,

[1] Ce Python était de Byzance. Il avait obtenu le droit de bourgeoisie à Athènes, puis s'était tourné du côté de Philippe. (Demosth. pag. 193 et 745.)

la Béotie deviendrait le théâtre de la guerre, et éprouverait seule les pertes, les ravages, les incendies, et tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Philippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, et une juste indignation contre la mauvaise foi et les usurpations de Philippe, animaient déja assez Démosthène : mais la vue d'un orateur qui semblait vouloir lui disputer l'honneur de la parole enflamma encore son zèle, et lui prêta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnements captieux de Python les actions mêmes de Philippe, et sur-tout la prise d'Élatée en dernier lieu, qui découvraient clairement ses desseins. Il le représenta comme un prince inquiet, entreprenant, ambitieux, artificieux, perfide, dont le plan était d'envahir toute la Grèce, mais qui, pour y réussir plus sûrement, était attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres; dont les prétendus bienfaits étaient des piéges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connaissaient pas, pour désarmer ceux dont le zèle pour la liberté publique pourrait être un obstacle à ses entreprises. Il leur fit comprendre que la conquête de l'Attique, loin de satisfaire l'insatiable avidité de cet usurpateur, ne servirait que de degré pour assujettir Thèbes et les autres villes de la Grèce. Qu'ainsi l'intérêt des deux républiques, devenu désormais inséparable, demandait qu'on oubliât parfaitement les anciens sujets de mécontentement pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Les Thébains n'hésitèrent pas long-temps à prendre leur parti. La forte éloquence de Démosthène, dit un historien, soufflant dans leurs ames comme un vent impétueux, y ralluma le zèle de la patrie et l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que, bannissant de leur esprit toute pensée de crainte, de prudence, de reconnaissance, ils furent transportés et ravis par son discours comme par une espèce d'enthousiasme, et uniquement enflammés de l'amour de la belle gloire. On voit ici ce que peut sur les esprits le talent de la parole, sur-tout quand il est accompagné d'amour et de zèle pour le bien public. Un seul homme réglait tout à son gré dans les assemblées d'Athènes et de Thèbes, également aimé, respecté, et autorisé dans ces deux villes.

Theopomp. apud Plut. in Vita Demosth. pag. 854.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoya des ambassadeurs à Athènes pour les engager à ne point armer, et à vivre avec lui en bonne intelligence. Mais les esprits étaient trop aigris et trop justement alarmés pour qu'on écoutât aucune proposition; et l'on ne se fiait point à la parole d'un prince qui ne cherchait qu'à tromper. Ainsi tout se prépara à la guerre, et les troupes montraient une ardeur incroyable. Des personnes mal intentionnées essayèrent de l'éteindre ou de la refroidir par le récit de funestes présages, et de terribles prédictions qu'on mettait dans la bouche de la prêtresse de Delphes. Mais Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, et merveilleusement encouragé par le nombre et par la valeur des troupes qui ne demandaient qu'à voir l'ennemi, ne leur permettait point de s'amuser à tous ces oracles et à toutes ces frivoles prédictions. C'est

pour-lors qu'il dit que la Pythie *philippisait*, faisant entendre, par ce mot, que c'était l'argent de Philippe qui causait l'enthousiasme de la prêtresse, qui lui ouvrait la bouche, et qui faisait parler le dieu à son gré. Il faisait souvenir les Thébains de leur Épaminondas, et les Athéniens de leur Périclès, qui regardaient ces oracles et ces prédictions comme de vains épouvantails, et ne consultaient que la raison. L'armée d'Athènes partit donc sur-le-champ, et se rendit à Éleusis. Les Thébains, surpris d'une si prompte diligence, s'y joignirent, et tous ensemble attendirent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'ayant pu ni empêcher les Thébains de se joindre à ceux d'Athènes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec lui, après avoir réuni toutes ses troupes, entra dans la Béotie. Il avait trente mille hommes de pied et deux mille chevaux. L'armée des ennemis n'était pas tout-à-fait si nombreuse. On peut dire que de part et d'autre le courage des soldats était égal : mais le mérite des chefs ne l'était pas. Et qui pouvait-on alors comparer à Philippe? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux chefs des Athéniens, n'étaient plus. Phocion aurait pu lui tenir tête : mais, outre que cette guerre avait été engagée contre son avis, la faction contraire lui avait donné l'exclusion, et avait fait nommer pour généraux Charès, qui était absolument décrié, et Lysiclès, qui ne se distinguait que par une téméraire et présomptueuse audace. C'est par le choix de tels chefs, auquel la cabale seule a part, que se prépare la ruine des états.

Les deux armées campèrent près de Chéronée, ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aile gauche à son fils Alexandre, âgé pour-lors de seize

ou dix-sept ans, ayant mis auprès de lui les plus habiles officiers qu'il eût; et lui, il se chargea de la droite. Dans l'autre armée, les Thébains formaient l'aile droite, et les Athéniens la gauche.

Au lever du soleil, on donna de part et d'autre les signaux. Le combat fut rude et opiniâtre, et la victoire balança long-temps entre les deux partis, chacun faisant des efforts extraordinaires de courage et de bravoure. Alexandre, qui, dès-lors animé d'un beau feu, cherchait à se signaler pour répondre à la confiance de son père, sous les yeux de qui il combattait et faisait le premier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux général, et le courage déterminé d'un jeune officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue et vigoureuse résistance, le *bataillon sacré* des Thébains, qui était l'élite de leur armée. Le reste des troupes qui était autour d'Alexandre, animé par son exemple, acheva de la mettre en déroute.

A l'aile droite, Philippe, qui ne voulait pas céder à son fils, chargea vivement les Athéniens, et commença à les ébranler et à leur faire perdre du terrain. Mais ils reprirent bientôt courage, et regagnèrent leur premier poste. Lysiclès, l'un des deux généraux, ayant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, se crut déja victorieux, et plein d'une téméraire confiance, il s'écria : *Allons, camarades, poursuivons-les jusque dans la Macédoine*. Philippe, s'apercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa phalange en flanc, suivaient ses troupes avec trop d'ardeur, dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre*. Aussitôt il donne ordre à sa pha-

Polyæn. Strateg. l. 4, [c. 2].

lange de se replier sur une petite hauteur; et voyant que les Athéniens en désordre s'abandonnaient à la poursuite de ceux qu'ils avaient enfoncés, il va fondre sur eux avec sa phalange, et les prenant en queue et en flanc, les met en déroute. Démosthène, plus grand homme d'état que grand homme de guerre, et plus capable de donner dans ses discours de salutaires conseils que de les soutenir par un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, et jeta bas ses armes. On prétend même que, pendant qu'il fuyait, sa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'était quelque ennemi qui l'arrêtait, et cria: *Donnez-moi la vie.* Il demeura sur la place plus de mille Athéniens, et l'on en fit prisonniers plus de deux mille, parmi lesquels se trouva l'orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Plut. in Vita decem. Orat. p. 845.

Philippe, après avoir érigé un trophée, et offert aux dieux un sacrifice en action de graces pour la victoire qu'il venait de remporter, distribua des récompenses aux officiers et aux soldats, à chacun selon son mérite et son rang.

La manière dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés que de se vaincre soi-même et que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avait donné aux officiers, enivré également de joie et de vin, il se transporta sur le champ de bataille, et là, insultant à tous ces morts dont la terre était couverte, il mit en chant le commencement d'un décret que Démosthène avait dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, et chanta, en battant la mesure: *Démosthène, Péanien, fils de Démosthène, a dit....* Il n'y

eut personne qui ne fût choqué de voir le prince se déshonorer lui-même et flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un roi et d'un vainqueur; mais tous gardaient le silence. L'orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osa lui en faire sentir l'indécence : *Eh! Seigneur,* lui dit-il, *la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Thersite?* Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, et le fit rentrer en lui-même. Loin de savoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, lui fit toutes sortes d'amitiés, et le combla d'honneur.

Depuis ce temps-là, il parut changer entièrement d'esprit et de conduite, comme si, dit un historien, la conversation de Démade eût adouci son humeur et l'eût familiarisé avec les graces attiques[1]. Il renvoya libres tous les prisonniers athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, et leur donna, à la plupart, des habits, dans la vue de gagner par ce bon traitement une république aussi puissante que celle d'Athènes. En quoi, selon Polybe, il remporta un second triomphe, plus glorieux pour lui, et même plus avantageux que le premier: car, dans le combat, son courage n'avait vaincu que ceux qui s'y trouvèrent présents; ici sa bonté et sa clémence lui gagnèrent la ville entière, et lui soumirent tous les cœurs. Il renouvela avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié et d'alliance, et accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thèbes.

Polyb. l. 5, p. 359.

[1] Ὑπὸ τοῦ Δημάδου καθομιληθέντα ταῖς Ἀττικαῖς χάρισι. (Diod. [XVI. § 87]).

On dit qu'Isocrate, le plus célèbre rhéteur de ce temps-là, qui aimait tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte et à la honte qu'elle venait de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant pas comment Philippe userait de sa victoire, et voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de son style et de ses ouvrages. Plut. in Isocrat. p. 837.

Démosthène paraissait la principale cause du terrible échec qu'Athènes venait de recevoir, et qui porta un coup mortel à sa puissance, dont elle ne se releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite, qui intéressait tant de familles, lorsqu'il n'aurait pas été surprenant que la multitude, saisie de frayeur et d'alarme, se fût laissé emporter à quelque mouvement d'une colère aveugle contre celui qu'elle pouvait regarder en quelque sorte comme l'auteur d'une si affreuse calamité; dans ce moment-là même, le peuple se livra encore entièrement aux conseils de Démosthène. Les précautions qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformément à ses avis. On le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, et de réparer les murs. Il s'acquitta de cette dernière commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, et pour laquelle, dans la suite, on lui décerna une couronne d'or à la requête de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avait fait don à la république d'une somme assez considérable qu'il avait fournie de son propre fonds pour achever la réparation des murs. Demosth. pro Ctesiph. p. 514. Plut. in Demosth. p. 855.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire aprè bataille de Chéronée, les orateurs qui étaient contrai à Démosthène s'étant élevés contre lui de concert, l'ayant appelé en justice pour lui faire son procès, peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous toutes leurs charges et accusations, mais le comb encore de plus d'honneur qu'il n'avait jamais fai tant la vénération qu'on avait conçue pour son zè et pour sa fidélité était à l'épreuve des plus funest revers.

Les Athéniens, peuple naturellement léger, inéga et sujet à punir ses fautes et ses négligences en la pe sonne de ceux dont les projets souvent ne manquaien de réussir que par ses lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démosthène au milieu d'une calamité publique dont il paraissait seul l'auteur, rendent un hommage glorieux à sa capacité et à sa droiture. Par cette démarche, pleine de sagesse et de courage, ils semblent en quelque sorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entièrement ni assez tôt déféré à ses avis, et se reconnaître seuls coupables de leurs disgraces.

Plut. ibid. Demosth. pro Ctesiph. p. 519, 520.

Le peuple ne s'en tint pas là. Les os de ceux qui avaient été tués à la bataille de Chéronée ayant été rapportés à Athènes pour y être inhumés, il choisit Démosthène pour faire l'éloge de ces vaillants hommes; preuve authentique qu'il ne lui attribuait point le mauvais succès de la bataille, mais à la divine providence seule, qui dispose des événements humains comme il lui plaît; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'inscription gravée sur le tombeau de ces illustres morts :

La terre couvre ici ces victimes d'état,
Que leur zèle immola dans le fort du combat.
La Grèce, sur le point de se voir asservie,
Ne se sauva du joug qu'aux dépens de leur vie.
Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
Ne peut vous affranchir des volontés du sort;
Aux dieux seuls appartient l'attribut d'impeccable,
Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

C'est la solide réponse que Démosthène oppose aux reproches qu'Eschine ne cessait de lui faire sur la perte de cette bataille. « Attaquez-moi, lui disait-il, sur les avis que je donnai, mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arriva : car c'est au gré de l'Intelligence suprême que tout se dénoue et se termine; au lieu que c'est par la nature des avis mêmes qu'on « doit juger de l'intention de celui qui les donne. Si « donc, par l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en « faites point un crime, puisque c'était Dieu qui dis- « posait de la victoire, et non moi : mais qu'avec une « droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec une activité « infatigable et supérieure à mes forces, je ne cherchai « pas, je ne mis pas en œuvre tous les moyens où la « prudence humaine peut atteindre, et que je n'inspirai « pas des résolutions et nobles, et dignes d'Athènes, et « nécessaires, montrez-le-moi, et alors donnez carrière « à vos accusations. » Demosth. pro Ctesiph. p. 505.

Il emploie ensuite cette figure noble et hardie, qui est regardée comme le plus bel endroit de la harangue, et que Longin a tant fait valoir. Démosthène veut justifier sa conduite, et prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des Id. ibid. p. 508. Long. de Subl. cap. 16.

grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, et devant Platée; il en use bien d'une autre sorte, dit ce rhéteur : et tout d'un coup, comme s'il était inspiré d'un dieu et possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie, en jurant par ces vaillants défenseurs de la Grèce : *Non, messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu, sur terre à Marathon et à Platée, sur mer devant Salamine et Artémise; et tant d'autres, qui tous ont reçu de la république les mêmes honneurs de la sépulture, et non ceux-là seulement qui ont réussi et remporté la victoire.* Ne dirait-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des serments si extraordinaires; il déifie en quelque sorte ces anciens citoyens, et fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme autant de dieux, par le nom desquels on doit jurer.

J'ai déja remarqué ailleurs combien ces discours [1], prononcés solennellement à la gloire de ceux qui étaient morts en combattant pour la liberté, étaient capables d'inspirer à la jeunesse athénienne une zèle ardent pour la patrie, et un vif desir de se signaler dans les combats. Une autre cérémonie observée à l'égard des enfants de ceux dont les pères étaient morts au lit d'honneur n'était pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une fête célèbre, où l'on représentait des spectacles en présence de tout le peuple,

AEsch. contra Ctes. p. 452.

[1] Démosthène, dans le discours contre Leptine, fait observer qu'il n'y avait que la ville d'Athènes qui fit ainsi prononcer des oraisons funèbres à l'honneur de ceux qui étaient morts pour la patrie.

un héraut montait sur le théâtre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complète, et criait à haute voix : « Ces jeunes orphelins, à qui une « mort prématurée a ravi au milieu des hasards leurs « pères illustres, ont retrouvé dans le peuple un père « qui a pris soin d'eux jusqu'à la fin de leur enfance. « Maintenant il les renvoie, armés de pied en cap, « vaquer sous d'heureux auspices à leurs affaires, et « les convie de mériter chacun à l'envi les premières « places dans la république. » C'est par de pareils moyens que se perpétuent dans un état la bravoure militaire, l'amour pour la patrie, le goût de la vertu et de la solide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, et deux ans avant la mort de Philippe, qu'Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua le décret qui lui avait accordé une couronne d'or, et qu'il intenta une accusation contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthène; mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après, vers la cinquième ou sixième année du règne d'Alexandre. J'en rapporterai ici le succès, pour ne point couper dans la suite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, et ne fut plaidée avec tant d'appareil. On accourut de toutes parts[1], dit Cicéron, et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains deux orateurs, excellents chacun en leur genre, formés par la

[1] « Ad quod judicium concursus dicitur e tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum, in gravissima causa, accurata et inimicitiis incensa contentio? » (Cic. *de Opt. Gen. Orat.* n. 22.)

nature, perfectionnés par l'art, et, de plus, animés par d'éternelles dissensions et par une haine implacable?

Ces deux discours ont toujours été regardés comme les chefs-d'œuvre de l'antiquité les plus parfaits, surtout celui de Démosthène. Cicéron l'avait traduit tout entier; preuve éclatante du cas qu'il en faisait. Malheureusement de tout son ouvrage il ne nous reste que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reste.

De Opt.Gen. Orat.

A travers les beautés sans nombre qui se montrent de toutes parts dans ces deux harangues, on y voit, ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable, qui en peut ternir beaucoup l'éclat, et qui me paraît contraire aux règles de la saine et bonne éloquence : ce sont les injures grossières que ces deux orateurs se disent de part et d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce style et ce tissu d'injures grossières était contraire à la bonne éloquence. En effet, tout discours dicté par la passion et par la vengeance devient infailliblement suspect aux juges; au lieu qu'un discours fort et invincible du côté des raisons, mais retenu et modéré pour les manières, gagne les cœurs en même temps qu'il éclaire les esprits, et persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'orateur que par la force des raisons qu'il emploie.

La conjoncture du temps paraissait fort favorable à Eschine. Le parti des Macédoniens, qu'il avait toujours favorisé, était très-puissant à Athènes, sur-tout depuis la ruine de Thèbes. Cependant Eschine succomba, et paya de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rho-

des, et ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais, quand ce vint à celle de Démosthène, les battements de mains et les acclamations redoublèrent; et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival : *Eh! que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?*

Au reste, le vainqueur usa bien de la victoire; car, au moment qu'Eschine sortit d'Athènes pour aller à Rhodes, Démosthène, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avait moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine [1] s'écria : *Comment ne regretterais-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent!*

§ VII. *Philippe dans le conseil des amphictyons, se fait déclarer général des Grecs contre les Perses, et se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, et épouse une autre femme. Il célèbre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre, roi d'Épire, et est tué au milieu de ces noces.*

On peut dire que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Grèce sous le joug. La Macédoine alors, avec An. M. 3667. Av. J.C. 337.

[1] Quelques auteurs attribuent ce mot à Démosthène lorsque, trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine, et fut à son tour banni d'Athènes.

trente mille soldats, vint à bout de ce que la Perse, avec des millions d'hommes, avait tenté inutilement à Platée, à Salamine et à Marathon. Philippe, dans les premières années de son règne, avait repoussé, divisé, désarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avait soumis, par l'artifice ou par la force, les plus puissants peuples de la Grèce, et s'en était rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Grèce avait reçues des Barbares, et ne médite rien moins que de renverser leur empire. Le principal fruit qu'il tira de sa dernière victoire, et c'était le but qu'il se proposait depuis long-temps, et qu'il n'avait jamais perdu de vue, ce fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur général contre les Perses. En cette qualité, il se prépara à aller attaquer ce puissant royaume. Il désigna pour commander une partie de ses troupes Attale et Parménion, deux de ses chefs sur la valeur et la prudence desquels il comptait le plus, et les fit partir pour l'Asie mineure.

Diod. l. 16, p. 479.

Autant le dehors était heureux et brillant pour Philippe, autant l'intérieur de sa maison était pour lui triste et affligeant. La division et le trouble y régnaient. La mauvaise humeur d'Olympias, qui était naturellement jalouse, colère et vindicative, y excitait continuellement des querelles et des disputes, et rendait la vie désagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidèle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avait méritée. Soit juste sujet de plainte, soit légèreté et inconstance de sa part, il en vint jusqu'à la répudier. Alexandre, qui avait plusieurs autres sujets de mécontentement, fut vivement piqué de l'injure qu'on faisait à sa mère.

Plut. in Alex. p. 669.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épousa Cléopatre, nièce d'Attale, laquelle était encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux attraits de laquelle il ne put résister. Au milieu des réjouissances de la noce, et dans la chaleur du vin, Attale, oncle maternel de la nouvelle reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devaient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colère, irrité d'un discours si offensant, *Quoi! misérable*, lui dit-il, *me prends-tu donc pour un bâtard?* et en même temps il lui jeta sa coupe à la tête. Attale repartit de même. La querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeait à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête, et, oubliant qu'il était boiteux, il courut l'épée nue droit à son fils; mais heureusement le père tomba, et les conviés eurent le loisir de se jeter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devait à son roi et à son père, il exhala son ressentiment par cette amère raillerie : *Vraiment les Macédoniens ont là un chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou!* Après cette insulte il sortit; et ayant pris avec lui sa mère Olympias, à qui l'on faisait un si grand affront, il la mena en Épire, et, pour lui, il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe, qui était lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, et qui était très-familier et très-libre avec lui, arriva à sa cour. Après les premières civilités et les premières caresses,

Philippe lui demanda si les Grecs étaient en bonne intelligence entre eux : *Vraiment, seigneur,* lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grèce, vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles et de dissensions!* Le prince, sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, et rappela Alexandre, en lui envoyant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

An. M. 3668. Av. J.C. 336. Philippe ne perdait point de vue la conquête de l'Asie. Plein du grand projet qui roulait dans sa tête, il consulte les dieux pour savoir quel succès il aurait. La Pythie lui répond : *Le taureau est déja couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Il n'hésite pas un moment, et interprète en sa faveur un oracle dont l'ambiguïté aurait dû au moins le tenir en suspens. Pour se mettre en état de ne plus penser qu'à son expédition contre les Perses, et de se livrer tout entier à la conquête de l'Asie, il se hâte de finir ses affaires domestiques. Il offre un sacrifice solennel aux dieux, et se prépare à célébrer à Éges, ville de Macédoine, avec une magnificence incroyable, les noces de Cléopatre sa fille, qu'il donnait en mariage à Alexandre, roi d'Épire, et frère d'Olympias sa femme. Il y avait invité toutes les personnes les plus considérables de la Grèce, et il les combla de toutes sortes de marques d'amitié et d'honneur, pour leur témoigner sa reconnaissance de la qualité de généralissime des Grecs qu'on lui avait conférée. Les villes à l'envi s'empressèrent de lui faire leur cour en lui envoyant des couronnes d'or, et Athènes se signala parmi toutes les autres par son zèle. Le poëte Néo-

ptolème avait composé exprès pour cette fête une tragédie[1] intitulée *Cinyras*, où, sous des noms empruntés, il représentait le prince déja vainqueur de Darius et maître de l'Asie. Philippe écoutait avec joie ces heureux présages; et, les comparant avec la réponse de l'oracle, il se tenait assuré de sa conquête. Le lendemain du repas, on célébra des jeux et des spectacles. Comme ils faisaient partie de la religion, on y porta en pompe et en cérémonie douze images des dieux, travaillées avec un art inimitable. Une treizième les surpassait toutes en magnificence; c'était celle de Philippe, où il était représenté comme un dieu. L'heure venue, il sort de son palais, revêtu d'une robe blanche, et s'avance majestueusement au milieu des cris de joie et des applaudissements vers le théâtre, où une multitude innombrable, tant de Macédoniens que d'étrangers, l'attendait avec impatience. Il était précédé et suivi de ses gardes, qui, par son ordre, laissaient un assez grand intervalle entre eux et lui, afin qu'on le pût considérer plus facilement, et pour faire voir aussi qu'il regardait l'amour des Grecs à son égard comme la plus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces se termina au meurtre du roi, et ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque temps auparavant, Attale, dans l'ardeur du vin et de la débauche, avait fait une insulte sanglante à Pausanias, jeune seigneur de Macédoine. Celui-ci poursuivait de-

[1] Suétone, entre les présages de mort de Caligula, qui mourut à peu près comme Philippe, observe que, ce jour-là, le pantomime Mnester joua la pièce qu'avait représentée Néoptolème le jour que Philippe fut tué.

puis long-temps la vengeance du cruel affront qu'il avait reçu, et ne cessait d'implorer avec chaleur la puissance royale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attale, oncle de Cléopatre, qu'il avait épousée depuis la répudiation d'Olympias sa première femme, demeurait toujours sourd aux plaintes de Pausanias. Seulement, pour le consoler et lui donner des preuves de son estime et de sa confiance, il le mit parmi les premiers officiers de sa garde. Ce n'était pas ce que demandait le jeune Macédonien. Sa colère se tourne donc en fureur : il s'en prend à son juge, et forme le dessein de laver sa honte en se souillant d'un détestable parricide.

Un homme déterminé à mourir est bien fort et bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie, où tous les yeux étaient attachés sur le prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, et pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avait reçue, dont il croyait avoir droit de rendre le roi responsable après toutes les poursuites inutiles qu'il avait faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui était due. Le voyant donc seul dans cet espace vide que ses gardes laissaient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, et le fait tomber mort à ses pieds. Diodore remarque qu'il fut assassiné dans le moment même que sa statue entrait dans le théâtre. L'assassin avait fait tenir des chevaux tout prêts, et il se serait sauvé sans un accident qui l'arrêta et laissa le temps de l'atteindre : il fut mis en pièces sur-le-champ. Ainsi mourut Philippe, âgé de quarante-sept ans, après en avoir

An.M. 3668. Av.J.C. 336.

régné vingt-quatre. Artaxerxe Ochus, roi de Perse, mourut aussi la même année.

Démosthène fut secrètement averti de cette mort de Philippe; et, pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au conseil avec un visage où la joie était peinte, et dit que, la nuit précédente, il avait eu un songe qui promettait quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de temps après on vit arriver les courriers qui apportaient les nouvelles de la mort de Philippe. On se livra à des transports de joie immodérés, sans garder aucune mesure ni aucune bienséance; et c'était Démosthène sur-tout qui inspirait ces sentiments. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête et vêtu magnifiquement, quoique ce ne fût que le septième jour de la mort de sa fille. Il engagea les Athéniens à faire des sacrifices pour remercier les dieux d'une si bonne nouvelle; et par un décret il fit décerner une couronne à Pausanias, qui avait commis le meurtre.

AEschin. contra Ctes. p. 440.

On ne reconnaît ici ni Démosthène, ni les Athéniens; et l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi détestable qu'est le meurtre d'un roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sentiments qui les déshonoraient gratuitement, et qui marquaient en eux une extinction de probité et d'honneur.

§ VIII. *Faits et Dits mémorables de Philippe. Caractère de ce prince en bien et en mal.*

Il y a dans la vie des grands hommes certains faits et certaines paroles, plus propres souvent à les faire

connaître que leurs actions les plus éclatantes, parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, et se donnent en spectacle; au lieu que dans les autres, parlant et agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art et sans fard. M. de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits et dits mémorables de Philippe, et il s'est appliqué particulièrement à peindre le caractère de ce prince. Il ne faut pas, dans le récit de ces actions et de ces paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre et de liaison.

Quoique Philippe aimât les flatteurs, et les récompensât jusqu'à payer du titre de roi en Thessalie les adulations de Thrasidée, il aimait par intervalles la vérité. Il souffrait qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disait qu'il avait l'obligation aux orateurs d'Athènes de l'avoir corrigé de ses défauts à force de les lui reprocher. Il gageait un homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Arist. Epist. Plut. in Apophth. pag. 177.

AElian. l. 8, cap. 15.

Sen. de Ira, l. 3, cap. 23.

Il faisait paraître beaucoup de modération lors même qu'on lui parlait d'une manière choquante et injurieuse[1], et, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disait ses vérités : grande qualité, dit Sénèque, pour bien régner. A la fin d'une audience qu'il donnait à des ambassadeurs d'Athènes venus pour se plaindre de quelque acte d'hostilité, il leur demanda s'il pouvait leur rendre quelque service. « Le plus grand service « que tu nous puisses rendre, dit Démocharès, c'est de « t'aller pendre. » A ces mots, sans s'émouvoir, quoi-

[1] « Si quæ alia in Philippo virtus, fuit et contumeliarum patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni.

qu'il vît tout le monde justement indigné : « Dites à « vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux qui osent dire « de pareilles insolences sont plus hautains et moins « pacifiques que ceux qui savent les pardonner. »

Comme il assistait à la vente de quelques captifs en une posture peu décente, l'un d'eux, s'approchant de son oreille, l'avertit d'abattre le pan de sa robe : *Qu'on mette cet homme-là en liberté*, dit-il, *je ne savais pas qu'il fût de mes amis*. Plut. in Apophth.

Toute sa cour le sollicitant de punir l'ingratitude des Péloponnésiens, qui l'avaient publiquement sifflé dans les jeux olympiques : *Que ne feront-ils point*, répondit-il, *si je leur fais du mal, puisqu'ils se moquent de moi après en avoir reçu tant de bien?* Id. ibid.

Ses courtisans lui conseillant de chasser quelqu'un qui disait du mal de lui, *Bon! bon!* dit-il, *afin qu'il en aille médire partout!* Une autre fois qu'on voulait l'obliger aussi de chasser un honnête homme qui lui faisait quelque reproche, *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet*. Et, ayant appris que cet homme vivait mal à son aise sans recevoir aucune gratification de la cour, il lui fit du bien; ce qui changea ses reproches en louanges, et fit dire à ce prince un autre beau mot, *qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr*. Id. ibid.

Comme on le pressait d'aider de son crédit auprès des juges un homme que la sentence qui allait être prononcée contre lui décrierait absolument, *J'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi*. Id. ibid.

Une pauvre femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, et pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea et la con- Id. ibid.

damna. Elle répond de sang-froid : *J'en appelle. Comment!* dit Philippe, *de votre roi? et à qui? A Philippe à jeun*, répliqua-t-elle. La manière dont il reçut cette réponse ferait honneur au roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnaît l'injustice de son jugement, et se condamne à la réparer.

Plut. in Apophth. Une pauvre femme se présentait souvent devant lui pour lui demander audience, et pour le prier de vouloir bien terminer son procès; il lui répondait toujours qu'il n'avait pas le temps. Rebutée de ces refus réitérés, elle répliqua un jour avec émotion : *Mais, si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avait arrachée à cette pauvre femme; et, loin de s'en choquer, il la satisfit sur-le-champ, et devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être roi et être juge, c'était la même chose; que le trône était un tribunal: que la souveraine autorité était un pouvoir suprême, et en même temps une obligation indispensable de rendre justice; que la rendre à ses sujets, et leur accorder pour cela tout le temps nécessaire, n'était point une grace, mais un devoir et une dette; qu'il devait se faire aider dans ce ministère, mais non s'en décharger absolument; et qu'il ne pouvait pas plus renoncer à la qualité de juge qu'à celle de roi. Tout cela est renfermé dans ce mot plein de naïveté, et encore plus de bon sens : *Cessez donc d'être roi*[1]; et Philippe le comprit.

Id. ibid. Il entendait la plaisanterie, aimait les bons mots,

[1] Καὶ μὴ βασίλευε.

et en disait. Ayant reçu une blessure près du gosier, et son chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande : *Prends tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge*.

On rapporte encore qu'après avoir écouté deux scélérats qui s'entr'accusaient de divers crimes, il bannit l'un, et condamna l'autre à le suivre. Plut. in Apophth.

Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance allait jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes : *Ménécrate Jupiter à Philippe salut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate santé et bon sens*[1]. Ce prince n'en demeura pas là, et, pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante recette : il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui servit pour tout mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés goûtaient tous les plaisirs de la bonne chère. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue lui firent oublier qu'il était homme ; mais, quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être Jupiter, et prit brusquement congé de la compagnie. AElian. l. 12, cap. 51.

Philippe dit un mot bien honorable et bien flatteur pour son ministre. Comme on reprochait à ce prince de donner trop de temps au sommeil : *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille*. Plut. in Apophth.

Parménion, voyant un jour les ambassadeurs de toute la Grèce murmurer de ce que Philippe tardait trop à se lever et à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort tandis que vous veillez ; car, tandis que vous dormiez, il veillait.* Par-là Id. ibid.

[1] Le mot grec ὑγιαίνειν signifie également ces deux choses.

il leur reprochait avec esprit l'assoupissement qui les tenait endormis sur leurs propres intérêts pendant que Philippe était bien éveillé et vigilant sur les siens. Démosthène ne cessait de les en avertir avec sa liberté ordinaire.

Plut. in Apophth. pag. 177.

Chacune des dix tribus d'Athènes élisait, toutes les années, un nouveau général. Ils roulaient, et chaque général de jour exerçait la charge de généralissime. Philippe plaisantait sur cette multiplicité de chefs, et disait : *Je n'ai pu en toute ma vie parvenir qu'à trouver un seul général* (c'était Parménion); *mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver, à point nommé, dix tous les ans.*

La lettre que Philippe écrivit à Aristote sur la naissance de son fils marque le cas que ce prince faisait des hommes savants, et en même temps le goût que lui-même avait pour les sciences et pour les beaux-arts. Les autres lettres qui nous restent de lui ne lui font pas moins d'honneur. Mais son grand talent était celui de la guerre et de la politique, où il a eu peu d'égaux : et il est temps de le montrer sous ce double titre. Je prie les lecteurs de se souvenir que c'est presque toujours M. de Tourreil qui les entretient et qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il est difficile de décider si ce prince fut plus grand homme de guerre que grand homme d'état. Environné, dès le commencement de son règne, et au-dedans et au-dehors, d'ennemis puissants et redoutables, il emploie tantôt l'adresse, tantôt la force, pour les surmonter. Il s'applique et réussit à désunir ses envieux : pour frapper plus sûrement, il élude et détourne les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que

dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire; également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modère selon que le point de maturité l'exige : il laisse uniquement aux bizarreries du hasard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit dans la personne de Philippe un roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, et non moins redoutable dans les traités que dans les combats : un roi vigilant, actif; lui-même son surintendant, son ministre, son général. On le voit, avide et insatiable de gloire, la chercher où elle se vend à plus haut prix; faire ses plus chères délices de la fatigue et du péril; former sans relâche ce juste, ce prompt accord de soins et de mouvements que les expéditions militaires demandent; et, avec tant d'avantages, attaquer les républiques épuisées par de longues guerres, déchirées par des divisions domestiques, vendues par leurs propres citoyens, servies par une milice étrangère ou ramassée, rebelles aux sages conseils, et comme résolues à se perdre.

Il joignait en lui deux qualités ordinairement inalliables et incompatibles : un flegme, un sang-froid qui le rendait attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures, et à saisir le moment favorable, sans que jamais aucun contre-temps le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connaissaient ni moments de repos, ni différence de saisons, ni grandeur de dangers. Jamais capitaine ne fut ni plus hardi ni plus intrépide dans les combats. Démosthène, qui à

son égard ne doit point paraître suspect, lui rend sur cet article un témoignage bien glorieux ; je citerai ses propres paroles : *Je voyais*, dit cet orateur, *ce même Philippe, avec qui nous disputions de la souveraineté et de l'empire, je le voyais, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main et jambe estropiées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hasards, et prêt à livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudrait, pourvu qu'avec ce qui lui en resterait il pût vivre avec honneur et gloire.*

Demosth. pro Ctesiph. pag. 483.

Philippe n'était pas seulement brave pour lui-même, mais il avait inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, comme on l'a vu, dans le métier de la guerre, il était venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa manière, et de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savait, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, et commandait plutôt en père de famille qu'en général d'armée, dès que la discipline le permettait. Aussi, par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission et de respect qu'elle en exige moins et qu'elle semble en dispenser, il tirait de ses troupes des services sans fin et une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'était vu exposé dès sa jeunesse lui avaient appris la nécessité des précautions et l'art des ressources. Une sage défiance, qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vue, le rendait, non timide et indécis, mais circonspect et prudent. Quelque raison qu'il eût de présumer

de son bonheur, il ne se comptait en sûreté et ne se croyait supérieur à l'ennemi que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets et infini dans les expédients, il avait des vues immenses, le génie admirable pour distribuer dans le temps l'exécution de ses desseins, et toute l'adresse pour agir sans se laisser apercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis, il était capable de tout entreprendre et de tout cacher. On a vu que toute son attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, et de jeter sourdement les fondements de sa grandeur sur leur crédule sécurité et sur leur aveugle indolence.

De si grandes qualités n'étaient point en lui sans défauts. Outre l'intempérance et la crapule, à laquelle il s'abandonnait sans réserve et sans ménagement, on lui a reproché des mœurs absolument corrompues et déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes, et par les compagnies qui fréquentaient le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés et de dissolus, de bouffons, de pantomimes, et, qui pis est, de flatteurs, que l'avarice et l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des graces, eut la principale part à sa confidence et à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthène qui fait ces reproches à Philippe; ils pourraient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théopompe, historien célèbre, qui avait écrit l'histoire de ce prince en cinquante-huit livres, dont malheureusement il ne nous reste que quelques légers fragments, en parle d'une manière encore plus désavantageuse: « Philippe, dit-il, « n'avait que du mépris pour la modestie et pour les « bonnes mœurs. Toute son estime et toute sa libéra-

Diod. l. 16, p. 408.

Theopomp. apud Athen. l. 6, p. 260.

« lité se réservaient pour des hommes plongés dans « la crapule, et prostitués aux derniers excès d'une vie « licencieuse. Il aimait que ses camarades de plaisir « excellassent dans l'art de l'injustice et de la malignité « comme dans la science de la débauche. Eh! quelle « sorte d'infamie, quel genre de crime ne commet-« taient-ils point? etc. »

Mais ce qui, à mon jugement, doit le plus déshonorer Philippe, c'est l'endroit même par lequel il paraît le plus estimable à bien des personnes, je veux dire sa politique. Il passe, dans ce genre, pour un des plus habiles princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer, dans le récit de ses actions, que, dès le commencement de son règne, il s'était proposé un but et formé un plan dont jamais il ne s'écarta : c'était de se rendre maître de la Grèce. Mal affermi encore sur son trône, et environné de toutes parts d'ennemis puissants, quelle apparence y avait-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet? Il ne le perdit jamais de vue. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendait à ce but. Il prodiguait l'or et l'argent pour se faire des créatures. Il avait des intelligences secrètes dans toutes les villes de la Grèce, et, par le moyen des pensionnaires qu'il tenait à ses gages et qu'il payait grassement, il était informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenaient, et venait presque toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là il sut tromper la prudence, éluder les efforts et endormir la vigilance des peuples qui, jusque-là, avaient passé pour les plus actifs, les plus sages et les plus clairvoyants de la Grèce. En suivant toutes ses démarches

pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, et s'avancer régulièrement vers son but, mais toujours par des détours et des souterrains dont l'issue seule découvre le dessein.

Polyen nous marque clairement par quels moyens il s'assujettit la Thessalie, ce qui lui fut d'un grand secours pour venir à bout de ses autres desseins. « Il ne « fit point la guerre ouvertement aux Thessaliens, « dit-il; mais il profita des divisions qui partageaient « les villes et tout le pays en différentes factions. Il « donnait du secours à ceux qui lui en demandaient; « et, lorsqu'il avait vaincu, il ne détruisait point ceux « qui avaient eu du désavantage, il ne les désarmait « point, il ne rasait point leurs murailles : il protégeait « les plus faibles, et s'appliquait à affaiblir et à humi- « lier les plus forts : en un mot, il nourrissait plutôt « les divisions qu'il ne les apaisait, tenant par-tout « à ses gages les orateurs, vrais artisans de discordes « et les boute-feu des républiques. Et ce fut par ces « artifices, et non par les armes, que Philippe se rendit « maître de la Thessalie. » Polyæn. l. 4, cap. 19.

Tout cela est un chef-d'œuvre et une merveille en fait de politique. Mais quels ressorts fait-elle jouer, et quels moyens emploie-t-elle pour parvenir à ses fins? La finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure. Sont-ce là les armes de la vertu? On voit, dans ce prince, une ambition démesurée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe et artificieux; mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe était sans foi et sans honneur. Tout ce qui pouvait servir à augmenter sa puissance lui paraissait juste et légitime. Il donnait Demosth. 2. Olynth. p. 22.

des paroles qu'il était bien résolu de ne point garder. Il faisait des promesses qu'il aurait été bien fâché de tenir. Il se croyait habile à proportion de ce qu'il était perfide, et mettait sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitait. En un mot, il ne rougissait pas de dire *qu'on amuse les enfants avec des jouets, et les hommes avec des serments*. Quelle honteuse distinction pour un prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun autre de son siècle, et de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité!

Ælian. l. 7, cap. 12.

Que penserait-on, dans le commerce de la vie, d'un homme qui se ferait un mérite de jouer tous les autres, et qui mettrait au rang des vertus la mauvaise foi et la fourberie? On déteste un tel caractère dans les particuliers, comme la peste et la ruine de la société. Comment peut-il devenir digne d'estime et d'admiration dans des princes et des ministres, plus obligés encore que le reste des hommes, par l'éminence de leurs places et par l'importance de leurs emplois, à respecter la bonne foi, la sincérité, la justice, et surtout la sainteté des traités et des serments, où l'on fait intervenir le nom et la majesté d'un Dieu vengeur inexorable de la perfidie et de l'impiété! La simple parole, parmi de simples particuliers, doit être sacrée et inviolable, s'ils ont quelque sentiment d'honneur: combien plus parmi des princes! « On doit la vérité « au prochain dès-lors qu'on lui parle, dit un célèbre « écrivain; car le commerce de la parole enferme une « promesse tacite de la vérité, la parole ne nous étant « donnée que pour cela. Ce n'est pas une convention « d'un particulier avec un autre particulier; c'est une

M. Nicole, sur l'épît. du 19e dimanche après la Pentecôte.

« convention commune de tous les hommes entre eux, « et une espèce de droit des gens, ou plutôt un droit « et une loi de la nature. Cette loi et cette convention « commune sont violées par celui qui ment. » Quelle énormité n'ajoute point à ce violement de la parole la sainteté du serment et le nom de Dieu, pris à témoin comme on le prend toujours dans les traités? *Si la bonne foi et la vérité étaient bannies de tout le reste de la terre*, disait Jean, roi de France, sollicité de violer un traité, *elles devraient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois*. Mézerai.

Ce qui porte les politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moyen de faire réussir une négociation. Quand cela serait, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès au prix de la probité, de l'honneur et de la religion? *Si votre beau-père* (Ferdinand-le-Catholique), disait Louis XII à Philippe archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler; et j'aime beaucoup mieux avoir perdu un royaume* (le royaume de Naples), *que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer.* Idem.

Mais, en cela même, ces politiques sans honneur et sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des princes et des ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre histoire grecque, combien avons-nous vu de grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les traités de paix et de guerre, en un mot dans les négociations les plus importantes, sans jamais employer le secours de l'artifice et de la tromperie! un Aristide, un Cimon, un

Phocion, et tant d'autres, dont quelques-uns poussaient la délicatesse, sur ce qui regarde la vérité, jusqu'à croire qu'il n'était pas permis d'user de mensonge même en riant, et par manière de jeu! Cyrus, le plus fameux des conquérants, ne trouvait rien de plus indigne d'un prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris et la haine, que de mentir et de tromper. Il doit donc demeurer pour constant que nul succès, quelque brillant qu'il soit, ne peut et ne doit couvrir la honte et l'infamie de la mauvaise foi et du parjure.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE

DES PERSES, DES GRECS ET DES MACÉDONIENS.

LIVRE ONZIÈME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. Moyens qu'employa Denys pour s'emparer de la tyrannie à Syracuse. Page 8

§ II. Mouvements dans la Sicile et à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltes, il songe à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin et un succès merveilleux. Voyage de Platon à Syracuse ; sa liaison intime avec Dion. 20

§ III. Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers succès de cette guerre. Syracuse réduite à l'extrémité, et bientôt après délivrée. Nouveaux mouvements contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeste sort de la ville de Rhége. 35

§ IV. Passion violente de Denys pour la poésie. Réflexions sur ce goût du tyran. Flatteries des courtisans ; généreuse liberté de Philoxène. Mort de Denys. Ses mauvaises qualités. Page 52

CHAPITRE II.

§ I. Denys le jeune succède à son père. Dion l'engage à faire venir Platon à la cour ; merveilleux changement que sa présence y cause ; conspiration des courtisans pour en prévenir les suites. 69

§ II. Exil de Dion. Peu de temps après, Platon quitte la cour, et retourne en Grèce. Dion s'y fait admirer par tous les savants. Troisième voyage de Platon à Syracuse. 82

§ III. Dion part pour délivrer Syracuse. Prompt et heureux succès de son entreprise. Horrible ingrati-

tude des Syracusains. Bonté inouïe de Dion à leur égard, et à l'égard de ses plus cruels ennemis. Sa mort. Page 91

§ IV. Caractère de Dion. 124

§ V. Denys le jeune remonte sur le trône. Syracuse implore le secours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuse. Denys se rend à lui, et se retire à Corinthe. 127

§ VI. Timoléon, après avoir remporté plusieurs victoires, rend la liberté à Syracuse, et y établit de sages lois. Il se démet de son autorité, et passe le reste de sa vie dans la retraite : il y meurt. Honneurs rendus à sa mémoire. 139

§ VII. Hiéron, second du nom, est choisi pour capitaine-général à Syracuse, et bientôt après nommé roi. Il fait alliance avec les Romains, au commencement de la première guerre punique. Il profite de l'habileté d'Archimède, son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt fort âgé. Hiéronyme, son petit-fils, lui succède, et le fait regretter par ses vices et par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des princesses. Hippocrate et Épicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse et se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avait fait Hiéronyme. Page 153

§ VIII. Le consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes et de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archimède, obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avait. Mort d'Archimède, tué par un soldat qui ne le connaissait point. 183

LIVRE DOUZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS,

DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE JUSQU'A LA MORT D'ARTAXERXE MNÉMON.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. État de la Grèce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes. Olynthe se rend. Page 211

§ II. Prospérité de Sparte. Caractère de deux illustres Thébains, Épaminondas et Pélopidas. Celui-ci forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Conspiration contre les tyrans sagement conduite, et heureusement exécutée. La citadelle est reprise. Page 218

§ III. Sphodrias, Lacédémonien, forme une entreprise inutile contre le Pirée. Athènes se déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci et les Lacédémoniens. 233

§ IV. Nouveaux troubles dans la Grèce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thèbes. Ils sont vaincus et mis en fuite à la bataille de Leuctres. Épaminondas ravage la Laconie, et

s'avance jusqu'aux portes de Sparte. Page 240
§ V. Les deux chefs thébains, à leur retour, sont accusés et absous. Lacédémone implore le secours d'Athènes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la cour de Perse. 258
§ VI. Pélopidas marche contre Alexandre, tyran de Phères, et le met à la raison. Il passe en Macédoine pour y apaiser les troubles qui agitaient la cour, et en amène à Thèbes Philippe pour otage. Il retourne en Thessalie. Il est arrêté par trahison, et fait prisonnier. Épaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le tyran, et est tué dans le combat. Honneurs singuliers rendus à sa mémoire. Fin tragique d'Alexandre. 267
§ VII. Épaminondas est mis à la tête de l'armée thébaine. Sa seconde tentative contre Sparte. Célèbre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge. Page 282
§ VIII. Mort d'Évagore, roi de Salamine. Nicoclès, son fils, lui succède. Caractère admirable de ce prince. 298
§ IX. Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Égypte. Iphicrate, Athénien, est mis à la tête des troupes grecques. Cette entreprise échoue par la faute de Pharnabaze, général des Perses. 302
§ X. Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'était révolté contre les Perses. Actions du roi de Sparte en Égypte; sa mort. Révoltes de la plupart des provinces contre Artaxerxe. 306
§ XI. Troubles à la cour d'Artaxerxe, au sujet de son successeur. Mort de ce prince. 314
§ XII. Causes des soulèvements et des révoltes qui arrivaient si fréquemment dans l'empire des Perses. 316

LIVRE TREIZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS,

SOUS LE RÈGNE D'OCHUS.

§ I. Ochus monte sur le trône de Perse; ses cruautés. Révoltes de plusieurs peuples. Page 322
§ II. Guerre des Alliés contre les Athéniens. 325
§ III. Démosthène rassure les Athéniens alarmés par les préparatifs de guerre que faisait Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mausole. Douleur extraordinaire d'Artémise, sa femme. 333
§ IV. Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, et ensuite contre l'Égypte. Page 343
§ V. Mort d'Ochus. Arsès lui succède, et à celui-ci Darius Codoman. 353
§ VI. Abrégé de la vie de Démosthène jusqu'au temps où il commence à paraître avec éclat dans la tribune aux harangues contre Philippe, roi de Macédoine. 356

LIVRE QUATORZIÈME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

Avant-propos, Page 366

§ I. Naissance et Enfance de Philippe. Commencement de son Règne. Ses premières Conquêtes. Naissance d'Alexandre. 368

Description de la phalange macédonienne. 383

§ II. Guerre Sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles. 391

§ III. Démosthène, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, et les anime contre ce prince. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Demosthène tâche, par ses harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de faibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place. 398

§ IV. Philippe se déclare pour ceux de Thèbes contre les Phocéens, et commence ainsi à prendre part à la guerre Sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix et de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthène. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, et termine la guerre sacrée. Il est admis dans le conseil amphictyonique. 410

§ V. Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie et la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens et les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnèse. Athènes, s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée; Phocion l'en chasse. Caractère de ce célèbre Athénien. Philippe forme le siége de Périnthe et de Byzance. Les Athéniens, animés par les harangues de Démosthène, envoient du secours à ces deux villes, sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe. Page 421

§ VI. Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer, dans le conseil des amphictyons, généralissime des Grecs. Il s'empare d'Élatée. Les Athéniens et les Thébains, alarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthène fait rejeter. La bataille se donne à Chéronée, et Philippe y remporte une célèbre victoire. Procès intenté à Démosthène par Eschine. Celui-ci est condamné, et se retire en exil à Rhodes. 444

§ VII. Philippe, dans le conseil des amphictyons, se fait déclarer général des Grecs contre les Perses, et se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, et épouse une autre femme. Il célèbre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre, roi d'Épire, et est tué au milieu de ces noces. 451

§ VIII. Faits et Dits mémorables de Philippe. Caractère de ce prince en bien et en mal. 461

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.



